

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

K. WALISZEWSKI

MARYSIENKA

MARIE DE LA GRANGE D'ARQUIEN

REINE DE POLOGNE

FEMME DE SOBIESKI

1641 — 1716

Avec un portrait en héliogravure



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

MARYSIENKA

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1898.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3476.



Heliog Fillon & Heuse — E. Plon Nourrit & Cie Edit — Imp. Dumas Vorzet

Marie d'Arquien Sobieska
Reine de Pologne
(Galerie Swidzinski à Varsovie)

K. WAL... SKI

MARYSIEN.KA

MARIE DE LA ...

REINE DE PO...

FEMME DE SO...

1641 — 1716



PARIS

LIBRAIRIE P...N

... PLON, NOURRIT ET Cie, IM...MEURS-ÉDITEURS

... RUE GARA...

7



K. WALISZEWSKI

MARYSIENKA

MARIE DE LA GRANGE D'ARQUIEN

REINE DE POLOGNE

FEMME DE SOBIESKI

1641 — 1716



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1898

A

MADAME LA COMTESSE XAVIER BRANIÇKA

NÉE POTOÇKA

au château de Willanów, demeure de Marysienka

et de Sobieski,

restaurée par les soins de ses hôtes actuels,

j'adresse respectueusement l'hommage de ce livre,

qu'elle a bien voulu accepter.

AVANT-PROPOS

Qu'est-ce que Marysienka? Une Française que l'on a appelée ainsi en Pologne, où elle est devenue Reine. Cela vous est égal. Et à moi aussi, dirais-je volontiers, s'il n'y avait dans sa biographie que cette aventure, pourtant peu commune. De savoir comment cette fille d'un simple capitaine aux gardes de Monsieur, besogneux de plus et mal famé, s'y est prise pour succéder à une archiduchesse d'Autriche sur un des plus beaux trônes d'Europe, cela n'est pas sans intérêt. Mais il y a mieux à prendre dans ce coin d'histoire. Et mieux encore que l'épisode curieux, très embrouillé et très obscur, des multiples candidatures françaises au trône de Pologne, Anguien, Condé, Longueville, que l'on voit rattachées à cette fortune étrange, la servant ou servies par elle. Car le grand Condé en est aussi, et Mazarin s'en mêle et de Lionne et le *grand Roi*. Mais il y a mieux, vous dis-je, et ce n'est pas tout cela qui m'a engagé déjà, voici quelque

temps, à vous entretenir de cette irrégulière de la royauté, en une série d'études qu'une de vos revues a publiées (le *Correspondant,* 1884-1886).

Ne comparez pas trop ces esquisses au livre : en matière de formules littéraires et même de vues historiques, je ne me pique d'aucune immuabilité.

Il y a Sobieski : non pas le héros que vous savez, mais l'autre qu'Elle a su apprécier avant Vienne. Car cet homme a tout fait héroïquement, l'amour comme la guerre, et Marysienka a eu seize enfants! Il y a un roman et une correspondance, qui ne sont pas seulement curieux et amusants, qui sont, je le crois bien, uniques. On ne s'est pas aimé, on ne s'est pas écrit comme cela une seconde fois, du moins sur les hauteurs d'une grandiose destinée et dans le domaine des réalités vécues.

Vous êtes friands de psychologie documentaire? Mettez-vous à table : vous serez royalement servis.

Je vous dois cependant un avertissement. C'est une *tranche d'histoire,* pour parler le langage à la mode, et même d'histoire très sérieuse par moments, que je vous ai préparée; mais de *documents* au sens littéral du mot, sous l'aspect que des publications de jour en jour plus nombreuses vous ont rendu familier, sans le faire moins rébarbatif, vous ne verrez guère. En essayant, cette fois, d'évoquer une figure qui vous est peu connue, sur une scène que vous vous souciez

peu, je le crains, de connaître davantage, j'ai cru devoir adapter à mon sujet une forme qui est, elle-même, un essai et un peu une profession de foi.

Je me suis demandé, en effet, si à nous éloigner des modèles qui ont fait, dans le passé, la fortune des œuvres historiques, pour suivre ceux dont l'épanouissement moderne des sciences exactes a obsédé notre imagination, nous n'avons pas, les uns et les autres, fait fausse route. Y avons-nous gagné beaucoup d'exactitude? Moins, je gage, que nous n'avons perdu de lecteurs.

De vouloir assimiler notre savoir et les certitudes qu'il peut donner à celui et à celles de la physique ou de la chimie, m'a toujours paru une entreprise téméraire et vaine. Envoyez dix porteurs de lunettes au Kamtchatka, pour étudier une éclipse de soleil : ils vous reviendront avec dix observations identiques, à un quart de seconde et un dixième de millimètre près. C'est avec cela qu'ils font de l'astronomie. Interrogez dix témoins d'un accident qui vient de mettre la rue en émoi : au troisième rapport, le cocher de fiacre qui a écrasé un piéton deviendra un vélocipédiste écrasé par un omnibus. C'est avec cela que nous faisons de l'histoire.

L'histoire ne comporterait-elle donc aucune part de vérité? Je n'en ferais pas, si je le pensais. Mais cette part me semble procéder encore plus de l'intui-

tion que de l'étude, et c'est pourquoi je suis tenté de dire de mon métier ce que le grand homme de l'Allemagne moderne a dit du sien : que c'est un art plutôt qu'une science. D'où je conclus que les procédés de composition artistiques y sont non seulement licites, mais indiqués, et la mise en pratique de cette conclusion, c'est que vous trouverez jusqu'à des dialogues dans mon récit. Évoquer, recréer la vie, c'est ce que nous devons chercher tous à faire, et cela n'est pas à faire avec la seule lettre morte des documents.

Ne vous y trompez cependant pas : mes dialogues ne ressemblent que de loin à ceux d'Hérodote ou de Thucydide. Comme les moindres traits du caractère de mes héros, leurs répliques ont des références sérieuses. J'en ai puisé la matière et même le texte dans de suffisamment poussiéreuses archives. Faites exception, si vous voulez, pour les dossiers de Chantilly, où il n'y a point de poussière. C'étaient hier et ce seront encore demain, je l'espère bien, les archives le mieux tenues de l'Europe. Et sous la garde du plus aimable et du plus secourable des archivistes. M. Macon voudra bien recevoir ici le témoignage de ma gratitude.

Je ne prévoyais pas qu'une autre dette de reconnaissance, contractée au même lieu, devrait être acquittée sur une tombe. Je ne mets que plus d'émotion à la payer, et il me plaît de mettre à l'ombre

de cette grande et chère mémoire ces pages qu'il eût aimé, je crois, à parcourir.

Elles appartiennent en grande partie à l'histoire de sa race.

Je suis particulièrement obéré, cette fois-ci, de dettes de même nature. Les gardiens des dépôts, publics ou privés, en France où à l'étranger, sont mes créanciers constants, et je risque de mourir en leur faisant banqueroute. Je n'ai garde pourtant d'oublier ce que je leur dois, ainsi qu'à M. le baron d'Hunolstein, à mon excellent confrère, M. Frédéric Masson, au R. P. Pierling, S. J., et à mon excellent ami, M. Julien de Saint-Venant.

Le baron d'Hunolstein m'a confié un jour, en une série de cartons, rien moins que le complément des *Mazariniana* du quai d'Orsay, conservé aux archives de la maison Montmorency-Luxembourg.

M. Frédéric Masson est un nabab de l'érudition, qui jette ses dossiers par les fenêtres quand ses amis passent dans la rue. Je n'ai que le regret de n'avoir pu suffisamment exploiter celui que j'ai ainsi ramassé.

Le R. P. Pierling est l'homme de France, peut-être, qui sait le mieux ce qui se passe dans les archives des autres pays. Les notes qu'il a bien voulu me communiquer sur celles d'Italie et d'Angleterre m'ont été d'un grand secours.

M. de Saint-Venant, enfin, a bien voulu compulser pour moi les chartriers de la Nièvre, pays d'origine de Marysienka.

Je dois encore au comte Xavier Braniçki, propriétaire actuel du château de Willanów, dernière résidence de Sobieski, quelques précieux renseignements. Mais je n'ai guère trouvé de l'inédit en Pologne. Une série de publications, entreprises par l'Académie des sciences de Cracovie à l'occasion du second centenaire de la libération de Vienne, a épuisé les sources locales. J'y ai contribué moi-même par six volumes de documents. Les archives du pays demeurent, au surplus, d'un abord ou d'une utilisation particulièrement difficile. Un de leurs derniers explorateurs, M. Korzon, en est réduit à mettre sous le voile de l'anonymat quelques-unes de ses références.

Je suis un peu embarrassé avec M. Korzon, qui s'est spontanément et très gracieusement offert à m'envoyer les bonnes feuilles d'un ouvrage très important qu'il se propose de publier sous le titre d' « Heur et Malheur de Sobieski » (*Dola i Niedola Jana Sobieskiego,* 1629-1674), et dont l'Académie de Cracovie, qui est éclectique et qui a mille fois raison de l'être, s'est constituée l'éditeur. Le second volume de cet ouvrage venant seulement d'être mis sous presse, et l'ensemble ne devant paraître

que dans un an, j'ai été favorisé en recevant, dès à présent, communication de la première partie. J'en remercie vivement l'auteur; mais, comme d'autre part, après m'avoir assez bien traité dans son livre, il m'y traite assez mal, je ne m'explique pas très bien son empressement. Pour lui emprunter une de ses expressions, dont je suis réduit, d'ailleurs, à deviner le sens, c'est sans doute, de sa part, un procédé « obstractivement diplomatique » (p. 347). Somme toute, je m'en déclare très satisfait, et fâché seulement de n'avoir pu retirer de cette lecture tout le bénéfice que je m'en promettais, l'auteur ayant cherché surtout à faire un livre à thèses, et les thèses étant ce dont je me soucie le moins en histoire.

Mais je renvoie avec plaisir ceux de mes lecteurs qui en auraient le goût plus que moi, à cet ouvrage, qui, à ce point de vue, est très intéressant.

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS CONSULTÉS

Correspondance politique (inédite en partie) aux Archives du ministère des affaires étrangères de France, fonds de Pologne, années 1644-1716. Extraits publiés par K. Waliszewski dans les *Acta historica*, édit. de l'Académie des sciences de Cracovie, vol. III, V et VII, 1879-1884, et dans les *Relations diplomatiques entre la Pologne et la France au dix-huitième siècle,* édition de la Société d'histoire et de littérature polonaise à Paris. — Cracovie, 1889.

Correspondance (inédite en partie) *de Marie de Gonzague*, aux Archives nationales, n. 1310-1314. Extraits publiés dans les *Relations.*

Correspondance politique (inédite en partie) *du marquis de Brégy*, ambassadeur de France en Pologne, aux Archives de la maison Montmorency-Luxembourg, propriété du baron d'Hunolstein. Fragments publiés, *ibid.*

Correspondances diverses (inédites en partie) *à la Bibliothèque de l'Arsenal*, n. 4532. Extraits publiés, *ibid.*

Correspondance (inédite) *de Marie de Gonzague,* et dossiers divers recueillis par son secrétaire, Des Noyers, aux Archives de Chantilly. Cette collection contient, entre autres, toute la correspondance du grand Condé et de son fils au sujet de leur candidature au trône de Pologne.

Correspondance générale (inédite) *du grand Condé,* aux mêmes Archives.

Correspondance (inédite) *du marquis de Brégy*, et documents divers recueillis par M. Fr. Masson.

Correspondance (inédite) *de Marie-Casimire d'Arquien au British Museum*, ms. 8526.

Correspondance (inédite) *de Chuppin*, intendant des bâtiments du Roi à Blois, 1716, aux Archives nationales, cart. O[1],1325.

Manuscrit de Saint-Laumer (inédit) aux Archives de Loir-et-Cher.

Lettres du roi Jean-Casimir à sa femme, publiées par le *Kwartalnik-Historyczny*. — Lemberg, 1891.

Correspondance de Sobieski et de sa femme, édit de la Bibliothèque Myszkowski. — Cracovie, 1859.

Documents pour le règne de Jean Sobieski, publiés dans les *Acta historica* (voy. ci-dessus), vol. II, par M. Kluczycki, 1880.

Documents pour la campagne de Vienne, *ibid.*, par le même, vol. VII, 1883.

Portefeuille de la reine Marie-Louise, publication du comte Raczynski, Posen, 1844 (en polonais).

Chronique du couvent de Saint-Benoît (inédit) à la Bibliothèque Raczynski.

Lettres de Pierre Des Noyers. — Berlin, 1859.

Correspondance (inédite) *du comte Fede*, aux Archives de Florence (pour le séjour de Marie d'Arquien à Rome).

Correspondances diverses (inédites) aux Archives des Médicis, n. 5715, 5730, 5736, 5737, 4706, 4707 (pour le même objet).

Diario del Valesio (inédit) aux Archives du Capitole (pour le même objet).

Bulletin de la Société Nivernaise, 1869, 1896, contenant le testament de Marie d'Arquien et divers documents la concernant.

Das Kriegs Jahr, 1683, publication de la *Abtheilung für Kriegs-Geschichte des KK. Kriegs-Archiw*. — Vienne, 1883.

Zaluski, *Epistolæ historico-familiares*. — Brunsberg, 1703.

Mémoires de Philippe Dupont. — Varsovie, 1885.

Mémoires de Tallemant des Réaux, de Mlle de Montpensier, de Mme de Motteville, de Lenet, Monglat, Joly, Goulas, Rety, La Rochefoucauld, Saint-Simon.

Mémoires d'Étienne Wydzga, Nicolas Jemiolowski, Joachim Jerlicz, Wierzbowski, Pasek.

Curiosités biographiques. — Paris, 1846.

Casimir, *roi de Pologne* (Rousseau de la Valette). — Paris, 1679.

Anecdotes de Pologne (Dalerac). — Paris, 1699.

Le Laboureur, *Voyage de la reine de Pologne*. — Paris, 1647.

Stenzel, *Beiträge zur Geschichte Polens und der Familie Sobieski* (*Archiw fur Geschichte und Literatur*, t. V).

OUVRAGES CONSULTÉS

ANGELINI, *J. Sobieski e gli Stuards in Roma* (*Rassegna italiana*, 1883).

AUMALE (DUC D'), *Histoire des princes de Condé*. — Paris, 1896.

BASSANI (ANTONIO), *Raconto del viaggio a Roma della Regina di Polonia*. — Roma, 1700.

CHRZANOWSKI, *La délivrance de Vienne* (Bibljoteka Warszawska, 1885).

COYER, *Histoire de Jean Sobieski*. — Varsovie, 1761.

CZERMAK, *Études pour le règne de Jean Casimir* (en polonais). — Lemberg, 1893.

DEICHES, *La fin de Morsztyn* (en polonais). — Cracovie, 1894.

GROTTANELLI, *Una regina di Polonia in Roma*. — Florence, 1888.

HIRSCH, *Zur Geschichte der polnischen Koenigswahl*, v. 1669. (*Zeitschrift d. w. preussischen Geschichtsverein, Heft*. XXV. — Danzig, 1889.)

KLOPP, *Das Jahr*, 1683. — Gratz, 1882.

KORZON, *Heur et Malheur de Jean Sobieski* (en polonais). — Cracovie, 1897.

SALVANDY, *Histoire de Pologne, avant et sous Jean Sobieski*. — Paris. 1827-1829.

SZUJSKI, *Histoire de Pologne* (en polonais), vol. IV. — Lemberg, 1866.

MARYSIENKA

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE

I. Le départ. — Le cortège royal. — La nouvelle reine de Pologne. — Une devancière. — Les Gonzague. — Du donjon de Vincennes au château de Varsovie. — Cinq-Mars. — Vers inédits de Gaston d'Orléans. — Hyménée. — II. L'entourage féminin. — « Les jolis museaux. » — Tout le monde se mariera là-bas. — Marysienka parait. — Les d'Arquien. — Le château des Bordes. — III. A travers les Pays-Bas et l'Allemagne. — Dantzig. — Une surprise. — On ne va pas plus loin! — IV. Une terrible aventure. — La vengeance du chevalier de Bois-Dauphin. — La fortune de Marysienka compromise. — Histoire et légende. — V. La clef du mystère. — Les tribulations de Mme de Guébriant. — Victoire. — Les rideaux sont tirés. — La goutte du Roi. — Marysienka rentre dans l'ombre.

I

La route de Paris à Saint-Denis un matin de novembre 1645. Que de monde! Que de bruit! Au milieu de la chaussée, un cortège éblouissant et bizarre. Le petit Roi, la Reine régente : toute la cour; le régiment des gardes du corps, les Cent-Suisses, les mousquetaires, les chevau-légers, les gendarmes . toute la garde royale ; les représentants des diverses professions,

drapiers, merciers, droguistes : tout le corps de la ville, sous la conduite du duc de Montbazon, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France. Mais les regards vont surtout à une cavalcade d'apparence exotique : croupes et crinières teintes en rouge; caparaçons d'or constellés de pierreries; vêtements flottants aux couleurs éclatantes; têtes rasées et longues moustaches. Et il y a des *voyeurs* et des *voyeuses* en abondance : douze rangs de spectateurs, deux rangées de carrosses, des têtes curieuses jusque sur les toits. Et le canon, et les cris : « Vive la nouvelle Reine! Heureux voyage! »

— Qui s'en va ainsi aux acclamations sympathiques du Tout-Paris de l'époque?

— Haute et puissante dame Marie de Gonzague, duchesse de Nevers, princesse de Mantoue, mariée la veille au roi Ladislas IV de Pologne.

Une autre Française, guidant, comme on va le voir, sur le chemin de Varsovie et du rang suprême, celle que je me suis proposé de faire connaître ici. Leurs destinées se mêlèrent; si bien que je dois commencer par mettre en scène cette devancière.

Vous la connaissez déjà peu ou prou, et vous n'êtes pas sans savoir quelque chose de son royal époux. Lui, l'avant-dernier de ces Wasa de Pologne et de Suède, qui ont essayé de porter double couronne et n'y ont pas réussi; un roi soldat, trop tôt envahi, — à quarante-huit ans à peine, — par l'embonpoint et la goutte, mais vaillant encore et vert galant à ses heures; luttant bravement contre ses infirmités et méditant des projets

belliqueux. Elle, trente-quatre ans sonnés, et, dans les années vécues, quelques-unes comptant double.

Une terrible, une orageuse famille, ces Gonzague, avec leur sang mêlé de l'apport de toutes les races d'Europe, Allemagne par-ci, Italie par-là, et l'Espagne et la Grèce! Charles, le père de la Princesse, eut Henriette de Clèves pour mère, une Paléologue pour grand'-mère, et pour oncle le sanglier des Ardennes. Il fût peut-être monté sur le trône de Byzance, dit le duc d'Aumale, s'il ne s'était attardé en France à guerroyer contre Richelieu. « Sa peau, raconte sérieusement un biographe (cité par Louis Paris, *Hist. de l'abbaye d'Avenay*, t. I, p. 409), formait, à la moindre friction, une atmosphère ou tourbillon de feu. » Gens aventureux et passionnés, batailleurs comme l'Allemagne, romanesques et subtils comme l'Italie, intrigants comme la Grèce et brouillons comme la France du dix-septième siècle, avant Louis XIV. Italienne jusqu'à la seconde moitié du seizième siècle, confinée dans son marquisat de Mantoue, la famille a alors essaimé : Louis de Gonzague a franchi les Alpes pour épouser Henriette de Nevers. Et les voici aussitôt en passe de se faire une large place au soleil dans leur nouvelle patrie. Ils tiennent trois duchés : Clèves, Nevers et Rethel. La Fronde survenant, ils auront l'air un moment de tenir la France. . . . .

La nouvelle Reine n'a pas, jusqu'à présent, démenti ses origines. « Jamais personne n'a eu tant de hausses qui baissent », a dit Tallemant. A dix-huit ans, elle ren-

dait fou d'amour ce pauvre Gaston d'Orléans, dont ce ne fut pas la pire folie, et qui prétendit l'enlever. Elle l'eût laissé faire assurément, sans Richelieu qui la logea pour un temps au donjon de Vincennes, où il se peut qu'elle ait reçu ces vers, que j'ai retrouvés dans ses papiers aux archives de Chantilly :

. . . .
« Je jure vos beaux yeux de vous garder ma foi,
« Beaux yeux, mes clairs soleils, qui pour l'amour de moi
« Furent longtemps couverts d'un si triste nuage.
« Si toujours votre amour n'est mon souverain bien,
« Le ciel qui me promet plus d'un sceptre en partage
« Révoque sa promesse et ne me donne rien. »

Le morceau n'est pas signé, mais la signature est dans le texte.

Puis, en 1642, ce fut la tragique équipée de Cinq-Mars : amour et politique inavouables, lettres recouvrées à grand'peine, à la veille de l'échafaud, et l'apologie de Tallemant : « M. le Grand alla la voir plusieurs fois la nuit, mais on n'en a jamais rien dit de fâcheux. » Est-ce tout? Pas encore. Deux années plus tard, entrée en scène du duc d'Anguien (le grand Condé de l'avenir) et réputation compromise jusque chez les Tallemant. Mais, cette fois, elle s'en est moquée. D'orpheline victimée, elle a su devenir, dans l'intervalle, une puissance redoutable. Son père mort, en 1637, elle s'est adjugé, dans son héritage, la grosse part : le duché de Nevers, et a offert à ses sœurs le couvent ou la misère, au choix. La cadette, Bénédicte, a pris le couvent et y mourra.

L'aînée, Anne, s'est rebiffée en épousant un archevêque, « cet écervelé de Guise », comme l'a appelé un illustre historien de ses parents. Elle sera la « princesse Palatine » de l'oraison funèbre de Bossuet. En attendant, établie dans le magnifique hôtel de Nevers (entre la tour de Nesle et le pont Neuf, à peu près sur l'emplacement actuel de la Monnaie), la princesse Marie s'est mise à préparer la Fronde, tout en caressant le cardinal. Elle a eu sa cour en face de l'autre, moins gaie à cette heure. Le salon de Mme de Rambouillet était sur son déclin. Mme de Longueville pleurait le beau Coligny, tué en duel par de Guise, et s'isolait avant les triomphes prochains de Münster. Cet autre héritage échut au « cabinet » de la princesse Marie. Les beaux esprits s'y donnèrent rendez-vous, et les « importants » y eurent leurs assises. Ce fut un gros souci pour Mazarin.

Soudain, un coup de fortune! Le roi de Pologne est devenu veuf de son Allemande, Cécile Renée d'Autriche; il a songé à la remplacer par la reine Christine de Suède, dont les dix-huit printemps n'ont pas effrayé son courage, et il s'est adressé au cardinal pour lui servir de paranymphe. De graves combinaisons politiques se mêlaient à cette demande. Une fois marié et mis à couvert du côté de la Suède, le Roi ferait la guerre au Turc, lequel menaçait une fois de plus l'existence de son royaume. C'était très bien; mais le cardinal hochait la tête : Pourquoi Sa Majesté Polonaise voulait-elle aller si loin en quête d'une femme? On ne manquait pas, Dieu merci, de princesses en France!

— Mademoiselle? risquait timidement l'envoyé du Roi, un autre Italien, Roncalli.

— Vous n'y pensez pas!

Et la conversation allait de Mlle de Guise à Mlle de Longueville. Le siège de Mazarin était fait : l'hôtel de Nevers fermé, et la princesse Marie dehors, quelle aubaine! Il se garda d'insister sur la fiancée de son choix, un peu mûre, un peu défraîchie de toute manière, laissa mettre en avant le nom de Mademoiselle, consentit à envoyer les portraits des demoiselles de Guise et de Longueville, mais, pour les porter, fit choix du marquis de Brégy. La marquise, nièce célèbre de Saumaise, bel esprit, « façonnière et enlaidie de bonne heure, mais propre et s'habillant bien », comptait parmi les assidus de l'hôtel de Nevers. Le marquis était homme de ressources. Il eut soin, en arrivant à Varsovie, de s'entendre avec les astrologues du Roi. Or, c'était un fait connu que les étoiles avaient promis une couronne à la princesse Marie. Elles lui tinrent mieux parole qu'à Gaston d'Orléans.

Vive la nouvelle Reine! Heureux voyage!

II

Toute une petite cour française l'accompagna. La maréchale de Guébriant, femme du conquérant de l'Alsace, en tête, avec l'évêque d'Orange, en qualité

d'ambassadeur et d'ambassadrice extraordinaires. Puis un essaim de jeunes femmes, dames d'atour et demoiselles d'honneur, une des Essarts, une de Langeron, une d'Aubigny, une de Leuze, une de Mailly-Lascaris, Geneviève, fille de la duchesse de Croy et du comte de Mailly, « son mari de conscience ». On l'appelait en riant : « la petite duchesse de Croy. » Quatorze à quinze ans, assez jolie, sans un sou. La duchesse de Schomberg, née d'Hautefort (« la Mère » des pauvres, comme on l'appela), l'avait habillée et équipée pour le voyage. On comptait qu'elle trouverait à se marier en Pologne. Dans ses lettres, le marquis de Brégy donnait à cet égard un mot d'ordre rassurant : « de jolis museaux et aucune inquiétude sur la dot. » La nouvelle Reine en ferait les frais, au besoin, car, une fois arrivée là-bas, elle roulerait sur l'or. La Reine défunte avait envoyé quatre millions dans son pays, en quelques années! Nulle royauté, après la France, qui fût si « avantageuse ». Là-dessus, le cortège s'était grossi, les dames des Essarts, de Langeron et quelques autres emmenant leurs filles, et la Reine se montrant fort accueillante. De Brégy affirmait aussi qu'elle avait intérêt à paraître entourée du plus grand nombre possible de « jolis museaux ». Il s'agissait de faire échec à la cabale autrichienne qui survivait à Varsovie et s'y appuyait principalement sur des influences féminines. Et les berlines remplies de jeunes chairs potelées, de frou-frous soyeux et de gais rires, s'allongèrent sur le chemin de la lointaine capitale. La Reine eut un peu l'air d'y conduire un pensionnat.

Jusqu'à un mignon visage d'enfant, quatre ans à peine, que les *voyeurs* et les *voyeuses* entassés sur son passage purent apercevoir dans l'une des voitures. Guère mariable, celle-là, pour le moment et sans père ni mère faisant partie de l'entourage royal. Pourquoi l'emmenait-on? Et qui l'emmenait? On devine les conjectures malicieuses et les cancans. J'en ai trouvé récemment l'écho, et aussi le démenti d'ailleurs, jusque sous la plume de l'illustre historien des princes de Condé. Le démenti est aisé. A supposer même que le passé de la princesse Marie lui eût laissé de tels souvenirs, il n'est pas vraisemblable qu'elle ait songé à en faire étalage dans son cortège nuptial. Mais alors? Mystère. Dès qu'on touche d'un peu près à une figure historique, il faut se résigner à un bon nombre de points d'interrogation sans réponse. L'avenir nous en apprendra davantage sur la petite voyageuse; car cet enfant, c'est *Elle,* la fille d'humbles gentilshommes de France, marquée par le destin pour une prodigieuse fortune, l'héroïne de ce livre : Marysienka.

Ses parents sont restés à Paris, le père, Henri de la Grange d'Arquien, y servant Monsieur comme capitaine de ses gardes; la mère, Françoise de la Châtre, ayant charge d'autres enfants fort nombreux. Une prolifique famille de hobereaux, issue de cet antique château des Bordes, qui demeure un des joyaux du Nivernais, dont le chartrier récemment exploré a mis au jour de si curieux documents et dont un spirituel abbé narrait alors les agréments d'une plume si alerte, évoquant une image

si plaisante de vie plantureuse et de mœurs aisées :
« On y mange quatre fois par jour, et il n'y a point de « lit que le sommeil n'ait fait de ses propres mains. « Que je vous ai souhaitée, Madame, pour satisfaire « votre rage de chaises percées! Chaque chambre a la « sienne, de velours avec des crépines, un bassin de « porcelaine et un guéridon pour lire. Le marquis a fait « apporter la sienne auprès de la mienne, et nous pas« sons le jour en ce lieu de délices... (1). »

Un temps allait venir où les habitants du vieux manoir y montreraient avec orgueil *la chambre du Roi!* A la partie supérieure de la vaste cheminée de pierre l'aigle de Pologne surmontée d'une couronne royale déploierait ses ailes. On la voit encore, un peu mutilée par la tourmente révolutionnaire. Les portes ont conservé des dessins avec des vues de Varsovie et de la Vistule. Le Roi, le grand Sobieski, n'est jamais venu prendre possession du magnifique « lit de chéne à la duchesse avec piliers au chevet et impériale à deux étages », qu'on y admirait encore à la fin du siècle dernier; mais sa femme, la reine d'Arquien, y devait coucher un jour.

Ni elle ni ses parents n'en prévoyaient rien, certes, à cette heure; ils ne participaient même pas à la présente, très modeste opulence du château, que les partages avaient attribué à une branche éloignée de la famille. Ils végétaient à Paris, fort embarrassés de leurs filles. Le couvent guettait l'aînée. En prenant avec elle

(1) Lettres de l'abbé de Chaulieu, publiées en 1850 par le marquis de Bérenger, p. 140.

la cadette, Marie de Gonzague ne fit sans doute qu'un acte de charité. Elle avait eu la mère pour gouvernante; cette gamine promettait d'être très jolie; on lui trouverait avec le temps quelque Sarmate. Elle passa dans le cortège en demi-place.

La vertu de la nouvelle souveraine devait d'ailleurs, en cours de route, rencontrer d'autres démêlés encore, et plus sérieux, avec la médisance.

III

On ne brûla pas les étapes sur le chemin de Varsovie, et les rigueurs de l'hiver jointes à celles de dame Galman, sa gouvernante, l'inspirant, la petite d'Arquien fit, j'imagine, cette réflexion qu'on ne gagnait pas du temps à voyager avec les rois, en supposant qu'on y gagnât autre chose. Les seigneurs polonais venus en foule jusqu'à Dantzig, pour recevoir leur maîtresse aux portes du royaume, s'y morfondant et y dépensant beaucoup d'argent, partagèrent ses impatiences. Mais Marie de Gonzague ne semblait aucunement pressée. Elle avait recueilli, peut-on croire, d'autres renseignements encore que ceux que nous connaissons déjà sur les agréments qui l'attendaient dans sa nouvelle capitale. Elle y roulerait sur l'or, soit; mais le Roi ne se levait habituellement qu'après dîner. Il

mangeait dans son lit. D'où sa précoce corpulence. Cela ne promettait pas des journées très réjouissantes. Et la nouvelle Reine s'attardait au passage des villes allemandes ou flamandes, y savourant à loisir les prémices d'une souveraineté qui aurait ses charges là-bas et qui n'avait ici que des agréments. Elle employait aussi de longues heures à entretenir une correspondance active avec ses amis de Paris, qui avaient besoin d'être édifiés sur les détails de la réception qu'on lui faisait en pays étrangers; avec la Reine qu'il lui était infiniment doux d'appeler « ma sœur » ; avec le cardinal, auquel elle tenait à prouver qu'il n'avait pas fait un pas de clerc en travaillant à son élévation. Elle s'appliquait aussi à correspondre en italien avec son mari, — depuis la reine Bona Sforza, la mère du dernier des Jagellons, on parlait couramment cette langue à la cour de Varsovie, — et elle lui adressait coup sur coup deux lettres « assez longues et sans pas une faute, qu'une seule à l'ortographe ». Elle travaillait à se mettre bien avec les seigneurs polonais de sa suite, et, pour mieux y réussir, essayait d'apprendre leur idiome rébarbatif. Enfin, et surtout, elle s'occupait de prendre pied de suite dans la grande politique, qui l'avait toujours attirée avec d'irrésistibles séductions Elle s'installait à la place d'honneur qu'elle venait d'y conquérir, après avoir été réduite trop longtemps aux antichambres, s'y carrait et s'y prélassait avec délices.

Tout cela réclamait beaucoup de temps. Deux journées entières à Cambrai, où il convenait d'entretenir le

gouverneur des intentions pacifiques de la France, tout en s'assurant des dispositions de la population, qu'on trouvait très hostiles à la domination espagnole. Quatre jours à Bruxelles. Mme de Chevreuse s'y trouvant, l'occasion était trop bonne de faire preuve de zèle, tout en vengeant des injures personnelles. La grande intrigante ne s'avisait-elle pas de faire accroire aux ministres d'Espagne et à tout le monde qu'il ne tenait qu'à elle de rentrer à Paris, d'où la Reine lui écrivait souvent! Elle avait aussi dénigré les charmes dont un grand roi s'était épris. « Que la Reine ne dise « plus — ceci à l'adresse de la mère du grand Condé — « que je suis trop grasse; si j'avais eu une once de chair « de moins, je n'aurais jamais ôté l'impression que « Mme de Chevreuse avait donnée que j'étais éthique. » Après quoi venait cette réflexion d'amère philosophie, que je suis tenté de dédier aux féministes modernes : « C'est une chose horrible que la haine que toutes les « femmes ont les unes contre les autres; elles se man« gent! »

Bruxelles et les Pays-Bas ne laissèrent guère de bons souvenirs à l'auguste voyageuse. Une princesse de Phalsbourg — elle orthographiait *Falsebure*, — Henriette d'Orléans, ne s'y avisait-elle pas de signer en lui écrivant : « Votre très passionnée servante et cousine », et de réclamer un tabouret par-dessus le marché! On lui avait vite appris, à celle-là, ce qu'était une reine de Pologne et comment elle demandait à être traitée! Vive l'Allemagne et ses bourgmestres obséquieux, tirant

le canon à l'entrée et à la sortie de chaque ville, se prosternant jusqu'à terre! Il arrivait qu'elle se trompât en répondant à leurs harangues, ainsi qu'en interpellant les conducteurs indigènes de ses équipages, donnant du *Fuhrman* à tel magistrat interdit et du *Bürgermeister* à tel cocher interloqué. Mais elle s'en excusait gentiment, et on la trouvait charmante.

Et charmante elle était, au fond, avec sa verve italo-française, sa vaillance, sa fougue et son air de ne douter de rien. Au cœur d'un hiver inclément, traversant les plus vilaines contrées de l'Europe, pour aller trouver un époux valétudinaire et une couronne fragile en un pays à demi barbare, elle exultait, elle rayonnait. Elle avait « une fortune merveilleuse, une continuelle gelée « qui rendait les chemins excellents, et huit jours seule- « ment de froid incommode ». Un jour « elle pouvait garder le masque levé du matin au soir », en faisant neuf lieues « dans un bois de sapins qui est la plus « agréable chose du monde ». Le maréchal de Guébriant eût sans doute perdu la vue, qu'il avait si faible, à ne voir que de la neige depuis un mois; elle ne craignait pas pour la sienne. Elle ne s'effrayait de rien, la brave créature, et pas même des coups de canon tirés sur son passage autrement qu'en salves de bienvenue, aux abords d'une ville malencontreusement assiégée. Elle riait : « C'est une habitude à prendre. » Et elle se divertissait à voir appliquer les mèches.

Mais elle mit près de trois mois à gagner Dantzig. Et là un contretemps la surprenait, qui devait intriguer

les gazetiers contemporains, en attendant qu'il inspirât la malice des futurs historiens. L'anecdote est piquante, contée par M. Vandal surtout. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* s'en souviennent (1). J'ai quelque regret à la contredire ; la vertu de Marie de Gonzague, suffisamment éprouvée, pourrait s'en accommoder. Mais j'y aperçois vraiment trop d'invraisemblances, et, pour une fois qu'il est possible de trouver quelque certitude dans les documents, j'aurais trop mauvaise grâce à en faire bon marché.

IV

Le roi Ladislas s'était montré jusqu'à présent aussi impatient que les seigneurs de sa suite envoyés au-devant de la nouvelle Reine. Il avait même, à plusieurs reprises, témoigné quelque humeur au sujet des lenteurs de son voyage. Et voici qu'en arrivant dans la grande cité maritime, Marie de Gonzague se voyait invitée à y prolonger son séjour. Qu'était-ce à dire et qu'advenait-il?

On sait la terrible aventure, l'intrigue ténébreuse qui aurait failli, à ce moment, compromettre la fortune de l'aimable princesse et du même coup celle de Mary-

(1) Marie de Gonzague à Varsovie, 1er février 1883.

sienka. Marie de Gonzague n'avait pas laissé que des amis à Paris. Un chevalier de Bois-Dauphin, de l'illustre maison de Laval, fils de la marquise de Sablé et époux, depuis un an, de la marquise de Coaslin, avait eu récemment à se plaindre d'elle. Soupirant éconduit de Mme de Choisy, la mère d'un autre spirituel abbé, il attribuait son échec aux conseils de la nouvelle Reine et médita une atroce vengeance. Pendant que la trop confiante épouse de Ladislas se délectait aux hommages des bourgmestres germaniques, un courrier lancé de Paris sur ses pas la devançait à Varsovie, portant au Roi une lettre, où le souverain pouvait lire la condamnation de celle qu'il venait d'appeler à partager sa couche et son trône, la révélation de son inconduite, avec preuves à l'appui.

Et quelle meilleure preuve que cette enfant de quatre ans, traînée sur les routes d'Allemagne !

On devine l'indignation du malheureux souverain, on comprend son embarras, et l'incident de Dantzig s'explique. Vite, un autre courrier, qui rencontre l'épouse indigne en chemin, et lui interdise l'accès d'un royaume qu'elle ne doit plus appeler sien.

J'admire toujours, sans m'en étonner ni m'en irriter jamais, le travail ingénieux de l'imagination populaire, ornant, sans nul souci de la défigurer, la nudité des faits historiques ; faisant des reprises à leur trame trop triviale, à son gré ; les brodant de fines arabesques. Et je suis désolé parfois d'avoir à détruire son ouvrage. Deux traits exacts dans tout ce noir imbroglio : l'envoi

d'un courrier de Paris à Varsovie, en décembre, soit au lendemain du départ de Marie de Gonzague, et un certain émoi provoqué dans la capitale polonaise par les nouvelles qu'il apportait. En effet, le ministre favori et le confident habituel de Ladislas, comte Denhof, demandait aussitôt à M. de Brégy « de s'aboucher avec lui, pour prévenir une très grande altération que Sa Majesté pourrait prendre à raison de certains avis reçus de Paris ». Des avis ayant trait au passé amoureux de la princesse Marie? Ah bien, oui! La dot de la princesse — il s'agissait bien d'amour en cette affaire! — avait été fixée à 700,000 écus payables en différents termes, dont 600,000 livres données par la Reine, et payables comptant. Mais avant d'exécuter ce premier versement, Mazarin avait pris un crayon en main. Pour envoyer la princesse en Pologne, il avait bien fallu pourvoir à son équipement « en carrosses, habits, lits, meubles et mille choses semblables ». Car, « à parler franchement, elle n'avait quoi que ce soit de cela », en dépit d'une certaine magnificence extérieure dont se parait l'hôtel de Nevers. M. de Brégy insistait pour qu'on ne ménageât pas la dépense, étant à désirer que la princesse « fît voir sa splendeur, en comparaison de la gueuserie de la feue Reine, l'Autrichienne, laquelle n'avait pas seulement une chemise ». Ci — 50,000 écus au prix juste, « la coutume voulant en tous lieux que les maris fissent ces sortes de frais ». Autre chapitre. La coutume pratiquée en tous pays avait fait espérer que le roi de Pologne « ne démentirait pas en quelque sorte l'idée que l'on se fai-

sait à Paris de sa magnificence », par la splendeur des présents destinés à sa fiancée et aux personnes de son entourage. Or, le comte Denhof avait bien apporté quelques bagatelles, et le cardinal, gratifié pour son compte d'un bassin d'argent ciselé avec un gendarme à cheval, « en avait beaucoup estimé la démonstration ». Mais une certaine déception s'était laissé voir dans le public, à laquelle il fut jugé à propos de porter remède. Pour cela, on avait fait travailler en toute hâte à une croix de diamants de la valeur de 200,000 *livres* que les ambassadeurs du roi de Pologne présenteraient à la nouvelle Reine, comme si elle venait de lui. Cette croix avait dû être payée à la réception. Ci — le crayon de Son Éminence hésitait un peu à ce moment, puis inscrivait bravement le chiffre de 100,000 *écus,* le total étant à imputer, comme de raison, sur l'apport dotal et à déduire, par conséquent, du premier versement à effectuer. Et le versement, même ainsi réduit, risquait d'être compromis, ou tout au moins suspendu, du fait d'un neveu de la princesse, chef besogneux de sa famille, bataillant au delà des monts et disputant Mantoue à l'Espagnol, au Savoyard, qui, brusquement, avait surgi à Paris, avec une armée d'huissiers et de recors, pour mettre arrêt sur tous les biens appartenant à sa tante.

Telles étaient, pièces en main (1), les nouvelles qui,

(1) Ces pièces, la correspondance de Marie de Gonzague et du marquis de Brégy avec Mazarin, sont partie aux Affaires étrangères de France, partie aux archives de la maison Montmorency-Luxembourg. Les lettres de Mazarin n'ont pas trouvé place, pour la plupart, ni au dépôt du quai d'Orsay, ni dans la publication de M. Chéruel.

en décembre 1645, menacèrent d' « altérer » l'humeur de Sa Majesté Polonaise et de jeter une ombre sur l'éclat de sa lune de miel. Le reste n'est que fiction pure et petite débauche de fantaisie, dans un domaine voué aux austères abstinences. Homme d'esprit très réfléchi et en possession, d'autre part, d'un des cabinets diplomatiques les mieux outillés et les plus actifs qui fussent en Europe, Ladislas IV n'avait pas attendu d'être dûment marié pour savoir à quoi s'en tenir sur la biographie de sa femme et pour passer résolument l'éponge sur ce qui pouvait s'y trouver de répréhensible. Il disposait d'autres références que le chevalier de Bois-Dauphin. Anne d'Autriche elle-même s'était trouvée dans le cas — avant le contrat — de servir de caution à la princesse, et avait déclaré *alors* qu' « elle aurait « sujet de se plaindre du roi de Pologne, s'il pouvait « s'imaginer qu'elle voulût lui donner une femme où il « y eût quelque chose à redire. *Elle mariait la princesse « comme sa fille.* » De telles paroles ayant été une fois provoquées et recueillies, tout devait être dit pour tout le monde, et Ladislas eût été impardonnable s'il avait songé à rouvrir le débat. Il n'en a jamais eu la moindre envie.

Mais à quoi rimait alors l'invitation envoyée à Dantzig, en termes très courtois d'ailleurs? Le courrier qui la porta était chargé également d'une lettre pour la Reine de France, toute remplie de compliments au sujet de l'épouse que le Roi s'apprêtait à recevoir de ses mains. Voici la clef du mystère.

V

A ce moment, 12 février 1645, Ladislas se proposait encore de faire en personne le voyage de Dantzig pour y rencontrer sa femme. Ce projet fut abandonné. Se remettant en route le 20 février, Marie de Gonzague arrivait le 7 mars au château de Falenty, distant de deux lieues de la capitale, et eut à y subir une nouvelle quarantaine. Huit jours seulement après, la rencontre des deux époux avait lieu dans la cathédrale de Saint-Jean et surprenait les assistants par une mise en scène des plus déconcertantes. Le Roi paraissait comme cloué dans son fauteuil, le visage morne, l'œil vague. Il ne trouvait pas une parole pour saluer la nouvelle venue, et, comme elle se prosternait devant lui, il n'esquissait même pas un geste pour la relever. Il soupa bien chez elle le soir en compagnie de son frère, le prince Jean-Casimir, et de la maréchale de Guébriant, mais il rentra aussitôt après dans ses appartements. Même froideur le lendemain et les jours suivants, quelque effort que fît Mme de Guébriant pour rompre la glace et quelque ingéniosité qu'elle déployât pour amener ce qu'elle considérait comme le couronnement indispensable de sa mission. Elle dut attendre jusqu'au 8 avril pour envoyer un bulletin triomphant : elle avait ce jour-là

fait entrer le Roi dans la chambre de la Reine et tiré de ses mains le rideau du lit conjugal.

Que s'était-il passé dans l'intervalle? Je suis tout disposé à excuser la chronique contemporaine et la légende posthume de s'être égarées à ce propos en des suppositions plus ou moins malicieuses. Je n'en suis pas moins tenu de rétablir la vérité des faits. Il ne s'était passé rien d'attentatoire à l'honneur de la nouvelle Reine de Pologne, ni même à la bonne harmonie, qui, dès le lendemain du grand événement, paraissait entière entre les deux époux.

Le Roi avait eu la goutte, tout simplement.

Quant à la petite Marie-Casimire d'Arquien, elle fut sinon tout à fait étrangère à ces péripéties, qui retardèrent pour elle l'heure d'un repos fort nécessaire, du moins nullement mise en cause à leur sujet. Personne, à part Mme Galman, ne prit garde à sa chétive personne, et bientôt elle disparaissait dans un coin du vaste palais de Varsovie. Elle devait y grandir dans l'ombre, s'initiant à la langue et aux mœurs du pays, recevant de son entourage polonais ce sobriquet, ce diminutif caressant que l'histoire consacrerait un jour et qui équivaudrait, dans sa coquette familiarité, à une définition de sa physionomie intime et de son rôle historique, mais restant à son rang d'obscure protégée.

Onze ans se passeront avant qu'elle en sorte, pour prendre d'un coup sur la scène du monde polonais et européen un rôle de premier plan.

CHAPITRE II

UNE COUR FRANÇAISE A VARSOVIE

I. L'éducation de Marysienka. Conjectures. La cour de Varsovie. L'arrivée de Marie de Gonzague y détermine une révolution. France contre Autriche. La France triomphe. Le marquis de Brégy donne le ton. Frivolité et corruption. La « petite duchesse » se défend. La première manière de Marie de Gonzague. Mauvais début. — II. Mort du roi Ladislas. Maladie de la Reine. Réélue et remariée sans le savoir. Le nouveau roi. Le passé de Jean-Casimir. — III. Les jours d'épreuve. L'invasion suédoise. Marie de Gonzague transfigurée. La grande Reine, La Pologne sauvée par elle. Nous retrouvons Marysienka.

I

De ce qu'ont pu être, pendant onze ans, la vie, l'éducation, les liaisons, le développement intellectuel et moral, et enfin les débuts mondains de l'élève de Mme Galman, nous ne savons presque rien. Nous ne pouvons en prendre une idée qu'en nous représentant le milieu dans lequel s'est placé ce chapitre entièrement obscur de son histoire.

Peu austère, ce milieu. Par son tempérament et ses allures, Ladislas évoque un peu le souvenir voisin du roi galant. Une maîtresse en titre, Mlle d'Eckenberg, ci-devant fille d'honneur de la feue reine, officiellement installée aujourd'hui dans le poste de gouvernante

du petit prince royal âgé de six ans, et des « passades » sans nombre. Tel jour (je cite un rapport du marquis de Brégy), Sa Majesté « va aux bains chez des dames », et en revient malade. L'arrivée de la nouvelle reine amène bien une révolution dans le palais et dans le monde frivole de ses habitants, mais le diable n'y perd rien. Changement de personnes et de façons, et c'est tout.

Vouée, par la double raison d'une infériorité originelle et d'une impressionnabilité correspondante, à l'invasion périodique des influences étrangères, cette cour est coutumière de crises semblables. Tournée, comme la plante amoureuse du soleil, vers les foyers occidentaux de lumière, de civilisation plus raffinée, elle en reflète, depuis des siècles, les rayonnements intermittents. Tout italienne sous les derniers Jagellons, grâce à la Sforza, française un moment sous Henri de Valois, elle est devenue allemande depuis tantôt. Et voilà que l'invasion française recommence. Grand remue-ménage, assaut et défense désespérée. Mlle d'Eckenberg a une place forte où elle compte bien ne pas capituler. La comtesse Magni, femme d'un ancien ministre de l'Empereur passé au service de la Pologne, a réussi à occuper une position formidable dans le camp même des assaillants, maîtresse de cour de la nouvelle reine et appliquée à gagner sa faveur par « toute sorte de complaisances ». Marie de Gonzague prétend la haïr quand même, mais n'est pas sûre d'y réussir. Un moment, la fortune des nouveaux venus semble en péril, et il est question de renvoyer

tous les domestiques de la Reine. Mais ce n'est qu'une alerte, les couleurs françaises finiront par triompher, et M. de Brégy donnera le ton à Varsovie, comme plus tard à Stockholm, où les sénateurs suédois seront amenés à trembler pour la vertu de leur souveraine. Un dossier recueilli par M. Frédéric Masson contient, à cet égard, de curieuses révélations.

Pour le moment, le jeune et fringant ambassadeur — trente ans à peine — se contente de Mme des Essarts, une fille d'artisans anoblie par son mariage, dont les succès excitent la jalousie de Mme d'Aubigny, une Italienne emportée mariée à un Normand retors. Bataille de dames, louches intrigues et basses dénonciations. Entraîné par l'exemple, le Roi jette son dévolu sur Mlle de Guébriant, une nièce de la maréchale, qui fait une faible défense, puis sur la petite « duchesse de Croy », qui apprend à Sa Majesté ce qu'est une Parisienne qui a de l'esprit et qui sait s'en servir à propos. Elle porte, bien établie dans sa jolie petite tête, cette idée qu'on l'a envoyée en Pologne pour y trouver un mari, et elle ne veut pas compromettre ses chances.

— Je crois que Votre Majesté me fait l'honneur de me parler en polonais; je n'entends pas encore cette langue.

— Eh! eh! Tout à l'heure, vous paraissiez comprendre fort bien ce que vous disait M. Krasinski!

— M. Krasinski n'est pas roi. Pour comprendre les rois, il faut être reine. Si Votre Majesté le permet, je demanderai à la Reine de m'expliquer ses paroles.

La galanterie est devenue plus subtile, la débauche s'est parée de plus de grâce, mais la fièvre de plaisir et de volupté n'a fait qu'augmenter. C'est la grande occupation. Échange de billets doux dans la journée ; échange d'œillades et de soupirs le soir. Et la danse, et les soupers en tête-à-tête ! La ronde joyeuse n'est peut-être pas menée directement par la Reine, un peu alourdie déjà et désabusée, assaillie aussi par d'autres soucis ; elle n'en semble pas moins comme une émanation de sa personne. L'amour et le plaisir ont tenu tant de place dans sa vie ! Guère jolie à en juger d'après ses portraits, ni séduisante, même dans sa première jeunesse, les traits réguliers, mais durs, la bouche volontaire, un air de force et de courage sans douceur, elle n'en a pas moins séduit tous ceux qui l'ont approchée. Une sorte de magnétisme — le tourbillon de feu dont parle le chroniqueur — se dégage d'elle, passionnant et fascinant. Des hommes de cœur, des soldats éprouvés, ont oublié pour elle jusqu'à l'honneur, comme ce marquis de Gesvres, qui, en 1643, quittait le camp pour la rejoindre et manquait Rocroy. Tempérament froid pourtant, les sens muets, l'imagination seule ardente et une maîtresse passion unique — l'ambition. Guère de religion, en dépit d'une soumission tardive (1643) à la sévère direction de l'abbé de Saint-Cyran et des solitaires de Port-Royal. Ce jansénisme fraîchement acquis ne lui tiendra pas longtemps compagnie en Pologne, où les Jésuites dominent. Ame inquiète, crédule et hardie à la fois, elle devait vite revenir à ses penchants libertaires et à d'an-

ciennes curiosités d'esprit, se reprenant à consulter les astres, collaborant au grand œuvre en des monceaux de documents que les archives de Chantilly ont conservés.

De son ambition, de son goût pour la politique et des dons remarquables qu'elle avait pour les servir, elle ne trouva pas tout d'abord le meilleur emploi. Non qu'elle se sentît dépaysée et désorientée dans cet entourage si nouveau. Tout aussi à l'aise dès le premier jour que si elle avait vu le jour à Varsovie, déclarant dès le lendemain le pays « admirable » et elle-même « née pour y régner ». Mais la politique qu'elle commença par y faire se ressentit quelque temps de ses origines, des limites étroites et de l'air vicié où le destin avait jusqu'à présent encerclé son génie. Atmosphère de ruelle, horizon de couloir. Elle ne sut ni seconder son mari, ni même le comprendre.

Ni les visites « aux bains », ni les charmes d'une Arménienne qui le consolèrent des rebuffades essuyées auprès de la « petite duchesse », ni les grâces d'un piquant travesti, « jouant du luth à ravir et chantant », qui provoquèrent les susceptibilités de sa compagne légitime, ne détournaient le Roi du but qu'il avait poursuivi en cherchant femme à Stockholm d'abord, puis à Paris. Sérieusement et résolument il se préparait à la guerre. Il y songeait nuit et jour; il la voulait à tout prix. Pourquoi? Parce que c'était la carte forcée. On pouvait bien au dehors s'accommoder avec le Turc; un double péril plus proche menaçait au dedans : dans la capi-

tale, des diètes de plus en plus orageuses, une noblesse de plus en plus turbulente, le gouvernement de plus en plus impossible; sur les confins de l'empire, le Turc, le Moscovite, prêtant les mains aux Cosaques indisciplinés de l'Ukraine, une révolte populaire en préparation. Anarchie ici, jacquerie là-bas. Une seule porte de salut: la guerre, un emploi donné à ces énergies destructives, l'autorité royale retrempée dans la rude discipline des camps.

On le comprenait si bien en France, qu'on se montrait disposé à seconder les desseins de Ladislas. Le marquis de Brégy recevait des ordres précis en ce sens. Et soudain, le cardinal apprit, avec stupéfaction et avec colère, que la nouvelle reine — sa créature! — travaillait en sens contraire. La diète réunie, ses partisans conspiraient pour faire échec au Roi, et l'emportaient.

Le cardinal se lamenta :

« Quand je me souviens que le jour des noces, après « avoir dîné avec le Roi, elle me fit l'honneur de venir « me trouver et de me dire devant tout le monde qu'elle « venait pour me montrer la couronne que j'avais aidé « à lui mettre sur la tête!... »

M. de Brégy s'emporta, jusqu'à parler d'ingratitude et d'*indépendance coupable*.

Mais la réplique ne se fit pas attendre :

« Si c'est comme ambassadeur que vous me dites « cela, je vous dirai, comme reine de Pologne, que je « ne l'ai jamais vue dans l'opinion de devoir dépendre « de pas une couronne. »

Et, en fin de compte, les projets et les préparatifs du Roi, chariots se convertissant en bateaux à volonté et autres machines de guerre ingénieuses, restaient sur le carreau. Pourquoi encore? Parce que la guerre, cette mangeuse d'argent, s'en prenait à la dot de la Reine, le Roi imposant à sa moitié un emprunt forcé, et parce que les projets belliqueux du Roi aboutissant, le domaine de la Reine courait aussi des risques. A côté de cela, le Turc et le Cosaque, l'intégrité du royaume menacée et l'avenir de la dynastie compromis n'étaient que balivernes. Et l'*ordinaire* du 10 décembre 1646 porta à Mazarin ce bulletin triomphant :

« La diète est finie... Les desseins du Roi au sujet « de la guerre troublaient fort cette république. S'il ne « se fût relâché de beaucoup de choses, jamais mes « affaires n'eussent été finies. Je parlai aux chefs des « cabales seulement le matin, et, en deux heures, j'eus « toutes les voix sans aucune contradiction. L'on estime « ce qui m'est assigné valoir plus de 400,000 livres de « rentes... Sans compter le revenant-bon des promo- « tions... L'on ne se peut imaginer la belle chose que « c'est que les parties casuelles de ce royaume! »

Marie de Gonzague, la Marie de Gonzague *première manière*, est tout entière dans ces lignes, et tout entière aussi l'école politique et morale dont sa protégée, notre Marysienka, dut tout d'abord recevoir les leçons. Il lui en vint d'autres plus nobles, depuis, et de la même source; mais l'empreinte première subsista, indélébile.

II

Pour inscrire dans l'histoire de sa nouvelle patrie quelques pages qui comptent parmi les plus belles, pour prendre place au livre d'or de ses plus glorieux souvenirs, Marie de Gonzague a eu besoin de subir, elle-même, cette autre école, qui peut avilir et dépraver certaines âmes, mais qui relève et ennoblit et transfigure parfois les âmes fortes et bien douées comme la sienne. Des épreuves que la vie réserve à ses élus, elle ne connaissait encore que les moindres : embarras triviaux d'argent, mesquines piqûres d'amour-propre. Elle allait faire la rude et tragique expérience du malheur, sur les abrupts sommets, où les grandes destinées chancellent aux bords d'abîmes sans fond.

Moins de deux ans après son arrivée à Varsovie, le 9 août 1647, les cloches de la vieille cathédrale, qui tantôt envoyaient leurs joyeuses volées à sa rencontre, s'ébranlèrent pour un glas funèbre : un enfant venait de mourir, frêle et dernier rameau d'une tige qui ne refleurirait plus.

Ladislas est sans postérité, et sa couronne sans héritier. Nul espoir, hélas! de maternité pour la Reine et, conséquemment, nulle sécurité pour le lendemain, car la

santé du Roi, gravement atteinte déjà par l'échec de ses hautes ambitions, ne supportera pas ce dernier coup. Il s'effondre, il agonise; le 20 mai de l'année suivante, les cloches sonnent un deuil nouveau : Marie de Gonzague est veuve.

A qui le trône? Nul ne sait. La parole est au suffrage universel, en ce pays de royauté élective. Deux candidats en présence : les frères du Roi défunt, un évêque, un Jésuite. L'évêque — dérision des brigues électorales — a pour lui le parti militaire. Le Jésuite a Rome. L'un ou l'autre aurait l'appui de la Reine douairière, à condition de faire marché avec elle, si elle pouvait marchander, intervenir dans la lutte, y faire, élève de Richelieu et de Mazarin, emploi de ses ressources. Elle ne peut pas! Au lendemain de la catastrophe, elle a dû s'aliter, renversée, elle aussi, par le premier souffle de l'adversité, en danger de mort bientôt, abandonnée par les médecins, la voix perdue, la conscience abolie.

On a pu croire sa destinée finie; elle commençait seulement. Maintenant seulement la grande Reine que les astrologues ont aperçue dans les étoiles va paraître. Quand elle a repris les sens et l'espoir de vivre, il se trouve que la Pologne possède un nouveau Roi et elle-même un nouvel époux. Rome et le Jésuite l'ont emporté; mais, entre autres obligations, on a imposé à l'élu d'épouser la veuve. Cela ferait une reine de moins à nourrir, et aussi une élection de plus à espérer prochainement. Car le nouveau couple resterait stérile : on y comptait bien!

Reine par économie et par la grâce de la quarantaine déjà proche, elle s'accommoda fort bien de l'expédient.

L'élu s'appelait Jean Casimir, voisin de la quarantaine lui aussi. Nature bizarre, fantasque, inclinée aux extrêmes, déséquilibrée depuis longtemps et comme disloquée entre des inclinations ascétiques et des rêves d'ambition inquiète. Des dons brillants, bravoure, grande facilité d'esprit, une certaine élévation d'âme; mais paresseux, prompt aux découragements et aux défaillances; violent aussi, emporté, et par là, outrecuidant tour à tour ou humble à l'excès. Un neurasthénique dégénéré, dirions-nous aujourd'hui. Grand amateur du beau sexe par-dessus le marché et coureur infatigable de cotillons. Rien d'un Méridional pourtant : par sa mère, Constance d'Autriche, sœur de l'empereur Ferdinand II, comme par son père, Sigismond III de Suède, il tient doublement au Nord.

A vingt et un ans, il débuta en soldat sous les murs de Smolensk, se distingua, mais ne put supporter les fatigues d'une campagne d'hiver, tomba malade. Guéri, il songea à se marier, contre le gré de ses éducateurs de l'Ordre de Saint-Ignace, visa une princesse Radziwill, qui n'en voulut point, et, mortifié, s'en fut prendre du service chez l'Empereur contre la France. N'y ayant point brillé, il revint en Pologne, prétendit y épouser une des suivantes de sa belle-sœur, puis s'éclipsa et reparut en France, pour s'y faire arrêter, sous présomption d'espionnage au profit de l'Espagne. Après avoir risqué ainsi de rencontrer sa future compagne au

donjon de Vincennes, où on le tint enfermé pendant près de deux ans, après un nouveau et court séjour en Pologne, suivi d'un nouveau plongeon de plus longue durée, il émergea à Notre-Dame de Lorette, y prononçant ses vœux.

Le voilà Jésuite. Il édifia l'Europe par sa piété et son détachement des grandeurs, prêcha d'exemple l'humilité à ses nouveaux compagnons, jusqu'au jour où son frère, qui avait eu assez de mal déjà à le tirer de prison, apprit, par un courrier expédié à Varsovie, que le Jésuite voulait troquer sa robe noire contre une robe rouge.

On le fit cardinal, ce qui ne l'empêcha pas de venir en Pologne, vêtu à la cavalière, l'épée au côté et parlant de ne plus jamais mettre les pieds à Rome où on lui refusait le titre d'Altesse Royale. Il avait découvert d'ailleurs que la retenue nécessaire à son nouvel état l'incommodait. Il avait découvert aussi, tout en serrant de près un des jolis museaux récemment arrivés de France avec Marie de Gonzague, qu'il était éperdument amoureux de Mademoiselle, aperçue par lui à la sortie de Vincennes. Mais sa grande découverte, qui l'engagea à rester à Varsovie en le consolant des dédains de Mademoiselle, fut sans doute que Ladislas n'avait plus longtemps à vivre.

III

Ce que fut la cour de Varsovie, sous un pareil maître, on le devine sans peine, et aussi le tour qu'a dû y prendre l'éducation de Marysienka. Plaisirs et amours n'eurent guère le loisir, à la vérité, de s'y perpétuer.

Quelques années troublées par une lutte désespérée contre les Cosaques, celle que prévoyait Ladislas ; puis la grande débâcle, également pressentie, annoncée : la guerre suédoise, le royaume envahi, la capitale prise, la cour dispersée aux quatre vents, le Roi, la Reine fuyant d'asile en asile devant la meute implacable. Puis, la chasse tirant à sa fin, le Suédois sonnant l'hallali, une autre invasion : tous les voisins, le Transylvain, le Tatare et le Prussien, naturellement, accourus pour prendre part à la curée.

Ce que sut devenir Marie de Gonzague en ces jours de détresse, ce qu'elle sut faire, pour sa couronne menacée une fois de plus et pour le pays devenu sien, la Pologne reconnaissante l'a proclamé depuis longtemps. Il se peut même qu'elle ait exagéré sa gratitude. Une légende touchante met en scène un héros de cette guerre terrible, qui, vingt fois frappé à mort par les Suédois, survit à ses blessures. Les membres hachés, le cœur percé de coups, il respire encore. Au premier appel du

clairon polonais, il se relève et rentre dans le rang. Marie de Gonzague n'a pas ressuscité ce soldat, en qui l'imagination populaire s'est plu à symboliser la patrie mutilée et survivante malgré tout; mais le clairon sonnant éperdument le boute-selle, jusqu'à l'heure stoïquement attendue des héroïques revanches, ce fut elle. Elle eut de vaillants soutiens, des fils de la Pologne dignes de son glorieux passé, un Potoçki, un Lubomirski, un Czarnieçki surtout, le rude soldat, qui, faisant allusion à la richesse territoriale des Potoçki, aux salines, source de la fortune des Lubomirski, et à ses blessures, disait : « Ce n'est ni au pain ni au sel, mais à ce qui me fait mal que je dois ce que je suis. » Je crois bien que, sans elle, ils n'eussent pas suffi à la tâche. Sans elle, Jean-Casimir, tout le premier, se fût abandonné, et le pays l'eût suivi peut-être dans l'abîme. Elle n'eut pas un moment de vertige, cramponnée aux bords, défendant chaque pouce de terre ferme, glissant vingt fois, mais remontant toujours. Sous les murs de Varsovie (juillet 1656), elle fit dételer les chevaux de son carrosse pour conduire au bon endroit quelques pièces de canon, et, assise sur un tambour, elle surveilla le tir de sa batterie. Sur la route de Dantzig où le brave Czarnieçki l'escortait avec quelques escadrons, elle entendit un bruit de fusillade.

— C'est Potoçki qui est aux prises avec les Suédois; courez-y!

— Mais Votre Majesté?

— Je me défendrai toute seule, s'il est besoin!

M. Korzon lui reproche de n'avoir pas gagné la

bataille de Varsovie. Il en veut à la Pologne entière d'avoir admis la part de cette Française dans l'œuvre du salut commun, et au plus grand des historiens polonais contemporains, Szujski, de l'avoir reconnue. Il nie jusqu'à ses talents pour la politique, en invoquant, il est vrai, l'opinion d'un ministre et d'un ambassadeur français (de Lionne et l'évêque de Béziers, Bonzy), — qui l'ont comparée à Catherine de Médicis. Les arguments de M. Korzon sont en général de la même force, et, après Szujski, je ne saurais en être empêché de constater que cette ressemblance, plus ou moins proche, de l'épouse de Jean-Casimir avec l'épouse de Henri II n'a pas été, à ce moment, d'une médiocre ressource pour sa patrie d'adoption. A rallier la noblesse, à armer le peuple, à tirer parti du clergé, sans négliger les secours qu'elle pouvait espérer du dehors, Marie de Gonzague a fait preuve d'une vaillance et d'une dextérité qui me semblent également indiscutables. Je ne crois même pas, quoi qu'en pense M. Korzon, qu'il soit indispensable pour la gloire de la Pologne de les mettre en doute. Elle négociait avec la France, avec l'Autriche, avec le Brandebourg, tantôt suivant les opérations militaires, tantôt courant à quelque rendez-vous diplomatique. Mieux encore que le clairon, elle fut l'âme de la résistance, le souffle du soldat blessé, qui ne voulait pas mourir.

C'est au cours d'une de ces pérégrinations que, vers la fin de 1656, nous retrouvons, sur ses pas, la trace de notre Marysienka

CHAPITRE III

LE PREMIER MARIAGE DE MARYSIENKA

I. Les quinze ans de Marisienka. — Pas mariée ! — Un soupirant éconduit. — Sobieski. — Les fiançailles. — Le prince de Zamosc. — Portrait physique et moral de la fiancée. — Un document révélateur. — La Chronique du couvent de Saint-Benoît. — Une baignoire difficile à remplir. — Acte d'accusation. — II. Le mariage. — Les qualités du mari. — Le siège de Zamosc. — Colloque héroïque avec le roi de Suède. — Les défauts du mari. — Déceptions communes. — Marie de Gonzague reconnaît son erreur, et Marysienka s'ennuie. — III. Les nouvelles préoccupations de la Reine. — La « grande affaire ». — France et Pologne. — Le soleil levant du grand roi. — A la recherche d'un collaborateur. — M. Zamoyski se dérobe. — On lui cherche un remplaçant. — Sur la piste. — Une bague qui change de doigt. — Rentrée en scène de Sobieski.

I

Quittant la Silésie où elle avait été réduite un moment à chercher un refuge en compagnie de son mari, Marie de Gonzague est rentrée en Pologne dans les premiers jours de juillet 1656. Elle a laissé cependant le gros de sa maison à Glogau, sous la protection de l'Empereur, n'emmenant avec elle que six femmes de chambre et trois filles d'honneur : deux Polonaises, Mlles Radziwill et Piotrowska, et une Française, Mlle d'Arquien.

Elle a maintenant quinze ans, l'élève de dame Galman, et, au physique comme au moral, elle paraît extraordinairement développée pour son âge. Dans l'atmosphère artificielle de cour, elle a grandi avec précipitation. Sa beauté a aussi tenu tout ce qu'elle promettait; ses charmes lui ont donné presque une célébrité, et on lui attribue tout autant d'esprit. Enfin sa situation s'est ressentie de cet épanouissement précoce; de protégée elle a monté au rang de favorite et presque de fille adoptive. La Reine passe pour avoir de grandes vues sur elle. C'est même ce qui a empêché Marysienka de suivre plus tôt l'exemple de ses aînées, qui l'ont devancée sur le chemin des communes espérances, en contractant de brillants partis. La « petite duchesse » a éconduit M. Krasinski, pour épouser un seigneur de plus grande importance, Christophe Paç, chancelier de Lithuanie; M. Krasinski s'est consolé en menant à l'autel Mlle de Langeron, qui lui a fait avoir le palatinat de Ploçk. Mlle de Leuze a conquis un autre Paç. Les soupirants n'ont pas manqué non plus à « Marysienka » ; un, entre autres, qui s'est présenté voici un an et qui a fait impression. Mais il n'avait pour lui qu'un nom d'illustration récente, une belle prestance et des espérances. Il s'appelait Sobieski. Ce n'était pas assez. Elle devait épouser un personnage, qui, par sa situation dans le pays, sa clientèle, ses influences, fût à même de rendre des services importants, gouverné comme il ne manquerait pas de l'être par sa femme, laquelle, de son côté, resterait docile aux volontés de sa protectrice.

Et une année encore a passé, Marie de Gonzague n'ayant guère, au surplus, le loisir de travailler bien activement, de ce côté, à la réalisation de ses desseins.

Mais voici qu'en octobre 1656, la Reine se trouvant à Wolborz, sur la frontière occidentale du royaume, dans l'attente des événements, une lettre de son secrétaire français, des Noyers, nous met au fait d'une combinaison matrimoniale qui semble à la veille d'aboutir. Nous y lisons :

« Le comte Podlodowski, premier gentilhomme de la « chambre du prince de Zamosc, passant par ici pour « aller trouver le Roi, a apporté de la part de ce prince « une croix de cinq gros diamants à Mlle d'Arquien, « fille d'honneur de la Reine, dont il est fort amoureux, « estimée de dix à douze mille francs. »

Une promesse de mariage en règle avait dû précéder ce magnifique envoi. La guerre continuant, et le fiancé servant à l'armée, le mariage était remis à une époque moins troublée.

Dans l'aristocratie polonaise, les Zamoyski tenaient le premier rang. Grande illustration historique : moins de cent ans auparavant, un Zamoyski avait en quelque sorte conduit par la main jusqu'au trône le fondateur de la dynastie actuellement régnante, Sigismond Wasa, et triomphé, en bataille rangée, de son compétiteur, Maximilien d'Autriche, en le faisant prisonnier. Immense fortune, récemment accrue encore par le mariage du chef de la famille avec l'héritière des ducs d'Ostrog.

Le futur époux de Marysienka était l'unique rejeton mâle de cette union, dont il prenait prétexte sans doute pour s'attribuer un titre que les Zamoyski ne portèrent jamais, ni avant ni après lui. Il se faisait appeler *duc d'Ostrog et prince de Zamosc,* ne possédait encore, dans la hiérarchie compliquée des dignitaires et officiers de la couronne, que le titre modeste d'échanson, mais pouvait, avec son nom et son opulence, prétendre aux plus hautes destinées. Il ne lui manquait que d'y être poussé, car on le savait incliné à la paresse, d'esprit débonnaire, aimant ses aises. On le représentait aussi comme ne promettant pas un mari très agréable, déjà usé, au lendemain de la trentaine, par de vulgaires débauches, adonné à l'ivrognerie. Mais on ajoutait qu'il était « amoureux comme un chat ». Il offrait cent mille écus, comme cadeau de noces, à la jolie Française, douze mille écus par an pour son argent de poche, quatre mille écus de rente à hypothéquer sur une de ses terres, et « plus « que cela encore quand elle serait devenue sa femme et « aurait augmenté l'amour qu'il avait conçu pour elle ». On ne pouvait tout avoir, et la principale intéressée prétendait s'accommoder du lot.

A en croire un biographe anonyme du roi Jean-Casimir, Marysienka aurait eu une rivale dans la personne d'une autre fille d'honneur de la Reine, une Allemande celle-ci, Mlle Schönfeld, protégée par le Roi. Marie de Gonzague trouva qu'on la protégeait trop; elle mit en avant sa pupille, M. Zamoyski se laissa influencer, et Marysienka triompha.

Elle était, tous les témoignages en font foi, ravissamment jolie, en effet, d'une beauté à la fois régulière et piquante : visage d'un ovale un peu oblong, bouche menue aux retroussis moqueurs, nez légèrement aquilin, yeux en amande, une forêt de cheveux noirs, et, dans un corps un peu fluet, — maigre à faire peur, diront les envieuses, — des trésors de grâce et de volupté, au dire du plus autorisé des témoins. Pour le reste, rien n'étant plus scabreux qu'un essai de reconstruction psychologique, dans le domaine de l'éternel féminin surtout, je suis tenté de renvoyer mes lecteurs à un document qui me semble révélateur.

Nous sommes à Posen, où quelques semaines plus tard des pourparlers engagés avec l'Électeur de Brandebourg ont conduit la Reine. La ville ne possédant pas de château pour la recevoir, Sa Majesté s'est logée dans un couvent et a réparti son monde dans les couvents voisins. Les cloîtres polonais ont conservé assez longtemps un caractère qui, en des temps plus anciens, fut commun aux établissements monastiques de l'Europe entière : des habitudes hospitalières qui en faisaient la providence des voyageurs et y créaient des centres de vie sociale, mondaine même. On s'y arrêtait de préférence, évitant les hôtelleries, moins confortables, moins décentes surtout, et on acquittait son écot en aumônes, en pieuses fondations. Mlle d'Arquien eut en partage le couvent, aujourd'hui disparu, des sœurs de Saint-Benoît, et une chronique, miraculeusement conservée en un

manuscrit encore inédit (1), nous renseigne sur les impressions laissées par la jolie visiteuse en ce milieu austère, et aussi, croirais-je volontiers, sur la part que la pupille de Marie de Gonzague avait su se faire dans les leçons, les influences et les exemples contradictoires, — frivolité et héroïsme, — de cet autre milieu, où sa personnalité s'était formée et développée.

« Mlle d'Arquien est arrivée dans notre cloître aux « environs de l'Avent. C'était parmi les filles d'hon« neur de la Reine celle qui tenait la première place. « Notre abbesse elle-même lui céda sa petite chambre, « ce qui ne fut pas sans lui causer une grande incom« modité, si bien qu'elle en tomba malade et fut visitée « par le médecin de Leurs Majestés. »

Le trait est expressif et déplaisant, décelant chez la si jeune personne un mépris précoce des convenances d'autrui au bénéfice des siennes propres. L'indulgente annaliste n'y insiste pourtant pas, ayant en réserve d'autres griefs plus importants.

« La conduite de cette demoiselle n'était pas en quel« que sorte de nature à édifier les autres. Il fallait, même « la nuit, laisser pénétrer chez elle son médecin. Elle « recevait la visite de beaucoup de sénateurs, qui par « leurs fréquentes allées et venues causaient un grand « trouble... »

Je dois, pour donner à ce nouveau trait toute sa valeur, expliquer ici que la qualité de sénateur ne cor-

(1) A la bibliothèque Raczynski.

respondait aucunement, dans la Pologne d'alors, aux particularités physiques et morales qu'il est habituel aujourd'hui de lui attribuer. Pour peu qu'on appartînt à l'aristocratie du pays, on avait chance de franchir le seuil de la haute Assemblée à un âge fort éloigné de la limite qui arrête de nos jours les ambitions sur le seuil du palais de Luxembourg.

« Ils (les sénateurs, de jeunes et fringants cavaliers, « j'en ai bien peur) ne craignaient pas de traverser « l'église pour arriver jusqu'à elle; on n'avait pas de « repos contre leurs obsessions... »

Ce n'est pas fini. Après nous avoir appris que l'encombrante étrangère se faisait servir par un domestique nombreux, dont une intendante (dame Galman, peut-être appelée à de nouvelles fonctions), et que les cuisines royales pourvoyaient à sa table, ce qui nous donne l'idée d'une situation déjà très privilégiée, la bonne sœur en vient à articuler son dernier chef d'accusation. Car c'est bien un réquisitoire qu'elle rédige, d'une main qu'une pieuse émotion fait encore trembler.

« ... Et, comme elle usait de bains fréquents, et « qu'il n'y avait pas d'eau au cloître (révélation inat- « tendue, même pour un cloître polonais du dix-septième « siècle !), il fallait perpétuellement en faire porter du « dehors par des hommes... »

C'est tout, cette fois, et c'est assez. Quelque indigence qu'il y ait au dessin, un portrait paraît bien, à nos yeux, s'en dégager avec vigueur et netteté. Grand souci du bien-être personnel, sans nulle préoccupation d'al-

truisme. J'ai mes aises, vous n'avez pas les vôtres, tant pis pour vous. Grande sociabilité unie à une égale liberté d'allures et à un entier mépris du qu'en dira-t-on. Soin extrême de sa personne. Au total, le culte du moi, absorbant, exigeant, impératif et catégorique comme toutes les religions, et, à son service, une volonté qui n'admet pas de contrariété, se joue des obstacles, jusqu'à révolutionner un couvent pour remplir une baignoire; une sécheresse de cœur qui permet d'aller droit au but, en écartant le danger des défaillances et des compromissions.

Nous verrons plus tard à parfaire le tableau avec quelques retouches, et nous n'y aurons pas de peine. A partir de ce moment, Marysienka entre dans la pleine lumière de l'histoire, et peu de figures féminines y ont laissé plus de signes visibles de leur passage. On pourrait croire qu'elle a mis quelque coquetterie à se montrer à la postérité de face et de profil, sous les aspects et dans les attitudes les plus variés. Sa correspondance intime, conservée en grande partie depuis cette époque, abonde en renseignements. Comme traits caractéristiques et fondamentaux de la physionomie morale, tous les documents que je m'appliquerai à recueillir et à mettre en lumière n'ajouteront rien au crayonnage sommaire, mais précis, de l'humble fille de Saint-Benoît.

II

Le mariage eut lieu au mois de mars de l'année suivante et fut célébré à Varsovie, après des fiançailles solennelles pendant lesquelles la Reine, assise sur son trône, avait déposé elle-même sur le beau front de sa pupille un superbe diadème, tout en diamants, offert par le fiancé. La cérémonie nuptiale participa de cette magnificence. La mariée fit sa toilette dans la chambre de la Reine, devant une table où paraissaient des « lacs d'amour » formés de grosses perles — encore un cadeau du futur mari. Elle fut accompagnée à l'église par un cortège splendide, où figurèrent cent *heiduques,* cent valets, vingt-quatre piqueurs, dix-huit pages et six trompettes appartenant à M. Zamoyski. Trois cents tonneaux de vin de Hongrie furent vidés à sa santé au repas de noces. Enfin, sur la route de Zamosc, elle eut la *reconduite* de Leurs Majestés Polonaises en propres personnes.

Mais Marie de Gonzague ne devait pas tarder à se reprocher son choix, et ses déceptions furent partagées par Marysienka.

Le Prince (Marysienka n'appela jamais autrement son mari) n'était pas un homme sans qualités. Il avait fait preuve de valeur pendant la guerre; subi à Zamosc

même un siège victorieusement terminé pour lui et échangé, à cette occasion, avec l'assiégeant, qui était le roi de Suède en personne, des colloques en style homérique. Après deux cents volées de canon tirées contre la ville, le Roi, préoccupé de ménager le puissant *magnat*, lui dépêchait un parlementaire avec des excuses pour le dommage causé et les offres les plus honorables et les plus avantageuses pour sa reddition.

— Que Sa Majesté ne se mette pas en peine, il n'y a eu qu'un cochon de tué. Elle peut continuer, si Elle veut, sans m'incommoder le moins du monde.

Le parlementaire suédois fut remplacé par un parlementaire polonais, un comte Sapieha rallié à l'envahisseur, qu'on supposa devoir être plus persuasif. Zamoyski refusa de lui laisser ouvrir les portes : « Il ne voulait pas de traîtres chez lui. » Troisième parlementaire et nouvelle réplique gouailleuse :

« Je vois ce que c'est, disait Zamoyski, le temps dure à Sa Majesté. Je vais lui envoyer de mes violons. »

De guerre lasse, la possession de la forteresse lui important assez peu, et les mouvements de l'armée ennemie lui rendant dangereux un plus long séjour dans son voisinage, le Roi se décida à décamper. Du moins essaya-t-il d'obtenir libre passage par un chemin qui longeait les remparts, et lui ferait gagner plusieurs lieues. Zamoyski fut intraitable : il avait besoin de ce chemin pour des promenades qu'il se proposait de faire; on était en carnaval, il entendait s'amuser et qu'on ne lui troublât pas davantage ses plaisirs; on l'avait

assez dérangé. Et le Roi s'en fut par la route la plus longue.

Médiocre soldat d'ailleurs, au point de vue des talents militaires. En campagne, ses compagnons d'armes s'ingéniaient à l'éviter, comme ils auraient fait à la chasse d'un tireur maladroit. Il prenait sa revanche en temps de paix, bon vivant, gai compagnon, la main ouverte et le cœur sur la main, fastueusement hospitalier. Tout cela lui créait une sorte de popularité, mais ne faisait pas que Marysienka ou sa royale protectrice y trouvassent leur compte. Car, outre qu'il buvait immodérément et souffrait cruellement de la goutte, ce qui ne le rendait pas d'un commerce agréable comme mari, on avait bientôt la certitude qu'on n'en tirerait jamais ni pied ni aile, politiquement parlant. On eut beau lui attribuer le palatinat de Sandomir, il ne s'en grisa pas moins et n'en parut pas plus soucieux de se mêler du gouvernement de son pays. De plus en plus vautré, au contraire, dans ses habitudes d'indolence sceptique, il abandonnait à ses amis jusqu'au soin de gouverner sa maison.

Donc, Marie de Gonzague se dépita et sa pupille s'ennuya. Ni les avantages d'un établissement quasi royal, ni les joies mêmes de la maternité, car elle eut coup sur coup trois enfants, ne consolèrent Marysienka d'être mariée à un butor qui n'avait du prince que le nom et la fortune, puait le vin comme un cabaretier, jurait comme un palefrenier et ne paraissait même pas capable d'apprécier les charmes dont il était l'heureux pos-

sesseur. Les enfants, d'ailleurs, fruit d'une union mal assortie, naissaient chétifs et malingres, et ne survivaient pas. Marysienka les enterra l'un après l'autre, et, ainsi attristé, égayé seulement par des scènes d'ivresse, dont elle avait peine à fuir le spectacle odieux, le château de Zamosc lui parut bientôt une prison insupportable.

III

Elle n'eut garde de ne pas s'en libérer par de fréquents voyages à Varsovie, où sa présence intermittente ne faisait qu'aviver de communs regrets. La vie de cour y renaissait, après les récentes épreuves, avec ses plaisirs et ses intrigues dont M. Zamoyski n'était pas homme à prendre sa part. Et délivrée des soucis qui l'accablaient tantôt, sa couronne à peu près mise à l'abri avec l'intégrité de son royaume, la Reine se reprenait à l'attrait, toujours également puissant pour elle, des combinaisons de haute politique; poussait dans une autre direction son imagination ardente, son esprit fertile et son indomptable énergie; méditait « une grande affaire », qui la passionnait, en attendant qu'elle révolutionnât, elle l'espérait bien, le pays et une bonne moitié de l'Europe. Pour cette « grande affaire », qui réclamait des concours difficiles à conquérir, de quelle

ressource ne lui serait pas une jeune et jolie femme dépourvue de scrupules et déjà initiée aux manèges délicats, au maniement subtil des consciences et des volontés! M. Zamoyski, se refusant à rejoindre sa femme dans la capitale, réclamant impérieusement son retour, empêchait tout. Décidément ce mariage était absurde. Mais le moyen de défaire ce qui avait été fait? D'ailleurs, Marysienka, seule, ne suffirait pas à la tâche. Il eût fallu un homme à ses côtés, qui ne ressemblât pas à M. Zamoyski.

Soudain, Marie de Gonzague eut une lueur. Des indiscrétions, quelques indices recueillis pendant le dernier séjour de la belle Palatine à Varsovie, une bague disparaissant de son doigt et reparaissant au doigt d'un brillant cavalier, l'avaient mise sur une piste, où elle ne tarda pas à faire des découvertes pleines d'intérêt et de réconfort. Un homme était là, qui, sans qu'il eût épousé Marysienka, se trouvait en passe de subir sa loi, et qui paraissait, d'autre part, de taille à servir le grand œuvre, à devenir le pilier de l'édifice projeté. Soldat déjà illustré sur les champs de bataille, il grandissait de jour en jour dans l'estime de l'armée, dans la faveur populaire. Ne pouvait-il prendre, sur l'échiquier politique, la place négligée par l'autre? Il l'avait bien prise ailleurs! Elle le croyait capable d'y jouer les premiers rôles ; elle avait raison. C'était Sobieski.

Quant à la « grande affaire », je vais essayer d'expliquer le plus brièvement possible en quoi elle consistait, sans crainte d'un trop grand ennui pour mes

lecteurs français, car c'est aussi un chapitre de leur propre histoire que j'aurai à raconter, et non des moins captivants. Les relations séculaires entre mon pays d'origine et ma patrie d'adoption ont eu des fortunes diverses, bonnes et mauvaises, y compris l'indifférence mutuelle et l'abandon. Elles n'ont jamais offert plus d'intérêt qu'en cette seconde moitié du dix-septième siècle, où le soleil levant du grand Roi sembla un instant devoir confondre les deux lointaines destinées dans l'éclat de son rayonnement.

CHAPITRE IV

VARSOVIE ET CHANTILLY

I. « La grande affaire. » — Les débuts du grand roi. — Une aventure. — Les origines. — Marie de Gonzague se cherche un héritier. — Double négociation à Vienne et à Paris. — L'archiduc Charles. — Les Longueville. — Intervention de Mazarin. — Dialogue orageux. — Triomphe du cardinal. — Neubourg ou Mercœur. — La Palatine s'en mêle. — Entrée en scène de Lubomirski. — Choix définitif : le duc d'Anguien. — Il épousera la nièce de la reine de Pologne. — Brevet envoyé à Chantilly. — Envoi de Caillet en Pologne. — Campagne ouverte. — II. Premiers succès et premiers revers. — Les renforts pécuniaires. — Louis XIV *ne veut pas en avoir le démenti.* — Une princesse sacrifiée. — Déconfiture de l'Autriche. — Nouveau désastre. — Lubomirski « tourne casaque ». — *Caméléontisme* politique. — Anarchistes d'en haut et anarchistes d'en bas. — Aperçu du régime politique en Pologne. — La diète. — Le *liberum veto.* — Le représentant du suffrage universel. — On traite avec lui. — Bulletin de victoire. — III. On reste sceptique à Saint-Germain. — Dégoût du parlementarisme et des parlementaires. — « Rien à faire avec ces bêtes brutes. » — Les « voies de douceur » abandonnées. — Traité avec la Suède pour un corps d'armée auxiliaire. — Marie de Gonzague recule devant la guerre civile. — L'armée polonaise en révolte. — Les *confédérations* en Pologne. — On s'en effraye en France. — Louis XIV et de Lionne. — Les conseils de prudence l'emportent. — Coup d'État *à l'italienne,* tenté par Marie de Gonzague. — Il avorte. — Rupture du traité suédois. — Fin apparente du drame. — IV. Ce n'est qu'un entr'acte. — On « remet les fers au feu ». — Substitution de la candidature de Condé lui-même à celle d'Anguien. — Mariage du duc d'Anguien avec la nièce de la reine de Pologne. — « L'héritière. » — Correspondance entre Varsovie et Chantilly. — Un curieux échantillon de cryptographie. — V. Tournure tragique des événements. — Armements et liaisons hostiles de Lubomirski. — La guerre civile en

perspective. — A la recherche d'un champion. — Incertitude de Marie de Gonzague. — « Je le tiens! » — Sobieski (1).

I

Au seuil de l'étude que j'ai dû faire, pour pénétrer le mystère dont reste entouré l'épisode que je vais essayer de mettre en scène, c'est une impression de surprise et presque d'effarement qui attend l'historien. Elle a laissé si peu de trace dans l'histoire, la « grande affaire », et elle a pourtant mis en mouvement tant de monde, et quel monde! On voit des monceaux de correspondance, et ils sont signés des plus grands noms de la politique contemporaine, Mazarin en tête. Après le cardinal, c'est de Lionne qui prend la plume, et on lit des lignes comme celles-ci :

« Le Roi ayant ordonné ces jours passés à M. Le Tel-
« lier de dresser un état de toute la dépense générale-
« ment qu'il faudrait faire pour cette affaire de Pologne,
« quand M. Le Tellier apporta cet état, Sa Majesté
« changea sur-le-champ sa pensée et dit qu'il était
« superflu de voir ledit état pour délibérer dessus, mais
« seulement pour pourvoir aux fonds nécessaires, puis-
« qu'elle était résolue à soutenir toute la dépense, *à*
« *quelque somme qu'elle pût monter*. »

(1) Pour toute cette partie de mon récit, ce sont les documents inédits des archives de Chantilly qui m'ont servi principalement, complétés par ceux du dépôt des Affaires étrangères de France, et ceux des Archives nationales, dont j'ai publié quelques extraits en 1889.

Et le Roi, dont la volonté s'affirme ainsi, est Louis XIV, et, à quelques mois de distance, on le prend à écrire lui-même :

« Comme je puis dire avec vérité que je donne conti-
« nuellement ma principale application aux affaires de
« Pologne, *que je considère comme les plus importantes*
« *qui soient aujourd'hui dans la chrétienté,* j'attends aussi
« avec impatience le plan qu'on m'en fait espérer. »

Et c'est en 1665 qu'il dit cela, et la France est alors en guerre avec l'Angleterre, en négociation avec le Portugal pour une reprise d'hostilités contre l'Espagne ! Et ce sera bien autre chose encore tout à l'heure. A la date du 8 avril 1667, ayant à enregistrer les derniers ordres de son souverain, de Lionne lui-même semble effaré :

Les résolutions de Sa Majesté sont entièrement personnelles; *aucun homme au monde n'aurait osé prendre sur lui de les lui conseiller.*

Il s'agit, en effet, d'envoyer le grand Condé lui-même en Pologne avec un corps de neuf à dix mille hommes !

Comment? Pourquoi? C'est ce que je vais expliquer de mon mieux. L'idée de cette expédition est encore entièrement personnelle au grand Roi. Des objections ayant été présentées au sujet du passage à travers l'Allemagne de son corps d'armée, il a été sérieusement question de l'expédier par petites troupes de quinze à vingt fantassins ou cavaliers qui chemineraient isolément, sans qu'on prît garde à eux, sauf à se rallier là-bas dans une place forte de la frontière, et ce n'est pas de Lionne qui a imaginé

l'expédient. On y devine la marque d'un génie original, dédaigneux des règles usuelles, épris d'inconnu. La « grande affaire » polonaise des années 1660-1667, c'est l'entrée en scène du pupille émancipé de Mazarin; c'est le lever du *Roi-Soleil;* et cela va être encore le début de la lutte séculaire qui mettra aux prises les maisons de France et d'Autriche, et dont les périlleuses péripéties s'annonceront en cette hasardeuse entreprise.

L'union de Marie de Gonzague et de Jean-Casimir a répondu aux vœux de leurs électeurs polonais, en demeurant stérile. Non pas que l'ex-Jésuite se soit dérobé à ses devoirs conjugaux. Précédant une rencontre après quelques semaines de séparation, une lettre du Roi à la Reine le justifie à cet égard : *Spero*, écrit-il, *che almeno per la prima sera non melo negarete il vostro* (*letto*), *dopo un si gran tempo che non sene siamo visti.* Marie de Gonzague fut d'ailleurs mère par deux fois, accouchant d'une fille en 1650, puis d'un garçon en 1652. Mais ces enfants n'ont pas vécu. Ainsi éprouvée et perdant l'espoir d'une nouvelle maternité, elle a fini par songer à assurer d'une autre manière l'avenir d'un héritage si bien défendu contre de multiples ennemis, en même temps que l'expédient adopté lui paraissait propre à servir les intérêts généraux de sa politique. Par ses soins donc, envoyé à Vienne, en 1657, pour y solliciter un secours de l'Empereur contre les Suédois, le grand trésorier Leszczynski, un ancêtre du futur beau-père de Louis XV, a porté des offres et signé des conventions, dont le sens et la valeur devaient, plus tard, soulever force contro-

verses, mais qui, sur le moment, ont eu pour effet de faire ostensiblement attribuer à l'archiduc Charles le titre de prince héritier de Pologne.

Les détracteurs de Marie de Gonzague et même quelques-uns de ses admirateurs l'ont accusée d'avoir eu la vue courte, sur ce point, et l'inspiration mesquine. L'hérédité du trône demandait certainement à être assurée en Pologne, et l'alliance autrichienne pouvait, en ce moment critique, être d'une grande utilité pour le pays; mais, dans l'esprit de quelques Polonais, — trop peu nombreux, hélas! — le premier de ces besoins se rattachait à un projet de réforme générale, dont les institutions politiques de leur patrie sortiraient raffermies et mises en harmonie avec l'organisation contemporaine des pays voisins. Marie de Gonzague aurait négligé ce côté de la question, pour ne s'attacher qu'au souci seul de ses intérêts familiaux et de ses préoccupations dynastiques.

L'accusation est excessive, je pense. Réformer la Pologne, après l'avoir sauvée d'un démembrement, c'était trop demander à cette élève de Mazarin. Elle se douta bien que le prince autrichien ou français, auquel elle devait destiner tour à tour le patrimoine de son mari, chercherait à y établir son pouvoir sur des bases moins fragiles; elle l'espéra sans doute de tout son cœur. C'est tout ce qu'elle pouvait faire. Par son ardeur à poursuivre la partie plus personnelle du double programme, aurait-elle, comme on l'en soupçonna, compromis la seconde? Il se peut. Elle était la femme des

grands courages, mais non des grandes abnégations.

L'Empereur fut d'ailleurs le premier à s'en apercevoir. S'étant exécuté, ayant aidé à chasser l'envahisseur, quand il se présenta pour recueillir le prix de son efficace intervention, il se vit en présence d'un obstacle imprévu : la transaction, dont il se réclamait, était, sans qu'il s'en doutât, conditionnelle de la part de la reine de Pologne. Celle-ci s'était souvenue, avant ou après, qu'elle avait en France une sœur « tendrement aimée » et une nièce, dont elle ne pouvait pas « sacrifier les intérêts ».

Il s'agissait de la princesse Palatine, laquelle, de son côté, ne se doutait guère de l'amour qu'elle inspirait, depuis le jour où, au lendemain des fiançailles de sa sœur avec Ladislas, elle lui avait écrit :

« Je vous en prie, ne m'oubliez pas, ne me laissez « pas sans pain!... Faites du moins qu'on me permette « d'assister à votre mariage; que j'aie la joie de vous « voir... »

Elle avait dû se tirer d'affaire toute seule, et y avait admirablement réussi. Abandonnée par son archevêque, mal remariée à un Palatin douteux, elle s'était poussée dans la politique, grâce à un talent d'entremetteuse de premier ordre, et triomphait maintenant, un pied à la Cour, un autre dans le parti des princes, recherchée partout, redoutée également et rétribuée en conséquence. Mère aussi de deux filles, dont la cadette, Anne, peu jolie, mais spirituelle, passait, grâce aux influences maternelles, pour un parti très désirable.

« Ma fille! » s'écriait soudain Marie de Gonzague. Elle se découvrait des entrailles maternelles pour cette nièce longtemps ignorée, la confisquant aussitôt, comme elle avait fait du duché de Nevers, et s'attachant à sa conquête avec passion. Elle mettait de la passion en tout. Si l'archiduc Charles voulait régner en Pologne, il devait commencer par épouser la princesse Anne, qui serait reconnue, elle aussi, princesse héritière de Pologne.

On fit d'abord la sourde oreille à Vienne, puis on se ravisa. Des nouvelles inquiétantes arrivaient de France. Marie de Gonzague avait eu soin d'y nouer une négociation en partie double. A la fin de 1657, Mme des Essarts, l'ancienne dame d'honneur, revenue à Paris et y faisant office de correspondante et de confidente intime, s'était mise en campagne, sondant le terrain, recueillant des renseignements. Une pointe fut poussée d'abord du côté des Longueville. La sœur du grand Condé avait deux fils; l'aîné, le comte de Saint-Paul, semblait désigné pour épouser la fille aînée de la Palatine; le cadet, Dunois, épouserait la cadette et viendrait régner en Pologne.

Mme de Longueville avait d'abord écouté assez froidement ces propositions. Retirée à Rouen, elle en était, pour le moment, aux idées de dévotion et de renoncement. Mais on fit agir des influences religieuses. M. Vincent, — saint Vincent de Paul lui-même, le vénéré général des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, qu'on ne s'attendrait pas à voir mêlé aux combinaisons de cet ordre, mais qui ne dédaignait pas d'y intervenir

parfois, — correspondit à ce sujet avec l'abbé Aubert, aumônier de la Princesse. Ses lettres sont à Chantilly. Il appuya le projet.

Ce fut le tour de M. de Longueville de soulever des objections. On lui parlait de deux millions à risquer; il alla jusqu'à deux cent mille écus, puis jusqu'à quatre cent mille. Mais en Pologne on prétendit lui faire encore doubler la mise, et les négociations traînèrent.

Elles avaient suffi, néanmoins, à mettre la cour de Vienne en émoi. En décembre de la même année, le baron Lisola, le négociateur du récent traité austro-polonais, envoyé en mission à Varsovie, y recevait l'ordre de « donner la main à tout ce que demanderait la reine de Pologne ».

Mais la France n'avait pas dit son dernier mot. En 1657, Mazarin y rendait encore des oracles, et sa parole intervenant au débat, un dialogue s'engageait, où, avec un échantillon de la diplomatie contemporaine, quelques traits de la physionomie du cardinal paraîtront mêlés, en un ragoût de fine saveur.

« La reine de Pologne imaginait-elle qu'il verrait, « sans broncher, un archiduc mettre à la fois une prin- « cesse française dans son lit et une des plus belles cou- « ronnes d'Europe sur sa tête? Il eût fallu d'abord, « pour qu'on pût y réussir, que la princesse fût à Varso- « vie. Or, elle était en France, et elle y *resterait*, on « pouvait en croire le cardinal sur parole, à moins « qu'elle ne se décidât à épouser un Français. Là-des- « sus, pas de transaction possible. Sa Majesté Polonaise

« ferait avec l'Autriche tels arrangements qui lui con-
« viendraient; si Elle y joignait la promesse de donner
« sa nièce à un Autrichien, Elle pouvait être assurée
« qu'Elle n'aurait pas les moyens de remplir ses enga-
« gements. »

Marie de Gonzague mit quelque temps, jusqu'en 1659, pour reconnaître toute la force de cet argument; après quoi elle se résigna. Soit, elle aurait un prince français pour gendre. Mais lequel? Les Longueville se dérobant, ses inclinations la portaient naturellement du côté de Chantilly. En 1651, pendant la captivité du héros de Rocroy, elle n'avait pas négligé d'intervenir en sa faveur. Par Mme de Châtillon, par le président Viole, elle s'était plu à mettre à son service tout le crédit dont elle disposait. Son fils, le duc d'Anguien, serait un candidat propre à réunir tous les suffrages.

Mais Mazarin protestait encore. « N'était-il pas à
« la veille de signer ce traité des Pyrénées, qui lui
« imposerait en quelque sorte la grâce et la rentrée
« en France du grand révolté? Et l'on voulait qu'il
« favorisât encore de sa part de nouvelles ambitions!
« On lui demandait trop! Il avait, d'ailleurs, aussi
« des candidatures à proposer, une, entre autres, qui
« lui semblait digne de toutes les préférences, à savoir
« celle du duc de Neubourg, dont le fils épouserait
« la nièce de la Reine. S'il n'agréait pas, un second
« candidat ne soulèverait pas d'objections en France,
« pour peu qu'on voulût s'en contenter en Pologne,
« bien que le cardinal ne se souciât pas personnelle-

« ment d'y gagner pour lui un royaume. Deux cent « mille écus pourraient-ils suffire à assurer ses chances? « Au besoin, Mazarin les donnerait de sa poche, quel- « que indifférence personnelle qu'il eût pour ce choix. « On l'entendait bien? Tous ses vœux étaient pour Neu- « bourg. A moins que, les deux cent mille écus aidant, « ce second candidat ne parût plus acceptable. Un « prince fort bien fait, d'ailleurs, de beaucoup d'esprit « et de grand cœur.

« — Qui était-il?

« — Le prince Alméric d'Este.

« — Le frère du duc de Modène, le beau-frère de « Laure Martinozzi, le neveu par alliance du cardinal?

« — Parfaitement! Un excellent roi en perspective « et le plus désirable des époux. »

Si désirable, en effet, qu'au su de tout le monde, Mazarin l'a destiné depuis longtemps à Hortense Mancini, sa nièce préférée et son héritière universelle.

« Mais, on le savait aussi, il avait l'esprit du sacrifice. « Et, d'ailleurs, il ne s'attachait à ce parti d'aucune « façon, si bien qu'il était tout disposé à en adopter « d'autres. Aimerait-on mieux, en Pologne, un prince « d'âge plus mur et un Bourbon, cette fois? Il tenait en « réserve le duc de Mercœur, le fils de César de Ven- « dôme, le petit-fils de Henri IV! »

Et l'époux heureux d'une autre nièce tendrement aimée. Mais de cela, le cardinal ne faisait pas mention.

Un courrier expédié d'Aix en Provence, à la date du 26 février 1659 — on voit que le voisinage de l'île

des Faisans et les apprêts de la bataille diplomatique qu'il avait à y soutenir n'empêchaient pas Mazarin de penser à la Pologne — porta à Varsovie cette triple proposition.

Elle y reçut un accueil des plus froids. Le cardinal se moquait assurément! Un prince au maillot : le fils du duc de Neubourg avait huit ans ; un autre de naissance équivoque : la légitimité des descendants actuels d'Alphonse de Ferrare, dont le duc de Modène et son frère, était fortement contestée ; un bâtard authentique, enfin, petit-fils de la belle Gabrielle d'Estrées, — il y avait de quoi choisir là dedans! Et 200,000 écus pour triompher des répugnances que chacune de ces candidatures ne manquerait pas de soulever en Pologne? Le cardinal voulait rire! 200,000 écus pour faire une reine de Mlle de Mancini? C'était offensant!

Le cardinal ne broncha pas. « Il n'y mettait aucun « entêtement. Il n'eût pas songé à Mercœur, sans la « princesse Palatine qui lui en avait parlé la première. « On n'en voulait pas? Il passait condamnation. Ce qui « n'allait pas à dire qu'il n'eût pas volonté de dépenser « plus de deux cent mille écus à cette occasion. Avait-il « parlé de deux cent mille écus? Comme première mise « de fonds alors. Combien au juste faudrait-il y mettre? « Pour ce qui était des vices qui pouvaient se rencontrer « dans la naissance du duc de Vendôme, il avouait ingé- « nument n'y avoir pas songé. Où n'en trouverait-on « pas, d'ailleurs? La généalogie des Longueville était « plus irréprochable, sans doute, et cependant le beau

« Dunois ne s'était-il pas appelé « le bâtard d'Orléans » ? « C'était pitié et offense faite à Dieu que cette recherche « indiscrète, allant jusqu'au viol des intimités conju- « gales ! Le cardinal s'en indignait, dans sa piété, et en « gardait rancune aux Polonais. Mais c'était leur affaire. « Ils ne voulaient pas de Mercœur ; ils auraient Neu- « bourg. L'essentiel était qu'un Autrichien ne prît pas « la place.

« — L'essentiel pour la France, oui, répliquait Marie « de Gonzague, mais non pour la Pologne. » Et le dialogue continuait, passionné et emporté d'un côté, froid et mesuré de l'autre (1).

« L'essentiel pour la Pologne était d'avoir un roi à sa « convenance ; or, ni Mercœur, ni Modène, ne pou- « vaient lui convenir, y dépensât-on des millions. Oui, « deux millions pour le moins seraient nécessaires, si « on s'obstinait à en tenter la chance. Mais ce n'était « pas la peine d'en parler. Ni de Neubourg non plus. « On n'en voulait pas ! Le cardinal avait-il autre chose « à proposer ? Non ? Eh bien, affaire entendue ! L'envoyé « de l'Empereur était là.

« — Et la princesse Anne était toujours en France ! »

La réplique arrivait nette et coupante, provoquant une reprise de négociations sur de nouveaux frais.

En janvier 1660, le dévoué secrétaire de Marie de Gonzague, des Noyers, s'en fut à Vienne et revint,

(1) On en retrouvera la matière et les termes au dépôt des Affaires étrangères de France, dans la correspondance de Mazarin avec le marquis de Lumbres. (Années 1657-60, Pologne.)

suivi de près par un courrier, porteur d'une demande formelle de la main de la princesse Anne pour l'archiduc Charles. Mazarin ne broncha pas. Il avait dit toute sa pensée sur les chances de réalisation de cette alliance autrichienne, et ne s'en dédisait pas. Quant aux Longueville et aux d'Anguien, c'étaient des princes français, auxquels il ne pouvait, en principe, que souhaiter les plus brillantes destinées; mais le traité des Pyrénées venait de porter défense au prince de Condé d'entretenir des correspondances en pays étranger : le moment paraissait mal choisi pour lui en procurer d'aussi intimes en Pologne! Varsovie après Madrid, ah! mais non! Et le cardinal revenait à Neubourg. Celui-ci était un prince allemand, en possession d'un des passages du Rhin, et cela avait son importance. Une chance unique s'offrait là, pour la France, d'acquérir une double et formidable position stratégique en arrière et sur le front de bandière de l'Empire. Française par le sang et, il l'espérait, par le cœur, la reine de Pologne devait le comprendre.

Hélas! les sentiments de Marie de Gonzague, comme ses facultés de compréhension, paraissaient émoussés sur ce point. Et sa sœur, la Palatine, n'aidait pas le cardinal à y remédier. Guidée, elle aussi, par ses inclinations naturelles, conseillée par son instinct très pratique et très sûr, elle avait, de son côté, mis le cap sur Chantilly, et ne s'en laissait pas détourner. Même sans couronne, le duc d'Anguien était un très enviable parti. Seulement, en fine politicienne, elle arrangeait

les choses pour mettre le cardinal de compte à demi dans ses ambitions maternelles. Sa fille aînée, Bénédicte, une princesse vouée aux rôles ingrats, payerait au besoin l'élévation de sa sœur en épousant M. de Mancini. Sur ce plan, elle travailla, intrigua, complota, remua la cour et la ville.

Elle fit si bien que Mazarin se laissa ébranler dans ses résolutions. Une dépêche de son agent à Dantzig, Akakia, lui donna au surplus à réfléchir. Elle annonçait, à la date du 6 mars 1660, l'entrée en scène d'un nouveau personnage destiné à jouer, dans le drame en préparation, un rôle décisif. Elle mentionnait les propositions faites par l'Empereur au grand maréchal de la couronne, Georges Lubomirski.

Un type accompli du *roitelet* polonais, ce grand seigneur, détenteur de la première charge et d'une des plus grosses fortunes territoriales du pays, et possédant, au surplus, la haute police du royaume, une petite armée à sa solde, une demi-douzaine de places fortes à sa discrétion, et des ambitions à l'avenant. Or, il restait insensible, par bonheur, aux sollicitations impériales, gagné par Marie de Gonzague, mettant son nom au bas d'une déclaration que les principaux *magnats* consentaient à signer en faveur du duc d'Anguien, et que le zélé Akakia se chargeait de porter en France. Il faisait mieux, et prenait lui-même le chemin de Paris, pour donner plus de poids par sa présence à l'expression des vœux communs.

C'eût été folie que de vouloir aller contre, et, après

avoir essayé de gagner du temps, fait tour à tour l'homme très occupé ou très malade, subi peut-être en dernier lieu une première pression de cette volonté impérieuse qui tout à l'heure se montrerait si résolue et si ferme dans le même sens, Mazarin se rendit. Vers la fin d'octobre, la nouvelle de l'acceptation définitive de la candidature du duc d'Anguien arriva à la cour de Pologne et y provoqua une allégresse de bon augure. Vainement la cour de Vienne tentait un effort suprême, passant des offres les plus séduisantes aux menaces les moins déguisées. — « Unie à la France, la Pologne n'avait rien à craindre de personne ! » répondait fièrement Marie de Gonzague, et le 30 novembre un brevet, rédigé comme il suit, était remis au châtelain de Chantilly, sous la signature de Louis XIV :

« ... Ayant trouvé bon et même désirable que M. le « prince de Condé pensât à la succession de la cou- « ronne de Pologne pour M. le duc d'Anguien, son fils, « suivant les ouvertures et propositions qui en ont été « faites à Sa Majesté par la reine de Pologne,... Sa « Majesté a permis et permet auxdits sieurs prince de « Condé et duc d'Anguien que, sans aucun égard aux- « dits articles dudit traité de paix (articles du traité des « Pyrénées, mentionnés plus haut), ils puissent avoir et « entretenir des correspondances en Pologne. »

Désigné pour remplir l'office de correspondant et de résident spécial, pour cet objet, le sieur Caillet recevait en même temps des passeports et des instructions. Des ordres et des pouvoirs en conséquence étaient envoyés

au marquis de Lumbres, ambassadeur du Roi en Pologne. Deux cent mille écus, expédiés le plus diligemment et le plus secrètement possible, prenaient le chemin de Dantzig. Un gentilhomme polonais, Gonski (?), attaché à la personne du duc d'Anguien, se chargeait de lui apprendre la langue de ses futurs sujets. Et la toile se levait sur une des pièces les plus curieuses du répertoire politique de l'époque.

II

Le roi Jean-Casimir demeurant en vie, il s'agissait de régler préventivement sa succession, au moyen d'un appel immédiat au pouvoir électif, dont il ne pouvait être question de dépouiller la noblesse du pays. Les précédents ne manquaient pas. Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons, avait bénéficié ainsi, en 1548, d'une désignation anticipée. Mais il succédait à son père. La diète qui allait se réunir en 1661 voudrait-elle passer outre à la différence des situations? Rien ne fut négligé par Marie de Gonzague pour gagner son suffrage. Quant au Roi, en cette affaire où l'on ne parlait que de sa mort, il se tint longtemps à l'écart. Depuis la guerre de Suède, la Reine avait, en fait, substitué en quelque sorte son autorité à la sienne. Elle s'était affirmée, aux jours d'épreuve, comme le pilote

véritable du navire en détresse; elle gardait le gouvernail, et il la laissait faire, par défaillance naturelle et septicisme désespéré. « La Reine conduisait le Roi comme un petit Éthiopien son éléphant » , affirme en termes énergiques l'historien Rudawski. « Comme un ours à la chaîne, » dit un auteur contemporain de mémoires, Jerlicz.

Dès le mois de décembre 1660, elle eut en main deux papiers, avec la signature du primat, de tous les ministres, de trois généraux sur quatre et d'un grand nombre de sénateurs. L'un, ostensible, contenait l'engagement de nommer « un successeur qui épouserait la nièce de Sa Majesté » ; l'autre, destiné à rester provisoirement dans l'ombre, désignait le duc d'Anguien. Jusqu'à la veille de la session parlementaire, ce dernier document ne put être communiqué qu'à un nombre très restreint d' « associés » . Et cette précaution seule indiquait suffisamment les difficultés de l'entreprise. Le grand général de Lithuanie, Sapieha, n'avait pu être gagné; les dispositions de la petite noblesse demeuraient incertaines, et, après une absence de quelques mois, Lisola annonçait son retour. On supposait bien qu'il ne revenait pas les mains vides.

Tout sembla pourtant marcher à souhait pendant quelque temps, en Pologne comme en France. Ici les assemblées préparatoires (diétines pour les élections des députés) donnèrent des résultats encourageants, et, là-bas, la mort de Mazarin (mars 1661) emporta les dernières craintes d'un retour à d'anciennes répu-

gnances. Les dépêches de de Lionne signalèrent en effet bientôt, de ce côté, une recrudescence d'ardeur pour la réussite du projet. « Sa Majesté, écrivait-il, est encore plus échauffée et excitée sur ce chapitre. » Et il y paraissait : extension des pouvoirs envoyés au marquis de Lumbres, jusqu'à la promesse d'un secours effectif contre l'Empereur et même contre l'Électeur de Brandebourg, jusqu'à la proposition d'une ligue défensive à négocier avec la Suède; augmentation des subsides jusqu'à concurrence de plusieurs millions. Caillet en demandait quatre. C'était beaucoup; mais on allait en envoyer un pour l'ouverture de la diète, et un autre encore l'élection une fois faite; sans compter les 600,000 livres déjà expédiées à Dantzig. Si même, au dernier moment, « quand il s'agirait de fondre la cloche », un plus grand effort paraissait nécessaire, on irait jusqu'à 1,800,000 livres. Enfin, on prévoyait le cas où les « voies de douceur » ne suffiraient pas, et, même dans ce cas, « Sa Majesté connaissait si parfaitement l'importance de l'affaire, avait tant de passion de la voir réussir, y *croyait son intérêt et quasi son honneur si engagés,* qu'il n'était chose en son pouvoir qu'elle ne fît... *pour n'en avoir pas le démenti et la honte d'un insuccès...* Si les deux pays n'étaient à une si grande distance, on pourrait parler plus précisément des secours, c'est-à-dire des troupes à envoyer; mais on n'omettrait rien qui fût dans la possibilité, et le Prince lui-même en serait témoin. »

Bref, on s'engageait à fond, quand, soudain, l'horizon

polonais parut assombri. De Varsovie, des cris de détresse se firent entendre : « Lubomirski mettait des bâtons dans les roues ! » Quoi ! le grand maréchal, l'homme qui avait fait le voyage de Paris pour attester son dévouement à la cause ? Hélas ! il était revenu par Vienne, et on le voyait maintenant révolutionnant la petite noblesse, agitant l'armée, conspirant avec les adversaires connus du « projet ». Il avait, disait-on, reçu l'offre de douze villes de Hongrie pour appuyer la candidature du jeune Rakoczy, et il « tournait casaque ».

Ce ne fut qu'une alerte. Le maréchal se montra, à la vérité, « renfermé » et « peu engageant » avec le marquis de Lumbres, qui, de son côté, mit trop de brusquerie dans la conversation, arrivant sans préambule au : « Combien ? » Mais la réplique, évasive et hautaine à la fois, du *magnat* n'impliqua pas une fin de non-recevoir absolue : « Les gens de son pays, déclarait-il, avaient coutume d'écouter les offres, et non de faire des demandes. » Et, avec un confident de la Reine, le grand référendaire Morsztyn, il fut aussitôt plus expansif, se livra, fit son prix. Il lui fallait le brevet en blanc de la charge de grand général de la couronne, dont le titulaire actuel, Potoçki, était parvenu à un âge avancé, et la main de la princesse Bénédicte, la sœur de la future reine de Pologne, pour son fils.

Grand émoi de Marie de Gonzague ; discussion orageuse avec Caillet.

— C'était trop exiger d'elle, que de lui demander le sacrifice de sa nièce.

— Bah! on l'avait sacrifiée déjà, en la destinant à M. Mancini. C'était une prédestination.

Marché conclu et mine déconfite de Lisola, qui déjà prenait des airs de triomphateur. En vain reviendra-t-il à la charge, en suppliant le maréchal de lui laisser la « surenchère ». Le maréchal n'est plus à vendre. Quant au général de Lithuanie, qui a été vendu par sa femme à l'électeur de Brandebourg, mille ducats versés aux mains de la belle et une assignation sur les fonds attendus à Dantzig feront qu'il se considérera comme libéré de ses précédents engagements.

Au commencement de juin 1661, Lisola, dont la correspondance était régulièrement interceptée depuis plusieurs mois par le cabinet français, fut réduit à méditer un *pazzo concetto* avec le duc d'Anguien. Éconduit, il risqua à son tour une tentative du côté du « grand nombre », et fit surprendre son maître d'hôtel à la porte d'un nonce de Grande-Pologne, un sac d'écus au dos. Tapage et scandale, tout au bénéfice de la cause française. Puis, brusquement, nouveau revirement. Dans la Chambre du Sénat, la diète ouverte, un discours du Roi, déclaré prophétique plus tard, dénonçant avec éloquence les périls d'un régime politique livré aux hasards, semblait entraîner les votes, quand trois castellans, dont celui de Léopol, un adhérent de Lubomirski, firent entendre des protestations nettement hostiles. Dans la Chambre des nonces, les débats n'étaient pas plus tôt ouverts, que les terribles *Niema zgody!* (Pas de consentement! forme usuelle du *liberum veto*) écla-

tèrent, sortant d'un groupe de quatre députés aux gages du maréchal.

Il a donc encore « tourné casaque », l'éternel parjure ! « C'est une chose incompréhensible, que le « naturel caméléontisme de cet homme-là », déclarait Morsztyn en écrivant à Caillet. A distance, le phénomène paraît plus susceptible d'explication, sans qu'il y ait nécessité, ni possibilité, d'ailleurs, de recourir, avec les apologistes du « caméléon », à la supposition d'une révolte subite de sa conscience, de ses principes et de ses scrupules, inopinément mis en garde contre la procédure illégale où s'engageait la « grande affaire ».

La conscience, les principes, les scrupules de l'homme qui, tantôt, allait lever l'étendard de la guerre civile contre sa patrie, avec le concours de l'étranger !

Ce « caméléon » est simplement un grand seigneur polonais, représentant parfait et complet d'une aristocratie qui, un siècle plus tard, fournirait à la fois des soldats à Kosciuszko et des courtisans à Catherine, les mêmes sujets faisant parfois les deux personnages. Homme de guerre aussi habile qu'intrépide, homme d'État d'une rare finesse et d'une plus rare clairvoyance parfois, bon citoyen même à sa manière et à ses heures, de tout cela il a fait ou fera preuve, en combattant avec bonheur le Suédois et le Moscovite, et en reculant devant les conséquences d'une autre victoire, qui mettra à sa merci cette royauté frondée maintenant par lui. Mais il aura également travaillé, avec un terrible succès, à la déchéance de sa patrie. Pourquoi ? Parce qu'il est le

monstre fatal à deux faces, le produit inévitable d'un régime de licence, qui, à toutes les époques, sous toutes les latitudes, a porté les mêmes fruits. Il est l'anarchiste d'en haut, donnant la main à ceux d'en bas. Que veut-il pour le moment? Il veut d'abord tirer à lui la couverture, et que ce qui se fait ou se fera ne se fasse que par lui. Non qu'il prétende à la première place dans l'État. Il renie toute ambition personnelle, et peut-être son abnégation est-elle sincère. Mais il a conscience, en même temps, de représenter les volontés populaires. Tout à l'heure, il épousait avec ardeur la candidature du duc d'Anguien. C'est qu'en la faisant sienne, il espérait l'imposer à sa clientèle de petits hobereaux. Il a donc bravement pris les devants; mais, chemin faisant, d'une part, il a vu, en bas, que les hobereaux ne le suivaient guère; d'autre part, il s'est découvert, en haut, toute une troupe de compagnons déplaisants : des parvenus comme ce Sobieski, que la Reine commence à distinguer; des étrangers encore comme des Noyers; des Français, des Italiens, un de Brion, un de Buy, un Borelli, un Boratini, prétendant, eux aussi, collaborer au grand œuvre, et sans doute avoir leur part des récompenses futures. Il s'est arrêté net, alors, et brusquement a changé de direction. Mobile et changeant il sera toujours : il représente la foule qui est mobile et changeante, *caméleonesque* par essence. Il a prestement distribué de nouveaux mots d'ordre, et, encouragés par lui, les *Niema zgody!* se propagent, grondent, de plus en plus forts, montent en clameur orageuse jusqu'à la loge

où Marie de Gonzague assiste à l'écroulement de ses espérances.

Elle va se retirer, désespérée, quand on lui remet un message : c'est le grand maréchal qui, très humblement, sollicite une audience pour présenter sa justification. Cela veut dire : pour traiter. Rageusement elle déchire le papier. — Jamais ! — Mais elle se reprend aussitôt, trop sage pour laisser la colère en tiers dans ses relations avec la politique. — Qu'il vienne !

Lubomirski a fait reconnaître sa toute-puissance. Ce qui est arrivé ne serait pas arrivé si on s'en était remis à lui, à lui seul. Mais pour peu qu'on s'y décide maintenant, il est tout disposé à réparer le mal. Comment ? Il va le dire. La foule peut être ramenée, à condition d'être menée par lui. Seul il possède la science et le pouvoir de diriger ses mouvements. Ce qu'une diète a défait, une autre peut le refaire, à condition d'être convoquée par un *sénatus-consulte* qui indique à la fois le but de la convocation et le vœu de la majorité des sénateurs de le voir atteindre. Et le peuple — le peuple des gentilshommes, le seul qui compte en Pologne, — s'accommodera de cet expédient? Oui, si c'est Lubomirski qui en prend l'initiative et en assume la responsabilité. Ignore-t-on son crédit? Lui s'en mêlant, tout paraîtra fait au nom du suffrage universel et sous la sauvegarde des grands principes. Il en est si convaincu, qu'il préside à la distribution des écus de France faite à cette occasion et en réclame sa part. M. Korzon veut que je l'aie *calomnié* à cet

égard. C'est un bien gros mot pour une bien petite controverse. M. Korzon admet que d'autres seigneurs aient puisé au même sac et que celui-là même ait pris à d'autres mains, et des mains étrangères, avec la circonstance aggravante de s'être servi des subsides de l'Electeur de Brandebourg ou de l'Empereur pour combattre le gouvernement de son pays : (*Heur et malheur*, p. 318-320.) J'ai pris, moi, mon renseignement dans une dépêche de Caillet au grand Condé (28 juillet 1661, Aff. étr.), et M. Korzon n'a pas d'autres références pour la majeure partie de son récit. Les traiter de « sornettes », après s'en être servi pour étayer ses thèses, c'est pousser l'apologie de l'homme à la « casaque tournante » jusqu'à l'imitation.

Le magnat exagérait d'ailleurs son pouvoir ou s'illusionnait sur son étendue, mais il y avait une part de vérité dans ses conceptions. La Pologne est un pays qui, de très bonne heure, a touché et exploré le fonds et le tréfonds du régime libertaire avec toutes ses contingences.

On s'entendit, et Marie de Gonzague envoya un bulletin de victoire à Saint-Germain.

III

On y trouva qu'elle avait la foi robuste et le contentement facile. De ce premier contact avec les parlemen-

taires polonais, Louis XIV tirait aussitôt la conclusion qu'un commerce plus long devait inspirer plus tard à un de ses agents, à savoir « qu'il n'y avait rien à faire « avec ces bêtes brutes ». Ce qui ne voulait pas dire qu'il se résignât à « un démenti ». Seulement, par l'effet du même raisonnement, les « voies de douceur » lui paraissaient condamnées. Fort à point, d'ailleurs, il venait de donner audience à un envoyé de Suède, qui, récemment débarqué à Paris, offrait carte blanche pour les affaires de Pologne, à la seule condition qu'en matière d'hérédité du trône, on « y donnât l'exclusion à « l'Autriche, à la Moscovie et au Brandebourg ». C'était parler d'or. On fit revenir l'homme, on le chambra, et, à la fin de septembre 1661, le courrier de la reine de Pologne repartit avec la nouvelle d'un traité stipulant le concours de 12,000 hommes, « 6,000 Suédois et 6,000 Allemands de vieilles troupes », lesquels, moyennant une solde de 400,000 écus, se tiendraient prêts à entrer en Pologne à la première réquisition. Au besoin, le prince de Condé irait, en personne, prendre le commandement de cette petite armée et des autres forces qu'on pourrait réunir sur place.

On abordait hardiment les « voies extraordinaires ». Mais Marie de Gonzague les adopterait-elle? Oui, car le retour de son courrier devait la trouver déjà désabusée de ses récentes illusions. Le *sénatus-consulte* avait bien été signé, mais, en même temps, on avait eu la nouvelle d'une *confédération* formée au sein de l'armée et dirigée contre l' « élection anticipée ». On sait le rôle,

dans l'histoire polonaise, de cette espèce de syndicats révolutionnaires, auxquels la plus absurde des conceptions, filles de l'idéal démocratique, permettait de se mettre arbitrairement au-dessus de toutes les lois établies. Une fois qu'on était *confédéré,* il n'y avait plus ni sénat, ni diète, ni pouvoir quelconque qui comptât pour quelque chose aux yeux de ceux qui faisaient partie du syndicat. Et si le syndicat l'emportait, étant le plus fort, il faisait la loi à lui tout seul. Il devenait le seul pouvoir légal. C'était, au fond, la théorie révolutionnaire mise en pratique régulière et périodique, constitutionnellement sanctionnée. Or il y avait chance pour que les nouveaux syndiqués, qui entraient en scène aux cris de : « A bas d'Anguien! Mort aux Français et à leurs partisans! » fussent les plus forts, puisqu'ils représentaient la force armée du pays.

Mais le grand maréchal qui s'est vanté d'avoir à sa discrétion cette milice turbulente, dont il est un des chefs les plus populaires? Parti, disparu, et travaillant, dit-on, sous main, à l'extension de l'organisation syndicale, à la multiplication des groupes rebelles, qui sous les noms de *nexus sacer, nexus pius,* se propagent en effet, couvrent tout le pays. Mais sa signature au bas du *sénatus-consulte?* Il n'a signé, paraît-il, qu'une copie déformée, jouant Caillet et gardant par devers lui l'original, où son nom est absent et dont il se sert précisément pour souffler la révolte au bénéfice de sa propre popularité. Mais la raison de cette nouvelle trahison? Il a reconnu que la Reine était trop mal entourée et qu'il

n'y avait pas de place pour lui, décidément, dans la foule de ses « favoris ».

Donc, en Pologne comme en France, à la cour de Varsovie comme à celle de Saint-Germain, les défenseurs de la cause française sont arrivés en même temps, quoique par des chemins différents, à une conclusion identique : abandon des expédients pacifiques et appel aux « moyens extraordinaires ». L'accord devait cesser, malheureusement, au point où commencerait l'exécution. En France on voyait les choses très simplement : un article du traité suédois avait prévu ce qui venait d'arriver et stipulé, en conséquence, l'entrée en campagne du corps auxiliaire, même contre les confédérés polonais, s'ils s'avisaient de s'opposer à l'élection du duc d'Anguien.

Marie de Gonzague se récria.

— C'était la guerre civile!

— Dame! Cela arrivait partout, quand les citoyens d'un même pays ne s'entendaient pas sur la façon dont ils devaient être gouvernés ou sur la qualité du gouvernement.

— Et le retour de l'invasion étrangère! Le pays se soulèverait comme un seul homme!

Les événements lui donnèrent raison. En février 1662, pendant que la diète de nouveau réunie votait à l'unanimité le renouvellement des anciennes lois contre les projets d'élection anticipée, le chef des groupes confédérés publia des bans appelant la noblesse à la défense des frontières contre une armée franco-suédoise, qui

débarquerait à la Pentecôte. Puis, prenant à son tour les devants, il ouvrit la campagne, s'emparant de Kalisz, de Wielun et de Sieradz, menaçant Varsovie et faisant songer le Roi et la Reine à une nouvelle retraite du côté de la Silésie.

Il fit si bien qu'à Saint-Germain même on s'effraya, et les conseils de de Lionne, qui n'avait obéi qu'en rechignant aux ordres de son maître, n'avait pas changé d'avis sur l'opportunité et les dangers de cette algarade, et osait dire maintenant un peu plus haut « qu'il était temps que la prudence du Roi l'emportât sur sa magnanimité », arrivèrent à être écoutés avec plus de déférence. On ne presserait donc pas la ratification du traité suédois, et on laisserait la reine de Pologne à ses inspirations.

Son génie italien lui en suggéra une au commencement de l'année suivante, dont on ne se fût peut-être pas avisé en France. Ayant ouvert des négociations avec les confédérés et attiré leurs principaux chefs à Léopol, sous la garantie d'un sauf-conduit, elle y conviait aussi le grand maréchal et imaginait de prendre tout ce vilain monde au piège. On commencerait par Lubomirski. « Elle avait fait faire une consultation de théologiens « pour savoir si on pouvait faire mourir un homme sans « observer les formes, quand on avait la preuve qu'il « entretenait le désordre et la division dans l'armée. » Tous s'étant trouvés d'accord pour dire « que cela se pouvait faire avec sûreté de conscience », elle avait mûri son plan en conséquence. Le grand maréchal serait

arrêté en compagnie des autres rebelles — les sauf-conduits ne comptaient pas avec les criminels de cette espèce; — on l'enfermerait dans une chambre avec un confesseur, on le jugerait sommairement, sa confession entendue, et on lui couperait la tête. Après quoi on verrait à traiter plus ou moins sévèrement ses complices. L'hydre décapitée ne serait plus dangereuse.

Tout fut préparé pour l'exécution du guet-apens, la garnison de la ville mise sous les armes, les *heiduques* du grand général apostés au bon endroit; mais la principale victime manqua à l'appel. Prévenus sans doute de ce qui se préparait, les confédérés manifestèrent soudain des velléités d'accommodement. Il fallut les entendre, et Lubomirski profita du délai ainsi obtenu pour s'esquiver. Le récit de l'incident est donné par Caillet (23 février 1663, Aff. étr.), et l'auteur d'*Heur et malheur,* qui l'a trouvé dans mon recueil, n'a garde de ne pas s'en prévaloir.

Marie de Gonzague demeura sans ressource et, pour la première fois de sa vie, presque sans courage. Cette année fut malheureuse pour elle d'un bout à l'autre. Les désastres se multiplièrent. Au commencement de l'hiver, elle venait de gagner, avec un don de 18,000 livres et une promesse de cent mille écus, le petit général de Lithuanie, Gonsiewski, homme de vigueur et de grand prestige. Brusquement, il fut assassiné par une troupe mutinée. A Saint-Germain, le découragement du Roi et de ses conseillers les plus hardis avait devancé le sien. Dès le mois d'octobre de l'année précédente, le Suédois

envoyant la ratification de son traité, on prenait prétexte d'un retard dont on etait un peu complice, pour y trouver un motif de rupture. Puis on rappelait Caillet, et le dernier mot sembla dit sur la « grande affaire ». La pièce était jouée.

IV

Ce ne fut qu'un entr'acte. Nous voici au mois d'octobre 1663. L'union projetée entre la princesse Anne et le duc d'Anguien est devenue, quand même, un fait accompli, et un vote unanime du Sénat a attribué à la nouvelle duchesse le titre de « fille unique de LL. MM. le « Roi et la Reine de Pologne ». Un semblant de lien dynastique a été ainsi créé, en même temps que des relations régulières s'établissaient entre le château de Varsovie et celui de Chantilly. Or ce dernier recevait en octobre la visite inattendue de l'évêque de Gratianopolis, précepteur des enfants du grand général de Lithuanie, Sapieha, venant pour proposer, « au nom d'un grand nombre de seigneurs lithuaniens et polonais », la substitution de la candidature de Condé luimême à celle d'Anguien.

L'idée ne parut pas séduisante tout d'abord; de Lionne, consulté, la traita de folie, et le principal intéressé se hâta de la désavouer. Puis, petit à petit, elle fit son

chemin. Marie de Gonzague se montra bien disposée; les nouvelles de Pologne parurent favorables. D'avoir un jour à sa tête le vainqueur de Rocroi et de Nordlingue devait flatter un peuple belliqueux. M. Korzon tient en pauvre estime aujourd'hui ces victoires et leur héros. C'était, pense-t-il, un médiocre général, bien inférieur à tel ou tel commandant contemporain des troupes polonaises. La critique militaire du temps n'était pas encore arrivée, même en Pologne, à de telles conclusions. Le duc d'Anguien, dont M. Korzon fait un pauvre sire, y passait aussi pour avoir hérité de la vaillance de son père, sinon de ses capacités. Lubomirski fit mine de s'incliner devant l'émule de Turenne : pourvu qu'il fût Warvick, Condé serait roi. On s'échauffa mutuellement, on s'entraîna, et l'on décida de « remettre les fers au feu ».

La correspondance de Marie de Gonzague avec les habitants de Chantilly prend à ce moment une activité plus grande, fiévreuse presque, en même temps qu'elle revêt un cachet particulier, une forme et une tournure qui en font un monument sans rival, oserais-je dire, de l'épistolographie contemporaine. C'est le mélange, fort usuel à cette époque, de chiffres et de cryptogrammes, mais mêlé de sous-entendus épigrammatiques d'un effet singulièrement piquant. On y voit le duc d'Anguien, sous la figure du *Jaloux*, poursuivant une *amante*, qui représente la succession de Pologne, tandis que les *souris*, c'est-à-dire les gentilshommes polonais, ne songent qu'à exercer leurs aptitudes de rongeurs sur les

écus de France ; si bien que, pour les mettre à la raison, il semble nécessaire d'avoir recours à la *Farouche*, c'est-à-dire à l'expédient emprunté au camp adverse d'une confédération armée.

On en jugera mieux d'ailleurs, par, quelques extraits, où paraîtront indiquées aussi les nouvelles péripéties de l'interminable drame réinstauré sur une scène maintenant élargie ; car, pour faire diversion à la révolte militaire, on a imaginé une campagne contre le Moscovite. Victorieuse, celle-ci donnerait à la Cour un renouveau de prestige, qui lui permettrait de mener à bonne fin la grande entreprise. C'est Marie de Gonzague qui tient la plume :

« Varsovie, 14 février 1664.

« *Saturne* (le chanoine Woyenski, un agent du grand « maréchal) n'ira pas, à ce qu'il croit, chez *Sapho* « (Condé), la *Fée* (Lubomirski) ayant changé de des- « sein. Je suis persuadé que c'est une comédie entre « eux. Il s'imagine que *Rohan* (la reine de P...) les doit « rechercher ; mais l'on s'en peut fort bien passer. Il « est vrai qu'il aurait pu lever quelques difficultés que « j'étais contente d'acheter de douceur (*sic*) ; mais avec « la malice il y a de la folie indubitablement. Je suis « persuadée qu'à la fin *Clarée* (Lubomirski) voyant que « *Rhéa* (le roi de P...) a de la bonne fortune, que cette « multitude qui est auprès d'elle l'aime assez et connaît « avoir besoin de l'*Aimée* (la succession de Pologne), sera « forcé par ses propres compagnons à parler à C... (la

« reine de P...). Si l'on donne à *César* (la cour de Vienne) « *Faéton* (de l'argent), cela ne serait nullement bon pour « l'*Amante*. L'on travaille chez *Rhéa* aux moyens de « recevoir le *Jaloux* dans la maison de *Valérius* (la « Pologne). L'on doit assembler à ce sujet la *Parenté* (le « Sénat). Je conclus à une *Farouche*... »

« 28 février 1664.

« L'on fait courir le bruit de deux batailles gagnées, « une grande et considérable par le Roi et l'autre, « moindre, par l'armée de Lithuanie. J'envoie cinq « ou six courriers; de nécessité il faut que j'en sache « quelque chose. L'envoyé de *Clotilde* (l'Empereur) ne « peut s'empêcher de faire paraître son peu de satisfac- « tion de la paix de Rome. Il faut nécessairement qu'il « y voie quelque liberté de l'*Enjouée* (Louis XIV) de faire « les doux yeux à *Valérius*. Il craint plus *Valérius* qu'il « n'aime la reine du Portugal... Il me semble que *Cas- « siopée* (Condé) et ses amis ne connaissent pas bien « l'humeur de *Valérius*, ni ses grandes qualités. Je ne « peux pas m'empêcher, quelque peine que cet aveu « me donne, de vous dire un procédé de *Clarée* (Lubo- « mirski) : dans le même temps qu'elle a envoyé *Saturne* « visiter *Procris* (la reine de P...), elle envoya à Huon (le « prince Radziwill) pour l'avertir que je travaillais beau- « coup en faveur de l'*Amante*, et qu'il fallait bien prendre « garde. C'est ce même *Huon* qui m'a fait raconter cette « jolie histoire. *Desbora* (Morsztyn) pour de bonnes et « fortes raisons de temps en temps agit. A la fin elle se

« lassera de ces galanteries. Elle a de l'esprit, ne fait « rien par ignorance. *Firésias* (de Lumbres) connaît la « nécessité de donner aux *souris faéton.* »

« 4 avril 1664.

« De ne pas vous apprendre que Romodanowski (le « général russe) est battu, est la plus fâcheuse nouvelle « que je puisse apprendre. Il a été si adroit qu'il n'a « jamais voulu sortir de ses bois marécageux... J'ai « appris que *Rohan* (la reine de P... parlant d'elle-« même) a envoyé à *Reha* (le roi de P...) de ne pas « abandonner *Fierabras* (l'armée). »

Des sujets moins graves sont parfois touchés. On se communique les nouvelles de cour. La Reine écrit :

« Notre carnaval s'est passé un peu moins allégre-« ment que le vôtre... J'ai trouvé en Pologne un établis-« sement pour le mardi gras, où tout le monde devait « être habillé d'une même façon : les hommes en pay-« sans et les femmes en bergères. Rien n'était moins « ajusté, les habillements étant fort rustiques ; j'accom-« modai un peu les premiers et les fis passables, quoi-« qu'ils ne soient que de serge rouge, ne pouvant être « autrement. L'on m'a raconté que le Roi mon beau-père « y était si fort attaché qu'à soixante-trois ans il s'ha-« billait encore, tenant cette coutume de ses grands-« pères. Je suis assurée que si le Roi avait un carnaval « en paix, il n'oublierait pas ce divertissement. J'ai « vu le feu roi, mon seigneur, son chancelier avec sa « barbe blanche et autres grands officiers ainsi habillés.

« Cela me paraissait extravagant au commencement. »

On voit qu'en Pologne le goût des pastorales a devancé Rousseau et même d'Urfé.

« L'on m'écrit des merveilles », continue Marie de Gonzague, « de votre maison de Chantilly; je crains « que nos enfants n'aient grande horreur de la Pologne, « quand ils la verront avec ses maisons de bois... »

Les maîtres de Chantilly lui content, en retour, les incartades d'un neveu de feu le cardinal, dont s'égaye Paris :

« M. Mazarin a chassé sa femme, qui s'est retirée chez « Mme de Bouillon... On dit que, depuis quelque temps, « il s'est mis en tête les métamorphoses, et qu'il est per- « suadé qu'il est devenu tulipe. Il se fait arroser et « s'expose au soleil pour se faire épanouir (1). »

Mais la note grave domine, et la fin de cette année 1664 précipite la « grande affaire » dans une phase nouvelle, encore plus tragique.

V

Lubomirski n'a pas suivi *Rhéa* à la guerre. Il a profité de l'éloignement de *Fierabras* pour entreprendre de son chef des armements qui n'ont paru nullement destinés à

(1) Les lettres de Condé et du duc d'Anguien sont à Chantilly; celles de Marie de Gonzague, aux Archives nationales, K. 1314.

triompher de Romodanowski, et pas davantage à soutenir la candidature de Condé. En effet, on l'a vu reprenant d'anciens pourparlers avec l'Empereur, contractant de nouvelles liaisons avec l'Électeur de Brandebourg, flattant l'hostilité du populaire contre la « tyrannie française », et se donnant, en un mot, tout l'air de vouloir faire échec aux nouveaux desseins des deux cours.

— Il faut en finir avec cet homme! a déclaré une fois de plus Marie de Gonzague, en écrivant à Saint-Germain et à Chantilly.

— C'est notre avis, lui a-t-on répondu à l'unisson; mais, de grâce, trêve de demi-mesures, de timides escarmouches et de maladroits guets-apens! Allez droit au but, abordez l'ennemi de front et ne craignez pas d'être aussi audacieuse que lui. Cet homme néfaste n'est pas le seul en Pologne! Vous devez en avoir d'autres qui soient de taille à se mesurer avec lui et plus dignes que lui de votre confiance et de la nôtre. Ce Czarnieçki, par exemple, si glorieux, si populaire...

— Un homme de rien, sans fortune, sans clientèle. Ah! si on n'avait pas tué Gonsiewski!

— Cherchons encore...

Et l'on chercha, jusqu'au jour où, longtemps hésitante, Marie de Gonzague jeta à Condé, à Louis XIV, à de Lionne ce nom presque inconnu d'eux : Sobieski!

On discuta les mérites du champion. Ils parurent plutôt hypothétiques encore; mais on n'avait pas les moyens de se montrer difficile. Du moins sa bonne foi

et sa fidélité pouvaient-elles être mieux garanties que celles du grand maréchal?

— J'en réponds comme de moi-même, affirma la Reine avec conviction. J'ai mieux que sa parole, et avec lui je ne craindrai même pas l'enjeu suprême, l'appel aux armes. Va pour la guerre, pour l'odieuse guerre civile même, puisqu'elle ne saurait être évitée! Nous défierons tous les traîtres en champ clos; nous les battrons avec l'aide de Sobieski, et, de la part de celui-ci, je ne crains pas de trahison. Je le tiens!

Elle le tenait en effet ou allait le tenir. Comment? C'est ce que le chapitre suivant dira au lecteur. La vraie biographie de Marysienka y commencera aussi.

CHAPITRE V

LE ROMAN DE MADAME ZAMOYSKA

I. Au château de Zamosc. — Les ennuis et les distractions de Marysienka. — Un dangereux voisin. — Les Sobieski. — L'éducation d'un héros. — Tour d'Europe et séjour à Paris — La légende et l'histoire. — Portrait physique et moral. — Le soldat et l'amant. — L'idolâtrie. — L'idole. — Héros et héroïne d'un roman unique. — II. Les débuts. — Escarmouche amoureuse. — Vertueuses résolutions. — Dangereuses lectures. — L'amour-propre s'en mêle. — Séjour commun à Varsovie. — *Astrée et Céladon*. — Le postillon d'amour. — A l'église des Carmélites. — Mystiques fiançailles. — Adieu la vertu! — III. Correspondance cryptographique — Rendez-vous nocturnes. — Projet de voyage à Paris. — Rêves communs. — L'établissement en France. — Marysienka part seule. — Plaisirs nouveaux et déboires. — M. Zamoyski se fâche. — M. Sobieski reste en Pologne et la cour de France se montre inhospitalière. — Les vivres coupés et pas de tabouret! — Renouveau vertueux. — L'amant converti en ami. — Retour au domicile conjugal. — Nouveau quartier de la lune de miel. — Prompte éclipse. — Projets de divorce. — Maladie de M. Zamoyski. — Préoccupations testamentaires. — Veuve!

I

Marysienka s'ennuyait à Zamosc et tout autant au *Parc* (en polonais *Zwierzyniec*), résidence d'été de son seigneur et maître. Elle s'y donna pourtant, ses lettres en témoignent (1), des passe-temps fort nombreux et

(1) La correspondance de Marysienka et de Sobieski a été publiée, pour les lettres antérieures à 1665, par M. Kluczycki dans le Recueil de

variés : chasse, équitation, escrime même, danses et mascarades, sans compter les distractions qu'elle laisse deviner seulement. Jean Sobieski en fut une de bonne heure.

On s'était déjà rencontré, je l'ai dit ; on s'était plu ; on avait peut-être même échangé de ces serments dont les jeunes gens sont si prodigues, apparemment parce qu'ils croient avoir le temps de ne pas les tenir. Mais il semble bien que Sobieski lui-même n'y ait pas mis alors un grand esprit de décision. S'il ne pouvait être, en effet, aux yeux de Marie de Gonzague, l'époux qui convenait à sa pupille, lui aussi devait apercevoir de graves inconvénients à épouser cette étrangère, dont on ne connaissait même pas les parents : origine obscure, éducation suspecte, allures inquiétantes, et pour toute fortune la faveur, toujours incertaine, d'une reine. Là-dessus, M. Zamoyski s'était présenté, dans la gloire de son grand nom, de ses diamants et de ses écus, et avait promptement éclipsé son obscur rival. Celui-ci reparaissait maintenant. Ils étaient, lui et M. Zamoyski, des compagnons d'armes et des amis. Leurs terres se touchaient à une dizaine de lieues près. On voisina, on se vit aussi à Varsovie, pendant les séjours fréquents qu'y faisait Mme Zamoyska.

Il était dans tout l'éclat d'une mâle beauté, dont la Pologne entière devait plus tard se montrer amoureuse. Grand, vigoureux, la taille bien prise avant l'embonpoint précoce, les traits un peu épais, décelant le sen-

l'Académie des sciences de Cracovie (1880-1881), et pour les autres par Helcel dans celui de la Bibliothèque Myszkowski (1859).

suel qu'on trouvera en lui, mais ennoblis par un ai d'héroïsme naturel et en quelque sorte héréditaire. « Nous sommes nés, disait-il de lui-même et de son frère Marc, *fortes ex fortibus* », et Bathory, le grand homme de guerre qu'une mort hâtive empêcha de remplir sa destinée, avait dit de son grand-père : « Si le « sort de ma couronne dépendait d'un combat sin- « gulier, je ne voudrais pas d'autre champion. » Ce proche ancêtre fut l'auteur d'une illustration et d'une fortune qui, depuis, suivit une marche ascendante. Le père de Jean se montrait déjà capable de lever à ses frais des escadrons, auxquels on donna le nom de « hussards d'or », à cause de la richesse de leur équipement. Du côté maternel, des origines plus glorieuses encore : l'aïeul, ici, était cet *hetman* Zolkiewski, qui, au retour d'une campagne en Moscovie, ramena à Varsovie, dans le nombre de ses prisonniers, le Tsar en personne et fit proclamer à sa place le fils du roi Sigismond. Plus tard, enveloppé par les Turcs dans la plaine de Cecora, il faisait mettre pied à terre à ses cavaliers, tuait sa propre monture, et mourait debout, « *stando,* comme il convient à un *imperator* ». Par privilège spécial, on battit monnaie au château de Zolkiew avec l'argenterie de famille pour la rançon de son fils, blessé à ses côtés, et sur la tombe du héros on grava cette inscription :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

L'*ultor,* le vengeur attendu, réclamé de la justice di-

vine, le futur libérateur de Vienne, naquit le 17 août 1629, à Olesko, un nid d'aigle dans un creux des Karpathes. Un orage venait d'éclater en même temps qu'une incursion des Tartares menaçait le château, et les salves d'artillerie céleste, mêlées aux cris sauvages des fils de Tamerlan, saluèrent sa venue, au point de rendre sourde une des femmes qui lui donnaient les premiers soins. L'éducation de l'enfant prédestiné fut ce qu'elle devait être dans un tel milieu. Sa mère, une Danillowicz, petite-fille du glorieux vaincu de Cecora, lui expliquait le blason de la famille, — un bouclier, — en invoquant la devise spartiate : *Vel cum hoc vel super hoc.* Son frère aîné, Marc, l'accompagna, en 1645, dans un tour d'Europe que les traditions imposaient à la jeunesse aristocratique du pays. Le programme de ces voyages variait avec les circonstances. Cette fois, le mariage de Ladislas avec Marie de Gonzague venant d'être annoncé, un séjour de plus longue durée en France parut indiqué.

Le père des deux jeunes gens s'en inquiéta, et l'instruction très minutieuse dont il jugea à propos de les munir témoigne de ses appréhensions :

« Quant à la conversation avec les gens de ce pays, « je vous avertis comme un père et je vous demande « *per omnia sacra* d'y faire attention comme à manier « le feu, car c'est une nation légère, mal rassise, *ple-* « *rumque* irréfléchie. »

Les habitudes macaroniques, qui ont défiguré la littérature polonaise du dix-septième et du dix-huitième

siècle, sévissaient alors dejà dans toute leur horreur.

« Ces Français vous font une question d'honneur de « la moindre bagatelle, et prétendent aussitôt mourir « pour cette cause futile et se battre en duel. Et le pis « est que tous, jeunes et vieux, paraissent de la même « humeur. Ils ont vite fait de prendre un homme en « amitié et aussi vite de s'en dégoûter... »

Par-dessus toutes choses, il était recommandé aux deux Sobieski de ne pas jouer aux cartes avec ces dangereux étrangers et de ne pas faire des armes avec eux. Pour le reste, ils devaient s'accommoder à la fortune qui, en ce moment, assurait à cette nation « inconsistante et irréfléchie » une suprématie incontestable dans la chrétienté. La langue française l'emportait sur l'italienne, et, il fallait en convenir, les Français avaient *primas partes in stilo,* même en latin. C'est pourquoi les leçons de rhétorique à prendre sur les bords de la Seine figuraient au programme. Pour les arts, qui y étaient cultivés avec non moins de succès, on laissait les voyageurs à leur inspiration. La danse? Oui, peut-être, pour plaire à la future reine. Mais on aimerait mieux les voir un jour prendre leurs ébats avec les Turcs et les Tatares. La musique? Oui, encore, s'ils trouvaient du plaisir à cette bouffonnerie; mais ils auraient de quoi, Dieu merci, se payer des musiciens.

Le séjour de Marc et de Jean à Paris dura près d'un an, de juin 1646 à mai 1647. Quelle occasion pour l'auteur de ce livre de renchérir sur M. de Salvandy! Jean Sobieski, dans le salon de Mme de Longueville,

donnant la réplique aux Bassompierre, aux Gondi, à Mme de Sévigné elle-même; Jean Sobieski en mousquetaire du Roi, recevant les leçons du grand Condé, — quelle succession de tableaux séduisants! Je me suis gâté malheureusement mon plaisir et celui de mes lecteurs par une évocation malencontreuse de dates trop précises. Les dates sont les ennemies éternelles et implacables de l'histoire légendaire. En 1646, Mme de Longueville a quitté Paris, pour rejoindre son mari à Munster; Sobieski a dix-sept ans, et il ne sait pas un mot de français! Et puis, j'ai sous les yeux un document, — les documents! encore des destructeurs fâcheux du pittoresque historique! — le journal de voyage (1), rédigé par un gentilhomme de la suite des deux jeunes seigneurs. Il est lamentablement détaillé et banal. Visite obligatoire aux monuments, pèlerinage au bois de Vincennes (le malheureux écrit : *Bon de Vinsan,* et son éditeur corrige : *Bonde de Vincent*), où fut emprisonné le futur roi Jean-Casimir; leçons d'équitation chez un Français et d'escrime chez un Italien; courte apparition, en simples spectateurs, à une chasse royale dans la forêt de Saint-Germain, et c'est tout. Pas une aventure, si ce n'est un coup d'épée, reçu non par un des élèves, mais par leur précepteur, qui s'est risqué dans un mauvais lieu. D'ailleurs, Marc et Jean sont en deuil : un mois après leur arrivée à Paris, ils ont reçu à la fois la nouvelle de la promotion de leur

(1) Publié avec l'Instruction, dans le Recueil de M. Kluczycki.

père au castelanat de Cracovie — dignité honorifique, mais la plus élevée du pays — et de sa mort. Une attaque d'apoplexie, suite d'un entretien orageux avec le roi Ladislas, l'a emporté. Il s'était montré hostile aux projets belliqueux du monarque, qui effrayaient sa vieillesse et sa tendresse paternelle, et s'était entendu traiter de « parvenu ».

De retour en Pologne, Marc lava bientôt de son sang la tache que cet incident laissait sur le blason familial. Il fit ses débuts dans cette danse martiale que son père avait souhaitée pour lui, et tomba, le sabre à la main, dans une rencontre avec les Tatares alliés aux Cosaques révoltés (1652). Jean se trouva héritier unique d'un nom ainsi réhabilité et d'une fortune que l'extinction de quelques charges devait rendre considérable. Quelques années encore rapidement, fiévreusement vécues, entre de brefs plaisirs et de plus longues fatigues, guerre, captivité en Crimée, voyage diplomatique à Constantinople, et, aux approches de la trentaine, il rencontrait la femme fatale et providentielle, sans laquelle il n'eût été, apparemment, comme ses aïeux, qu'un pourfendeur intrépide d'infidèles dans les plaines de l'Ukraine, et, dans le champ clos de l'anarchie domestique, un frondeur de plus du pouvoir royal, un fossoyeur de plus, creusant la tombe des générations prochaines.

On est encore, en Pologne, à pleurer et à maudire cette rencontre. On a tort. Ils étaient faits l'un pour l'autre, ce livre le prouvera, je pense. Ils se complétaient, avec

des qualités et des défauts inégaux, dissemblables, mais concordants, des affinités morales évidentes. Lui, un sanguin, du type méridional, inclinant à l'indolence et au sybaritisme. Par ses origines il tient à la Petite-Russie, au terroir du Sud. Enfant, il a été sujet à des hémorragies nasales, qui effrayaient ses parents. Adolescent, il a désespéré sa mère par une série d'incartades, aventures d'amour, duels; au point qu'après l'avoir passionnément chéri, elle est arrivée à se détacher de lui et est allée enfouir son chagrin en Italie. Homme fait, on le voit sujet aux emportements, aux colères, aux brusques élans suivis de non moins brusques défaillances. Sur les champs de bataille, il aura du coup d'œil, de la décision, toute la brillante valeur de la double lignée de héros dont il descend. Dans les conseils, il montrera toujours une nature molle, un esprit flottant. Bonhomme et madré, simple et retors, il paraît très slave, en ce mélange si fréquent chez ses congénères. Guère dévot, il garde une foi un peu grossière où les superstitions tiennent une large place. Il croit aux présages et aux songes, s'imagine avoir vu un chien noir passant devant le front de son armée un jour de défaite et le lendemain, jour de victoire, un aigle blanc volant au-dessus de ses étendards. Il croit aux sortilèges dont use le grand vizir pour lui tenir tête, et cherche le moyen de les conjurer. Sa femme accouchant le jour des Morts, il attribue son heureuse délivrance à l'intervention des âmes que ses aumônes ont fait sortir du purgatoire. Avec une certaine rudesse

d'allures, habitudes rustiques, parler trivial, volontiers gras et bravant l'honnêteté même en polonais, il a cependant l'imagination naturellement épique, le sens et parfois même l'expression du sublime. Il lui arrive d'être poète à sa manière. A la prise de Gran, le *Strigonium* des Latins, ville hongroise où le croissant et la croix se sont pendant des siècles livré bataille, on l'entend dire : « Si je serrais cette poignée de terre, il en coulerait du sang. »

Rien d'un rêveur, pourtant, ni d'un idéaliste : une conception de la vie très positive, très pratique, très terre à terre; de l'ambition, mais presque autant d'avidité, gain de gloire et gain d'argent marchant de conserve dans ses préoccupations et se contrariant souvent; en amour, une complexion singulièrement équilibrée entre ciel et terre, entre les inspirations du sentimentalisme le plus élevé et celles d'un érotisme presque cynique; mais, en plus, une de ces organisations passionnelles infiniment rares, même dans l'autre sexe, qui font de l'amour un don unique, à la fois exclusif et irrévocable. En 1683, à cinquante-quatre ans, et après vingt années de mariage, la première lettre qu'il écrive sur la route de Vienne assiégée et de l'immortalité est pour dire à sa femme qu'il a passé une mauvaise nuit, « comme toujours quand il lui arrive de dormir loin d'elle ». Et il termine en embrassant un million de fois « toutes les beautés d'un petit corps adorable et adoré ».

Elle est restée pour lui l'idole d'un culte imprescrip-

tible, d'une perpétuelle adoration. Je ne prétends pas que cette monolâtrie, si contraire au tempérament masculin, n'ait jamais subi d'écart. Ils furent, j'en demeure convaincu, très accidentels, très peu fréquents et très insignifiants.

L'idole, j'en ai esquissé déjà l'image matérielle et laissé, je pense, deviner l'autre. Elle est impérieuse, capricieuse et fougueuse. Des traits de famille, ceux-ci. De sa sœur, mariée au marquis de Béthune, Mme de Sévigné parle comme d' « une pauvre créature, qui toujours fut livrée aux plus vives passions ». Aimant son mari, la marquise avait la tendresse violente et la jalousie féroce. « Les furies la suivirent en Pologne. » Surprenant l'infidèle en flagrant délit, elle lui jeta à la figure le contenu d'un vase de nuit. L'anecdote est de l'abbé Choisy, et je la mets sous le couvert de son petit manteau. « J'ai le cœur d'un lion », disait d'elle-même Marysienka, à quoi son mari ajoutait cette paraphrase : « Vous êtes la meilleure créature du monde quand vous voulez l'être; mais il faut du beau temps pour vous comme pour le foin, et quand d'aventure nous ne voulons pas quelque chose, ou que nous nous entêtons à quelque chose, il n'y a plus moyen de nous faire bouger. » Elle s'entêta à des choses très diverses, dont quelques-unes très puériles. Mais elle eut aussi des obstinations qui servirent admirablement la fortune de l'héroïque soldat. Dans l'association d'intérêts qui, dès le début, compléta chez eux l'union des cœurs et précéda le mariage, elle représenta précisé-

ment la volonté, mal consciente souvent du but à atteindre, mais toujours résolument, âprement, tenacement tendue. Elle fut le ressort, dont il ne sut, souvent, et en des circonstances solennelles, être que la détente.

Romanesque, avec cela? Oui, autant qu'il convenait à une lectrice assidue d'Honoré d'Urfé et de Mlle de Scudéry, mais à froid et sans qu'elle paraisse un instant prendre tout à fait au sérieux ou même comprendre la métaphysique amoureuse où elle s'aventure avec son *Sylvandre* ou son *Céladon*. Coquette? Oh! oui, sciemment pour le coup, savamment et redoutablement. Elle a été élevée pour plaire; les dons naturels ou acquis qu'elle pouvait avoir pour y réussir lui étaient apparus de bonne heure comme sa seule ressource au monde. A treize ans, son éducation était achevée sous ce rapport, et elle commençait son apprentissage. Quand Sobieski se présenta pour la première fois, il se découvrit autant de rivaux qu'il y avait d'hommes à la cour. Tout le monde y passa. Vingt ans plus tard, brouillé avec Sobieski, le successeur du roi Jean-Casimir, Michel Wisniowieçki, faisait mine, dans un cercle de dames, de chercher quelqu'un et finissait par demander des nouvelles de Marysienka. On lui dit qu'elle était à Paris.

— Tant pis; si elle était là, elle me raccommoderait avec son mari.

— Votre Majesté a donc gardé un souvenir très agréable de cette Française?

— Je crois bien ! J'en ai été amoureux fou.

Historiquement pourtant, et à part quelques écarts encore, qui furent également de peu d'importance et où la politique, semble-t-il, eut plus de part que l'entraînement du cœur ou des sens, Marysienka reste, elle aussi, l'héroïne d'un roman unique. Et le phénomène s'explique aisément. Nullement sensuelle personnellement, et pas davantage sentimentale, tout nerfs d'un côté, tout imagination de l'autre, elle eut la chance de trouver, du premier coup, de quoi amplement satisfaire les exigences de son tempérament physique et moral. Le roman fut varié à plaisir, l'amant docile à souhait ; elle s'ingénia à compliquer l'un et à tourmenter l'autre. Et cela a fait une aventure unique aussi, que je vais essayer de conter.

II

Dix lieues, dans un pays où, aujourd'hui encore, les chevaux vont plus vite que les locomotives, ne sont pas une distance, l'amour s'en mêlant surtout. M. Sobieski fut un hôte fréquent à Zamosc. Absent, il écrivit non moins fréquemment. Les prétextes de correspondance ne manquaient pas : gazettes et nouvelles de France à communiquer, livres prêtés, commissions

exécutées à Varsovie ou ailleurs. En 1659, deux ans après le premier mariage de Marysienka, le voisin parut installé déjà dans une intimité que les mœurs faciles de l'époque toléraient, même en Pologne. Il était le *patito*, le *factotum*. Il choisissait les étoffes, faisait monter les pierreries, intervenait jusque dans les affaires pécuniaires de la belle Palatine, et les êtres de sa maison lui devenaient si familiers qu'il savait jusqu'à la distance exacte séparant telle ou telle pièce de la chambre de la châtelaine.

D'amour, pas de trace encore apparente entre eux; ce roman, qui n'a pas commencé en coup de foudre, prend longtemps des chemins de traverse. Il est même question, à cette époque, d'un mariage pour le staroste de Jaworów, — c'est le titre que porte maintenant Sobieski, — et on lui écrit : « Je vous conseille que ce soit au plus tôt; nous nous réjouirons tous d'avoir une si belle voisine. »

Peut-être cependant faut-il deviner déjà des sous-entendus dans le compliment, une feinte d'escarmouche commençante. Car on se dit « marrie », en même temps, de ne pas pouvoir « servir aux noces » projetées. Et on témoigne d'une singulière abondance de renseignements sur les faits et gestes de l'aimable voisin. On a appris que son château de Jaworów a brûlé, avec des *bains* qui donnaient asile à de jeunes beautés, des victimes d'une invasion tatare en Ukraine, dont le jeune *staroste* s'est institué protecteur. « Ce n'est pas une petite réputation! » lui déclare-t-on à ce propos; mais

prenez garde que l'on ne vous chante encore une fois :

« *Czy ia toby ne movila :*
« *Ne bery Woloszki?* »

« Ne vous ai-je pas dit de prendre garde à la Valaque? » Dans la légende contemporaine, la beauté des femmes moldo-valaques jouissait d'une grande, mais équivoque réputation.

Un an encore, et on en est à ce point de confidence qu'un page de M. Sobieski, porteur d'un paquet de lettres à son adresse, ne le trouvant pas à Varsovie, va tout de go s'en décharger entre les mains de Mme Zamoyska. Elle ouvre le paquet et brûle les lettres, après les avoir lues. Amants déjà? Je ne crois pas. Trop d'enjouement et de gaieté frivole témoigne contre cette supposition dans la correspondance de Marysienka, en l'absence de l'amant futur. Nul signe de regret; nulle apparence, même simulée, de langueur et d'impatience. Elle est, au contraire, dans une passe de bonne humeur; elle s'amuse; elle monte tous les jours à cheval, fait des armes à l'espagnole et voudrait trouver avec qui se battre en duel; elle commande des masques à Venise pour le carnaval prochain; elle réclame un petit joueur de luth qui lui a été promis; elle a obtenu de M. Zamoyski la permission de se coiffer « à la française, avec les cheveux seulement » ; elle a imaginé un justaucorps, boutonné de travers, à la tatare, « qui lui va à ravir » . Elle reproche bien à l'absent de ne pas écrire assez souvent, mais c'est qu'elle

est impatiente d'avoir par lui des nouvelles de sa « bonne maîtresse », la Reine. Et elle comprend « qu'il soit aussi négligent avec elle qu'avec une autre ». N'est-il pas la négligence et l'étourderie personnifiées? N'a-t-il pas égaré un portrait qu'elle lui avait donné? Elle s'en réjouit, bien qu'elle eût dessein de l'envoyer « à de per- « sonne (*sic*) à qui il appartenait mieux ». L'étourdi étant pourtant sur le point de partir pour la guerre, elle consent à remplacer l'objet si coupablement égaré; mais avec quelles réticences!

« Ie vous envoye (je respecte l'orthographe du docu- « ment) un scapulaire et une croix, où il y a de belle « relique, afin que si on vous tue, l'on vous trouve la « marque d'un chrétien. Vous ne le devez pas mépriser, « non pas parce qu'il vient de moi, mais à cause de « relique qui la touches; car ne croyez pas que ie vous « fasce quelque faveur, quoique vous savez, et moy, « que vous ne prétendez point aucune faveur de moy, « ni ne le devez; mais c'est une chose que ie ferais pour « tous le monde. »

Elle met constamment *ie* pour *je*, et il est possible qu'elle prononçât comme elle écrivait, ayant contracté dans la société de Marie de Gonzague le parler italien que celle-ci a dû garder.

« Vous savez et moy » : la suite de la lettre s'inscrit malheureusement en faux contre cette affirmation. On n'était pas encore arrivé, cela est clair, à s'entendre sur la limite des prétentions autorisées et des concessions promises, mais le débat décisif était engagé :

« Ie suis pourtant fort fâchée que vous me demandiez, « dedans votre dernière, une chose que ie ne peux vous « octroyer sans m'offenser, et, si vous le considérez « vous même avec toute la iustice, vous avouerez « vous même, que c'est me faire tort. Ie vous coniure « donc de ne me faire plus de ces demandes que ie ne « peux vous octroyer et que ie suis marrie de vous « refuser. Ie vous traite asez comme mon enfant, vous « donnant un scapulaire que i'ayme. Adieu, vivons « contents dedans la vertu. »

On ne s'avise d'ordinaire de prendre de telles résolutions et surtout de les formuler qu'après s'être laissé conduire sur la marge même du précipice, où l'on prétend ne point descendre, et, quand on y joint, entre jeune femme de vingt ans — la lettre est de 1660 — et jeune homme de trente, la fiction d'une tendresse maternelle, l'équilibre à garder devient la plus désespérée des gageures. Pour certaines femmes cependant ce seuil périlleux est le terrain préféré des plus vaillantes défenses, et Mme Zamoyska paraît avoir été du nombre. L'enfant rappelé au respect d'une vertu outragée ne vécut pas content, on le pense bien, *dedans* le cercle austère, où on imaginait enfermer ses désirs et ses espérances; il s'y démena suivant le rite usuel, fit les gestes traditionnels : désespoir, colère, menace de rupture, y compris l'inévitable demande en restitution des lettres adressées à l'insensible et perfide beauté. Il n'arriva tout d'abord qu'à provoquer cette autre missive de Marysienka, postérieure d'un mois seulement :

« MON CHER ENFANT,

« Ie vous aurais esté encor plus obligée si vous aviez « esté encor plus longtemps sans me faire savoir de vos « nouvelles et si vous aviez reçu ce que ie vous ai ren- « voyé, cela me mettant fort en peine. Enfin, vous « ayant reçu pour mon fils, i'en veux prendre le mesme « soin, à condition pourtant que vous n'en prendrez « pas trop d'avantage et que ie n'aurais point de déshon- « neur d'élever un enfant comme vous. Mais, pour « vous dire la vérité, ie crains que vous ne soyez trop « débauché, et l'on me blâmera de ne vous avoir pas « assez fouetté quand vous étiez petit. Enfin, si vous « m'aimez, vous devez songer à me consoler dans ma « vieillesse, en vous mariant; mais ie perds espérance « et crois que vous serez toute votre vie un *nic dobrego* « (propre à rien). I'ai esté à Sokal (lieu de pèlerinage « célèbre) et i'ai prié la Vierge de vous amender; ie « doute que mes prières soient exocées.

« A steure sérieusement. Vous mandez à quelque per- « sonne que vous estes mélancolique pour quelque rai- « son. Il est temps de ne plus se moquer de moi; i'advoue « que i'ay tort de l'avoir fait par le passé. Croyez moi, « et ne vous désespérez pas, si c'est pour la raison que « ie m'imagine; pourvu que vous me vouliez promettre « d'aimer cette personne que vous savez d'une pure « amitié innocente, ie vous iure que ie luy escrirai pour « vous faire savoir de ses nouvelles. Et, pour vous faire « connoistre comme ie veux prendre part à vostre con-

« tentement, ie rallierai notre amitié rompue pour vous « obliger.

« Pour ce qui est des choses qui vous appartiennent, « ie les garderai iusqu'à notre entrevue; n'en soyez « point en peine : ie vous rendrai tout en bon ordre. « I'espère la réciproque de vous; ie ne retiendrai point « ce qui vous appartient. »

On allait donc jouer la scène, classique avant Molière, des gages d'amour rendus. On n'y arriva pas. Et d'abord était-on si brouillé, en effet, qu'il fût besoin de « rallier » une amitié « rompue » ? Il demeura toujours habituel, dans les lettres de Marysienka, que la fin contredit le commencement. Cette fois je lis encore au bas des lignes reproduites ci-dessus :

« Nous venons de recevoir des nouvelles, l'on vous « les envoie. Les confitures à steure est tout mon diver- « tissement. I'ay temps à en faire un peu pour notre « voyage; ie vous envoie à goûter de plus saines que « i'ay faite à-steure : sont des noix sèches; pour ce qui « est du *sok* (sirop), il faut que l'on les aye regardé de « mauvais œil : ils deviennent tous aigres. Renvoyez-moi « mon livre de chansons; ie vous envoie la première « partie de *Cyrus;* quand vous l'aurez lue envoyez « quérir les autres. Ie commence aussi à lire *Cléopatre,* « que vous m'avez tant recommandé. Ie n'ay rien à « vous dire davantage, seulement ie vous recommande « de vous conserver, et me mandez si l'on a bien de « marchandise. »

Certains passages de cette conclusion sont incom-

préhensibles, mais indiquent l'habitude prise d'écrire en style *cryptographique,* l'emploi usuel d'une clef. Ce que nous savons de cette clef, avec laquelle nous aurons à faire plus ample connaissance, nous apprend que le mot « confitures » y voulait dire *lettres*. Marysienka en écrivait beaucoup à ce moment, et M. Sobieski restait son confident pour la partie occulte de sa correspondance. D'une manière générale, dans la vie mal fixée et l'humeur mobile de la jeune femme, ce moment correspondit à un changement de goûts et d'occupations. Plus d'équitation, plus d'escrime, plus de mascarades. Elle lisait aussi beaucoup, et elle vient de nous indiquer le choix de ses lectures. Nous pouvons difficilement nous rendre compte aujourd'hui des effets que l'œuvre d'un La Calprenède ou d'une Scudéri était susceptible de produire sur les imaginations contemporaines, et combien ce que nous y trouvons de plus insipide avait pour elles de saveur, de charme et de pouvoir toxique.

Marysienka en subit l'ivresse, et à quelques semaines seulement de là, dans le drame d'amour déjà commencé, les rôles paraissaient renversés. Dépit, récriminations passionnées et tendre inquiétude ont changé de côté.

« Ie vous souhaite un heureux voyage, écrivait la « châtelaine de Zamosc, et que vous en reveniez plus « sincère que vous n'allez, car ie ne saurais m'empê- « cher de vous dire que i'ai découvert des choses tout « autrement que vous ne les avez dites touchant la « vice-chancelière, et enfin ie le sais de ceux que

« vous avez employés, qui ne sont pas des moindres. »

La vice-chancelière était cette même « belle voisine » que Mme Zamoyska se félicitait tantôt de posséder. Quant à la découverte qu'elle venait de faire à son propos, nous sommes renseignés par une autre voie sur ce qu'elle pouvait y trouver de déplaisant. La lettre est du 1er septembre 1660; or vers le même temps, arrivé à Varsovie pour y jouer le personnage que l'on sait, Caillet mandait au châtelain de Chantilly :

« La Reine m'a dit que M. Sobieski, grand enseigne « du Royaume » (la charge venait de lui être conférée), « qui est jeune, riche et de grande maison, désirerait « fort épouser quelque Française, qui fût parente de « Votre Altesse. Elle m'a demandé si je n'en connaissais « point et m'a dit qu'il importait peu qu'elle eût du « bien et qu'elle fût belle. Je lui ai dit que je croyais « que M. de Vallançay avait des filles ; elle m'a dit que, « si cela était, il serait nécessaire d'en envoyer ici le « portrait le plus tôt qu'il se pourrait. »

La marquise de Vallançay était une Montmorency, propre sœur de la mère du grand Condé. Celui-ci prit la chose très à cœur. Il restait une demoiselle de Vallançay dans un couvent de Moulins. On la fit peindre en toute hâte. Mais une nouvelle lettre de Caillet jeta de l'eau froide sur des espérances qui flambaient déjà. M. Sobieski était bien un magnifique parti, cent mille livres de rente pour le moins ; mais on le disait amoureux depuis peu de la sœur de M. le prince Michel Radziwill, veuve du vice-chancelier Leszczynski. On

correspondit encore, on prit de nouveaux renseignements, et la châtelaine de Zamosc eut vent de l'intrigue. Le portrait fut envoyé quand même, et peut-être ne l'ignora-t-elle pas davantage.

Il arriva trop tard, sans que la belle veuve y fût pour quelque chose. La diète de 1661, réunie à Varsovie en avril et si fatale, mes lecteurs s'en souviennent, au progrès de la « grande affaire », avait dans l'intervalle précipité le roman de Mme de Zamoyska vers son inévitable dénouement. La *mère* et l'*enfant* s'y étaient rencontrés, et, les conseils d'un amour-propre blessé s'ajoutant à ceux de *Cléopâtre*, Marysienka eut vite fait de renoncer à ses maternelles rigueurs. Elle devint elle-même *Astrée* et permit à son cher fils d'être *Céladon*. On échangea des billets, où il ne fut plus question de vertu; on se donna des rendez-vous, pour lesquels un gentilhomme complaisant, M. Korycki, servait de *postillon d'amour;* et on parla irrévérencieusement de la *Flûte*, cryptonyme attribué à M. Zamoyski, l'équivalent polonais (*fuiara*) voulant aussi dire : *nigaud*.

Nul doute possible que ces quelques mois passés ensemble dans la capitale aient ôté à M. Sobieski tout sujet de chagrin. Or si précédemment, en désespoir de cause, il avait pu songer à d'autres conquêtes, c'était fini maintenant : il fut conquis lui-même, et pour toujours. Marysienka eut d'ailleurs soin de prendre ses précautions. Elle coupa court, à vrai dire, un peu brusquement à ce premier chapitre d'un livre qui devait en avoir tant, et la raison qui l'y engagea la peint tout

entière : M. Zamoyski étant resté chez lui, elle apprit qu'un des compagnons de plaisir dont il aimait à s'entourer, était sur le point de lui soutirer une somme de 9,000 livres. Elle n'y tint pas, et, laissant en plan *Céladon* au milieu d'un duo, elle s'en fut à Zamosc, pour essayer de conjurer le désastre. Mais auparavant, le jour de la Saint-Jean, elle avait conduit son amoureux dans l'église des Carmélites, et là, devant l'autel, elle avait recueilli de nouveaux serments, que les pieuses naïvetés du vaillant soldat rendraient, elle l'espérait bien, sacrés pour lui. Elle dut jurer sans doute aussi; mais que pouvait-elle promettre qu'elle n'eût déjà tenu, ou qui ne fût sous-entendu dans ses premiers aveux? L'amour d'une femme est toujours le dernier, sinon le premier. Peut-être, probablement même, le cas fut prévu entre eux où elle deviendrait libre. Au train dont il allait, M. Zamoyski ne perdait pas seulement son argent. Sa santé périclitait de jour en jour davantage. Il y eut même, devant l'autel, de mystiques fiançailles. J'ai parlé plus haut d'une bague révélatrice au doigt de M. Sobieski : elle venait de l'église des Carmélites. Puis on se sépara.

III

Mais on s'écrivit encore plus souvent : des lettres d'un style très différent maintenant, celles de Marysienka

surtout, avec un air de décision, de désinvolture amoureuse, étonnant chez une femme de son âge. Elle gronde encore, elle grondera toujours; mais c'est pour d'autres motifs. Elle donne des ordres, impérieusement, rageusement presque, mais plus de conseils de sagesse.

« A s-teure ie souhaite fort que vous veniez passer « par Szczebrzeszyn; vous demanderez les chevaux de « la *Casse* chez le *Moine* et de là venez passer au travers « du *Parc* le soir... Il ne faut pas vous arrêter, ni rien « faire dire à la *Flute*. S'il le trouvait mauvais, vous « pouvez dire que ce peur d'empester... »

« Ne vous amusez nulle part, si vous voulez que ie « vous croie ponctuel à ce que ie désire de vous, qui « n'est avec tout ça que pour iouir plustôt de la présence « de *Céladon*, sans qui *Astrée* ne peut être contente. « Croyez le et soyez plus diligent. »

Autre lettre :

« Ma fille dit que vous êtes trop négligent et que l'on « voit bien que votre amour a commencé dedans les « grands froids... »

Et encore :

« Monsieur, je vous trouve bien plaisant de croire que « l'on soit obligé à vous écrire pendant que vous vous « divertissez; vous vous trompez si vous croyez que l'on « doit être vos gazettes. Ie suis lasse de vous escrire, « et, en quelque lieu que je sois, ie vous avertis que ie « commence pour vous le silence, après vous avoir dit « que chez moi ce n'est pas une *Carczema* (Karczma : « cabaret) pour y venir pour une heure. »

Elle continue aussi à lui donner des commissions, celle, entre autres, d'une bague à commander, où il doit y avoir « émaillé dedans deux petits cœurs brûlant « d'une même flamme ».

Et, entre les devoirs qu'elle lui impose ainsi et ceux du rude métier de soldat qu'il continue de faire (car elle le calomnie en parlant de ses *divertissements*, et peut-être s'en doute-t-elle), entre ses courses obligatoires au camp et ses courses non moins obligatoires au *Parc*, il est si bien en route toujours, qu'il s'en trouve empêché d'assister aux derniers moments de sa mère. Elle meurt à la fin de cette année, si fertile pour lui en événements. Lui permettra-t-on du moins de l'enterrer? Oui, mais qu'il fasse vite :

« Dépêchez-vous d'aller chez vous pour cet enterre-
« ment, de peur qu'il ne nous empêche quelque occa-
« sion de se voir. »

Éprise vraiment et assoiffée de sa présence? Je voudrais le croire. Hélas! à ce moment même je la vois en grande préoccupation et en querelle avec son mari pour un objet qui n'a rien de commun avec le désir de ne pas quitter *Céladon*. Au contraire! Il s'agit d'un voyage à Paris. Elle voudrait que M. *le Prince* l'y accompagnât. Il s'y refuse. Elle voudrait du moins qu'il la laissât partir assez tôt pour y passer le carnaval. Nouveau refus, nouveau sujet de dispute.

Ce voyage, à la vérité, comportait des arrière-pensées. M. Sobieski allait bientôt débuter auprès de Marie de Gonzague dans le rôle d'homme providentiel. Elle l'at-

tirait, le flattait. Elle avait vu la bague. Quand elle sut les projets de déplacement de Marysienka, elle laissa entendre à son amant qu'il pourrait lui-même être prochainement envoyé en France. La naissance du Dauphin fournirait un prétexte, et aux compliments dont il serait chargé s'ajouteraient des commissions plus importantes. Là-dessus l'imagination des deux jeunes gens avait travaillé. On ne se verrait pas seulement à loisir dans le voisinage du *Palais Enchanté* (c'est ainsi qu'on désignait Saint-Germain); la « grande affaire » s'en mêlant, on trouverait peut-être le moyen de s'y réunir pour toujours. Les services que M. Sobieski allait rendre à la cause française vaudraient bien *un établissement* dans la patrie de Marysienka. On escompta la munificence du grand roi. Mme Zamoyska s'aperçut que le climat de Pologne « la tuait », et M. Sobieski parla de faire acquisition d'une maison à Paris.

Ce n'étaient que des rêves, et le départ d'Astrée devenant une réalité au printemps de l'année suivante, *Céladon* resta en Pologne. Du moins Mme Zamoyska lui laissa-t-elle un témoignage non équivoque, quoique trop démonstratif peut-être, de ses sentiments, en lui confiant, pour le temps de son absence, et à l'exclusion de M. Zamoyski, l'administration des biens qu'elle tenait de la libéralité de ce dernier. Et elle ne négligea pas d'envoyer à l'absent des « confitures », tout aussi affectueuses et grondeuses et tracassières que par le passé. Mais elle s'appliqua avec non moins de zèle à tirer le meilleur parti possible de son séjour à Paris, au

double point de vue de ses intérêts et de ses plaisirs.

M. Zamoyski y mit quelques obstacles, et on l'en excusera. On racontait dans le pays que Marysienka avait quitté Zamosc, non seulement contre le gré, mais à l'insu de son mari, nuitamment, et en faisant main basse sur tout ce qu'elle avait pu trouver d'argent au château : 70,000 florins, disait-on. Il y avait probablement de l'exagération dans les récits qui circulèrent à ce propos, mais aussi une part de vérité et des raisons de légitime mécontentement pour le palatin de Sandomir. Des trois enfants que sa femme lui avait donnés, il restait une fille, chétive et maladive comme les autres. Marysienka n'avait pas songé à s'en embarrasser, et la pauvre créature restait confiée à des mains mercenaires. Ce seul grief suffisait, et M. Zamoyski imagina de le faire valoir, en mettant la main sur les revenus que son rival était chargé d'administrer. Il alla même jusqu'à confisquer les « hardes » de l'absente. Il ne l'empêcha pas d'avoir à Paris « un carrosse fort beau, deux pages, quatre laquais, une livrée admirable », et, « dans sa chambre, ornée de tapisseries de haute lisse, « un lit de damas cramoisi avec les plus belles crépines « du monde ». Elle n'eut plus à ambitionner qu'un autre « lit de velours » pour l'été, car, observait-elle, « le damas ne se met qu'au printemps et dans l'automne ».

Elle ambitionna aussi un tabouret à la cour. Ce fut longtemps son gros souci et son gros chagrin. On ne l'avait pas trouvé « tant chienne » qu'elle le craignait aux abords du *Palais Enchanté;* sa taille qui lui donnait

le plus d'inquiétudes avait paru « tout à fait belle » aux yeux des meilleurs juges; bref, elle voyait bien « qu'elle passerait ». Elle travaillait, du reste, aux retouches nécessaires, prenait un maître de danse « qui montrait « à la Reine » et qui affirmait, après quelques séances, que sa nouvelle élève « s'y prenait d'assez bon air » ; elle y ajoutait des leçons de chant et de guitare. Mais de « passer » sans tabouret, elle n'admettait pas qu'il pût être question pour la femme du *prince* Zamoyski. C'était d'ailleurs affaire à « sa bonne maîtresse » (elle lui donnait maintenant parfois, en style cryptographique, des sobriquets moins affectueux) de demander pour elle cette faveur. La Reine d'Angleterre le faisait tous les jours pour des Anglaises « qui n'étaient pas plus ».

Marie de Gonzague se défendit quelque temps, se fit appeler *Girouette* et *Caméléon* dans les « confitures » adressées à M. Sobieski, puis s'exécuta grandement, un peu perfidement peut-être, — en réclamant pour sa protégée le rang de duchesse. Du coup, les armoiries des Zamoyski et des d'Arquien se rehaussèrent d'un « manteau » resplendissant sur les panneaux du carrosse où l'ex-princesse promenait ses impatiences. Mais le tabouret resta en l'air. Déjà impitoyable, le protocole refusait à la reine de Pologne le droit de créer des duchesses en France, dont les maris n'étaient même pas princes pour de bon en Pologne. Brusquement, tout alla de travers pour Marysienka. Une rencontre avec la reine Marie-Thérèse, savamment combinée en lieu tiers, en

attendant la présentation officielle, avortait piteusement. Après avoir exprimé le désir de la voir au couvent des Capucines de Saint-Germain, Sa Majesté manquait au rendez-vous. La cause de cette disgrâce? Une intrigue du Roi avec Mlle de la Motte-Houdancourt, d'où colère de la Reine contre ses demoiselles d'honneur, parmi lesquelles se trouvait une sœur de Mme Zamoyska. En même temps, les préoccupations et les combinaisons d'ordre plus général associées au voyage de Marysienka aboutissaient au néant. Si on avait fait état, en Pologne, de ses ressources diplomatiques ou de ses relations politiques, la déception devait y être grande. D'un côté comme de l'autre, c'était le néant. Déjà en 1661, il est vrai, on avait eu un avertissement à cet égard : Marysienka avait mené grand bruit d'une correspondance qu'elle entamait avec M. de Lionne, auquel elle rappelait l'alliance qui unissait leurs familles. « C'est un aveu « qu'elle demande de la parenté qui est entre vous », écrivait Caillet en apostillant la lettre. L'aveu n'était pas venu, et Caillet eut beau protester. « Je ne sais pas « pourquoi vous traitez si cruellement une des plus « belles palatines qu'il y ait ici. Si vous l'aviez vue, « vous en useriez bien autrement. » Caillet était en train de devenir amoureux, lui aussi, et d'ébaucher un commerce galant, qui a laissé des traces dans la correspondance diplomatique du temps. Mais M. de Lionne resta cruel, même après avoir vu. En dehors du monde officiel, Marysienka vit la Palatine, mais dut se contenter de l'admiration mêlée d'envie que lui inspira sa maison.

d'Asnières. Elle présenta ses hommages à la duchesse d'Anguien, et la trouva « glorieuse et niaise ». C'est tout ce qu'on en put tirer.

En même temps, les nouvelles de Pologne se faisaient mauvaises. Plutôt que de songer à rejoindre son *Astrée*, M. Sobieski se préparait à suivre le Roi dans la campagne projetée contre les Moscovites. Le devoir et l'honneur avant tout! Astrée se récriant, il répliqua d'un ton qui ôta à la belle l'envie d'insister. Mais, d'autre part, M. Zamoyski manifestait décidément la résolution de ramener sa femme sous le toit conjugal par les moyens décisifs : en lui coupant les vivres. Ceci devenait grave. Entre autres plaisirs qui lui rendaient le séjour de Paris agréable, quelques déboires qu'elle y trouvât, Marysienka s'était donné l'illusion d'y préparer l'*établissement* rêvé par *Céladon*. Elle avait visité un grand nombre de maisons, discuté les prix d'achat et combiné les installations. Elle avait aussi risqué des démarches pour obtenir à l'acheteur des lettres de « naturalité ». Elle avait même caressé cet autre rêve d'une existence commune sur les bords de la Seine et préparé les voies à sa réalisation jusqu'au sein de sa famille. *Céladon* dut écrire à M. d'Arquien. Elle voulait qu'il lui témoignât « son désir de le connaître et de gagner son affection » ; qu'il lui parlât avec respect « de la passion qu'il avait « eue pour sa fille dès qu'il l'avait connue, et de l'envie « qu'il avait eue de lui être plus proche ». Tout cela s'en allait maintenant en fumée. *Céladon* ne viendrait décidément pas à Paris, et *Astrée* risquait d'y mourir de faim.

Elle se dépita, se lamenta, tomba malade « de mélancolie », ainsi que lui en donnèrent l'assurance trois princes de la science : M. Guénaud (elle écrit : *Guenos*), premier médecin de la Reine mère, M. Esprit, premier médecin de Monsieur, et M. Dupuis, premier médecin de la princesse Palatine, convoqués à son chevet; puis elle se résigna, et M. Sobieski ne fut pas peu surpris en recevant d'elle-même l' « aveu » de l'amour qu'elle n'avait cessé de nourrir pour son époux légitime. Oui, elle l' « aimait et l'*animait* autant qu'une honnête femme le doit ». (Je laisse à mes lecteurs le soin de préciser le sens de la phrase, que son orthographe : *iadvoue l'aimer et la ny may*, rend, d'ailleurs, un peu incertain.) Et s'il voulait seulement renvoyer les domestiques qui le grugeaient et le conseillaient si mal, elle aurait grand plaisir à le rejoindre au *Parc,* et à y vivre avec lui.

Elle mit quelque temps à convertir en actes ces dispositions et ces résolutions si nouvelles et si inattendues. Elle s'y prépara toutefois avec un esprit de suite assez remarquable. En même temps que ses « confitures » à l'adresse de *Céladon* se faisaient plus douces, plus affectueuses, elle y affirmait toujours davantage ce rôle d' « honnête femme » qu'elle venait de revendiquer. Avec sincérité, peut-être, les femmes ont un si grand pouvoir d'oubli! Plus de soupçons jaloux, plus de réprimandes. C'est le pauvre *Céladon* se morfondant et s'impatientant là-bas, autant que les Tatares, les Cosaques, les Moscovites et M. Lubomirski, dont il devient le rival,

lui en laissent le loisir, c'est l'amant délaissé qui conçoit maintenant des inquiétudes : « Ces Français sont si « bien faits pour plaire! L'air même qu'ils respirent a « des séductions! » On le rassure, tout en lui insinuant une nouvelle conception des tendres liens qu'on prétend ne point rompre, mais qu'on voudrait ramener insensiblement à ce *dedans* austère, d'où il semble bien que nous les ayons vus sortir. Si « les oranges confites » lui paraissent « si flétries » (lisez : si l'amour d'*Astrée* a changé d'expression dans ses lettres), c'est qu'elle craint les hasards de la poste. Il doit être convaincu qu'elle les lui conservera « aussi entières et aussi belles qu'elle « puisse *dans l'état où elle est*, et ne sera iamais pariure ». Qu'il ne dise point : « si cela n'estait point fait, c'est-à-dire le serment », car « elle le ferait cent fois pour une », et « quoique le climat soit doux, elle sera toujours fière « à ceux qu'elle le devra estre ». Parjure, elle ne l'a pas été pour lui dans le plus rude climat, tant qu'il a fait et agi comme il le devait. Pour peu qu'il continue à faire son devoir, elle ne changera pas, « sans néanmoins « offenser le sien ».

Voilà les grands mots lâchés et voici encore la prétention de raccommoder l'*ami*, car l'amant disparaît peu à peu, avec le mari offensé. M. Zamoyski n'est pas resté ignorant, en effet, de son infortune passée. Toute la Pologne en parlait à cette heure. On annonçait chaque jour le départ de M. Sobieski pour Paris, et, la famille de ce dernier s'en mêlant, le tapage devenait énorme et le scandale public. Il fallait remédier à cela, avant

que de songer au retour. Avec l'humeur débonnaire du châtelain de Zamosc, l'entreprise ne paraissait pas impossible :

« J'aurais fort souhaité que *Beaulieu* (un autre crypto- « nyme de Sobieski, emprunté à une des filles d'hon- « neur de Marie de Gonzague) eût tâché à voir la *fluste,* « et, comme c'est une bonne personne, ou par l'évêque « de Varsovie, ou quelque ami particulier qu'elle lui eu « fait comme reproche de ce qu'il avait dans l'âme « contre elle quelque chose, et que, estant son ami au « point qu'elle a fait touiours profession de l'estre, de ne « luy avoir point déchargé son cœur, et que comme ça il « aurait vu que si l'on luy fait quelque conte d'elle, ce « sont des imposteurs... Après quoi l'on fera bien quand « le *bouquet* sera transplanté (lisez : Mme Zamoyska « revenue en Pologne) d'exécuter le dessein que l'on « a; car sans ça, si l'on n'est bien avec la *grande fon-* « *taine* (autre sobriquet de M. Zamoyski), les *essences* « (Mme Zamoyska) ne pourront iamais se méler avec la « *poudre* (Sobieski), ni iouer aux dés. »

Ce que Mme Zamoyska entendait par *iouer aux dés*, je ne saurais le dire avec précision. D'autant que cette lettre, datée du 20 juillet 1662, est la dernière qu'elle ait écrite de Paris, où, après un séjour de quelques mois à la campagne, dans le Nivernais, elle n'avait pas laissé d'esquisser encore quelques tentatives dans le sens de ses premières ambitions. Résultat : une apparition à Vincennes, où « M. le grand Maître régalait la « Reine et M. Frère du Roy ». Chasse, combat « de

« plusieurs bestes, comme des lions, léopards, ours, « taureaux sauvages et de gros chiens », comédie et bal. Mais pas ombre de tabouret et pas même un regard du Roy : « Il faisait bande à part avec sa Dianne. » Et M. Zamoyski demeurait toujours intraitable, et M. Sobieski s'émancipait jusqu'à contracter avec Leurs Majestés Polonaises une intimité que Marysienka jugeait aussitôt dangereuse, elle-même n'y figurant pas en tiers. Ne s'avisait-il pas de vouloir recevoir dans sa maison restaurée de Jaworów l'*Apothicaire et le Hamaléon* (le Roi et la Reine)! Une dépense bien inutile! Il devait « l'évi« ter absolument et toute sorte de dépense ».

Bref, il fallait partir, et après avoir déclaré qu'elle se voyait « née pour être malheureuse », versé d'abondantes larmes et essuyé celles de son père, de sa mère et de ses sœurs, *Astrée* se mit en route.

Ce fut au tour de *Céladon* de devenir mélancolique; car, ayant repris son bien, la *Flûte* prétendit mieux le garder cette fois. Mme Zamoyska avait réussi, nous ne savons comment, à donner le change sur ses escapades passées ou à se les faire pardonner. M. Zamoyski manifesta publiquement le retour de la bonne harmonie conjugale, en ramenant en grande pompe sa femme du *Parc* à Zamosc. Il y eut réception solennelle à l'église, et, Zamosc possédant une Académie, acte d'hommage du personnel, avec compliments en prose et en vers. Un frère de Mme Zamoyska, le chevalier d'Arquien, ramené par elle de France, prit part à la fête. Mais le raccommodement projeté avec l'*ami* injustement soup-

çonné, comme elle disait maintenant, resta à l'état de projet; on ne joua pas aux dés, et « les confitures » elles-mêmes se firent rares et prudentes. Tout au plus y hasardait-on quelque *post-scriptum* énigmatique, où c'était tantôt une sœur, tantôt une amie qui chargeait Mme Zamoyska de donner de ses nouvelles à M. Sobieski, en l'assurant de son « inviolable constance ». Des présents s'y ajoutaient parfois : un portrait, qui, bien qu'il représentât une jeune et jolie femme, devait passer pour reproduire les traits de M. d'Arquien; une écharpe « couleur de feu » destinée « à la chère Beaulieu ». M. Sobieski refusait de ceindre l'écharpe : *il ne voulait plus porter que du noir,* son chagrin s'augmentant encore des incessants changements qui se produisaient bientôt dans l'humeur et les résolutions d'*Astrée*.

Le nouveau quartier de sa lune de miel ne devait pas durer longtemps en effet. Des querelles éclatèrent encore, les torts continuant à être réciproques. Marysienka donnait matière comme par le passé à de méchants propos. Elle avait commencé par faire scandale en inaugurant l'usage de la *ruelle* encore inconnue en Pologne. On répéta, avec force quolibets, qu' « elle « recevait tout le monde dans son lit » ! Puis ce fut le chevalier d'Arquien qui fit des siennes et mit M. Zamoyski en une telle colère qu'il y eut danger de mort pour lui à demeurer au château. On l'expédia au loin en cachette. Le châtelain, d'autre part, menait toujours la même vie : orgie incessante, la maison livrée au pil-

lage et les hoquets d'ivresse mêlés aux tendres effusions. Avertie de ce qui se passait, sollicitée d'intervenir, Marie de Gonzague proposa le divorce, ou, au pis aller, une séparation de corps, qui permettrait à la jolie Palatine de vivre auprès de son odieux mari, « comme une « fille auprès de son père ». — Non! répondait Marysienka, se déclarant subitement satisfaite de son sort et de son époux. « C'était par sa faute et par sa jeunesse « qu'ils avaient été mal ensemble. » Elle voulait maintenant « lui obéir et faire tout ce qu'il commandait ». Bien mieux, M. Zamoyski l'autorisant à reprendre le chemin de Paris et s'offrant à lui en donner les moyens, elle refusait, manifestant l'intention de lui tenir compagnie inséparablement et de soigner ses infirmités.

Si déraisonnables qu'elles doivent paraître, ces variations avaient, je le crois bien, une raison; elles correspondaient à celles que subissait simultanément la santé de plus en plus ébranlée de M. Zamoyski. On avait parlé déjà d'un testament par lequel Marysienka s'était fait assurer la totalité de l'immense héritage que tout le monde croyait devoir être prochainement ouvert. On calomniait la « nouvelle Sémiramis », comme on l'appelait à ce propos, ou du moins on exagérait son savoir-faire. Mais évidemment elle se préoccupait des dernières volontés de son époux et redoutait de les abandonner aux inspirations d'un entourage qui lui était à la fois si odieux et si hostile. Plus malade donc, M. Zamoyski l'engageait à temporiser; mieux portant, il la rendait

à ses impatiences. Il eut l'amabilité de ne point la soumettre à une trop longue épreuve : au mois d'avril 1665, il la faisait veuve.

Mais elle fit une erreur de calcul et manqua l'heure. Je vais dire dans quelles circonstances.

CHAPITRE VI

IL MATRIMONIO SEGRETO

I. La « grande affaire » prend une tournure tragique. — Condamnation de Lubomirski — Il se réfugie en Silésie. — Perspective de guerre civile. — Les alliés. — L'Empereur et l'électeur de Brandebourg. — Sobieski refuse la succession du rebelle. — Marysienka mandée à Varsovie. — Divorce projeté et soumission de Sobieski. — Nouvelles péripéties. — M. Zamoyski se ravise. — Le mariage secret. — Incertitude à ce sujet. — Les documents. — II. Les causes. — Un nouvel acteur du drame. — L'évêque de Béziers à Varsovie. — Démêlés avec Sobieski; entente avec la Reine. — Le guet-apens. — Une nuit de mai. — Intervention de la Reine. — Un prêtre accommodant. — — Mariés! — La colère de M. d'Arquien. — L'enterrement de M. Zamoyski. — Tentative de Marysienka sur Zamosc. — Mauvais accueil. — Le *matrimonio segreto* ébruité. — « Arrière la Sobkowa! » Fâcheuse campagne. — Le *rat d'église* et le *vieux soulier*. — Sobieski tenu à l'écart. — Détresse de l'armée royale. — Les officiers français. — Le comte de Guiches. — Désastre. — Triomphe de Lubomirski. — La « grande affaire » parait enterrée.

I

L'épreuve, pensera-t-on, avait quand même duré trop longtemps, et Marysienka s'était vue trahie par son tempérament. Cette dernière année de sa vie conjugale, avant le prochain mariage, fut terrible en effet. Plus de visiteurs au *Parc* qui la charmassent; plus de courses à Varsovie; les soins donnés à un malade pour toute distraction et la solitude assombrie encore par un nou-

veau deuil : l'enfant, abandonné tantôt pour les plaisirs de Paris, quittait, comme les autres, une mère qui ne savait pas l'aimer. Donc elle n'y avait pas tenu, croira-t-on, et avait risqué sa fortune en allant où le plaisir et l'amour l'appelaient à la fois. En effet, au mois d'avril 1665, elle était à Varsovie, où M. Sobieski, de plus en plus attiré et cajolé par Marie de Gonzague, faisait de fréquentes apparitions. Mais une défaillance de son esprit essentiellement et vigoureusement pratique n'y avait point conduit Marysienka.

De graves événements se passaient à ce moment dans la capitale. Cédant aux sollicitations impérieuses de la cour de France, la cour de Pologne prenait le parti d'en finir avec Lubomirski. En novembre 1664, le grand factieux était cité devant la Diète convertie en haute cour de justice, sous l'inculpation de haute trahison. Condamné par défaut à la peine de mort et à l'infamie, il se réfugiait en Silésie, s'y préparant une rentrée victorieuse, les armes à la main. C'était la guerre. Pour la soutenir, on restait avec une armée sans discipline et sans chef. La campagne de Moscovie l'avait bien prouvé. Le chef, à la fois habile et populaire, c'était lui, le condamné qu'il faudrait combattre! Pour recueillir son lourd héritage on n'avait que Sobieski, un homme d'avenir, croyait la Reine, mais de passé à peu près nul. Et voilà qu'il refusait! Il avait fait ses premières armes sous Lubomirski; c'était un ami, un parent. C'était surtout un Lubomirski. Le nom seul en imposait au fils du « parvenu ». Ne représentait-il pas aussi, ou

ne prétendait-il pas maintenant représenter un idéal, des principes, une foi commune? De quoi s'agissait-il au fond? D'assurer l'hérédité du trône et accessoirement de réformer le régime politique du pays, en faisant un large accroc à ses lois constitutionnelles. Donc de porter la main sur l'arche sainte, à laquelle tout bon gentilhomme croyait attachés l'honneur de son rang et la dignité de sa vie! Lubomirski dans ses manifestes, comme Sobieski dans ses lettres, parlaient sur le même ton de la *Bastille*. Le premier était sûr, avec cela, de révolutionner les taupinières du *liberum veto*. Et il trouverait aussi des alliés au dehors : l'Empereur ne manquerait pas cette occasion de faire échec à la politique française; l'électeur de Brandebourg traitait, disait-on, avec son voisin de Neubourg, lui offrant la couronne de Pologne, en échange de quelques territoires, dont s'arrondirait son domaine, qui s'arrondissait toujours! La partie était grosse à jouer, et le gain rien moins que certain. Enfin des influences féminines pesaient sur les décisions de *Céladon*. Sans que Marysienka eût à l'accuser d'infidélité, elle avait une demi-rivale : une cousine de M. Sobieski, « plus fine », au témoignage du marquis de Lumbres, que Marysienka, plus « malicieuse » et tout aussi experte dans son art. Or, cette cousine était une belle-sœur de Lubomirski!

Marie de Gonzague ne se tint pas pour battue. Elle croyait quand même avoir la carte maîtresse en main. Seulement, pour que ce gros atout pût compter, il ne fallait pas que Mme Zamoyska restât à Zamosc et y jouât

les épouses modèles. Un courrier prit donc la route du château avec un message si pressant, si impératif, que M. Zamoyski lui-même insista pour que sa femme se rendît à l'appel de sa « bonne maîtresse ». Et, quelques jours plus tard, la même chambre du palais de Varsovie qui avait vu la toilette nuptiale de Mme Zamoyska, servit de théâtre à une scène très différente : *Astrée* écoutant les discours enflammés de *Céladon* et lui parlant de divorce. M. Zamoyski allait mieux.

Mais consentirait-il à une séparation ? Oui, si la Reine l'y engageait. Marie de Gonzague triompha : elle tenait son homme. En effet, au sortir de la chambre fatale, M. Sobieski, résigné, ne demanda plus que quelques semaines de répit dont il avait besoin pour prendre ses mesures, tâter l'opinion publique et rallier ses amis. Lubomirski ne publiait-il pas que « nul ne voudrait se « déshonorer en s'appropriant les dépouilles d'un inno« cent » ! Une tournée en province s'imposait; mais Marysienka resterait à Varsovie; elle avait fait part de ses résolutions à M. Zamoyski, et il était consentant.

Brusquement tout changea encore. A peine arrivé à Zolkiew, M. Sobieski y recevait coup sur coup des nouvelles désagréables : le bruit de sa promotion aux charges de Lubomirski s'était répandu à Varsovie et y soulevait une désapprobation à peu près unanime. Or, il n'avait accepté que d'être grand maréchal, et s'était fait promettre le secret. Le bâton de général de camp (*hetman polny*) devait revenir à Czarniecki. On lui apprenait soudain que Czarniecki était mort, et qu'il en héritait

aussi. Au fond, il brûlait d'avoir une armée à commander, mais n'osait, partagé entre son désir et la honte de tant prendre. Comme tous les faibles et tous les indécis, il équivoquait, cherchant à gagner du temps. Et voici encore que M. Zamoyski se ravisait, la politique et la diplomatie intervenant très inopinément dans ses propres décisions. Avec tous les siens, il avait jusqu'à présent pris le parti de Lubomirski, sans imaginer, toutefois, que l'algarade de l'ex-grand maréchal pût aller aussi loin. L'affaire tournant décidément à la tragédie, l'idée de faire cause commune avec un fauteur de guerre civile effrayait le mari de Marysienka. Il n'avait rien de tragique dans le caractère et beaucoup de sincère patriotisme. Mais quel meilleur moyen de se raccommoder avec la cour, où on lui gardait rancune, qu'en commençant par Mme Zamoyska? Là-dessus, il faisait assaut de galanterie, prétendait se faire pardonner ses torts, ne soufflait mot de ses griefs et ne voulait plus qu'il fût question de se séparer.

Du coup, M. Sobieski déclara de son côté « vouloir « tout quitter ». S'il devait rester *Céladon* comme devant et *vivre dedans la vertu* par-dessus le marché, il ne se *déshonorerait* pas non plus pour rien! Il ne serait ni maréchal ni général. Et Marie de Gonzague ne sut plus où donner de la tête, ni son amie à quoi se résoudre. Un verre de trop vidé à Zamosc les tira d'embarras.

Ce fut le 7 avril 1665.

Quelques semaines plus tard, au courant du mois de mai, une nouvelle se répandit en Pologne et même en

Europe, qui, même au dix-septième siècle, avait de quoi surprendre et offenser les esprits les moins susceptibles : M. Sobieski et Mme Zamoyska étaient mariés ! Comment, déjà ? Mais c'est à peine si M. Zamoyski avait eu le temps d'être enterré ! Il ne l'était même pas encore. En Pologne, l'énormité des distances, l'embarras des communications, au printemps surtout, par des chemins défoncés, et la difficulté de réunir promptement les parents du défunt, imposaient habituellement des retards fort grands, qui augmentaient en proportion de l'importance du mort et de la cérémonie. Cette fois on attendit jusqu'aux premiers jours de juin. Et la veuve aurait pris les devants pour convoler en secondes noces ?

Les âmes bienveillantes se refusèrent à le croire, et en juillet la *Gazette de France* leur donna raison, en annonçant officiellement la cérémonie nuptiale et en la donnant comme accomplie le 6 *de ce mois*. C'était encore un peu tôt, mais déjà plus décent. Seulement, la première version continua de circuler et le jeune couple d'en recevoir l'injurieuse éclaboussure. Depuis, des documents ont vu le jour, qui ont paru décisifs, ou à peu près, aux meilleurs juges, dans le sens de la malveillance. Un agent de l'électeur de Brandebourg attaché à la personne de Lubomirski, Niemirycz, a raconté, en détail, la cérémonie du mariage secret, précédant le mariage officiel. Le ministre de France à Varsovie l'a mentionnée dans ses dépêches. Enfin, la correspondance même des accusés a paru apporter à l'accusation la plus irréfutable des preuves. Quelques jours après

l'enterrement de M. Zamoyski, et aux environs de Zamosc, il y eut une rencontre entre *Céladon* et *Astrée*; le lendemain, séparé encore de sa belle, *Céladon* écrivit; nous avons sa lettre, et elle commence ainsi :

« Ravissante petite épouse, la plus grande consola-
« tion de mon âme et de mon cœur. Ta beauté, ma
« chère dame, m'a enivré au point que je n'ai pu fermer
« les yeux de la nuit... »

Les lettres suivantes, postérieures de quelques jours seulement, sont aussi expressives : c'est bien un mari qui parle, très bourgeoisement entretenant sa femme de menus détails du ménage commun et très librement évoquant une nouvelle rencontre, où « il vengera *sur son petit raisin sec* toutes ses longues impatiences... ».

Les éditeurs de cette correspondance, M. Kluczyçki après M. Helcel, n'ont pas hésité, sur son témoignage, à passer condamnation. Dans une étude très serrée, qui fait partie de ses essais sur Jean-Casimir, M. Czermak s'est prononcé dans le même sens. Seul ou à peu près seul, le dernier biographe de Sobieski, M. Korzon, a résisté. Mais, encore une fois, son cas est spécial. *Il ne veut pas* que *Céladon* et *Astrée* aient été mariés secrètement, et, son siège fait, tous les moyens lui sont bons pour s'y maintenir. A plusieurs reprises et avec la plus grande précision, Sobieski mentionne la date de son mariage, en indiquant le 6 mai 1665. Il se trompe assurément. Dans une des lettres précédant le mariage officiel de juillet, l'époux adresse à l'épouse, en l'appelant *sa Rose*, cette phrase légèrement incongrue, mais très

explicite : « Quand je pense que l'heure du revoir est « toujours lointaine et que, pendant ce temps, *ça pousse, « ça pousse toujours dans la Rose...* » — Quoi? demande le bon M. Korzon. Je ne me charge pas de le lui dire devant mes lectrices, mais elles m'en dispenseront, sans doute. Quant au témoignage de l'envoyé français, M. Korzon le récuse péremptoirement : « Quel témoin « est-ce? Il n'a pas assisté à la cérémonie! il n'en « parle que par ouï-dire! Voyez sa dépêche du 3 juillet « 1665! » (*Heur et malheur*, p. 305.) Je prends l'original de la dépêche invoquée (*Aff. étr. de France, Pologne*. vol. 21, fol. 293), et j'y lis : « *Je fus appelé pour être « témoin de la cérémonie secrète de ce mariage* » (en mai).

A cela, il n'y a évidemment pas de remède, et l'auteur d'*Heur et malheur* pourrait m'en vouloir avec raison, si, après cette épreuve, j'essayais de le convaincre. Je n'y prétends d'aucune façon. Au surplus, je n'ai guère de nouveaux documents, ou du moins de plus probants, à produire au débat. Des lettres trouvées à Chantilly, et parlant du *matrimonio segreto :* elles ne sont que du père et de la mère de Mme Sobieska, lesquels ont dû, sans doute, être bien informés, mais pas mieux, assurément, que leur gendre. J'imagine volontiers qu'elles laisseront indifférent M. Korzon, et que la réputation de Marysienka, comme celle de son époux (car il paraît que c'est de leur réputation qu'il s'agit dans l'espèce, et la thèse de M. Korzon est pour la défendre), continueront à bénéficier au-

près de lui et auprès de quelques-uns de ses lecteurs d'une robuste et touchante incrédulité. Mais je ne saurais pour autant, et j'ajouterais pour si peu, priver mes lecteurs, à moi, d'un des plus piquants chapitres de leur histoire.

II

M. Sobieski trompa l'attente générale en n'accourant pas à Varsovie à la nouvelle de la mort du châtelain de Zamosc. Devant la réalisation devenue si facile et si proche de son rêve le plus cher, il éprouvait, sans doute, le recul instinctif, si fréquemment observé, des âmes irrésolues. Peut-être aussi trouvait-il qu'on en avait pris trop à l'aise avec lui. Comme tous les faibles, d'ailleurs, il subissait surtout l'influence du contact direct. L'éloignement l'aidait à se ressaisir. Il se terra en son château de Zolkiew, fit le mort, lui aussi, et, pendant quelques semaines, Marysienka put se croire deux fois veuve. A la fin du mois seulement, ayant réussi par son manège à se rendre plus désirable, il parut dans la capitale, et aussitôt le charme opéra à nouveau. Marysienka lui sembla d'ailleurs changée à son avantage : toujours belle sous ses voiles de deuil, jamais elle n'avait été d'humeur aussi douce et complaisante. Elle restait avec un maigre douaire, que lui dis-

putaient les héritiers de M. Zamoyski. Aussitôt il fut à ses pieds, voulut bien qu'on écrivît à ses parents pour demander leur consentement à un nouveau mariage, bien que cette précipitation lui répugnât un peu, se laissa proclamer grand maréchal et donna à entendre qu'il ne refuserait pas, un peu plus tard, l'autre moitié de l'héritage. Marie de Gonzague prit sur elle de faire auprès de M. et Mme d'Arquien la démarche dont, à ce moment, ni elle ni ses protégés ne croyaient pouvoir se dispenser.

Mais elle n'en avait pas fini avec ses déboires. A quelques jours de là, le nouveau grand maréchal portait un visage soucieux; des bruits alarmants circulaient dans la ville. Allait-il, lui aussi, tourner casaque? On lui brouillait les cartes, affirmait-il. Qui? Un partenaire nouveau avec lequel il fallait désormais compter.

Dès le mois de décembre précédent, on avait jugé en France que l'état de choses créé en Pologne par les mesures prises contre Lubomirski y réclamait un changement de représentation diplomatique. Le marquis de Lumbres était usé; ses allures prudentes et discrètes correspondaient mieux, d'ailleurs, à la manière de Mazarin. A cette heure, la politique française marchait d'un autre pas. Au mois de janvier 1665, le marquis recevait son congé, et son successeur, Pierre de Bonzy, évêque de Béziers, prenait le chemin de Varsovie.

Un tout autre homme : jeune, bien fait de sa per-

sonne, esprit vif, caractère résolu, verbe haut et toute la désinvolture d'un prélat mondain. Il arrivait sans parti pris, décidé à tout voir par lui-même et à tout juger en conséquence. La figure de Sobieski ne lui revint pas, et l'agent des princes, Caillet, le confirma dans son impression. Le futur mari de Mme Zamoyska était un homme « nonchalant et plus appliqué à ses « plaisirs que curieux de s'avancer ». Des Noyers ajouta : « irrésolu et, avec une teinte de républicanisme, dési- « reux de s'attirer l'amitié de la noblesse en lui complai- « sant ». Et ses aptitudes militaires? Réponse encore plus déconcertante : « Du courage, mais aucune entente « de la guerre. Savoir nul; n'a jamais servi qu'en Po- « logne (1). » L'ambassadeur se récria : un homme, cela, à opposer à Lubomirski? Jamais de la vie! Quelle caution avait-on, au surplus, de sa fidélité? Son mariage projeté? Mais il avait tout récemment nourri d'autres projets! On en savait quelque chose en France. Et maintenant encore il y avait une fille du duc de Courlande sur le tapis. On allait à de nouvelles déceptions et à de nouvelles pertes de temps. La France en était lasse, et l'heure avait sonné d'une action décisive et prompte. Un corps de quatre mille Suédois allait débarquer à Dantzig, et le prince de Condé lui-même en prendrait le commandement. Il venait de l'annoncer à la reine de Pologne en des termes qui témoignent de sa propre résolution. Il se disait — l'original est éga-

(1) Lettre de des Noyers à Condé du 27 janvier, et lettre de Caillet au même du 3 avril 1665. (Archives de Chantilly.)

lement à Chantilly — « heureux de hasarder sa vie « pour reconnaître de quelque façon les obligations qu'il « avait » à cette souveraine; persuadé aussi « qu'un « autre pourrait avoir plus de capacité et d'expérience, « mais non pas autant de passion, de zèle et d'intérêt à « terminer cette affaire ». Mais quoi? La Reine elle-même semblait revenir à ses anciennes hésitations! Le spectre de la guerre civile l'effrayait encore! Tout cela, c'était l'école de ce malheureux Sobieski!

Le bouillant évêque ne tarda pas à être mieux renseigné. Marie de Gonzague n'avait pas peur des fantômes. D'occultes influences s'agitaient bien dans l'ombre autour d'elle, comme autour de son mari, mais venaient d'êtres vivants, en chair et en os. C'étaient les confesseurs de Leurs Majestés, et surtout leurs astrologues. Les uns à la dévotion de l'Empereur, les autres aux gages de Lubomirski. Le Roi, un peu sceptique à l'égard du *grand œuvre*, se laissait flatter pourtant par tel horoscope, qui lui promettait deux épouses, une veuve et une fille, et lui garantissait le concours des puissances célestes contre l'extinction de sa dynastie. La Reine, toujours inclinée à l'indifférence en matière de religion, gardait la foi du charbonnier pour les mystères d'Hermès. Or, Hermès, précisément, n'augurait rien de bon de ce que l'on tenterait cette année contre M. Lubomirski. « Les directions et révolutions « de l'ex-maréchal lui rendaient présentement favora-« ble une grande dame, qui ne le serait plus au mois « de janvier de l'année suivante. »

Apparemment quand le rebelle aurait terminé ses préparatifs.

Ainsi prévenue, la pauvre Marie de Gonzague croyait à son tour devoir gagner du temps et, pour y réussir, n'imaginait rien de mieux que de négocier avec l'homme qu'elle venait de faire condamner, en lui offrant la restitution des charges dont elle venait d'imposer l'acceptation à Sobieski ! Celui-ci avait vent de la chose et, ne sachant à qui s'en prendre, accusait Bonzy Il s'emportait, jusqu'à « battre des pieds » en présence de la Reine !

On finit par s'expliquer, et les entretiens qu'il eut avec l' « homme nonchalant » firent revenir l'évêque de ses préventions. A tout prendre, c'était encore le meilleur choix qu'on pût faire. Seulement, il ne fallait pas que les étoiles missent la tête de la Reine à l'envers. On leur apprendrait à parler. Un heureux hasard voulait que l'astrologue le plus en faveur auprès de Leurs Majestés Polonaises fût un nommé Morin, originaire de Béziers. Le pasteur se promit de mander l'ouaille à son tribunal et prit sur lui de reviser ses horoscopes : du jour au lendemain, les astres changeraient de langage, les « directions et revolutions » prendraient des chemins de traverse; la grande dame se brouillerait avec son protégé beaucoup plus tôt qu'elle ne pensait, et Marie de Gonzague ne songerait plus qu'à suivre ces indications propices.

Mais, en attendant, M. Sobieski gardait un air sombre, et, de Chantilly, Condé se disait averti que la

princesse de Courlande avait toujours des chances. C'eût été folie que de se mettre en route avec un équipage aussi mal attelé. L'attelage valait ce qu'il valait; du moins convenait-il qu'on eût les rênes en main. On consulta *Astrée*. Pouvait-elle répondre de *Céladon?* Oui, si on lui répondait qu'il l'épouserait, et non sa princesse. Elle-même demeurait fort soucieuse de ce côté. Elle avait bien la parole de son amant, mais elle était à cette heure la veuve la plus calomniée et la plus outragée de Pologne. On allait jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné M. Zamoyski! On l'appelait *Clytemnestre*. Et Sobieski en souffrait. L'humeur chagrine qu'on lui voyait en venait pour une bonne part. Qu'en adviendrait-il dans un an? Car certainement il ne voudrait pas se marier avant. Elle le savait trop respectueux des convenances, trop soucieux du *qu'en dira-t-on*.

Ici Marie de Gonzague eut un sourire, dont l'évêque de Béziers n'eut pas de peine à interpréter le sens. Entre cette demi-Italienne et ce demi-Romain l'entente ne fut pas longue à s'établir, ni la mise en scene à être imaginée, où M. Sobieski laisserait ses scrupules. Guet-apens comme pour Lubomirski, moins le bourreau. Le dénouement serait de comédie cette fois. Ayant eu sa leçon, *Astrée* évita *Céladon* pendant huit jours, puis le reçut à la nuit tombante dans la chambre qu'elle occupait au *palais du Jardin* (plus tard palais Casimir), résidence royale. C'était la mi-mai; les fenêtres s'ouvraient sur un parc, rempli de parfums et de chants d'oiseaux amoureux. On devine le reste. Marie de

Gonzague fit, au bon moment, une entrée à sensation.

Surprise et colère bien jouée, explosion de reproches, et les grands mots : scandale, outrage à Dieu et crime de lèse-majesté!

Sobieski s'effondra. Ce grand homme, qui fut aussi un homme très fin, ne se dépouilla jamais de certaines naïvetés. On l'accabla, le chapitra et le sermonna; on lui parla honneur, religion et réparation nécessaire. Il se rendit. Il était onze heures du soir. A minuit, un prêtre fit son apparition; le confesseur du Roi, peut-être, Cieciszewski, dont l'abbé Paulmier, un futur agent des Longueville en Pologne, nous a laissé ce joli portrait : « Un homme plein d'intrigues, pour lesquelles « la feue Reine l'avait fait chasser par deux fois; « ...renommé encore pour avoir toujours en cave le « meilleur vin, de bons ducats en bourse et de bons « chevaux à l'écurie, et remarqué encore pour ne mar- « cher point par la campagne que bien monté avec « grands pistolets à l'arçon de la selle et le sabre au « côté. » Un quart d'heure plus tard, Sobieski quittait le château, tout étourdi de son aventure et marié plus ou moins régulièrement (1).

Maintenant on le tenait pour de bon. Il appartenait corps et âme, comme l'avait prétendu Marie de

(1) J'adopte la version de Niemirycz, reproduite par M. Czermak, d'après les archives de Berlin, et confirmée par les documents de Chantilly, qui lui étaient inconnus. La complicité de l'évêque de Béziers, niée plus tard par l'ambassadeur, au moins en ce qui concerne la préparation du guet-apens, a été formellement dénoncée par Marysienka elle-même dans les lettres qu'elle écrivit à ses parents.

Gonzague, ... à qui? A tous les confidents d'abord de ces mystérieuses épousailles, dont le secret, s'il était publié, ameuterait contre lui toute la Pologne. Et, docile en effet, il quittait Varsovie, quelques jours après, pour rejoindre l'armée et entrer en campagne contre Lubomirski, pendant que Mme Sobieska s'acheminait du côté de Zamosc. Il fallait songer en effet à enterrer M. Zamoyski.

Au même moment, M. et Mme d'Arquien recevaient à Paris la demande en mariage qui leur avait été adressée en avril, et, d'un commun accord, rédigeaient une réponse — déclinatoire. M. d'Arquien arguait de la promesse qu'il avait faite à sa fille de la rappeler auprès de lui au cas où elle deviendrait veuve, et de ne jamais consentir pour elle à un second établissement dans un pays où elle ne pouvait espérer « ni bien ni santé ». « Elle avait assez d'obligation à Dieu de l'avoir délivrée « d'un mari dont elle avait eu si peu à se louer par « l'incommodité qu'elle en recevait et qu'il se donnait « à lui-même. » Mme d'Arquien était moins catégorique : si la reine de Pologne pouvait être immortelle, l'inclination de la mère de Marysienka serait « d'immoler » une seconde fois sa fille au service d'une si grande souveraine; « mais sy le malheur voulait qu'elle « vint à ly manquer et se trouver femme d'un homme « dont le courage et les employs ly rende la vie sy peu « assurée, elle se pourrait trouver pour la seconde « fois dans la condition où elle est à présent ». Bref, Mme d'Arquien aurait désiré pour sa fille un « héta-

« blyssement, où il se trouve du solide et non pas « toujours de la peur et de la peine pour cete petite « veuve ».

Et M. Sobieski ne lui inspirait pas confiance à ce point de vue; l'instinct maternel n'avait, chez elle, rien de prophétique.

Les braves parents ne surent qu'en juin l'événement du *palais du Jardin*. M. le marquis se fâcha tout rouge. Comme je dois à mes lecteurs une justification, je vais reproduire la lettre par laquelle il se crut obligé de témoigner à la reine de Pologne sa surprise et son indignation. M. Korzon m'excusera : je l'ai mis hors de cause. Le document porte la date du 12 juin 1665.

« Je puis dire à Votre Majesté que rien au monde ne « m'a tant surpris que celle qu'Elle m'a fait l'honneur « de m'écrire du 15 du mois passé, si différente de celle « dont peu de jours auparavant Elle m'avait honoré, « par laquelle Votre Majesté, Madame, avait eu la bonté « de me faire savoir le veuvage de ma fille et la néces- « sité de se remarier à une personne puissante, comme « celle de M. Sobieski, en faveur duquel Votre Majesté « demandait mon consentement... Et par celle-ci, Ma- « dame (et au même temps que M. le duc d'Anghien, « de la part de Votre Majesté et de la sienne, a désiré « de moi d'en écouter seulement la proposition, étant « inouï de parler de se remarier un mois après que l'on « est veuve), Votre Majesté m'apprend qu'*Elle l'a rema- « riée secrètement* (au su néanmoins de tout le monde), « et qu'elle s'est servie (à ce qu'elle me fait l'honneur

« de me dire) du pouvoir que je lui avais donné d'en « disposer, ce qui fait que je supplie très humblement « Votre Majesté de me pardonner si je lui dis que la « tendresse que j'avais pour ma fille me fit envoyer, il y « a sept ans, mon consentement pour la marier à M. de « Zamoyski ; mais, après avoir su d'elle le peu de satis« faction qu'elle y recevait, je pris la résolution, si son « mari mourait, de la retirer dans son pays natal, espé« rant de la justice de Votre Majesté qu'Elle me laisse« rait user pleinement du pouvoir qu'ont les pères sur « leurs enfants (par toutes les lois divines et humaines). « Mais à présent, Madame, que Votre Majesté me mande « qu'Elle en a disposé à sa volonté et sans mon consen« tement (qu'Elle a jugé, par conséquent, inutile), le « respect que je dois à une si grande Reine (comme « Votre Majesté Madame) m'empêche d'en dire mes sen« timents et ne me laisse pour jamais que le souvenir « de la faute de Mme de Zamoyska. C'est tout ce que « peut dire à Votre Majesté, Madame, celui qui sera « toute sa vie, avec un profond respect, etc. »

Ni Marie de Gonzague, du reste, ni les nouveaux mariés ne prirent très au sérieux cette véhémente protestation. Le duc d'Anguien assurait, par la même poste, que le marquis se calmerait promptement. « Il faudrait qu'il fût fou. » Quant à Mme d'Arquien, elle ne disait plus mot. Elle avait pris des renseignements sur les charges récemment conférées à M. Sobieski, et trouvait apparemment le « hétablyssement » suffisant.

. . . .

III

L'enterrement de M. Zamoyski était une grosse affaire, et Marysienka se croyait appelée à y jouer un rôle qui ne serait pas seulement de décence ou de sentiment. La possession de Zamosc présentait une importance stratégique et surtout politique assez considérable. On supposait que Lubomirski chercherait à s'en emparer. Des parents à lui s'y trouvaient déjà, des collatéraux de M. Zamoyski revendiquant l'héritage du défunt. Il était urgent d'y mettre une garnison qui fût à la dévotion du parti de la cour. Mais les troupes de la République n'avaient pas libre accès chez des particuliers. En pareille circonstance, la seule ressource était d'en appeler au droit dont les particuliers eux-mêmes usaient en matière de possession contestée, et dont Mickiewicz a évoqué si merveilleusement le souvenir dans le poème de *M. Thadée*. Cela s'appelait faire un *zajazd*. On mettait à cheval ses serviteurs, ses amis, sa milice domestique si on en possédait une, et c'était le cas dans la plupart des grandes maison polonaises, et on envahissait le domaine, au prix d'une bataille parfois. Mme Zamoyska avait aussi quelque chose à revendiquer à Zamosc : la garantie de son douaire, ses meubles. On lui donna une compagnie d'infanterie comme escorte. Troupe de la République, cette compagnie? Oui, mais

relevant du commandement de M. Sobieski, partie intéressée lui-même. Ç'avait été un des motifs pour Marie de Gonzague de hâter le mariage de sa pupille. Le public devait, il est vrai, ignorer ce mariage, mais on s'expliquerait plus tard. En attendant, Marysienka serait dans la place, son mari ayant mission de réunir une troupe plus nombreuse dans le voisinage, et de prêter main-forte, au besoin, à sa femme.

Le plan avorta misérablement. Un messager de Marysienka, chargé d'annoncer à Zamosc son arrivée, commença par y trouver un fâcheux accueil. Une sœur du défunt, la princesse Wisniowieçka, le reçut avec ces mots :

« Votre maîtresse ne nous a pas invités à ses noces ; nous ne l'invitons pas à l'enterrement. »

Le *matrimonio segreto* était ébruité.

En se présentant quand même aux abords du château, Marysienka vit les portes fermées, et, chose plus grave, une foule d'apparence hostile lui barrant le chemin. Toute la ville était dehors. Bravement, elle engagea un colloque :

— C'est ainsi que vous recevez votre maîtresse !

Une voix s'éleva :

— Telle maîtresse, telle réception !

— Sais-tu à qui tu parles?

— Oui, à Mme Sobieska !

Elle avait quitté sa voiture; elle y remonta précipitamment et s'éloigna, poursuivie par ce cri, qui la fit pâlir de colère :

— Arrière, la *Sobkowa !*

Sobkowa voulait dire : femme de *Sobek*, et *Sobek* était le sobriquet que les malveillants infligeaient au futur libérateur de Vienne, en travestissant son nom par un jeu de mots injurieux. *Sobek*, en polonais, est le synonyme d'*égoïste*.

Elle essaya encore de prendre quartier dans une des fermes voisines, parlementa, déchira de rage son justaucorps, au témoignage d'un chroniqueur, puis se résigna à battre en retraite.

Sobieski n'avait pas paru; elle ne le retrouva que sur la route de Varsovie, très amoureux, mais très incapable de venger cette défaite. D'une manière générale, rien dans la campagne qui s'ouvrait n'annonça encore en lui l'homme qu'il serait un jour. Des causes diverses conspirèrent, à vrai dire, pour paralyser son essor : la situation d'abord que lui créait ce mariage inavouable, peu fait pour augmenter son prestige et son autorité; puis un reste de défiance chez le *Rat d'église ;* c'est ainsi que lui et Marysienka désignaient irrespectueusement l'évêque de Béziers; et enfin le même fonds toujours de versatilité chez la *Girouette*. Marie de Gonzague aimait trop, décidément, la politique et la diplomatie. Elle avait négocié jadis les armes à la main en combattant les Suédois; elle voulait continuer le même jeu, et Sobieski trop puissant et trop entreprenant lui ôtait la possibilité de traiter avec Lubomirski. Le mari de Marysienka n'eut pas seulement la bride au cou, mais des entraves aux pieds. « On m'appelle chef de parti,

« écrivait-il à sa femme, c'est une dérision! » Il ajoutait : « Je n'en puis davantage. »

Le résultat fut désastreux. En France, à Chantilly comme à Versailles, car Versailles commençait déjà, on jeta feu et flamme comme par le passé. On négocia avec la Hollande l'ouverture de ses canaux pour le passage d'un corps de troupes à destination de la Baltique. On envoya Pomponne après Terlon à Stockholm pour obtenir le renouvellement des engagements consentis trois années auparavant. Marie de Gonzague ne cessait de réclamer de l'argent. « Le royaume de Pologne est à vendre ! » criait-elle à de Bonzy.

— On peut en être persuadé, répondait l'évêque; mais il y a difficulté sur le prix et incertitude sur la livraison de la marchandise.

On trouva à Chantilly et même à Versailles qu'il n'était pas assez accommodant. Des Noyers écrivait de son côté à Chantilly :

« La Reine se réjouit fort, quand elle voit dans les « gazettes tant de millions que M. Colbert fait venir « dans les coffres du Roi; si nous n'en avons quelques-« uns, nous sommes perdus. Elle a une très grande « honte de *Lui* être (à Louis XIV) si importune; mais « l'extrémité où l'on est et l'opinion que ce sera un degré « pour *Lui* acquérir la monarchie universelle lui don-« nent espérance qu'*Il* continuera à ne point se lasser. »

Condé porta la lettre à Versailles, l'évocation de la « monarchie universelle » eut l'effet attendu, et on se saigna encore d'un million.

En septembre 1665, la mort du roi d'Espagne menaça d'arrêter les frais de ce côté. On allait avoir bien d'autres soucis! Mais en novembre le Roi fit venir Condé à son coucher et, lui parlant sans témoins, déclara que, « quel« ques affaires qui pussent survenir, il préférait celle « de Pologne aux autres ». On arriverait à « vaincre « l'impossible ».

L'impossible résista. La Suède elle-même se défendit contre l'habileté de M. de Pomponne. Elle avait eu trop de loisir, depuis trois ans, pour méditer sur le danger d'une nouvelle invasion en Pologne. La dernière lui valait de fâcheux démêlés avec le Danemark, dont la Pologne était devenue l'alliée. Or elle apprenait qu'il s'agissait de comprendre le Danemark dans la ligue franco-hollandaise contre l'Angleterre! Chacun pour soi alors! Et en février 1666 on eut nouvelle à Versailles d'un traité anglo-suédois, qui venait d'être signé à Londres!

Plus de troupes suédoises à espérer! Plus d'accès même à la Baltique. N'importe! le Roi « n'en voulait pas démordre », demeurait attaché à « son affaire de Pologne » avec « la même sincérité de passion », retenait Condé tard dans la nuit auprès de son lit pour l'en entretenir. On se rabattit sur « les voies de douceur ». On interrogea à nouveau Bonzy sur « le prix de la marchandise ». Trois millions pourraient-ils suffire?

Hélas! en Pologne même la « marchandise » se dérobait. Pendant toute l'année 1665 et toute l'année suivante ce ne furent, entre le camp royal et le camp du grand rebelle, que marches et contremarches, sans autre

but apparent que le gain du temps, l'attente d'une circonstance heureuse qui permît aux belligérants de s'accommoder sans en découdre. Lubomirski répugnait à une rencontre, qui serait une lutte fratricide, et l'armée royale, mal équipée, plus mal commandée, n'était guère en état de la soutenir. Le commandant en chef, c'était le vieux Potoçki, soldat jadis vaillant, mais toujours malheureux et usé maintenant, presque tombé en enfance. Sobieski et Marysienka l'appelaient : *le vieux soulier*. Tout allait à la débandade. Des étrangers voyaient cela, de brillants officiers français que l'espoir de combattre sous les ordres du vainqueur de Nordlingue avait attirés, un Comminges, un Mailly, un Saint-Germain, le comte de Guiche, que son ami de Vardes venait de trahir en livrant sa correspondance avec Madame, et qui cherchait là une mort glorieuse.

Le 9 juillet 1666, le correspondant parisien de des Noyers, Bouillaud, lui écrivait : « L'on connaît que le « dessein de Madame était de ruiner La Vallière, afin « que le Roi devînt amoureux d'elle, ce qui n'ayant pas « réussi, elle sourit au comte de Guiche et lui dit qu'il « y avait quarante seigneurs qu'elle estimait chacun plus « qu'elle n'estimait le Roi, ce qui donna la hardiesse au « comte de Guiche de lui faire l'amour. » (Aff. étr.)

Ces hommes, qui avaient fait la guerre avec Condé ou avec Turenne, haussaient les épaules à ce spectacle nouveau pour eux. Sobieski en pleura de rage parfois. Il ne pouvait rien, n'était écouté en rien, ne commandait nulle part.

En juillet 1666 on se décida enfin à se battre, et ce ne fut pas un bulletin de victoire qui parvint à Chantilly et à Versailles. Prenant en personne le commandement et s'engageant imprudemment dans un passage difficile, le roi Jean-Casimir faisait tailler en pièces ses dragons ; quatre mille hommes de ses meilleures troupes et près de deux cents officiers restaient sur le carreau. Le comte de Saint-Germain fut retrouvé le lendemain parmi les morts.

Lubomirski ne poursuivit pas, il est vrai, son avantage. Il n'y avait décidément pas en lui l'étoffe d'un Cromwell, comme on le supposait parfois en France. Il préféra négocier encore. Ses conditions étaient dures. On perdit un mois à les discuter, puis les ressources s'épuisant, « le jour de la fin de l'argent », comme l'écrivit Bonzy, on se rendit.

Comme effaré et honteux de sa victoire, le vainqueur consentit bien à faire amende honorable devant le vaincu, et la légende veut qu'on ait écarté les toiles de la tente royale, au moment où il mettait genou en terre. Sobieski était là, et on a cru voir encore que, faisant le tour des assistants, ses compagnons d'armes d'autrefois, ses subordonnés pour la plupart, comme le nouveau grand maréchal lui-même, le rebelle, le chef déchu s'arrêtait devant son rival, étendait la main et la posait sur sa tête, en un geste moitié de pardon, moitié de reproche, puis s'éloignait sans mot dire. Il acceptait sa déchéance ; mais il avait stipulé qu'on ne reparlerait plus de la « grande affaire ». Ainsi le Roi sur-

vivait, mais la royauté était morte. Quant à la « grande affaire », si bien enterrée qu'elle parût aussi, on devait quand même s'en occuper encore. La Pologne a toujours été, depuis cette époque, un pays de revenants.

CHAPITRE VII

BATAILLE D'INTÉRÊTS, QUERELLE D'AMOUR

I. Le roman survivant au mariage. — Marivaudage avant Marivaux. Autre querelle d'amour. — Marysienka et l'évêque de Béziers. — Le « service ». — Le *coussinet* de Monseigneur. — Bataille de dames. — D'Arquien contre de Mailly. — Le foyer. — II. Nouvelle séparation. — La « grande affaire » recommence. — On traite encore avec Lubomirski. — Nouvelle trahison. — Mort du traître. — Espérances réveillées. — Condé va revêtir le costume polonais. — « Les résolutions héroïques. » — Campagnes projetées sur le Rhin et sur la Vistule. — Déception. — On reste sur le Rhin. — Mort de Marie de Gonzague. — III. Projets nouveaux. — Combinaison macabre. — Revirement dans la politique française. — Condé renonce à la Pologne. — L'ombre de Mazarin. — L'élève rentre sous la férule du maître. — Les passages du Rhin. — La candidature de Neubourg. — IV. Abdication de Jean-Casimir. — Son séjour en France. — Marie Mignot. — Mort du Roi. — L'épitaphe de Coulange. — Défaite de la politique française en Pologne. — V. Ses causes. — Le *coussinet* voyageur. — Les rivales de Marysienka. — Son départ pour la France. — Les adieux. — Le « duel » de Monseigneur. — Désespoir de Sobieski. — Silence de l'absente. — Maladie de l'abandonné. — A l'article de la mort. — Guérison. — La victoire de Podhaïce. — Sur le seuil de l'immortalité. — Nouvelles tristesses. — L'époux et l'amant. — Naissance d'un fils. — Querelles domestiques. — Intervention de M. d'Arquien. — Déboires de Marysienka à Paris. — Défection de l'évêque de Béziers. — Triomphe de Mme Denhof. — Le retour. — Une parenthèse. — La fidélité de M. Sobieski. — Une demoiselle d'honneur cosmopolite. — Mlle de Villeneuve. — VI. Rencontre à Dantzig. — Humeur maussade de Marysienka. — Revanche espérée en Pologne et déception. — L'évêque de Béziers chassé de Varsovie. — Ruine du parti français.

I

Le mariage, communément, est une fin pour les romans, du moins quand c'est le héros du roman qui devient le mari. Le roman de Mme Zamoyska fait exception à la règle. Dans la campagne de 1665-1666 contre Lubomirski, Sobieski n'a brillé ni comme soldat ni comme diplomate; il a pris sa revanche comme amant Tout à fait supérieur et charmant sous cet aspect, avec seulement un peu d'excessive et gauche exubérance, résultat d'une imitation trop maladroitement fervente de ses modèles. Les heures de séparation lui faisaient supporter « cent bourreaux par minute », lui « plongeaient mille poignards dans le cœur », lui infligaient « mille millions de tourments ». L'image de l'absente « le brûlait et le convertissait en cendres ». Il oubliait parfois la leçon, heureusement, et plus simplement souhaitait « de se convertir en puce, non pour « incommoder, certes, un corps si joli et si délicat, mais « pour séjourner, sous ce déguisement discret, dans son « adorable intimité ». Mais peut-être était-ce encore Rabelais qui le hantait alors, après Mlle de Scudéri. L'auteur de *Gargantua* a eu de nombreux et assidus lecteurs en Pologne. Il est regrettable en tout cas que, naturelles ou empruntées, ces fantaisies d'imagination

aient engagé l'éditeur de sa correspondance à de trop nombreuses coupures.

Astrée lui donnait la réplique, très gentiment parfois, mais plus souvent de façon maussade, tenant mal le rôle et y forçant évidemment son talent. Elle lui envoyait un bracelet de ses cheveux, « le plus joli du monde », copiait des chansons destinées à égayer ses veillées sous la tente, se déclarait « triste à en mourir » et déjà enlaidie par le chagrin, au point d'en être méconnaissable, à quoi il répondait héroïquement : « C'est la moindre des choses; les qualités de votre âme, « seules, m'ont engagé. » Mais elle ajoutait qu'elle était malade « et qu'il allait bientôt devenir veuf ». Là-dessus il interrogeait le chevalier de Comminges, porteur de ces funèbres nouvelles, et en recevait cette réponse : « Jamais « Mme la Maréchale n'a été plus gaie et aussi appliquée « à se divertir. » Toujours naïf, il réclamait des explications, et s'enferrait sur la parade coutumière des grandes coquettes en détresse : Marysienka était jalouse; elle avait découvert à Varsovie un coffret appartenant à son mari, avec une serrure à secret qui devait protéger de bien coupables mystères! Vite, il envoyait la clef, et recevait par le retour du courrier une nouvelle estocade : c'était maintenant une soubrette, qui, après le départ de *Céladon,* avait pris des allures offensantes et significatives. Il se désolait. « Ne pouvait-elle chasser « cette fille? »

Jaloux, il l'était lui-même, mais à sa façon : « Je « voudrais absorber en moi toutes vos pensées, tous

« vos regards, tous vos entretiens, pour être seul à en « jouir. » Il avait aussi ses inquiétudes, mais plus sincères : « Le vrai amour est plein de crainte. » Et plus justifiées, hélas! Ne racontait-on pas qu'il avait surpris sa femme en flagrant délit avec un parent à lui, Radziejowski, et qu'il l'avait battue! La battre? L'idée seule le faisait frémir. Tout au plus avait-il reproché à l'aimée quelques imprudences, des familiarités excessives avec ses domestiques français. On en avait vu qui se vautraient sur ses matelas! Mais jamais un vil soupçon n'était entré dans son âme!

Le pauvre cher amoureux! A ce moment même Varsovie et Paris, Versailles et Chantilly se divertissaient au bruit d'une autre querelle d'amour, dont Mme Sobieska était encore l'héroïne, mais dont il n'était pas le héros.

Ayant eu la prétention de gouverner la reine de Pologne et y ayant réussi en partie, M. de Bonzy ne s'était pas cru dispensé pourtant d'écouter ses conseils. Il avait entendu M. de Lionne la comparer à Catherine de Médicis, et, après quelques semaines de séjour en Pologne, il trouvait de la justesse au compliment. Or, un des premiers conseils qu'il en eût reçus était de se procurer « une confiance entière » avec deux dames, dont l'influence se balançait dans les intrigues de cour. « Le service l'exigeait. » J'ai nommé une de ces dames, en parlant du mariage de Mlle de Mailly avec le chancelier de Lithuanie, Paç; dans l'autre on a deviné Marysienka. Il eut des scrupules : « Ces personnages con-

« venaient mieux à un ambassadeur qu'à un évêque. » Mais il considéra « qu'étant présentement un peu plus « l'un que l'autre, il lui appartenait de suivre les « maximes les plus conformes à son ministère temporel ». Et la fin de ce combat intérieur fut telle que les dépêches de l'ambassadeur provoquèrent bientôt des commentaires malicieux dans le cabinet du ministre, et même plus haut. Le sémillant prélat protesta : « Ce « qu'il en faisait n'était que *pour le service*. Sans doute « il n'avait que trop sujet de rendre compte à Dieu de « sa vie; mais, si ce n'était que de Pologne, il serait « aussi grand saint qu'il était d'ailleurs un grand pé- « cheur. » De Lionne sourit et répliqua : « Ce n'est pas « moi, c'est le plus grand seigneur du royaume qui a « été malicieux, lequel entendant souvent parler de la « personne en question dans vos dépêches, il lui échappa « de dire en riant que vous pouviez bien y avoir jeté « votre coussinet. La chose serait vraie, d'ailleurs, que « je ne vous en estimerais pas un grain de moins. »

La « personne en question », c'était Marysienka, qui, après une lutte retentissante, l'emportait décidément, l'ambassadeur ayant échoué dans son premier dessein de tenir personnellement la balance égale entre les deux rivales. De Versailles et de Chantilly surtout on avait suivi avec un grand intérêt les péripéties du combat, et on s'alarma un peu du résultat. Les Paç étaient gens à ménager. La vertu de Mme Sobieska trouvant aujourd'hui en Pologne plus de défenseurs qu'elle n'en posséda alors, ma sincérité a besoin sans

doute d'être défendue encore par quelques documents. Je les emprunte aux archives de Chantilly et à la correspondance du grand Condé avec des Noyers :

« Chantilly, 30 avril 1666.

« M. de Mailly (un frère de la chancelière) s'en re-
« tourne dans peu en Pologne, fort mal satisfait du Roi
« et des ministres, à cause, à ce qu'il dit, qu'on ne l'a
« pas traité avec une entière confiance. Il n'est pas
« content non plus de moi ni de mon fils, à ce qu'on me
« dit, par la même raison. Il dit aussi qu'il ne l'est pas
« de la Reine (de Pologne) parce qu'elle ne récompense
« pas MM. Paç selon leur mérite, et de M. de Béziers,
« parce qu'il procure des présents à Mme la grande
« maréchale, dont il dit qu'il est amoureux, et qu'il n'en
« a pas procuré de même à Mme la chancelière... »

« Chantilly, 3 septembre 1666.

« J'apprends par votre billet du 6 août que la Reine
« continue à n'être pas satisfaite de l'ambassadeur. Elle
« appréhende que le trop grand attachement qu'il a
« pour la grande maréchale ne porte préjudice aux
« affaires... »

« Chantilly, 10 septembre 1666.

« Je ne suis pas moins embarrassé que je l'étais les
« deux derniers ordinaires de ce que je dois faire sur
« tout ce que la Reine m'a mandé de l'amour de l'am-
« bassadeur, la jalousie qu'il peut donner à la maison

« des Paç et enfin l'embarras que cela peut faire, soit « en Pologne, soit ici. Je vois peu de remèdes à y « apporter de deçà, le Roi ayant une extrême confiance « en lui, et les ministres l'aimant fort... »

« Chantilly, 24 septembre 1666.

« J'appréhende beaucoup que ces petites querelles de « dames, qui se renouvellent, ne produisent un méchant « effet. Je veux croire que la Reine... aura employé son « autorité et le crédit qu'elle a sur la grande maréchale « pour l'obliger à rendre ces lettres, dont Mme Paç se « plaint, et qu'ensuite elle les aura réconciliées. Je crois « que Sa Majesté ne peut rien faire qui soit plus impor- « tant dans la rencontre des affaires présentes. »

Ainsi la faiblesse de M. de Bonzy pour Marysienka était allée jusqu'à lui livrer les lettres de sa rivale! J'ignore l'usage que la chère créature prétendait en faire; mais d'autres renseignements, infiniment précis, sur lesquels j'aurai à revenir, ne peuvent me laisser aucun doute sur le sort qu'elle faisait à M. Sobieski. On ne me soupçonnera pas, d'ailleurs, de vouloir pimenter mon récit au dépens des choses que je respecte autant que personne. Mais la vérité est une autre chose également respectable, les évêques se suivent et ne se ressemblent pas, à deux siècles de distance surtout, et il est certain qu'en 1666 le *coussinet* de M. de Bonzy était là où Louis XIV croyait l'avoir aperçu.

Et cependant le trop confiant successeur de M. Zamoyski disputait subtilement avec l'ex-Palatine de San-

domir sur la qualité de la tendresse qu'elle lui témoignait. Il imaginait vraiment n'avoir à y reprendre qu'un excès de tiédeur conjugale : « Foin de ces amours « matrimoniales qui se convertissent en amitié au bout « de trois mois. Vous n'êtes pas Baucis ; je ne veux pas « être Philémon. *Celadon* je suis, comme par le passé, « *Orondate* ou *Sylvandre,* à votre choix, amant passionné « comme au premier jour! »

— On m'appelle simplement Mme Sobieska, répondait-elle.

Au fait, ils étaient mariés, et publiquement même, depuis le 6 juillet 1665. Le Roi avait « fait le festin des noces », et le bal qui suivait avait duré toute la nuit. Seulement le résident de l'Empereur, Meyerberg, ne s'était pas gêné pour appeler la cérémonie : « Une « comédie entre gens mariés depuis longtemps. » Et, comme au lendemain des autres noces mystérieuses, on avait dû se séparer aussitôt. La campagne contre Lubomirski commençait pour de bon.

« Belle combinaison! » se lamentait l'époux. « On « ne nous a pas laissé de repos que nous ne fussions « mariés, et maintenant que nous le sommes, on veut « nous séparer de corps. » La séparation devait durer longtemps. Quelques jours encore passés ensemble à Varsovie à la fin d'août, entre deux manœuvres, puis rien que de brèves rencontres en des gîtes inhospitaliers : auberge sordide ou grange avoisinant un château incendié. En septembre, Marysienka fit cinquante lieues, pour, en compagnie d'une seule femme de chambre,

gagner un village perdu où l'appelaient de suppliants messages :

« Ne me trompez pas dans mon attente, ô ma bien-« faitrice adorée, mon unique petite maman! Que je « vous trouve en cet heureux *Mszczonow,* qui enfermera « tous mes trésors, toutes mes joies... Déjà j'en perds « le sommeil et le manger. L'image de tous les plaisirs, « de toutes les délices attendues me hante sans cesse... « Je vois cette grâce du premier accueil, comme jamais « femme au monde n'en montra de semblable; je « vois... »

Il ne se lassait pas des énumérations, au risque d'effaroucher ses futurs éditeurs. Mais par la fougue de son amoureuse éloquence, par l'attrait peut-être aussi de ce rendez-vous aux apparences aventureuses, il arrivait, pour quelques heures, à charmer la capricieuse enfant et à la rendre, elle aussi, à l'enivrement d'un passé déjà évanoui. Ce n'était qu'un éclair. Il repartait aussitôt, et vite elle se déclarait « incapable de courir constam-« ment après lui, comme un gendarme ». Réussissait-il à la rejoindre encore, au prix d'une longue et périlleuse chevauchée à travers des pays mal fréquentés, l'incomparable « grâce de l'accueil » ne reparaissait plus. Lasse évidemment et trouvant que le roman avait un chapitre de trop, elle ne lui laissait d'autre ressource que d'évoquer désespérément le souvenir des joies flétries et des voluptés mortes. Il retrouvait au hasard de ses fastidieuses randonnées sur la trace d'un insaisissable adversaire, il revoyait les lieux des premiers

rendez-vous. Mais quel changement! « Oh! cette pre« mière étape près de *Czersk,* où l'on croyait expirer au « moment de se séparer pour quelques jours seulement! « Et cette autre à *Zolkiew!* Et cette autre encore à « *Chmiel!* Que de larmes alors! Quelles protestations de « ne pouvoir demeurer un jour loin de *Céladon!* Les « heures devenaient des siècles! On ne s'était jamais « assez vu! On n'avait jamais eu le temps de tout se « dire! *Astrée* ne souhait-elle pas qu'on pût demeurer « enfermés dans un tronc d'arbre creux, loin de tous « les autres hommes, et mille autres choses, auxquelles « bientôt elle ne devait plus penser! Lui souvenait-il « encore? *Sylvandre* étant au lit, elle ne pouvait se lasser « de le regarder, et, pendant qu'il dormait et qu'elle « faisait sa toilette de nuit, tantôt elle s'interrompait « pour chercher une place d'où elle pût mieux le voir, « tantôt elle faisait tirer les rideaux... »

Non, il ne lui souvenait plus. Ni dans l'esprit ni dans le cœur elle n'avait le fonds nécessaire pour lui tenir compagnie en cette course au clocher, trop longue, trop semée d'obstacles. Elle manquait d'haleine. Il avait tort, au surplus, de prendre au sérieux ses boutades et ses coups de griffe de jeune chatte fatiguée.

Partant pour la lointaine Ukraine, il lui écrivait : « A Dieu sait quand! »

Elle répondait : « Adieu pour toujours! » Et il se désespérait. C'était trop faire. Le mot indiquait suffisamment et qu'elle plaisantait, et que, quelques distractions nouvelles qu'elle se donnât par ailleurs, elle se laissait

prendre elle-même au théâtral et quelque peu comique artifice par lequel ils se plaisaient tous deux à prolonger au delà du seuil conjugal le marivaudage antéliminaire. Car c'était du Marivaux qu'ils jouaient là, bien que l'auteur des *Serments indiscrets* ne fût pas encore né, et le temps devait arriver où ils seraient tous deux à court de réplique dans l'éternelle et unique scène de leur chef-d'œuvre, et, également dépités, finiraient par se frapper et se meurtrir avec les accessoires de l'amoureuse comédie. Un oreiller figura en dernier lieu dans cette bataille : la tête de *Céladon* y avait jadis reposé, et *Astrée* en avait fait pour cela un objet de sa tendresse. La tête elle-même semblait lui répugner maintenant! Il fut temps alors, pour l'un et l'autre, que la guerre civile, enfin apaisée, les rendit à la paix du foyer domestique, et M. Lubomirski ne triompha pas trop tôt.

II

Mais, hélas! en cette pauvre Pologne déjà vouée aux longs frissons, précurseurs des crises mortelles, la paix allait devenir rare, et les foyers devaient souvent demeurer déserts. M. Lubomirski n'avait rien d'un Cromwell. Il le prouva surabondamment deux mois après sa victoire, en signant un nouveau traité, qui remettait la « grande affaire » sur pied. Les lois consti-

tutionnelles du pays, dont il s'était fait le défenseur, n'interdisaient de s'occuper de l'élection d'un roi qu'autant qu'il y en avait un autre en vie. Jean-Casimir se portait bien, mais il pouvait abdiquer. Il en avait déjà eu la pensée à plusieurs reprises. Marie de Gonzague se fit fort de l'engager à y songer de nouveau et plus sérieusement, et l'on traita sur cette base. L'abdication consommée, l'ex-grand maréchal mettrait tout son pouvoir et tout son crédit au service de la candidature soit du prince de Condé, soit du duc d'Anguien, et se contenterait, en échange, de quelques bagatelles : la castellanie de Cracovie, deux ou trois starosties, une part dans les salines de Wieliczka et 400,000 livres d'argent comptant pour ses frais. Il y eut deux conventions signées, dont l'une destinée à demeurer plus particulièrement secrète, car elle était plutôt injurieuse pour le magnat, l'obligeait à envoyer immédiatement ses deux fils en France : ils y serviraient d'otages.

C'était l'élection assurée, affirma Marie de Gonzague. Elle gardait l'illusion facile. Un premier accroc survint : comme par le passé et avec la même désinvolture, Lubomirski déclara, un beau jour, qu'il n'y avait rien de fait. Signatures échangées, pleins pouvoirs donnés à ses mandataires, promesses et serments, rien ne comptait. Pourquoi? Pour peu de chose à la vérité. En promettant au traître une part dans les salines de Wieliczka, Marie de Gonzague comptait obtenir une compensation en France pour ce sacrifice, qu'elle estima un peu arbitrairement à 500,000 livres. On avait fait la sourde

oreille à Versailles, et elle avait fait mine de garder son sel. Il n'en fallait pas davantage à Lubomirski.

« Je me refuse à dire la douleur du Roi », écrivit M. de Lionne à la réception de ces mauvaises nouvelles. M. de Pomponne venait précisément de faire des prodiges à Stockholm; le chancelier Oxenstiern n'y disputait plus que sur le chiffre des troupes à envoyer en Pologne. Et voilà que l'édifice entier croulait à nouveau! Mais cette fois les lamentations du ministre se croisèrent en route avec un message joyeux et triomphant de l'ambassadeur : Lubomirski était mort! (Janvier 1667.) M. de Bonzy criait au miracle, déclarait à son tour l'élection certaine pour peu que Condé se hâtât d'arriver. Le roi et la reine de Pologne l'attendaient avec impatience. Les diétines s'étaient, à vrai dire, prononcées contre l'introduction dans le pays de forces étrangères; mais, privée de son chef, cette opposition ne se maintiendrait pas. Le primat du royaume avait lui-même fait une démarche auprès de l'ambassadeur pour demander la prompte venue de Son Altesse. Sobieski répondait pour ainsi dire de l'événement. Des négociations engagées avec deux autres potentats, Wisniowieçki et Jablonowski, laissaient espérer un bon résultat, moyennant la promesse du bâton de petit général faite à tous les deux, avec une somme d'argent en plus, cent mille livres d'un côté, soixante de l'autre. Promettre n'était pas tenir, et de toutes façons on ferait des économies; la mort de Lubomirski « était de grande épargne ». Enfin le grand chancelier avait pris

sur lui la conversion des nonces les plus récalcitrants et avait eu gain de cause, en stipulant que le prince s'habillerait à la polonaise, et demeurerait quelques années en Ukraine à la tête de l'armée.

Hélas encore! le portrait ainsi évoqué du grand Condé en *kontusz* aux longues manches fendues et fièrement rejetées sur l'épaule, avec le large pantalon dans les bottes de cuir fauve, et le sabre recourbé au côté, devait manquer dans la galerie héroïque de Chantilly. On se trouva assez embarrassé à Versailles pour profiter des heureuses conjonctures qui survenaient en Pologne. La guerre avec l'Angleterre rendait un débarquement à Dantzig hasardeux, sinon impossible, et M. de Pomponne s'était trop pressé de crier victoire.

— Ah! si M. le prince pouvait *voler* là-bas avec son corps!

— Mais il était entendu qu'il *volerait!* répliquait l'impétueux Bonzy. On se contenterait d'ailleurs de sa personne seule, et l'on verrait à se tirer d'affaire quand même.

De Lionne demanda à réfléchir, et le grand Condé eut la goutte. La *Girouette* de son côté donna de nouveaux signes d'incertitude et d'hésitation. La substitution, décidée maintenant, de Condé à d'Anguien lui paraissait, à y regarder de près, moins séduisante qu'au premier coup d'œil. Elle aurait fait, pensait-elle, bon ménage avec le fils, dont le respect et la soumission semblaient mieux garantis; le père l'inquiétait vaguement. Puis il y eut encore un revirement : Condé, guéri

comme par enchantement, reparut à Versailles et y conféra avec un seigneur polonais récemment débarqué. C'était Morsztyn. Un ancien confident de Lubomirski, un de ces plénipotentiaires dont le grand factieux avait tant abusé. Rien d'un farouche Sarmate. Vêtu à la française, parlant la langue du pays comme si elle était la sienne, il ne semblait nullement étranger en cette cour, où il comptait de nombreux amis. Il avait été élevé en France, rêvait d'y finir ses jours et venait comme pour y marquer déjà sa place, en attendant que son fils y brillât sous le nom adopté de comte de Chateauvilain. Dès à présent, à l'exemple de Sobieski lui-même, il liait le succès de la « grande affaire » et les espérances du parti français en Pologne avec ses projets particuliers d'*établissement* dans cette seconde patrie. Il sut sans doute être éloquent, car, à la date du 8 avril 1667, imposant silence aux observations de ses conseillers, le maître de Versailles dicta ces lignes superbes à l'adresse de l'évêque de Béziers :

« Après avoir su les sentiments de mon cousin « (Condé), bien discuté et examiné la matière par relation à l'état des autres affaires du monde, j'ai pris « ma dernière résolution, qui a été d'envoyer mondit « cousin en Pologne, à la tête d'un corps de neuf à dix « mille hommes, que je tâcherai de composer moitié de « Français et moitié de troupes étrangères, si je puis « les tirer des princes de la maison de Brunswick, « comme je l'espère, en les achetant ou prenant en prêt, « pour de l'argent, ou bien de l'électeur de Brandebourg,

« s'il y a moyen de l'engager à entrer sincèrement dans « mon dessein de l'élection, et j'exécuterai ce que je « viens de dire, soit que la guerre continue avec l'Angle- « terre, soit que la paix se fasse, soit même qu'après cette « paix-là, je m'engage à d'autres plus grands desseins. »

J'ai indiqué par avance (p. 51) le commentaire que la prudence et l'expérience de M. de Lionne ajoutèrent à cette dépêche. Un avenir prochain se chargea de les justifier. Le Brandebourg ne se laissa pas tenter : il avait ses idées sur la Pologne, peu conciliables avec la restauration de l'autorité royale et l'installation d'une dynastie française dans ce pays. Les princes de la maison de Brunswick ne marchandèrent que pour la forme : la Vistule ne les touchait pas d'assez près; ils aimaient mieux regarder du côté du Rhin, où il semblait qu'il se préparât quelque chose de plus intéressant pour eux et pour l'Allemagne entière. En effet, l'été de cette même année 1667 révéla les arrière-pensées du grand Roi et ces « autres desseins » auxquels il faisait allusion dans sa dépêche. Turenne entra en campagne dans les Flandres, en attendant que Condé lui-même en fît autant dans la Franche-Comté. La prétention d'associer à ces entreprises une tentative héroïque, dont Varsovie serait l'objet, se plaça dès lors à son plan naturel : un arrière-plan théâtral et démonstratif. Précédant l'armée de Turenne, un messager royal porta aux électeurs et princes du Rhin la demande d'un libre passage pour une autre armée, « que Sa Majesté voulait envoyer sans délai au secours de la Pologne contre les Turcs ». Mais

ni en Pologne, ni en Allemagne, personne ne s'y trompa, et l'Empereur lui-même n'en fut pas retenu de dégarnir sa frontière, sur un point où elle ne risquait pas d'être menacée sérieusement.

La « grande affaire » tombait irrémédiablement au néant des œuvres avortées. Et, presque au même moment, à Varsovie, le ressort principal de cette longue intrigue se brisait; l'âme inquiète et passionnée, dont l'âme juvénile du souverain français avait comme subi et contracté la brûlure, s'éteignait brusquement. Elle avait plus ou moins bien vécu, la vaillante Française, au hasard de son orageuse destinée. Elle sut bien mourir. A travers les paroles rassurantes de ses médecins, les crises d'un « catarrhe suffocant » et les exhortations de son confesseur, Marie de Gonzague sut apercevoir l'inévitable et l'accueillir avec calme. On lui parlait latin, elle répondit dans la même langue : *Ergo moriendum !* et s'occupa de son testament.

Elle expira le 9 mai 1667, très doucement. « Son « confesseur lui parlait toujours, écrivit des Noyers, « quand il s'aperçut qu'il n'y avait plus personne. »

III

Et dissipatæ sunt omnes cogitationes ejus, s'écria sur cette tombe inopinément ouverte un panégyriste équi-

voque, courtisan de la veille, détracteur du lendemain. Il se trompait encore. *Non omnis mortua* aurait pu lui répondre l'ombre offensée de celle qui n'était plus. Bientôt, autour du sombre gouffre où ils semblaient engloutis avec elle, les mêmes projets, les mêmes espérances, les mêmes illusions s'agitèrent encore, revenants vagues, mais obstinés, perpétuant l'opiniâtre volonté qui parut revivre en eux. Ce fut d'abord, dans le cortège funèbre lui-même, une évocation fantastique et macabre : l'idée d'y introduire les deux princes candidats, qui, en suivant le cercueil de la défunte, s'achemineraient jusqu'au trône, où sa place restait vide. Des Noyers la conçut, l'évêque de Béziers l'adopta, et Jean-Casimir offrit son concours. Mais il fallait se hâter, car, tout disposé à abdiquer comme par le passé et ne parlant même que de mourir à son tour pendant les premiers jours qui suivirent la catastrophe, le Roi reprenait déjà du goût pour la vie. Tenu fort court par la défunte sur le chapitre de la galanterie, il se rattrapait, portait ses hommages sans répit et sans choix « de la dame à la servante » . Cela n'allait, à vrai dire, ajoutait Bonzy, » qu'à la conversation » , car « ce bon « roi n'avait pas plus d'exécution dans ces occasions que « dans les diètes » , et des Noyers, de son côté, enregistrait des observations rassurantes que je ne saurais reproduire. Le meilleur de la faveur royale revenait encore à Mme Denhof : une vieille liaison datant de 1661 et qui pouvait devenir dangereuse. M. Denhof, mari peu ombrageux, était le chef du parti autri-

chien; sa femme, Allemande de naissance, une von Bessen, en tenait aussi, et le ministre de l'Empereur faisait assaut, de son côté, auprès du souverain, lui parlait mariage. On couperait court à ces manœuvres, en utilisant l'excellent prétexte qui s'offrait pour justifier l'apparition des deux princes à Cracovie, où les funérailles auraient lieu.

En attendant, toujours également disposé à faire des sacrifices aux exigences du « service », M. de Bonzy se proposa de gagner à la cause française l'influence féminine que les nouvelles assiduités du Roi rendaient redoutable quand même. Quelques semaines plus tard, il se vantait d'avoir réussi, en couvrant d'un silence discret les moyens mis en œuvre. Les mauvaises langues de Varsovie y suppléèrent malheureusement. On raconta les détails : le Roi n'avait pas plus tôt quitté la chambre de Mme Denhof par une porte que l'évêque y entrait par l'autre. Il laissait sa suite à l'église de Saint-Jean, et un passage secret le conduisait au château, où logeait la belle. Mlle de Beaulieu (la cameriste, dont Sobieski empruntait le nom) guidait le prélat et faisait le guet pour lui. Un libelle circula dans la capitale, agitant en termes fort crus la question toujours épineuse, en Pologne, de la *permanence* des ambassades étrangères. « A quoi servait celle de l'évêque de Béziers? « A préparer l'avènement d'un gouvernement despo- « tique et à mettre des cornes aux fronts de tous les « maris! Toutes les nuits on voyait des femmes sortant « de son palais avec leurs tabliers pleins de ducats. »

Les succès de l'ambassadeur tournaient contre lui. Mais ni à Versailles ni même à Chantilly on n'eut besoin de cette mésaventure pour faire un accueil des plus froids à sa nouvelle proposition. Les événements avaient marché depuis la résolution héroïque du mois d'avril. Le Roi se trouvait suffisamment occupé par ses « autres desseins », et Condé avait une armée à commander. Ceci, surtout, devenait décisif; car les vœux les plus chers du châtelain de Chantilly se trouvaient ainsi remplis. La Pologne n'était pour lui qu'un pis aller. Tenu à l'écart, condamné à l'inactivité par une dernière disgrâce, il s'était résigné à chercher là-bas un exutoire à son ennui, une chance de fortune et de gloire, une certitude d'action, de mouvement, de danger. On lui donnait maintenant un commandement, l'espoir d'ajouter un fleuron à sa couronne de laurier, d'éblouir encore et de terrifier l'Europe, d'éclipser peut-être Turenne! Qu'était la Pologne à côté de cela?

Mais que deviendraient alors les intérêts français dans la patrie adoptive de Marysienka? Cela importait assurément, mais n'avait, à tout prendre, qu'une médiocre importance, celle que Mazarin s'était avisé, autrefois, de déterminer. Sans y prendre garde, l'élève rentra sous la férule du maître, et l'évêque de Béziers apprit avec surprise qu'il aurait à soutenir, désormais, la candidature du duc de Neubourg.

La question des passages du Rhin revenait, elle aussi, d'outre-tombe.

IV

L'évêque de Béziers jugea que c'était mal à propos, et n'eut pas tout à fait tort. L'idée de Mazarin avait vieilli depuis 1657. En aucun temps, Philippe-Guillaume, comte palatin du Rhin et duc de Neubourg, n'aurait eu grande chance de se faire agréer par les Polonais; mais de vouloir imposer maintenant à leur choix ce prince qui ne ressemblait en rien à Condé, peu glorieux, déjà courbé par l'âge et besogneux, *gueux comme un rat d'église,* suivant le sobriquet que Sobieski et Marysienka lui infligeaient, c'était pure folie. L'ambassadeur n'eut garde pourtant de se cabrer contre la décision du maître : il avait des raisons particulières pour s'en accommoder. Jean-Casimir ne protesta pas davantage : il voulait sincèrement s'en aller, et était arrivé à ce degré de lassitude et de dégoût que la porte de sortie lui importait peu. Sans Marie de Gonzague et sa ténacité à vouloir d'abord assurer le succès d'une candidature française, il eût abdiqué depuis longtemps. Les années 1667-1668 furent encore désastreuses : diètes rompues, incursions de Tatares, querelles domestiques. En septembre 1668, il prit parti définitivement, offrit son appui au nouveau candidat français, négocia pour vendre ses services le plus cher possible,

se fit promettre cent cinquante mille livres de rente garanties par des abbayes, abdiqua, erra une année encore, roi volontairement détrôné, à travers son royaume, et, en 1669, prit le chemin de la France.

Le 10 octobre, il était à Metz et s'y faisait recevoir solennellement : service à la cathédrale avec discours de l'archevêque d'Embrun, grand gala à l'archevêché, où, au témoignage de la *Gazette de France*, « les dames parurent en état des plus lestes ». A Meaux il trouva Condé et d'Anguien et se laissa mener à Chantilly, où il passa quatre jours et où de Lionne vint le complimenter de la part du Roi. Le château regorgeait de monde; tous les jours il y eut souper somptueux, comédie à l'italienne, partie de chasse ou de pêche. Le 17, il s'en fut à Évreux prendre possession de l'abbaye de Saint-Taurin, désignée avec six autres pour son apanage. Un mois plus tard seulement, on le vit à Saint-Germain, et le même jour, après avoir salué le Roi, il arrivait à Paris et descendait à Saint-Germain des Prés, le fief le plus important de son nouveau domaine.

L'abbaye formait alors une petite cité, isolée au nord, à l'est et au sud par les rues du Colombier, de Saint-Benoît et de Sainte-Marguerite. A l'ouest s'étendait le « Pré aux Clercs ». Quels étaient les rapports du nouvel abbé avec l'Église? Ex-Jésuite et ex-cardinal, autant qu'ex-Roi, figurait-il dans sa hiérarchie au titre laïque ou au titre religieux? Disait-il la messe? J'avoue, à ma confusion, n'avoir pas trouvé de réponse précise à ces questions. Il portait, à son arrivée, un costume de

cavalier, « l'épée au côté et la Toison d'or au cou », et c'est dans cet accoutrement qu'il parut dans l'église même de Saint-Germain des Prés à la cérémonie de son installation. Plus tard on parla de son mariage avec la veuve du maréchal de l'Hôpital. L'ancienne blanchisseuse de Grenoble, Marie Mignot, aurait revêtu le manteau royal à cette occasion. La chronique contemporaine, qui d'ailleurs s'est fort peu occupée de l'auguste étranger, lui a fait épouser aussi sa belle-sœur, la vieille princesse Palatine. Mais Marie Mignot tenait la corde. Leurs relations furent journalières, et, à la mort de l'ex-roi, en 1672, elle figura dans son testament, auquel le chansonnier Coulange ajouta ce commentaire :

« Du feu Roi de Pologne,
« Messieurs, que dites-vous?
« Sans scrupule ni vergogne
« Il vécut parmi nous.
« Oui, mais son inconstance,
« Moine, roi, cardinal,
« Le fit venir en France,
« Mourir à l'hôpital. »

Il n'eut pas d'autre panégyrique que l'histoire nous ait conservé, et, pendant que se préparait en France cette fin lamentable d'une destinée qui avait eu ses jours de gloire, en Pologne la politique française courait à un ignominieux échec. La cabale adverse triomphait avec l'élection d'un candidat indigène, d'un *Piast*, suivant la terminologie locale, et l'élu, Michel Wisniowieçki, se hâtait d'épouser une archiduchesse, Éléonore

d'Autriche. L'évêque de Béziers paraissait désarmé, presque sans lutte; le parti français effondré, évanoui. Et Sobieski? Et Marysienka? Ils s'effaçaient, demeuraient dans l'ombre. Comment? Pourquoi? Une autre page de la biographie du couple amoureux, un nouvel épisode de leur querelle intime, prolongée dans l'éternelle tourmente du dehors, nous l'apprendront.

V

Deux ans avant les événements que je viens de dire, car il faut revenir en arrière d'autant, en juin 1667, nous les trouvons séparés toujours, et cette fois, sans espoir d'une rencontre prochaine. Mme Sobieska est sur le point de devenir mère, et elle a décidé d'aller faire ses couches à Paris. Désespoir de M. Sobieski, aggravé encore par la signification politique que toute la Pologne prétend attribuer à ce voyage. Évidemment la grande maréchale va en France pour y faire son marché relativement à l'élection prochaine. Et son mari est de connivence. Les foules sont coutumières de ces jugements sommaires et de ces raisonnements simplistes.

La Pologne se trompait, Marysienka s'ennuyait bonnement dans sa patrie adoptive, comme elle avait fait du vivant de son premier mari, et, incapable de la

distraire, le second s'épuisait en vains efforts pour la détourner de son projet.

« Comme en un puits profond, lui écrivait-il, j'ai « noyé en vous toute ma fortune, tous mes plaisirs, ma « vie entière. N'aurais-je pu, moi aussi, goûter les joies « de ce monde en des pays plus hospitaliers ? J'y pensais. « Un mot de vous m'a fixé en ces lieux, et me voici « plus pauvre que les mendiants qui tendent la main « aux portes des églises, car je perds tout en vous « perdant. »

Il ajoutait des avis et des réflexions propres à lui démontrer l'inanité des calculs qu'elle pouvait associer à ce déplacement. Le *Soucy*, encore un sobriquet de M. de Bonzy, ne parlait même pas à *Céladon* de l'élection, et si *Astrée* s'imaginait qu'on lui ferait fête à Paris, en vue de cet événement, elle allait à une déception. Mais Marysienka était à même de mieux savoir encore à quoi s'en tenir. Ses propres relations avec l'entreprenant évêque subissaient, depuis quelque temps, un notable refroidissement. Le « coussinet » de Monseigneur voyageait. La chronique scandaleuse de Varsovie croyait l'apercevoir tantôt chez Mme Paç, tantôt chez Mme Morsztyn, une Écossaise de la grande famille des Gordon, puis encore chez Mme Denhof. L'ennui de Mme Sobieska venait peut-être des froissements d'amour-propre et des déceptions ainsi éprouvées. Ce n'était pas encore la rupture. Il y eut même, au moment du départ, un retour d'intimité, qui n'échappa pas à la vigilance des chroniqueurs. Mme Sobieska s'arrêta quelques jours

à Varsovie sur le chemin de Dantzig, et des Noyers en fit mention ainsi qu'il suit dans les bulletins régulièrement adressés à Chantilly :

« 17 juin 1667.

« Il y a aujourd'hui sept jours que la grande maré-
« chale est ici pour passer en France. Je n'ai vu, depuis
« son arrivée, M. de Béziers que chez elle, où il mange
« tous les jours. »

« 24 juin 1667.

« La grande maréchale partit de Varsovie et fut
« coucher au bateau (pour descendre la Vistule) le
« 18 juin. M. de Béziers y fut jusqu'à minuit, et le 19,
« à quatre heures du matin, un gentilhomme du grand
« chancelier le rencontra sur le chemin des Camaldules
« et vint dire à son maître que M. l'ambassadeur s'en-
« fuyait, tant il allait vite, n'ayant qu'un homme à che-
« val avec lui, et qu'il s'allait battre en duel. Le
« chancelier répondit que les Français quittaient le
« pourpoint pour s'aller battre, mais qu'il quitterait les
« chausses dans le combat qu'il allait faire. Tisenhaus
« en est venu faire le discours au Roi, qui m'a demandé
« si je ne pouvais avertir M. de Béziers qu'il ruinait
« cette femme de réputation, mais encore qu'il y allait
« de celle du roi de France, puisqu'il était son ambas-
« sadeur et évêque. Je m'en suis excusé sur ce que, lui
« en ayant parlé une autre fois, il m'avait mal reçu,
« bien que ce fût sur un ordre de la Reine. »

Ainsi, tout le monde en parlait! Seul, M. Sobieski, à l'ordinaire des maris, des maris amoureux surtout, n'était averti de rien.

En route, elle le laissa sans nouvelles pendant cinq semaines. Il avait demandé à quelques amis de la voir à Dantzig : elle leur défendit sa porte. Enfin il eut un billet de quelques lignes; mais la fantasque personne s'y donnait l'air de quitter la Pologne sans esprit de retour. Il la suivrait si bon lui semblait. Puis, nouveau silence de plus de deux mois. Cette fois, toute la Pologne s'en mêla encore, et *Orondate*, s'il faut l'en croire, fut deux semaines entre la vie et la mort. Des prières étaient dites dans toutes les églises de Lemberg, où l'époux désespéré s'alita; des cierges s'allumaient devant tous les saints du Paradis, et le confesseur du malade se lamentait à son chevet : « Que ne puis-je « aimer ainsi mon Dieu ! » Mais les courriers succédaient aux courriers sans que l'absente donnât signe de vie. A la fin de la neuvième semaine, on en arrivait à l'article de l'extrême-onction, quand un miracle se produisit. C'est ainsi, du moins, que le moribond se plut à qualifier l'événement. Dans une lettre de l'évêque de Béziers, qu'il repoussait d'une main indifférente, la nouvelle se trouva qu'*Astrée* était à Paris et se portait à merveille.

Il guérit du coup, promit de jeûner neuf samedis au pain et à l'eau, se déclara assuré « que les siècles à « venir parleraient de cette intervention de la divine « Providence en sa faveur », et écrivit à l'aimée pour lui

dire qu' « elle était un ange dans un corps humain ».

Puis il rejoignit l'armée et fut à son tour dix-sept jours sans écrire, mais pour un autre motif. Le grand Sobieski, celui que le monde chrétien a connu et admiré, parut enfin, se révéla en ce moment. Au camp petit-russien de *Podhaïce,* enveloppé par une nuée de Tatares et de Cosaques, il inaugura une tactique, qui, à deux reprises, devait lui permettre de sauver son armée et son pays. Risquant tout son avoir en des achats à crédit d'armes et de munitions, vidant les greniers de ses terres, il avait réuni trois mille fantassins, cinq mille chevaux, et, délibérément, se constitua, avec sa poignée d'hommes, prisonnier de cette foule de barbares, trop supérieurs en nombre pour qu'il pût leur tenir tête en rase campagne, trop mal outillés et disciplinés pour résister à l'épreuve d'un siège. La fin fut une déroute des assiégeants, saluée à travers le pays entier par une immense clameur de soulagement, de reconnaissance et de joie.

Ces trois semaines faisaient de Sobieski un autre homme ; elles effaçaient tout ce qui avait pu se trouver dans son passé de jours discutables, tout ce qui restait dans son présent d'heures équivoques ; elles le sacraient pour un avenir d'honneur et de gloire. Il n'était encore, la veille, qu'un politicien heureux, un soldat obscur, ayant ramassé son bâton de commandant dans le lit d'une favorite de cour, jugé sévèrement par beaucoup, suspecté par tous, franchement impopulaire. Il devenait le héros, le sauveur, l'homme nécessaire. Son

mariage, son élévation aux dépens de Lubomirski, toutes les intrigues louches où sa destinée avait un peu honteusement cheminé vers ce seuil inopinément franchi d'une sublime carrière, disparaissaient, ne comptaient plus.

Il demeurait triste. Et il en disait la raison dans une lettre expédiée à l'instant même où s'ouvrirent triomphalement les portes de sa prison :

« Ni cette victoire, ni le salut même de mon pays ne « sauraient me réjouir, alors que je ne puis voir ce qui « est toute ma vie, être là où j'ai mis tout mon cœur « et toute ma pensée. »

La destinataire de la lettre s'installait à Paris. Très grandement, Sobieski lui-même ayant voulu que son train n'y parût pas diminué. « Nous ne sommes pas « des princes, » écrivait-il, en faisant une allusion discrète aux prétentions de feu M. Zamoyski ; « mais les « charges que Dieu nous a données ont plus de poids ici, « en Pologne, que dix princes de l'Empire. » Marysienka n'avait pas besoin qu'on le lui répétât deux fois. Elle eut, par contre, bientôt à reconnaître la justesse des autres avis qui lui étaient venus de la même source. Comme son mari le prévoyait, elle marcha de déboires en déceptions. Rien de l'accueil gracieux qu'elle se promettait à Versailles; pas l'ombre même d'une « civilité » venant de Chantilly. Avant peu même, un orage éclata de ce côté : la malheureuse affaire du marquisat d'Époisses.

Madeleine de la Grange d'Arquien, cousine germaine

de Mme Sobieska et héritière du marquisat, avait épousé le comte de Guitaut, compagnon d'exil de Condé et son premier gentilhomme. La comtesse de Guitaut venait de mourir, laissant un testament qui faisait le prince et, à son défaut, le duc d'Anguien ses héritiers universels, mais qui n'était en réalité qu'un fidéicommis au profit du comte de Guitaut. La coutume de Bourgogne, où Époisses se trouvait située, rendait celui-ci incapable de recevoir une libéralité de sa femme. La famille d'Arquien n'en fut pas empêchée de protester, en criant à la captation, et Marysienka, on le pense bien, fit chorus avec ses parents. Elle renchérit même sur leur indignation. Le tapage était son fort, et, pour les plaintes et les récriminations, elle ne craignait aucune rivalité. Le prince la dépouillait! Il avait mis un Jésuite auprès de la mourante pour lui dicter ses dernières volontés, et, au dernier moment, bien que souffrant cruellement de la goutte, il s'était fait porter en chaise de Chantilly à Paris pour arracher le legs !

On la laissa dire à Chantilly, et ses affaires n'en allèrent pas mieux à Versailles. Elle se montrait, à vrai dire, aussi déraisonnablement exigeante par ici qu'elle était injuste par là. Elle voulait rester en France et que son mari y vînt, après avoir fait élire un nouveau roi de Pologne. Soit, on donnerait le bâton de maréchal de France à M. Sobieski, une terre à ériger en duché-pairie et le cordon bleu. Elle demanda en plus le *tabouret* de suite pour elle-même, la lieutenance des

gardes pour son frère, la capitainerie des Cent-Suisses pour son père, et le marquisat d'Époisses pour toute sa famille. On rompit l'entretien. Elle recommanda aussitôt à *Céladon* de tourner le dos à l'évêque de Béziers et de traiter avec l'Empereur. Mais il n'eut pas le temps d'obéir; le courrier suivant lui apporta des ordres contradictoires : il devait songer à la rejoindre au plus vite, car elle ne se déciderait jamais à quitter la France. Elle aimait son mari « à la folie », mais ne pouvait plus vivre en Pologne, où elle était constamment malade.

Il répondit :

« J'entends bien; vous m'aimez, mais vous me mettez « dans un des plateaux d'une balance et le *Palais* « *enchanté* dans l'autre, et c'est l'autre qui l'emporte de « mille livres et de mille livres encore ! »

Il ajoutait :

« Ma santé a aussi à souffrir. J'étais né pour le « mariage comme l'eau pour le feu. Je redoutais « l'épreuve. Encore étais-je loin d'imaginer ce qui est « arrivé. Depuis deux ans, nous n'avons pas vécu deux « semaines ensemble! Et je suis un homme dans la « force de l'âge, robuste et bien portant! Et je suis un « mari fidèle! »

Il faisait une peinture détaillée de son tourment et des circonstances qui l'aggravaient encore. Il avait sous les yeux le spectacle charmant et irritant pour lui d'un autre couple récemment assorti : Mme Jablonowska, femme du palatin de Russie, suivait son mari jusque sous la tente. Il les voyait se couchant avec les poules et

se levant à midi, se mangeant de caresses devant tout le monde. Autre tribulation : les mœurs du pays et les devoirs de sa charge l'obligeaient à de longues séances à table, le verre en main. Il en sortait pour trouver chez lui quelque jolie quémandeuse, plaidant sa cause à grand renfort de regards incendiaires. Les plus résolues ne se contentaient même pas des regards! Il crachait alors, signe indigène de mépris et de renoncement, recommandait son âme à Dieu et se couchait en maudissant ces « occasions », pour, dans un lit solitaire et dans la nuit peuplée de visions troublantes, chercher quelques heures de sommeil et d'oubli.

« Avant-hier, racontait-il, votre petit portrait sus-
« pendu au-dessus de mon lit s'est détaché et m'a tenu
« compagnie. Je l'ai retrouvé au matin sur ma poitrine,
« tout froissé. J'ai dû, en dormant, le serrer contre
« mon cœur. Compatissant portrait et plus aimant que
« l'original! »

Il invoquait encore l'exemple d'un ermite de la forêt de *Zloczow*, lequel, après une année d'austérités, avait fini par mettre à mal toutes les femmes mariées d'un village voisin.

C'était peut-être un avertissement et une menace voilée. Il ne vivait pas dans une forêt, et son ordinaire n'était pas composé de racines et d'eau! La dépense à laquelle Mme Sobieska se livrait ne laissait pas de l'inquiéter aussi. Il s'y résignait pourtant. Il en serait quitte pour vendre une de ses terres. C'était un procédé d'économie domestique assez coutumier en Pologne. Pourvu

qu'elle ne manquàt de rien, se portât bien et lui donnàt bientôt la joie d'être père ! Mais elle trouvait le moyen de le tourmenter jusque dans cette chère espérance.

— Ce serait une fille assurément !

— Fille ou garçon, peu importe. Je l'aimerai de même et je serai heureux si la mère m'aime un peu.

Elle s'avisait alors tout à coup de jouer la comédie de la soumission. Où désirait-il qu'elle fît ses couches ? Dans quelle mesure souhaitait-il qu'elle réduisît la dépense de sa maison ? « Elle n'avait pas de joie plus « accomplie que d'obéir à ses moindres désirs. » Il se taisait, elle insistait : « Parlez ! que voulez-vous ? »

Il répondait : « Vivre ensemble ! »

A la fin de l'année, elle accoucha d'un fils. Il éclata en transports d'allégresse et de naïf orgueil, plus heureux et plus fier qu'après son triomphe de *Podhaïce,* et enhardi au point de donner la réplique à Marysienka sur un ton tout nouveau, qui sentait son maître :

« Que vous disais-je, madame, quand il vous arrivait « de me reprocher notre mariage trop longtemps sté« rile ? Ce n'est pas de ma faute, répétiez-vous, j'ai eu « des enfants, moi ! Vous en aviez eu, mais quels ? Des « fruits mal venus, incapables de mûrir. Vous voici en « possession d'un fruit plein de sève et de vigueur. « Apprenez, chère âme, à me mieux connaître. »

La joyeuse nouvelle le rendit lui-même plus vigoureux et plus entreprenant. Surmontant vaillamment les embarras pécuniaires que lui créait son dernier effort pour le salut de la patrie joint aux prodigalités de

Mme Sobieska, il voulut paraître à la diète de Varsovie avec un éclat inusité. Le vainqueur de *Podhaïce* attirerait sur lui tous les regards, et il savait le génie national épris de mises en scène fastueuses. Derrière son carrosse attelé de six chevaux, on verrait donc soixante gardes en habits bleus galonnés d'argent, vingt-cinq dragons, cent heiduques hongrois, cent *Janissaires,* cent *Tatares,* cent *Valaques,* et des *Hussards* aux ailes d'aigle déployées, des *Pancernes* aux cuirasses d'or, une foule d'officiers indigènes et étrangers, « sans compter « mille pages, valets et canaille ». Jamais *hetman* n'aurait fait pareille entrée! Il s'agissait de frapper l'imagination populaire, d'affirmer le rôle prépondérant auquel on pouvait désormais prétendre. On obtiendrait ainsi, sinon la part convoitée dans l'élection prochaine, du moins la compensation des sacrifices faits au bien public. Toujours calculateur le héros, et incapable d'oublier l'addition. Enfin le roi de Pologne lui-même l'avait engagé à se munir d'une forte escorte : elle pourrait servir à protéger M. de Bonzy, qui, avec ses entreprises électorales et donjuanesques, avait décidément ameuté contre lui l'opinion. La *szlachta* (noblesse) parlait de le tuer s'il ne quittait le pays.

Le représentant des intérêts français en était là!

Mais Marysienka avait d'autres vues sur cette diète. Avant toute chose, *Orondate* devait s'y préoccuper d'obtenir un établissement dans le pays pour le chevalier d'Arquien. Elle pensait donc maintenant y revenir elle-même? Non, car elle se disait en même temps très

appliquée à établir convenablement son mari aux environs du *Pâlais enchanté*. Il est vrai qu'elle s'inquiétait aussi de la *wielka bulawa*, bâton du commandement suprême, promis à *Orondate*. Il n'était encore que général de camp (*polny hetman*). Qu'il prît garde à ne pas se laisser jouer sur ce point ! Quant à l'élection, c'était une chose secondaire. Elle ne dédaignait pas cependant de lui donner aussi ses instructions pour cet objet : « Avant de finir les affaires pour le duc « d'Anguien » — elle ignorait encore qu'il n'était plus question de ce candidat — « il faut que vous demandiez « justice et que vous la fassiez à toute votre famille, que « M. le prince (Condé) a toujours voulu ruiner. »

Oui, M. d'Arquien père avait été conduit à la ruine par les procès coûteux, où l'affaire du marquisat d'Époisses l'engageait encore, et c'est ce qui l'avait empêché de donner à Marysienka *son dot*. Et, après une explication fort embrouillée sur ce point de droit et d'intérêt domestique, Marysienka concluait ainsi :

« C'est une chose qui vous regarde, puisqu'il m'en « reviendrait toujours quelque part plus grande qu'aux « autres... » (Suivant en ceci les leçons de sa « bonne « maîtresse », elle tirait la couverture à soi.) Mais, « quand il n'y aurait que l'intérêt de ma famille, ie suis « persuadée que, pour l'amour de votre gloire et de « votre honneur et de l'amour que avez pour moi, vous « ne vous déclarerez pour un prince qui usurpe le bien « de votre famille et par conséquent le vôtre, que vous « ne sachiez de moi que ie suis contente. Et, pour cet

« effet, il faut que vous écriviez à M. l'ambassadeur la « lettre que ie vous envoie sur ce sujet. Je dis à « M. l'ambassadeur que vous ne serez point pour ce « prince quand on choisira un roi, après l'abdication, « que vous n'ayez su de moi que l'on nous aura rendu « ce qui nous appartient. »

Dernière recommandation : *Orondate* devait songer à obtenir de la diète des lettres de naturalisation pour le petit Jacques, — c'est ainsi qu'elle avait baptisé l'enfant qui venait de naître, — cependant que, dans un *post-scriptum* ajouté à la lettre, M. d'Arquien père s'avisait de la nécessité urgente de le naturaliser en France. Car M. d'Arquien avait aussi voix au chapitre et place dans le débat intime qui se poursuivait d'un bout à l'autre de l'Europe. Il y était intervenu antérieurement au sujet de certaines curiosités que M. Sobieski se croyait permises, en questionnant sa femme sur les détails de son séjour à Paris, et que le père de Mme Sobieska jugeait indiscrètes et impertinentes. Eh quoi! devait-elle s'enfermer dans un couvent? Elle y serait toute disposée! Mais on ne traitait pas une honnête Française à la mode italienne ou espagnole.

Pour le coup, M. Sobieski s'était fâché. L'honneur national se trouvait en jeu.

— Tout beau, monsieur mon beau-père! Nous ne manquons pas non plus chez nous d'honnêtes Polonaises, qui ne connaissent rien des mœurs d'Espagne ou d'Italie, mais s'accommodent pourtant de faire savoir à leurs maris où elles vont et ce qu'elles font au lieu où elles

se trouvent. J'en suis, moi, à apprendre où la mère de mon enfant a fait ses couches! J'ignore si c'est dans un palais ou dans une auberge! Elle-même pourtant n'est pas retenue de regarder à ce que je fais, et de façon autrement déplaisante! Ne vient-elle pas d'interdire l'accès de ma maison à une de ses femmes, en se disant assurée que je profitais de son absence pour vivre avec cette domestique! Moi, dont la trop grande fidélité à la foi conjugale, cause d'une trop longue torture, a la Pologne entière pour témoin!

Il est aisé d'apercevoir une modification de sentiments sous la verdeur de ces protestations. Le conflit tournait à l'aigre, et la mélancolie d'*Orondate* à l'exaspération. Ses lettres à l'adresse de Marysienka elle-même s'en ressentirent bientôt. Les joies du foyer n'étaient décidément pas faites pour lui. Il ne songeait plus à aller la rejoindre à Paris, où elle ne semblait pas se soucier de le voir, et il désespérait de la revoir en Pologne. Elle aurait trop de regret à quitter la France :

« Vivez donc là-bas, ô mon unique amour, vivez « heureuse et joyeuse, puisque le destin voulait que le « malheureux *Sylvandre* devînt importun à son *Astrée*, « et qu'ayant souffert les plus cruels tourments, il mou- « rût avec cette gloire dans les temps futurs d'avoir été, « de tous ceux qui furent et seront jamais, *le plus pas-* « *sionné amant* (ces mots sont en français) et le plus « tendre époux. »

On aurait tort sans doute de prendre ces déclarations à la lettre. Avec une large part de lyrisme conventionnel,

de littérature à la Scudéri, il faut aussi y faire celle du génie slave et de ce que le verbe, comme le sentiment, y ont naturellement d'excessif, de mobile et d'aisément impressionnable. Le 1er mars 1668, la fastueuse entrée de l'*hetman* et de son nombreux cortège a eu lieu et a produit l'effet attendu; l'accueil a été chaleureux; le bâton du commandement suprême ne s'est pas fait attendre, et voici l'homme désespéré de tantôt écrivant à Paris sur un ton où rien ne paraît plus de sa récente détresse : il plaisante, il émaille sa lettre de saillies humoristiques et licencieuses; il fait de beaux projets pour l'avenir. Le Roi va abdiquer : tant mieux! aussitôt après, la *Poudre,* — c'est lui, — ira rejoindre le *Bouquet,* — c'est elle. Il a été pressenti au sujet de l'élection; mais il a déclaré ne vouloir traiter qu'avec le roi de France, et s'en rapporter à sa femme pour les arrangements à prendre. Elle peut beaucoup demander, car il peut beaucoup prétendre. Il est l'*arbitre de la situation.* Donc, « ne pas oublier ceci et y tenir ferme : *Mulet* (c'est une « terre de M. d'Arquien qu'il s'agit de libérer des dettes « dont elle est grevée), cent mille écus, une maison à « Paris, quelque bien en France, une abbaye pour le « chevalier d'Arquien, et le reste. » *Le reste* veut dire une compensation pour les charges que le grand général nommé de la veille va quitter. Car il est décidé à s'expatrier, et à chercher son bonheur sous le ciel de France et dans les bras de Marysienka. Il a su qu'elle l'avait traité de « gibier de potence », en écrivant à la Palatine de Russie. Il se promet de tirer vengeance de cette

insulte. Comment? L'éditeur pudique de sa correspondance ne l'indique qu'avec des *points*. Et qu'elle ne s'avise pas d'efféminer son petit Jacques! Elle aura prochainement, il en prend l'engagement, une fille, dont elle pourra faire une poupée parisienne. Le fils est pour devenir un vigoureux Sarmate. Qu'on le laisse donc houspiller sa nourrice et lui arracher les cheveux à son aise!

Le héros s'est évanoui. Avec l'amant naïf, avec l'époux débonnaire et quelque peu trivial, le politicien a reparu, âpre au gain et cynique. Et c'est l'homme tout entier, et entière aussi, dans le mystère douloureux de sa destinée historique, cette aristocratie, qui a mérité tout le mal et tout le bien que l'on continue à dire d'elle, car elle a également fait et la grandeur et la ruine de son pays. Toujours nous le verrons ainsi, ce Sobieski, errant entre les sublimes sommets et les bas-fonds abjects, surprenant notre admiration et la déconcertant.

La diète, où il a si brillamment débuté, lui réservait des déboires. Il s'est vite heurté à des jalousies naissantes, d'anciennes rivalités, offensées par ses airs de dictateur. Les Paç, adversaires de la veille, les Wisniowieçki, triomphateurs du lendemain, ont fait échec à ses prétentions, et le voilà qui descend plus bas encore, abattu aussitôt, découragé et avili, jusqu'à des trafics où son ambition elle-même perd pied et se renie. Il faut traiter avec le roi de France, écrit-il à sa femme, mais pour de l'argent, rien que pour de l'argent. Les terres,

le bâton de maréchal (1), le duché-pairie, le cordon bleu, tout cela est beau, mais n'est plus pour lui. Il se voit trop épuisé de bien, de santé et d'esprit. Il ne demande qu'à finir sa vie dans un coin. Et en même temps il rédige en français cette autre lettre que l'on croirait sortie de l'arrière-boutique d'un brocanteur :

« *A Son Excellence l'ambassadeur de France.*

« Le *Soucy* (Bonzy) n'a rien mandé au *Phénix* (So-
« bieski) de ce qu'il a reçu par son courrier, et on
« meurt d'impatience de savoir la résolution... Ce qu'on
« doit traiter avec la *Paulme* (Neubourg), on a encore le
« temps. Mais il se faut dépêcher avec l'*Aigle* (Louis XIV),
« avant le départ du *Rossignol* (Mme Sobieska), entre
« les mains duquel *Phénix* a mis tous ses intérêts. Au-
« trement, il faudrait chercher quelque *Épine* (le Tsar
« de Moscovie), qui, au lieu de nous piquer, pourrait
« être transplantée et porter de bons fruits, ou quelque
« *Canard* (l'Empereur), qui nous pondrait des œufs
« d'or. »

Et la querelle d'amour continuait toujours, contribuant par ses incessantes péripéties à énerver cette âme robuste, mais mal gouvernée, comme aussi à augmenter

(1) Les lettres où Sobieski fait profession tantôt de désirer le bâton de maréchal de France, tantôt d'en faire peu de cas, sont d'avril 1668 (dans la collection Helcel, 1re p., n. 134-142). C'est une raison pour moi de croire qu'il ne l'a pas reçu en 1666, comme l'affirme M. Korzon (*Heur et malheur*, p. 469). Le brevet dont M. Korzon a trouvé une copie dans a bibliothèque de Lemberg n'a existé qu'à l'état de projet, subordonné au succès d'une négociation qui n'a pas abouti.

le désarroi où avec lui tombait tout le parti français en Pologne.

L'homme, comme son entourage, tenait du gouvernement de son pays, de l'air qu'on y respirait : une atmosphère de licence, saturée de parfums troublants et mortels, poisons que l'on boirait jusqu'à la mort. Ils étaient trop beaux, trop heureux, ces *szlachcice* polonais, en leur insouciante indépendance, en leur fière royauté de citoyens recréant Rome, dominant une ombre de pouvoir souverain et un néant d'*âmes* esclaves, bétail de corvée! Trop heureux pour vivre!

Ce que l'atmosphère de Paris versait d'effluves capiteux et capricieux dans ce milieu si périlleux déjà n'était pas assurément pour aider le héros à y trouver sa voie. *Astrée* paraissait elle-même fort désorientée sur les rives de la Seine. Il semble bien qu'elle n'y ait même pas réussi à amorcer une négociation sérieuse, dont la couronne de Pologne aurait été l'objet. La conversation entamée sur ce sujet entre elle et la cour de Versailles n'était pas reprise, et cela tenait autant aux exigences excessives qu'elle avait manifestées qu'à la nouvelle attitude de l'évêque de Béziers et aux avis qu'on en recevait. A celui-ci l'air de la Pologne avait aussi tourné la tête. Il s'égarait en des poursuites et des aventures nouvelles, où il risquait d'égarer également les intérêts qui lui étaient confiés. Il croyait à cette heure les assurer suffisamment en faisant signer à l'envoyé du duc de Neubourg un traité, où il n'était plus du tout question de Marysienka ni de son mari, mais seulement « du

grand mérite, vertu et belles qualités de Mme Denhof », et des avantages honorifiques et pécuniaires auxquels elle et M. Denhof auraient droit, à raison de l'appui qu'ils donneraient à la future élection.

L'amie absente était oubliée et traitée en quantité négligeable; sa rivale l'emportait, et, autrement douée pour la politique, plutôt que de se laisser tenir et conduire par l'amoureux prélat, c'est elle qui le tenait et le conduisait, au gré de son ambition et des intérêts de la cabale allemande qui l'inspirait.

Ainsi se préparait le désastre prochain.

Marysienka s'en doutait bien, en enrageait, et, sans ressources pour conjurer sa défaite comme pour la venger, passait sa colère sur *Céladon,* qui subitement apprenait d'elle « qu'elle s'accoutumait à vivre sans « lui et ne plus se soucier de ses intérêts ni de ses « plaisirs ».

— « Vous ne m'aimez plus! cela est clair », répondait-il, en apostillant cette constatation douloureuse d'un trait comiquement expressif. « C'est dommage, « vraiment; je me porte justement si bien! » Après quoi il passait sans transition à la note tragique : on annonçait une guerre prochaine avec les Turcs; tant mieux : ce serait plus vite fini! Il voulait mourir. Mais le courrier suivant lui apportait inopinément un autre bracelet, tressé par une main adorable avec des cheveux parfumés, et un volume de tendresses. Il reprenait aussitôt du goût à la vie. L'affaire du tabouret allait mieux sans doute? Non, le bracelet et les tendresses n'étaient

que pour préparer les voies à une nouvelle demande d'argent. Il s'irritait. Elle s'emportait.

— Vous me laissez dans la misère, parce que je vous ai abandonné mes terres!

— Vos terres? Pour ce qu'elles rapportent, la famille de M. Zamoyski aurait pu aussi bien les garder! Mais qu'importent vos terres ou les miennes? Ma dernière chemise est à vous! Seulement, je ne suis pas sûr d'en garder une sur le dos avant peu. Cosaques et Tatares m'ont tout pris. J'ai dû envoyer récemment au pacha de Silistrie ce qui me restait de vaisselle d'argent, jusqu'à ma cuvette, et, *pour me laver*, *j'en suis réduit à me servir d'un verre!...*

Mais elle arrêtait les tentatives d'apologie par un de ces retours dont la controverse féminine est seule à posséder le secret.

— Si vous voyiez le fond de mon cœur, vous devriez reconnaître que votre amour est imparfait auprès du mien.

Il fut révolté.

— Parlons-en, de votre amour! Quand nous étions réunis, vous prétendiez bien demander à Dieu matin et soir qu'il vous conservât mon affection, mais vous ne faisiez rien pour l'y aider. Toujours des reproches, toujours des plaintes! Toujours c'était ma faute s'il vous arrivait la moindre contrariété. Jamais un moment de bonne humeur, jamais la moindre complaisance! Une seule fois, car je garde un souvenir exact de vos moindres actions et de chacune de vos paroles, oui, une fois

unique, vous avez eu pitié de moi. J'étais fort mécontent de la cour, et vous ajoutiez à mon chagrin en me contredisant à votre ordinaire. N'y tenant plus, je me couchai et me pris à pleurer comme un enfant. Vous fûtes émue, et vos caresses eurent bientôt fait de changer ma tristesse en joie. Mais ce jour n'a pas eu de lendemain, et votre façon d'être habituelle, très différente, hélas! n'est restée un mystère pour personne. Auprès de moi on vous voyait sombre et morose, on n'arrivait pas à tirer un mot de votre bouche; à peine m'aviez-vous quitté que la parole vous revenait avec la gaieté. Les commencements de notre mariage furent charmants; mais au bout de quelques mois déjà j'enviais le sort de votre chien : vous le traitiez mieux.

Après ce chapitre d'histoire, un autre venait de philosophie. L'infortuné *Céladon* en puisait les éléments dans les « amours du roi de France avec Mlle de la Vallière », dont le récit circulait en ce moment jusqu'en Pologne. Il trouvait quelque consolation à y voir que le petit dieu, dont il avait tant à se plaindre, exerçait le même pouvoir jusque dans l'enceinte auguste du *Palais enchanté,* et y produisait les mêmes ravages. *Céladon* n'imaginait pourtant pas qu'il pût se trouver sur un pied d'égalité entière avec son royal compagnon d'infortune : sans doute, on témoignait à celui-ci un peu plus d'égards, et, après l'avoir traité de « gibier de potence », on ne s'avisait pas de l'appeler « souillon ».

Car la querelle en arrivait déjà aux gros mots.

Pour les oublier, il relisait une des anciennes lettres

de l'absente, qu'il portait toujours sur lui, cousue dans son scapulaire. *Astrée* y faisait serment de ne jamais le quitter, même pour prendre les eaux à l'étranger. « Loin de lui, les eaux se changeraient en poisons! » Et il en était amené à méditer sur l'inconstance des félicités humaines. Il s'enfonçait dans ses idées de renoncement, de détachement de toutes choses. Mais un message impérieux de Marysienka le rappelait à la question du tabouret, objet d'une inlassable convoitise qu'on s'obstinait à ne pas contenter. Et, toujours mobile, aisément suggestionné, il réussissait à se passionner avec elle pour cette niaiserie. « En vérité, on traitait mieux « à Varsovie la femme d'un pâtissier français! » Puis l'attendrissement le gagnait : un an s'était écoulé depuis qu'elle l'avait laissé seul à Jaworów. Comment avait-il pu mériter cette disgrâce? « Chez nous on a un an de « prison quand on a tué un gentilhomme; j'en ai pro- « créé un, au contraire, et je suis puni de même, plus « durement encore! » Il envoyait un baiser à l'infidèle. « Oh! pas sur la bouche! » Il n'osait, même en imagination. Il se souvenait trop bien que, dans les derniers temps de leur vie commune, trop souvent ses lèvres adorées fuyaient les siennes. Que serait-ce maintenant qu'il se voyait méconnaissable, vieilli par le chagrin, les cheveux blanchis déjà!

Soudain une grande joie lui survint, suivie d'un prompt désenchantement : *Astrée* parla de retour. Mais elle faisait ses conditions : elle ne voulait plus avoir d'enfants. C'était le coup de grâce! Une grande colère le secoua :

— Quoi? vous en avez eu trois de l'*autre,* et vous en vouliez encore! Si vous deviez changer d'avis en changeant de mari, j'aurais dû, moi, en être averti plus tôt, deux ans plus tôt, oui, en cette nuit où, vous vous en souvenez peut-être, mon avenir et mon malheur ont été décidés, où, pour vous avoir, j'ai risqué plus que la vie, mon honneur même! Je voulais partir alors, et c'est vous qui me reteniez, qui me faisiez une prison de vos bras, si douce et si forte, que je restai. Allons! trêve de comédie! Dites plutôt franchement ce qui vous a dégoûté de moi!

Elle équivoqua à son ordinaire :

— Dégoûtée de vous? grand Dieu! Mais tout le monde ici s'étonne de la hâte que j'ai à vous rejoindre, en dépit de ma santé à peine rétablie, de ma cure non encore achevée!

Il répliqua durement :

— Je me moque de votre monde parisien et de ses avis! Apparemment on y juge les choses suivant la mode du pays, un pays où toutes les femmes mariées ont des amants et tous les maris des maîtresses. Je suis de Pologne, moi, et notre petit Jacques en est également. Point n'est besoin de le naturaliser ici. D'où prétendez-vous être, madame?

Très fine, elle comprit qu'elle avait poussé les choses trop loin. La chasse au tabouret demeurant sans espoir, elle optait pour la Pologne, décidément, faisait sérieusement ses préparatifs de départ et devait songer à se ménager une bonne rentrée. Elle fut, d'un courrier à

l'autre, merveilleusement câline, multiplia les formules déprécatives. Elle jouait de malheur, vraiment, à voir toutes ses paroles mal interprétées et sa tendresse mise en suspicion. Ah! s'il pouvait lire dans son cœur! s'il pouvait l'entendre seulement disant sa prière du soir! Il lui arrivait de s'y tromper et de prononcer : « M. le Maréchal » au lieu de « Notre-Seigneur ».

Mais il se méfiait :

— Est-ce ma personne ou ma charge qui trouble ainsi votre dévotion (1)?

Ici je dois ouvrir une parenthèse.

Très maltraité, tout le monde en conviendra, très éprouvé par sa vie conjugale, le mari de Marysienka a eu du moins le privilège de gagner à son infortune une universelle compassion. Avec la chronologie des rois de Pologne, dans les écoles où elle est encore enseignée, les enfants apprennent à plaindre, en l'admirant, l'incomparable époux, et à condamner aussi la mauvaise épouse, en la maudissant. Il se peut que nous y ayons tous mis de l'exagération, car il se peut également que lui-même ait exagéré, à ce propos, sa ressemblance parfaite avec les ermites de la forêt de Zloczów — avant la chute. Dans les papiers de des Noyers j'ai trouvé copie de trois lettres adressées en juillet et

(1) Nous ne possédons pour cette époque qu'un nombre restreint de lettres de Marysienka. Mais son mari s'est si souvent et si abondamment plu à en indiquer, dans les siennes, le sens et même le texte, qu'il nous est possible, à notre tour, de les reproduire presque intégralement. C'est ce que je me suis appliqué à faire dans ce dialogue et dans les suivants. Les phrases entre guillemets sont toujours textuelles.

août 1669 à un seigneur polonais par Mlle de Villeneuve. Cette jeune personne avait été demoiselle d'honneur de Marie de Gonzague. Après la mort de la Reine, elle était revenue en France, où Mme Chatrier, femme d'un domestique de Condé, signalait en ces termes sa réapparition :

« Mlle de Villeneuve en est déjà à regretter la Polo-« gne... ; en vérité, elle a quelque raison, car je ne crois « pas qu'elle trouve jamais en ce pays-ci, faite comme « elle est, des gens qui se passionnent (pour elle), ni le « secret d'amasser des 25,000 francs en cinq ans de « temps. »

Nulle indication quant au destinataire des lettres dont je viens de parler. Des Noyers a joué assez longtemps auprès de Mme Sobieska le rôle de confident, conseiller, bailleur de fonds et déchiffreur des correspondances secrètes. La correspondance de l'évêque de Béziers avec Marysienka passait par ses mains et a laissé également une trace dans ses dossiers. Une présomption assez forte résulte de ces circonstances. Marysienka s'est vantée à un moment de posséder des documents qui lui donnaient barres sur son mari. N'étaient-ce point ceux-là ?

Je supplie mes lecteurs polonais de ne pas crier au sacrilège. Je ne tiens pas du tout à mon hypothèse, et s'il leur est plus agréable de croire que leur héros et le mien n'a pas usé de la loi des représailles, j'y consens volontiers. Mais en le mettant même hors de cause, la prose de Mlle de Villeneuve reste si plaisante, j'y vois

dessinée une si curieuse silhouette de demoiselle d'honneur cosmopolite, réclamant une place dans la galerie féminine du dix-septième siècle, que je ne résiste pas à la tentation d'en donner un aperçu.

Parlant d'elle-même tour à tour sous le pseudonyme de *Mabille* (j'ignore si c'est en honneur de la fameuse comtesse de Bellême, héroïne du onzième siècle, qui a laissé un souvenir peu aimable), ou de *sainte Dorothée* (je me doute encore moins pourquoi), l'ex-compagne de Marie de Gonzague s'y adresse à un ami laissé en Pologne qu'elle appelle *saint Augustin* ou l'*Entrepreneur*. C'est tout ce qu'il y a d'obscur dans son langage. Elle lui dit le chagrin où elle est après l'avoir quitté et le désir qu'elle a d'obtenir une pension du roi de Pologne. Elle ajoute qu'elle n'attend qu'un mot de lui pour reprendre le chemin de Varsovie. Elle a bien compris qu'il redoutait les discours auxquels sa présence dans cette ville pourrait donner lieu; mais elle le rappelle à une plus saine appréciation des choses : « Sachez, mon « très cher Père, que ce ne serait pas une gloire pour « vous, parce que *Mabille* n'est pas belle; mais que si « elle était belle, que cela ne vous serait qu'avantageux, « car les rois ont des maîtresses, et les grands seigneurs « aussi. Je sais deux maréchaux de France âgés de « soixante ans, qui ont des maîtresses et qui leur don- « nent des maisons et des pensions, et qu'ils vont voir « tous les jours. Enfin, ceux qui n'ont point d'amou- « rettes sont des bêtes et des brutaux, qui sont sans sen- « timent et des esprits petits, qui se laissent gouverner

« par leurs femmes et qui les craignent, et il me semble « que l'*Entrepreneur* est hors de danger de tout ça, « puisque sa femme tient tout de lui, et que *saint Augustin* « est un fort esprit. »

On remarquera que le signalement de la femme de l'*Entrepreneur* s'applique bien à M. Sobieska. Je continue la citation :

Il y a des gens qui ont dit à *Mabille* en France : « L'on « dit, Mademoiselle, que l'*Entrepreneur* vous aime et « que vous étiez sa maîtresse. *Sainte Dorothée* a répondu « en grande humilité à ces gens qu'elle n'était pas assez « heureuse pour que ça fût. »

La lettre se termine par des baisemains pour *saint Augustin,* « à l'intention des promenades de la galerie « du château ». « C'est », explique des Noyers, « un « lieu où elle allait la nuit habillée en (un mot illisible), « lorsque l'*Entrepreneur* logeait à la maison de (nom « illisible encore). »

La seconde lettre est datée du lendemain et tout éplorée. *Sainte Dorothée* a reçu de *saint Augustin* un congé en règle. Le bruit a couru en Pologne qu'elle allait épouser un comte Zamoyski, que le Roi (Louis XIV) venait de faire sortir de prison, où il était pour dettes. Elle veut que « la foudre l'écrase » et que « l'enfer l'engloutisse », si cela est vrai. Le comte Zamoyski a en effet recherché sa main, et elle aurait vu son avantage à agréer sa demande, « trouvant ainsi le moyen de « remonter là d'où elle était descendue » ; mais « il fau- « drait avoir un cœur à lui donner ». Son cœur est resté

en Pologne. « Je ne crois pas que ni lui ni d'autres « m'ayent jamais. Je crois que le meilleur parti pour « moi est d'être religieuse et de passer le reste de ma « vie à soupirer pour qui j'aime. »

En attendant le cloître, elle va cacher son désespoir dans la solitude de Fontainebleau; elle y passe ses journées en conversation avec les chênes, auxquels elle apprend qu'elle n'est plus aimée, et avec les rochers, qu'elle convertit en fontaines, jusqu'à un prochain courrier qui met fin à son tourment et lui fait écrire une troisième lettre, débordante de joie cette fois : *saint Augustin* s'est ravisé, et elle va revenir en Pologne.

Je ne tiens pas M. Sobieski pour condamné sur cette preuve, et pas davantage Mme Sobieska pour justifiée par toutes celles qu'elle a pu relever ultérieurement à la charge de son mari. L'arrêt de la postérité ne s'est, en tout cas, trompé que de moitié. Elle reste la grande coupable, car c'est elle qui a commencé. Audacieusement, impudemment, sans l'excuse même d'un entraînement, guidée par son ambition seule et son goût pour l'intrigue, elle a d'abord installé l'adultère au foyer conjugal, pour le livrer ensuite sans défense à d'obscures compétitions. Sur le chemin même de Paris, une rivalité inavouable l'a aiguillonnée; le frère de Mme Paç, le comte de Mailly, l'y précédait, pour faire échec à ses prétentions et faire valoir celles de sa famille. Sa défaite fut ainsi double, mais M. Sobieski eut doublement raison, sinon de souhaiter son retour, du moins de se sentir offensé par son absence.

VI

Le retour, en octobre 1668, fut triste. Au dernier moment, *Céladon* n'y tint pas, et quittant Varsovie, où l'abdication de Jean-Casimir devenait un fait accompli, courut au-devant d'*Astrée* jusqu'à Dantzig. Il espérait un rayon de soleil; il trouva la pluie. Marysienka lui montra un visage soucieux et maussade, qui ne reprenait un peu de gaieté qu'à l'évocation du nom de la France. Et elle parlait encore de revenir là-bas! Peu avant son départ, elle y avait contracté de nouvelles liaisons, pris de nouvelles idées. Elle avait su enfin que Condé et d'Anguien étaient hors de cause désormais. Elle ne voulait pas de Neubourg. C'était un *rat d'église*, et elle apercevait derrière lui, avec le rochet volage d'un évêque félon, le cotillon détesté de Mme Paç et celui de Mme Denhof. Elle s'était mise en quête d'un troisième candidat, et avait opté pour le duc d'Orléans. Il semblait qu'elle ne fût revenue en Pologne que pour y gagner des suffrages à cette cause. Après quoi elle s'en retournerait pour assurer son succès en France.

Sobieski se récria. Il donnait raison à sa femme en ce qui concernait Neubourg. Personne n'en voulait en Pologne. Un agent de l'électeur de Brandebourg se présentant pour plaider en sa faveur, il convenait avec elle

de l'éconduire poliment. Mais le duc d'Orléans était une impossibilité. La France n'en voudrait pas. Il s'épuisa en arguments. Il perdait son temps. Marysienka avait d'autres raisons, qu'elle ne disait pas, pour ne pas être, en cette première rencontre avec son mari, telle que ses dernières lettres le lui promettaient et qu'elle se l'était promis à elle-même. La découverte des chances que le duc d'Orléans pouvait avoir pour recueillir l'héritage des Piast et des Wasa n'y entrait pour rien. Une déception s'était ajoutée à ses déboires parisiens, qui l'avait rendue à son humeur chagrine et mis à néant ses bonnes résolutions. En s'éloignant du *Palais enchanté,* elle croyait aller du moins à une sorte de revanche. Vaincue et humiliée en France par les dédains d'un souverain présomptueux, elle pensait en tirer vengeance sur son ambassadeur et triompher du même coup sur un double champ de bataille, amour et politique, des deux rivales, qui avaient osé l'y provoquer. Avant qu'elle fût partie, des nouvelles étaient venues de Varsovie, qui détruisaient ses projets. Elle n'y trouverait plus l'évêque de Béziers. L'orage, qui grondait depuis longtemps sur la tête du trop aventureux diplomate, avait éclaté. La clameur publique l'obligeait à fuir. Il avait trop présumé de l'appui que les Denhof lui donneraient contre elle. Jean-Casimir n'étant plus roi, ses favoris ne comptaient guère, et Bonzy devait revenir en France. Un instant Marysienka avait caressé l'espoir de le rencontrer en route. Très inopinément, M. Sobieski s'était employé à déjouer sur

ce point encore ses vœux et ses combinaisons. Elle le savait donc prévenu enfin, bien qu'il n'en soufflât mot dans sa correspondance, et sinon convaincu, — il ne devait l'être jamais, je pense, — du moins mis sur ses gardes. Après avoir signalé en juin une correspondance de Bonzy avec Mme Sobieska « pour convenir de la « route qu'elle tiendrait à son retour et pour se rencon- « trer », et une manœuvre de M. Sobieski pour empêcher cette rencontre, des Noyers écrivait en septembre :

« Le grand maréchal témoigne une grande joie de « ce qu'elle (Mme Sobieska) ne s'est pas rencontrée avec « l'évêque de Béziers. »

La déconvenue de Marysienka était complète : plus d'amant volage à reconquérir, plus de rivales à humilier; rien à faire pour elle en Pologne. Mais en même temps, la politique française y paraissait également mal lotie. Un roi venait d'abdiquer, un autre allait être élu, et, dans cette autre bataille, la France n'aurait même pas une chance à courir! Elle y figurerait avec un candidat sans partisans et un parti sans chef!

Les choses ne devaient pas se passer tout à fait ainsi. La France allait essayer de reprendre position; l'évêque de Béziers lui-même, de rallier ses troupes avec un mot d'ordre nouveau. La campagne n'en était pas moins perdue à l'avance. J'ai dit déjà le résultat; je vais, maintenant, résumer les péripéties du combat. Elles appartiennent aussi à la biographie de Marysienka.

CHAPITRE VIII

LA DIPLOMATIE DE MARYSIENKA

I. Retour de Mgr de Béziers à Paris. — Évolution inattendue de la politique française. — Diplomatie à double fond. — Candidature officielle et officieuse. — Neubourg et Condé. — Froideur de M. Sobieski pour cette combinaison. — Marysienka mord à l'appât. — Passe d'armes diplomatique. — L'abbé Courtois. — Nouvelles causes de mécontentement. — Mlle d'Arquien aînée. — Vierge et martyre. — Rupture des négociations. — II. La diète d'élection. — Maladie de Marysienka. — Affolement de M. Sobieski. — Scènes orageuses. — Exclusion de Condé. — Rentrée en scène de Mgr de Béziers. — Rendez-vous nocturnes. — Neubourg ou Lorraine. — Le *Piast*. — III. La séance décisive. — Intervention divine. — Le *Piast* acclamé. — Illusions et désenchantement. — Élection de Michel Wisniowieçki. — IV. Colère de Sobieski. — Le « singe » ne sera pas couronné. — Sagesse pratique de Marysienka. — Frais de coquetterie. — Une nouvelle correspondante de l'ambassadeur. — Mme Morsztyn. — A Cracovie. — Un roi galant et un mari aveugle. — M. Sobieski ne désarme pas. — Un complot. — Appel à la France. — Le chevalier d'Arquien. — Mauvais accueil. — La rancune de Louis XIV. — On frappe à la porte d'à côté. — L'hôtel Longueville. — Le comte de Saint-Paul. — La duchesse de Longueville. — Les émissaires du nouveau candidat. — L'abbé de Paulmier. — Marysienka à Dantzig. — Le passage du Rubicon. — Le coup de foudre. — Fin de la candidature. — V. Nouveau séjour de Marysienka à Paris. — Nouvelle querelle domestique. — L'*ultimatum* de Marysienka. — Le divorce. — Le retour. — Reprise de la vie conjugale. — Fâcheux souvenirs. — Encore l'abbé de Paulmier. — VI. Autre conjuration. — Nouvel appel à la France. — Mort du duc de Longueville. — Reprise des hostilités entre les époux. — Le rendez-vous manqué. — Les résolutions de M. Sobieski. — La fin de *Céladon*. — Le héros. — La victoire de Chocim. — La mort du roi Michel. — Horizon éblouissant.

I

L'évêque de Béziers n'était point un sot. Une fois loin de Varsovie et des illusions où l'entretenaient les sourires d'une favorite déchue, il eut vite fait de se convaincre que ses amours, comme sa diplomatie, s'y étaient fourvoyées. Il n'eut pas de peine non plus à faire partager cette conviction en France. On allait à un échec certain avec cette candidature neubourgeoise, que les Sobieski, les Paç, les Radziwill déclaraient tous inacceptable. La diète appelée à élire le nouveau roi se réunirait en mai 1669. M. de Bonzy se fit fort de pouvoir y reparaître et d'y défendre avec succès les intérêts français; mais il lui fallait un autre programme, un autre candidat. De nouvelles instructions, portant la date du 15 octobre 1668, eurent pour objet d'y pourvoir, tout en sauvegardant les apparences. C'est un assez peu glorieux, mais curieux monument de duplicité diplomatique. On avait pris des engagements avec le duc de Neubourg, et, chose plus grave, avec l'Empereur, qui avait eu cette raison, entre autres, de ne pas se mêler de la guerre d'Espagne. On ne pouvait les rompre sans inconvénient. La candidature du duc resterait donc patronnée par la France, officiellement. Mais la guerre avec l'Espagne était terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668), Condé se trouvait rappelé au repos, et,

conséquemment, au souvenir de ses anciennes ambitions; les Polonais « paraissaient se porter d'eux-mêmes pour lui » ; on ne les contrarierait pas. Officieusement, l'évêque de Béziers ferait de son mieux pour leur donner satisfaction.

Mais qui serait, en Pologne, le pivot de cette évolution inattendue? Pas les Denhof, assurément. On reparla de M. Sobieski et de Mme Sobieska, et l'ambassadeur se montra, on le devine, tout disposé à changer encore une fois de place son « coussinet ». Il fallait s'attendre toutefois à ce que le grand maréchal, et surtout la grande maréchale, augmentassent leurs prétentions. Solliciteurs éconduits, et quelque peu maltraités tantôt, sollicités maintenant pour une besogne assez scabreuse, ils estimeraient à un prix élevé le sacrifice de leurs scrupules et de leurs rancunes. On augmenta l'offre en proportion de la demande prévue. Aux avantages consentis précédemment, bâton de maréchal, duché-pairie, cordon bleu, on ajouterait une maison à Paris pour les époux, une promesse d'abbaye pour le chevalier d'Arquien, en échange de la lieutenance convoitée des gardes du corps, « le Roi n'ayant, dans les charges de cette espèce, que des officiers expérimentés ». Quant à M. d'Arquien père, qu'il fallait songer à contenter aussi, « s'il se trouvait hors d'état de racheter la capitainerie des Cent-Suisses, on engagerait le titulaire actuel de cette charge, le comte de Vardes, à démissionner ». Mais cette concession n'était à faire qu' « à la dernière extrémité ».

Bien que fort compromis par l'affaire de la cassette du comte de Guiche, dont il avait été gardien infidèle (v. p. 145), le comte de Vardes demeurait encore un capitaine préférable au père de Marysienka! Celui-ci jouissait d'une réputation détestable et malheureusemeut justifiée. Débauché en dépit de son âge, querelleur malgré sa gueuserie, il ne paraissait appliqué qu'à augmenter ses dettes, ses procès, le nombre de ses ennemis et le poids de ses infirmités.

Restait un compte pécuniaire à régler. Un agent du duc de Neubourg avait, en dehors de l'évêque de Béziers, promis à M. Sobieski une somme de six cent quatre-vingt mille livres, dont quatre-vingt mille livres pour racheter à la ville de Dantzig la starostie de Puck, et trois cent mille pour acquérir une terre en France. Il fallait prévoir une revendication à ce sujet. Soit encore; on se substituerait au duc de Neubourg pour le règlement éventuel de cette dette.

Un courrier porteur de ces propositions rejoignit M. et Mme Sobieski à Varsovie, où se tenait, en novembre 1668, une diète, dite *de convocation*, précédant et préparant celle de l'élection. Le grand maréchal fit la grimace : cette combinaison à double fond ne lui disait rien de bon. A une des séances qui suivirent l'arrivée du courrier, la candidature de Condé se trouva en discussion et ne parut pas aussi populaire qu'on se plaisait à le croire en France. Quelques nonces réclamèrent la prestation d'un serment, par lequel tous prendraient l'engagement *de ne pas se laisser corrompre.* C'était une

nouveauté ; mais les mœurs parlementaires ont eu partout de ces aboutissements honteux, conséquence naturelle des mêmes phénomènes d'avilissement moral. Personne n'osant protester, la motion passa ; mais on proposa d'y ajouter l'exclusion des candidats corrupteurs, et le nom de Condé fut prononcé. C'était une sorte de *question préalable.* Sentant le vent souffler de ce côté, Sobieski fut sur le point de crier : *Excludatur !* avec les autres. Un billet de Marysienka l'arrêta.

« Si vous faites cela, vous me retrouverez en rentrant « dans mon cercueil. »

Elle mordait à l'appât versaillais. La maison de Paris la tentait surtout. Elle venait de se mettre en tête l'acquisition à Varsovie du palais que le roi Jean-Casimir ne s'était pas encore avisé de quitter. Il savourait, semble-t-il, sa déchéance, ambitionnait aussi une part d'influence dans le choix de son successeur.

Ce palais, bâti par le souverain démissionnaire et constituant sa propriété privée, était plein de souvenirs pour Marysienka : c'était là qu'un rendez-vous nocturne avait, quelques années auparavant, décidé sa destinée. « N'ayant jamais rien fait pour son mari, le Roi pouvait bien, en s'en allant, lui donner cela. » Éconduite, elle offrit cent mille francs. C'est des Noyers qui nous dit ces détails. Mais le public protesta : le roi qu'on allait choisir coucherait donc à la belle étoile ! Elle se rabattit sur la maison de Paris, et s'appliqua à endoctriner son époux. « Ce serait folie que de ne pas « écouter tout au moins les offres qui venaient de ce

« côté! On en tirerait toujours quelque chose, à suppo-
« ser même qu'on dût ne pas appuyer ouvertement ni
« même très sincèrement cette candidature ressuscitée.
« Et puis, Condé redevenant candidat, on pourrait
« reparler d'Époisses. » Sobieski demeurait froid. Eh bien, elle se chargerait de la négociation, et, pour être à même de la conduire, elle passerait l'hiver à Varsovie, où lui-même disait ne pouvoir demeurer. Il objecta la dépense.

— J'ai ce qu'il faut.

Elle avait l'argent que des Noyers, devenu correspondant et agent de Condé, s'était offert à lui avancer. Le prince rembourserait quand il serait roi. Des Noyers avait la foi. D'ailleurs, M. de Bonzy parlait maintenant de revenir avant peu à Varsovie, et il apporterait un million.

Ainsi le ménage fut séparé une fois de plus. On ne se retrouva qu'en février à Lemberg et en fort méchante humeur de part et d'autre. Marysienka avait perdu son temps et l'argent de des Noyers. M. de Bonzy avait bien repris le chemin de la Pologne, mais s'était vu arrêté à la frontière par une lettre du Primat, chef intérimaire du gouvernement jusqu'au jour de l'élection. Il passait l'hiver en Prusse, à Marienwerder, et là encore sa présence soulevait des méfiances et des protestations. La noblesse polonaise s'agitait; les cours de Vienne et de Berlin s'inquiétaient. On avait dû recourir à des expédients de plus en plus équivoques : lettres de Condé à l'évêque de Béziers; dépêches de celui-ci au

chevalier de Gremonville, ambassadeur du Roi à la cour impériale, chiffrées les unes et les autres, mais livrées quand même par leurs auteurs à la plus large publicité et proclamant hautement l'abandon de la candidature du prince. Marysienka en avait reçu d'autres, il est vrai, qui maintenaient le principe de la double candidature, officielle et officieuse, mais elle n'en avait pas tiré un grand contentement. L'affaire d'Époisses empêchait toute entente. Condé se montrait intraitable sur cet article. Il déclarait ne pas avoir les moyens de désintéresser Guitaut, et « pour dix couronnes il ne se déshonorerait pas en sacrifiant un ami » . Marysienka avait dû en appeler à Louis XIV ; mais le Roi prenait la chose de très haut : « il n'entendait pas qu'on lui mît ainsi le pied sur la gorge; une fois qu'il serait roi, M. le Prince trouverait sans doute moyen de contenter tous ceux qui auraient travaillé à son élévation; en attendant, M. et Mme Sobieski devaient trouver qu'on faisait assez pour eux » .

Mme Sobieska ne s'en était pas laissé persuader. En janvier, elle avait envoyé à Marienwerder le chevalier d'Arquien, pour réclamer une décision définitive : « Voulait-on, ou non, qu'elle eût Époisses, et que Condé fût roi? » En février, M. de Bonzy lui dépêcha à Lemberg son secrétaire, l'abbé Courtois. Ce fut une belle passe d'armes diplomatique, prolongée pendant plusieurs semaines et si bien conduite de part et d'autre, qu'au bout de ce temps l'évidence éclata qu'on ne s'entendait plus sur rien. Une abbaye avait été promise au cheva-

lier d'Arquien. Marysienka prétendait que ce fût celle de Fécamp. Elle n'était pas libre? Il lui importait peu. Elle traiterait plutôt avec l'Empereur ou avec le Tsar.

— « Pas d'abbaye, pas de quartier! »

Le mot devait retentir jusqu'à l'oreille chatouilleuse du grand roi.

Et M. Sobieski eut aussi son mot à dire. Une nouvelle candidature, celle de Charles de Lorraine, se faisait jour. Protégée par l'Empereur, elle gagnait de nombreux adhérents. Pour lui faire échec, Condé devait absolument, à en croire le grand maréchal, paraître sur la frontière au moment « où on fondrait la cloche ». Sinon, M. de Lorraine se trouvant tout porté sur les lieux, tout le monde irait à lui. Ses offres étaient d'ailleurs fort séduisantes.

— Mais il n'a pas le sou, et les trois quarts de ceux auxquels il promet ne seront jamais payés!

— Pourvu que je le sois.....

Condé, consulté, répondit négativement.

« Il n'était pas homme à hasarder ainsi sa réputation. « S'il prenait le parti d'aller en Pologne, n'y trouvât-il « que cinq cents hommes pour le déclarer élu, il péri« rait avec eux, et la France ne le reverrait que mort « ou roi. » Il recevait au surplus de là-bas des nouvelles qui ne l'encourageaient pas à courir une pareille aventure. Que voulaient dire ces « capitulations », dont il entendait parler? S'imaginait-on en Pologne qu'il y viendrait « faire le personnage d'un doge de Venise »?

L'abbé Courtois quitta Lemberg sur une sorte de rupture, et Mme Sobieska écrivit à M. de Bonzy qu' « on se reverrait à Varsovie ». De nouveaux griefs s'ajoutaient présentement à ceux que son dernier séjour à Paris avait inscrits dans sa rancunière mémoire. Sa sœur aînée, Marie-Louise, qui, ne trouvant pas à se marier, avait passé du rang de demoiselle d'honneur à celui de dame d'atour dans la maison de Marie-Thérèse, finissait, à trente-cinq ans, par mettre le grappin sur le comte de Béthune. Or le *traitement* qu'on lui faisait en France à cette occasion n'était pas tel que la cadette l'avait espéré. Des quolibets circulaient à la cour, au sujet de cette union tardive, et demeuraient impunis. M. de Bonzy lui-même s'en faisait l'écho dans sa correspondance avec l'abbé Courtois :

« Enfin Mlle d'Arquien a perdu cette belle qualité de « vierge ! Toutes les relations en font une des plus « grandes martyres du siècle et de la plus grande con« stance à supporter toutes les souffrances. C'est une « famille bien heureuse ! Son cher époux m'écrivit avant « le combat, et me manda de saluer le courtois abbé ; « mais, depuis sa victoire, il est si glorieux qu'il n'a pas « la force d'écrire. »

Marysienka en tomba malade pour de bon. Sobieski, en tournée d'inspection dans ses terres, était absent quand elle s'alita. Accourant à la première alerte, il la trouva entre la vie et la mort : la petite vérole s'était déclarée, au milieu d'une grossesse. Elle n'eut pas le visage marqué, grâce à des applications de lait et de

lard, mais ses cheveux et ses sourcils tombèrent. *Céladon* prétendit ne s'en point apercevoir.

On était au printemps de 1669 ; la diète de l'élection allait s'ouvrir. *Astrée* s'obtina à y accompagner quand même son mari, surmontant son épuisement, ramassant ses forces pour l'effort suprême, aussi ardente et batailleuse que jamais. Sa vaillance et son état de santé décidèrent probablement de l'événement.

II

En arrivant à Varsovie, elle dut encore prendre le lit : « son enfant ne remuait plus ». Sobieski en fut affolé et, plus que jamais, livré à ses hésitations naturelles. L'évêque de Béziers demeurait hors d'état de l'influencer sérieusement par ses conseils : il s'était rapproché de la capitale, mais n'osait encore y paraître. Caché dans une maison de campagne, à Bialoleka, il ne se risquait qu'à des rendez-vous nocturnes, entourés de mille précautions.

L'élection du *maréchal* (président de la diète) commença la déroute du parti français. M. de Bonzy avait recommandé à ses fidèles le choix du staroste d'Oswiécim, Pieniazek. Ce fut un Potoçki qui l'emporta, gagné par l'électeur de Brandebourg à la cause du duc de Neubourg. Des scènes tumultueuses suivirent : cris,

injures, coups de feu. Au bruit des détonations, les sénateurs fuyaient la salle des séances, se cachaient sous leurs carrosses. L'évêque de Cujavie se vit serré de près par un *szlachcic* du palatinat de Sieradz, la menace à la bouche, le pistolet au poing.

— A qui en avez-vous?

— A toi, fils de p...

Sobieski tira son sabre, et l'agresseur se perdit dans la foule.

Des aboyeurs aux gages, qui du Français, qui de l'Autrichien, jetaient à cette foule des noms, acclamés aussitôt par les uns, conspués par les autres : Condé, Lorraine, Neubourg, le Moscovite, un *Piast!* Des pamphlets circulaient, des caricatures. L'une représentait Charles de Lorraine, assis sur un cheval étique et rétif, que tiraient par la bride deux Jésuites et qu'un gros chanoine fouettait par derrière. Mais, somme toute, ce candidat semblait réunir le plus de suffrages. Les Jésuites lui faisaient une grosse popularité, en publiant qu'il avait trois cents saints dans sa famille et récitait les litanies tous les jours. Très irrespectueuse pour son clergé, qui le méritait bien, la *szlachta* restait très dévote, comme aujourd'hui le peuple en Russie. Au fond, la partie était entre Lorraine et Condé; mais, depuis Lubomirski, l'élection d'un prince français demeurait un épouvantail, un synonyme de pouvoir absolu et despotique, et, par une de ces bizarreries si fréquentes dans l'histoire des luttes électorales, Condé avait contre lui tous ses compatriotes établis à Varsovie : « Ces co-

« quins, écrivait l'évêque de Béziers, vendent les choses « trois fois plus qu'elles ne valent et craignent que « M. le Prince n'y mette ordre. » Mais, par-dessus tout, il n'était pas candidat officiellement, et le vice de cette compétition dérobée ne tarda pas à se manifester. Au premier effort fait par les partisans du prince pour rallier les suffrages autour de son nom, une tempête de protestations fut soulevée.

— Pourquoi troublait-on les délibérations avec ce candidat qui n'en était pas un? Candidat de qui? de la France? Non, puisqu'elle présentait Neubourg. Un imposteur alors! Un traître à son propre roi! A bas! A mort! Tue! Tue! Et les balles sifflaient encore, les sabres quttaient leurs fourreaux. Les partisans du Lorrain interpellaient le Primat, le sommaient de faire son devoir.

— *Excludatur! Excludatur!*

L'archevêque de Gniezno (les primats étaient titulaires de ce siège) consulta du regard Sobieski, et celui-ci ne bougea pas. Il pensait à Marysienka qu'il avait laissée au plus mal. Que lui importait Condé? Il n'avait autrefois agréé cette candidature que parce qu'*elle* le voulait et que c'était un moyen pour lui d'acquérir en France l'établissement qu'*elle* rêvait. Au sommet où il se voyait parvenu déjà, l'idée de subir dans son propre pays la loi d'un souverain quelconque lui répugnait secrètement, comme à tous ceux de sa caste et de son rang. L'esprit de l'anarchie, le noir démon du lieu, le possédait de la tête aux pieds. C'était une des raisons,

et la principale même, pour lesquelles il n'avait pas poussé davantage les dernières négociations avec Bonzy. Et, maintenant, on n'était pas encore arrivé à s'entendre, et Marysienka se mourait. Que ferait-il en France sans elle?

Il baissa la tête, et l'on vit des larmes couler sur son mâle visage. Alors, au milieu de la stupeur et du silence soudain que cette grande douleur muette commandait pour un instant, l'évêque de Cracovie se leva. Son collègue de Gniezno se taisant, il suppléerait à son zèle. Pour apaiser les esprits, pour prévenir l'effusion du sang, il croyait l'exclusion de Condé indispensable. *Excludatur pro bono pacis!*

Et ce fut fait.

Le lendemain, Mme Sobieska accouchait de deux jumelles mort-nées, et, dans la nuit, l'évêque de Béziers frappait à la porte de la maison du faubourg d'*Ujazdów*, où habitait le couple et où M. Sobieski lui montra un visage déjà rasséréné. La malade allait mieux. Mais les intérêts français se portaient aussi mal que possible. A quel parti convenait-il de se résoudre maintenant? Ne devait-on pas, au pis aller, soutenir Neubourg, pour empêcher Lorraine d'arriver? Sobieski se récria : « A piler ensemble Lorraine et Neubourg dans un mortier, on n'en retirerait pas un roi. »

Alors quoi?

L'époux de Marysienka avait peut-être son idée de derrière la tête. Sous ce titre : *Trutina variorum Poloniæ candidatorum,* un pamphlet, entre autres, attirait

depuis quelques mois déjà l'attention universelle. L'auteur, André Olszowski, évêque de Culm, y concluait au choix d'un *Piast*. L'idée en elle-même plaisait, faisait du chemin dans les rangs de la petite noblesse surtout. Mais le *Piast* indiqué faisait sourire. C'était Michel Wisniowieçki, un jeune homme de grande famille, puissamment apparenté, mais sans passé et sans fortune. Son père, Jérôme, jouissait d'une grande popularité posthume, due à la sauvage énergie avec laquelle il avait réprimé la révolte des Cosaques d'Ukraine. Mais sa fortune y était restée. Sa veuve vivait dans un couvent; le fils logeait on ne savait où, vivait on ne savait pas de quoi, n'était connu de personne. « Un roi, cela? » répétait Sobieski avec des haussements d'épaules, « allons donc! Il fallait un autre chef à ce « pays. Un *Piast,* soit; mais un homme, un soldat! »

Bonzy n'en put tirer autre chose, et s'en retourna à Bialoleka, où, heureusement pour lui, il était assuré de trouver d'autres interlocuteurs. Mme Paç y faisait de fréquentes apparitions, en compagnie du comte de Mailly, son frère. Sa famille s'offrait. Elle ne jugeait pas la partie entièrement perdue pour Condé lui-même. Pas d'exclusion qui pût valoir contre la volonté populaire, et celle-ci pourrait, au besoin, être manifestée par une *confédération,* cet argument suprême de toutes les factions en détresse. Seulement, la confédération était difficile à mettre sur pied sans l'armée, c'est-à-dire sans Sobieski. Un médiateur se présenta. C'était Morsztyn. Sa femme figurait aussi parmi les habituées de Bialoleka.

Jeune, jolie, insinuante, elle pouvait être d'un grand secours, pendant la maladie de Marysienka, surtout. Elle et son mari firent si bien qu'un dîner fut organisé, qui réunirait chez Sobieski les représentants des deux maisons rivales. Les Paç promirent même d'y amener le petit général, ennemi juré du grand, un Wisniowieçki, parent du jeune homme dont l'évêque de Culm avait posé la candidature. Il s'excusa au dernier moment, prétextant une indisposition « qui l'empêchait de boire ». On buvait ferme, en effet, tout en négociant. Une nuit, l'abbé Courtois, courant chez le grand chancelier Paç avec un message pressé de l'ambassadeur, le trouva ivre mort. Il rabattit sur *Ujazdow* et vit le grand maréchal dans le même état. Le dîner fut triste. La défection de Wisniowieçki avait jeté un froid. En sortant de table, Sobieski attira l'évêque de Béziers dans un coin et lui dit :

— Ces gens vous trompent. Ils ont un traité avec Lorraine. Vous serez joué, et, comme je ne veux pas l'être avec vous, je vous prie de ne plus compter sur moi.

Les Paç protestèrent avec indignation : ils étaient dévoués, corps et âme, au Roi et à M. le prince. Seulement, Chavagnac, le représentant de Charles de Lorraine, répandait beaucoup d'argent; Schafgotsch, l'ambassadeur de l'Empereur, offrait trois millions. La conclusion s'imposait. Ce fut au tour de M. de Bonzy de se récrier.

— Trois millions! Mes pouvoirs ne vont pas jusqu'à promettre trois millions!

— Bah! le roi de France en a à les jeter par la fenêtre!

Des journées et des nuits se passèrent encore en pourparlers. Au dernier moment, trois jours avant l'élection, le pauvre Bonzy faiblit. De nouvelles dépêches de sa cour lui recommandaient de ne rien négliger pour faire échec au Lorrain, et de tout tenter pour faire élire Condé : il lâcha la promesse de trois millions.

— Trop tard! déclarèrent alors les Paç.

Éperdu, il courut chez Sobieski.

— Je vous avais prévenu, lui dit celui-ci en affectant le plus grand calme. Il ajouta : Venez voir ma femme; elle va beaucoup mieux.

Marysienka gardait encore le lit; mais elle avait déjà retrouvé, sinon toute sa santé, du moins toute son énergie. De suite, elle parla d'Époisses et de l'abbaye. A défaut de Fécamp, elle avait fait choix de Conches. Mais il lui fallait le brevet immédiatement. Elle répéta son mot : « Pas d'abbaye, pas de quartier! » en ajoutant :

— Faites vos réflexions, monsieur l'ambassadeur, je n'attends Chavagnac qu'à cinq heures.

Sobieski, de son côté, parlait de grosses sommes à distribuer dans les vingt-quatre heures. Il ne demandait rien pour lui; « il accepterait Condé en chemise »; mais il avait amené à Varsovie toute une armée : douze mille hommes qu'il fallait nourrir, et Chavagnac lui avait envoyé la veille « un fort bon billet de banquier » pour cent mille écus, avec la promesse d'une abbaye

aux portes de Vienne pour son beau-frère. Avec désespoir, l'évêque fit le geste de retourner ses poches : les Paç lui avaient tout pris! Il ne lui restait qu'une réserve de 400,000 livres, et de celle-là il ne pouvait disposer : des ordres précis l'obligeaient à la remettre *in extremis* aux mains des agents du duc de Neubourg.

— Voilà ce que c'est que de courir deux lièvres à la fois, dit sentencieusement Sobieski. Ni vous ni moi, nous n'y pouvons plus rien. A la grâce de Dieu!

Jusqu'au bout, désormais, il jouerait l'indifférence complète. Lassitude ou calcul? On ne sait. Peut-être, avec sa connaissance parfaite des choses et des hommes du pays, devinait-il ce qui allait arriver : le double effort de Lorraine et de Neubourg se neutralisant et ouvrant la voie au *Piast*. Et quel *Piast*, alors? Sollicité de tous les côtés, il envoyait tous les solliciteurs à Marysienka, qui marchandait avec tous frénétiquement, mais n'aboutissait avec aucun. Dans la nuit du 18 au 19 juin, son beau-frère, Michel Radziwill, le mari d'une sœur tendrement aimée, aidé de Morsztyn et de quelques autres amis, entraîna le grand maréchal à une dernière démarche auprès de l'évêque de Béziers. L'élection était pour le lendemain; avec 400,000 livres qu'on distribuerait dans la matinée, ces messieurs croyaient pouvoir répondre de l'événement : Condé serait élu. De Bonzy leva les bras au ciel et montra ensuite la porte : elle venait de se refermer sur l'un des agents neubourgeois qui emportait la réserve.

Et le soleil se leva pour éclairer une des plus curieuses

et des plus étranges scènes de ce grand Guignol qu'ont été les diètes d'élections en Pologne.

III

On connaît le décor : dans la campagne de Varsovie, une vaste enceinte fortifiée : remparts de terre, fossés et palissades. Au milieu, une grande tente (*szopa*) pour les délibérations du Sénat et des députés. Tout autour, des tentes plus petites pour les réunions des palatinats. Puis un grand espace à découvert, et, le remplissant, cinquante mille cavaliers armés jusqu'aux dents et accompagnés d'un nombre double de valets équipés de même : le corps électoral. Tout *szlachcic* avait droit de vote, et ils étaient cent mille, trois cent mille, d'après certaines évaluations. Rien d'une aristocratie. Une copie, plutôt, de la *civitas romana,* comme j'ai dit. Le plus grand nombre labouraient *propriâ manu* leur maigre domaine, quelques arpents de terre, mais sans quitter le sabre, qu'une simple corde, en guise de baudrier, attachait aux reins du laboureur. Le sabre était le signe distinctif, avec le blason (le *joyau*, comme ils disaient), patrimoine appartenant en commun à des tribus entières, et le droit de séance aux comices. Guère de parchemins. Interrogés à ce sujet, ils ré-

pondaient fièrement comme le héros de Mickiewicz :

« Allez dans la forêt demander aux chênes
« Qui leur a donné le droit de s'élever au-dessus des autres arbres! »

Pour recueillir les suffrages, le Primat faisait à cheval le tour de l'enceinte. Mais il convenait auparavant de sonder le terrain, de voir si on n'aurait pas chance de provoquer un vote unanime. Des émissaires, le nez au vent, l'oreille aux aguets, parcouraient les rangs, plongeaient dans les groupes, recueillant des indications, semant des mots d'ordre et des promesses. Et la bataille des opinions s'engageait, cinquante mille paires de poumons s'épuisant à les faire valoir; les noms des candidats rebondissant de groupe en groupe comme des volants de raquette; les interpellations, les acclamations, les menaces et parfois les coups se choquant dans une mêlée furieuse.

Cette fois la scène fut un peu différente. A l'heure suprême les partis en présence parurent comme épuisés par les escarmouches préliminaires, fourbus et repus à la fois : gestes las de gens ayant pris à toutes les mains, visages mornes de traîtres n'ayant plus personne à trahir. Un grand silence pesa sur le *Kolo*, le cercle des électeurs appelés à délibérer en plein vent. On se regarda longtemps sans mot dire, puis, personne ne prenant sur lui d'ouvrir le débat essentiel, on entama des sujets à côté, on s'égara à plaisir dans des discussions indifférentes et oiseuses. Comme le soleil baissait, un prêtre, l'évêque de Cujavie, Czartoryski, et un

savant, le castellan de Léopol, Fredro, proposèrent sérieusement de mettre dans un ciboire les noms de tous les candidats. Un enfant en retirerait le nom de l'élu. L'avis n'agréant pas, l'évêque de Culm fit mieux : fidèle à son idée, celle du pamphlet que l'on sait, et connaissant son monde, il suggéra à ses collègues d'entonner le *Veni Creator*. On ferait appel à l'inspiration divine, on demanderait au ciel de mettre sur les lèvres le mot décisif qu'elles n'osaient prononcer.

Et c'était bien ce qu'il fallait à ces hommes, consciences lourdes, cervelles vides, dont il ne sortait plus rien. D'enthousiasme, ils se jetèrent à genoux et chantèrent avec leurs gorges enrouées par les marchandages et les parjures. Alors, au-dessus des têtes et des âmes courbées sous l'émotion et l'attente religieuse, une voix, venant on n'a jamais su d'où, jeta dans l'espace ce cri déjà populaire : *Un Piast!* Et ce fut comme si Dieu lui-même avait parlé. Des témoins firent serment plus tard d'avoir aperçu à ce moment une colombe planant dans les airs. D'autres entendirent le bourdonnement d'un essaim d'abeilles, signe infaillible de prospérité.

Des milliers de voix répétèrent : *Un Piast! un Piast!* Sobieski était là, et nul doute qu'une autre vision magnifique n'ait alors déjà ébloui ses yeux. Mais les regards de la foule ne se portaient pas d'eux-mêmes sur lui. La foule interrogeait toujours le ciel, attendait un autre signe. Il y eut encore un silence, puis un éclat de voix :

— Michel Wisniowieçki !

Sobieski se retourna, vit une bouche ouverte dans le groupe des nonces de Kalisz, et demeura stupéfait : l'homme qui avait hurlé ce nom était le palatin de la province, Opalinski, un ami personnel et un partisan de Condé. Il expliqua plus tard qu'il pensait « amuser et lasser la *szlachta* avec cette dérision ». Mais la « dérision » fit l'effet d'une traînée de poudre. Quelques secondes plus tard, le *Kolo* tout entier clamait à l'unisson :

Wisniowieçki ! Wisniowieçki !

C'était fini ; la Pologne avait un roi, et c'était ce jeune homme. Où était-il? On le chercha en vain dans l'enceinte : il n'avait même pas pris la peine d'y paraître ! On finit par le trouver dans une maisonnette des faubourgs, occupé à lire. Un lit, deux chaises et 40 écus composaient toute sa fortune. On le conduisit en pompe à la cathédrale.

« Les Polonais, écrivait des Noyers un peu plus tard, « ont raison de dire qu'ils sont les *fous de Dieu*, qui « prend soin de les conserver. » C'était le 19 juin 1669. Ce même jour et presque à la même heure, le chevalier de Gremonville recevait à Vienne une dépêche de Versailles, lui enjoignant de traiter avec l'Empereur pour assurer l'élection de Condé. La diplomatie du grand roi se trouvait, elle aussi cette fois, en retard d'une idée.

IV

« Le nouvel élu est un enfant, écrivit M. de Bonzy, « un innocent qui était le rebut de tout le monde. Le « miracle est plus grand que si Maldachini était pape. « C'est proprement un *roitelet* qu'on a fait. »

Oui, c'était bien cela. Dans l'entraînement stupide d'où ce choix était sorti, il y avait un fond de raisonnement inconscient : on aurait un roi peu gênant et avec lequel on ne se gênerait pas !

« Du moins, ajoutait l'envoyé français, le Lorrain « est également par terre. » Sobieski se consolait moins facilement. Jamais il ne reconnaîtrait « ce sot, ce « singe, cet imbécile, ce gueux, à qui la feue reine « donnait quatre mille livres par an pour étudier en « Bohême » ! Ce fut Marysienka qui montra, dans la circonstance, le plus de sens pratique. Rien ne servait de s'insurger contre des résultats acquis qu'on n'avait pas su prévenir. Mieux valait songer à en tirer le meilleur parti possible. Vite elle entama avec l'évêque de Béziers une négociation nouvelle. L'ambassadeur allait rentrer en France : il y expliquerait qu'à défaut d'un roi à sa dévotion, le maître du *Palais enchanté* avait besoin, plus que jamais, de s'acquérir en Pologne d'autres dévouements. Et on savait le prix qu'elle mettait au

sien. Il promit et tint parole. Les événements lui prouvaient qu'il avait eu tort de négliger ses premières amours; il était repentant. Bien reçu à Versailles, en dépit de sa mésaventure, promu à l'archevêché de Toulouse et bientôt chargé d'une mission diplomatique en Espagne il écrivit à Marysienka des lettres fort tendres (conservées dans les dossiers de des Noyers, à Chantilly) et s'employa fort activement à servir les intérêts de son amie. Il l'entretint dans l'idée d'un *établissement* sur les bords de la Seine, « étant et devant être hors de son « centre jusqu'à ce que quelque miracle ne le rejoignit à « son tout », et, en attendant cette miraculeuse conjonction, il lui envoya un brevet de pension de douze mille livres. Ayant dû passer les Pyrénées, il parla « de son chagrin « mortel, des démons qui le tourmentaient sans « cesse depuis qu'il ne pouvait plus voir l'ange, unique « objet de tous ses désirs » ; mais Marysienka garda encore en lui un avocat zélé et influent. Et d'autre part, en Pologne même, elle ne perdit pas son temps en vaines récriminations. La mère du nouveau roi était sa belle-sœur et avait été son ennemie; on s'était querellé ferme et traîné longtemps devant les tribunaux au sujet de l'héritage de M. Zamoyski; puis on s'était réconcilié, et il fut même question d'un mariage entre le « singe » et une nièce de M. Sobieski. Le « singe », d'autre part, conservait un souvenir, où la haine n'entrait pour rien, de l'ex-palatine de Sandomir, dont il avait été l'hôte à Zamosc. Marysienka s'appliqua de son mieux à établir un trait d'union entre le passé et le présent. Elle en-

traîna son mari à Cracovie, où devait avoir lieu le couronnement, et y fut si occupée de bien faire, qu'elle en négligea de répondre aux lettres de M. de Bonzy, qui s'en plaignit amèrement.

Le nouvel archevêque de Toulouse ne manqua cependant pas d'être renseigné très exactement sur les faits et gestes de l' « ange » pendant son séjour dans la seconde capitale du royaume. Ceci, du fait d'une autre correspondante que le départ du don Juan mitré livrait, s'il faut l'en croire, au plus profond désespoir. Ses lettres se sont, je ne sais comment, égarées parmi les dossiers solennellement diplomatiques du quai d'Orsay, et nous leur devons, à notre tour, de précieuses informations. Cette autre rivale de Marysienka prétendait vivre désormais loin du monde et occuper son temps « à jouer aux cartes ou à prier Dieu quand « les cartes l'ennuyaient » ; elle restait cependant admirablement instruite de ce qui se passait à la cour, et très particulièrement de ce que Mme Sobieska y faisait.

C'était Mme Morsztyn.

Mme Sobieska, racontait-elle, n'avait pas attendu d'être entièrement guérie pour paraître devant le nouveau roi et se mettre sur les rangs parmi celles qui tentaient sa conquête. Réduite à l'état de squelette et pâle à faire peur, elle se mettait des paquets de rouge, déguisait savamment sa maigreur et suppléait à des charmes absents par des excès de coquetterie. Voici, au surplus, quelques échantillons de son style :

« 12 octobre 1669.

« La grande maréchale fait les yeux doux au Roi, « et très visiblement, mais elle a beau employer le sec « et le vert (*sic*), elle n'y gagne presque rien. Le grand « maréchal est toujours diligent à son ordinaire et « abîmé dans ses grandes occupations d'aller à la « chasse, de collations, de banquets et visites aux « dames. Enfin, plutôt mourir que changer... »

« 19 octobre 1669.

« La grande maréchale fait l'amour terriblement au « Roi. Elle lui a donné un bracelet avec des discours « extravagants. Vous savez bien que nous n'en sommes « pas chiches. Mais ce qui est de plus plaisant en tout « ceci, c'est qu'il n'y a point de secret, car on sait tous « ces mystères de la bouche du Roi, qui s'en moque à « outrance et fait voir les faveurs à ceux qu'il croit qui « n'en parleront pas à la belle, qui ne fait toutes ces « caresses que pour gripper quelque chose, car, d'amour, « je jurerais qu'il n'y en a point. Vous devriez bien « me mander comment vous êtes avec cette mégère... »

« 21 octobre 1669.

« La grande maréchale continue toujours ses amours « avec le Roi; mais c'est d'une manière si désavantageuse « pour la belle qu'elle ferait bien d'y renoncer. Je crois « que tous ces doux regards tendaient à obtenir quel-« ques privilèges, qui n'ont pas réussi. O grand Dieu,

« que nous enrageons de tout notre cœur de tant de « choses à la fois! et il n'en est ni plus ni moins, si ce « n'est que nous maigrissons tout notre saoul, s'il est « encore possible de maigrir. »

A s'en fier toujours à l'aimable épistolière, la grande préoccupation de Marysienka et le but de ses assiduités auprès du Roi aurait été, à ce moment, d'obtenir la permission de vendre ses *starosties* (bénéfices relevant de la couronne), et de se donner ainsi le moyen de passer en France. Car « elle était si mortifiée de n'avoir « point d'adorateurs, que le désespoir s'en mêlait ». Aveuglé et distrait par ses plaisirs, M. Sobieski encourageait les desseins et les efforts de sa femme. M. de Bonzy savait mieux à quoi s'en tenir. Avant qu'il eût quitté la Pologne, dans la nuit du 21 au 22 juin, il avait eu la visite du grand maréchal, toujours furieux de l'élection récente, déclarant ne pouvoir se résigner à voir couronner le « singe », et faisant aboutir une série d'imprécations oiseuses à une « proposition surprenante ».

— Si vous me promettez l'appui du Roi, j'irai en Prusse, j'y appellerai l'armée, et j'attendrai l'arrivée de M. le Prince.

— Mais je n'ai pas de pouvoirs pour vous promettre cela!

— Alors je m'adresserai au Lorrain. Chavagnac m'attend chez le palatin de Russie.

— Faites.

C'était de l'extravagance, Sobieski soulageait simple-

ment sa colère, et l'ambassadeur ne s'y trompa pas. Mais en juillet le chevalier d'Arquien fut envoyé en France avec la notification de l'avènement de Michel. Un triomphe de Marysienka, cette mission. Il emporta des instructions secrètes, où la fureur du grand maréchal paraissait assagie déjà et prenant corps en des projets plus sensés. Sobieski avait communiqué ses sentiments et ses idées à un certain nombre d'amis, et une véritable conjuration s'organisait à l'effet de renverser ce roi, pour qui, comme naguère pour son mari, Mme Sobieska tressait des bracelets avec ses cheveux. Ils serviraient à l'étrangler. On chasserait le pauvre jeune homme hors de son royaume éphémère; on le tuerait s'il s'avisait de résister. Le Primat, l'évêque de Cracovie, les palatins de Russie, de Kief, de Posnanie et de Kalisz, le castellan de Posnanie, parmi les sénateurs; le grand chancelier, le grand trésorier, parmi les ministres; les Potoçki, les Radziwill, les Oginski, dans les rangs de la haute aristocratie, promettaient leur concours, à condition que le roi de France voulût bien ne pas refuser le sien. Ils s'étaient engagés, « sous peine d'assassinat », à garder le secret des résolutions communes, même vis-à-vis de leurs femmes.

Marysienka, seule, faisait exception : elle était l'âme du complot. Mais M. d'Arquien et ses commissions arrivèrent à destination dans un mauvais moment. On était, en France, aux préparatifs d'une nouvelle guerre avec la Hollande et au souci de renouveler les traités négociés pour cet objet avec l'empereur Léopold,

lequel, de son côté, manifestait hautement l'intention de soutenir le roi Michel, en se l'attachant par des liens de famille. D'autre part, Louis XIV trouvait qu'il avait fait déjà une trop grande et trop inutile dépense, en Pologne, de « résolutions héroïques » et d'écus. Il gardait rancune aux Polonais de l'y avoir engagé, et particulièrement à Mme Sobieska. Il écrivait à M. de Bonzy :

« 17 juillet 1669.

« Je vous avoue que la manière d'agir de la grande « maréchale, qui est née ma sujette et qui m'a très fort « tenu le pied sur la gorge, dans l'absolu besoin qu'elle « voyait ou croyait que j'avais de son mari, et toutes ses « indiscrètes, imprudentes et audacieuses expressions, « me sont... demeurées dans l'esprit et dans le cœur... « Je ne puis ôter de ma mémoire les belles paroles que « cette femme disait à M. l'abbé Courtois : Point d'ab- « baye, point de quartier! point d'Espoisses, point de « quartier! point de telle autre chose, point de quar- « tier! »

Et il concluait :

« Aussi ma dernière et ferme résolution est de les « laisser dans la mortification où ils sont maintenant. »

L'ex-ambassadeur tenta une timide apologie de l' « ange », mais, pour le reste, ne put qu'approuver le sentiment du souverain. Les esprits étaient trop excités en Pologne contre la France. Un des amis du nouveau roi lui ayant conseillé de prendre femme en France, Michel s'était reculé de trois pas :

— Dieu m'en garde! je me ferais lapider!

Le comte de Lionne, un neveu du ministre, envoyé à Cracovie en décembre 1669 pour complimenter le roi Michel sur son avènement, eut donc pour toute mission de reconnaître l'état du pays, où il ne devait toutefois séjourner que huit jours, et pour instruction spéciale de ne voir M. et Mme Sobieski que deux fois, à l'arrivée et au départ, et M. d'Arquien trouva à Paris toutes les portes fermées. Il avoua son échec, reçut de nouvelles recommandations, avec l'avis que le complot mûrissait et que le temps pressait, se remua du mieux qu'il put, conféra avec le marquis de Béthune, et finalement s'en fut frapper à l'hôtel Longueville.

La réception, ici, dépassa son attente et celle de ses commettants polonais. Il vit un prince qui, grand favori des salons parisiens, enfant gâté des plus célèbres beautés de la cour, s'ennuyait profondément, et ne cherchait qu'une occasion de quitter des plaisirs qu'il jugeait indignes de son ambition. Celle qu'on lui offrait parut lui convenir entièrement. Sans se donner le temps d'une longue réflexion, il se déclara prêt à tenter l'aventure. Il irait rejoindre les conjurés, pour, avec leur appui, s'offrir comme roi à la Pologne. Si on lui en refusait la permission en haut lieu, il s'en passerait, non sans avoir épuisé toutefois les moyens de gagner, de côté et d'autre, les suffrages et les concours désirables.

Il fit si bien qu'au bout de peu de temps il eut ceux dont la conquête paraissait la plus douteuse : si livrée à la retraite et à la dévotion qu'elle fût désormais, la

duchesse de Longueville douairière, la célèbre frondeuse d'autrefois, sembla, pour un moment, faire retour au passé, en signant une traite de 160,000 livres sur les frères Fromont de Dantzig, pour les premières dépenses de l'entreprise. En même temps trois émissaires ou confidents, faisant du bruit comme trente, Akakia, Dubois, l'abbé de Paulmier, répandaient la grande nouvelle sur tout le littoral de la Baltique, et l'Europe entière apprenait que le roi Michel allait être détrôné par un prince français, qui s'appelait le comte de Saint-Paul, en attendant que la vocation religieuse de son frère aîné le rendît chef de sa maison, sous le nom de duc de Longueville.

Personne ne douta que la tentative n'eût aussi l'aveu, tout au moins secret, du roi de France. L'abbé de Paulmier affichait le titre de « plénipotentiaire », tout en se promettant de prouver aux Polonais « la vérité « du proverbe des avocats et procureurs de Paris : Dieu « nous garde d'un prêtre normand qui n'a qu'une « affaire ». En juillet 1670, Mme Sobieska débarqua à Dantzig. Elle avait demandé à de Lionne des passeports pour gagner la France, où la rappelaient son état de santé et « l'incompatibilité de l'air de Pologne avec son « tempérament ». En réalité, M. Sobieski lui-même l'engageait cette fois à quitter le pays, en prévision de la crise qui s'y préparait. Il attendait de la savoir à l'abri, pour agir. Il attendait encore autre chose. L'abbé de Paulmier élevait si haut la voix, qu'il semblait bien qu'on entendît la parole du roi de France lui-même dans

sa bouche, mais rien ne venait justifier cette présomption. De Versailles, pas un mot, pas un signe. Il fallait en avoir le cœur net « avant d'allumer la mèche ». D'autant qu'en Pologne les événements prenaient une tournure inquiétante. Le roi Michel y était devenu l'époux de l'archiduchesse Éléonore, « une bonne enfant », affirmait des Noyers, mais qui faisait profession de détester et de craindre les Français. Elle se disait sûre qu'ils essayeraient de l'empoisonner, ou de « mettre de la poudre dans son lit ». Elle ne pouvait entendre prononcer le nom de la France sans fondre en larmes. La cour de Vienne, de son côté, encourageait son nouvel allié à une attitude énergique, réclamait des mesures sévères contre les fauteurs de désordre. Là-dessus, l'ex-Mlle de Mailly elle-même oublia qu'elle était Française, et, dans l'entourage du couple royal, on ne parla plus que de *couper des têtes :* le Primat, le grand maréchal, tous les « factionnaires de France », comme on les appelait, furent menacés. Une lettre chiffrée à l'adresse de l'un des conjurés, le castelan de Posnanie, ameuta la diétine de sa province. On voulut qu'elle fût de Lionne, et, comme le destinataire refusait de s'en expliquer, on le sabra, pour le traduire ensuite devant la grande diète, sous inculpation de haute trahison. Un agent très réel, pour le coup, du ministre français, Baluze, dut quitter précipitamment le territoire polonais, où il risquait d'avoir « les pieds chauffés », en refusant de livrer le secret de sa correspondance. Le voyage de Mme Sobieska avait aussi pour objet d'éclaircir la situation.

Elle ne fit rien de bon à Dantzig. L'abbé de Paulmier lui parut entouré d'un brouillard opaque, et, quand elle essaya de percer cette enveloppe pour arriver au réel, c'est-à-dire à une demande d'argent, elle ne vit plus personne. Elle réclama, à titre d'essai, le remboursement d'une somme de 15,000 écus qu'elle disait lui avoir été donnés pour son voyage, mais qui venaient d'être dépensés en levées « pour le service de la France ». L'abbé déclara n'avoir pas d'ordre pour lever des troupes et écrivit à son maître : « Cette femme « nous sera une étrange épine par ses prétentions dé- « raisonnables. » Elle jugea que « le plénipotentiaire « était un traître ou un sot », et résolut d'en appeler à Lionne lui-même. « Oui ou non, pouvait-on compter « sur l'appui du Roi? Si Sa Majesté voulait *se rétracter*, « on avait besoin d'en être averti au plus tôt. » Après quoi, en attendant le retour de son courrier et l'arrivée du chevalier d'Arquien, qui devait l'accompagner sur la route de Paris et qui sans doute apporterait des nouvelles, elle ne songea plus qu'à passer son temps le plus agréablement possible.

La ville était très peuplée et très animée. Beaucoup de conjurés avaient imité l'exemple de Sobieski en y envoyant leurs femmes. Quelques-uns jugeaient prudent de les y suivre. Marysienka tint salon et se donna une cour, où déjà elle parut comme préluder à sa future royauté. Un jour, elle produisit devant cet entourage une lettre que lui adressait un domestique de son mari. Le bruit s'était répandu dans l'armée que le comte de

Saint-Paul ne viendrait pas. Sur quoi, au récit du correspondant, les soldats auraient dit : « Nous ne serons « pas en peine pour cela d'avoir un roi; nous nomme« rons M. le maréchal! » L'abbé de Paulmier, qui était présent, pensa en suffoquer. Il narra l'incident dans sa dépêche du lendemain et y ajouta cette réflexion : « C'est une étrange personne;... si une fois elle se met « cette chimère en tête, elle nous brouillera encore « bien les cartes. »

Au mois d'août, le chevalier d'Arquien arriva. Ses nouvelles étaient déplorables. Les cours de Varsovie et de Vienne avaient devancé Marysienka à Versailles, en demandant des explications, et en avaient reçu de fort péremptoires : le Roi demeurait et entendait demeurer absolument étranger à l'agitation qui se faisait autour du nom de son cousin. Et les actes avaient suivi les paroles : défense au comte de Saint-Paul de quitter le territoire de la France; rappel d'Akakia, auquel ses antécédents diplomatiques pouvaient faire attribuer un caractère officieux. Cet agent serait, au surplus, mis à la Bastille.

Cette fois, l'abbé de Paulmier eut à subir un rude assaut. Il ne perdit pas contenance. On devait se rappeler en Pologne comment les choses s'étaient passées lors de la dernière élection. Obligé de ménager l'Empereur, le Roi avait nié de même les vœux qu'il faisait et les efforts qu'il faisait faire pour le prince de Condé. Les initiés savaient à quoi s'en tenir. Le même jeu continuait maintenant. Marysienka se laissa persuader.

Elle n'eut peut-être par tout à fait tort. Le malheureux Akakia fit en effet connaissance avec la Bastille et y passa un an; mais, au bout de ce temps, intercédant auprès de Lionne pour sa mise en liberté, le duc d'Anguien devait dire : « Voyons, la comédie a assez duré! » C'était donc bien la même pièce avec une autre distribution; seulement les acteurs principaux prétendaient mieux garder les rôles.

Malheureusement on avait affaire en Pologne à des comparses qui, eux, n'entendaient rien à l'art subtil des mises en scène et des préparations. Ils brusquaient l'action, précipitaient le dénouement et tournaient la comédie au drame. Ce n'était pas le cas de Sobieski lui-même. Séparé de sa femme et livré à son naturel, le grand maréchal en venait déjà à regretter de s'être engagé dans cette aventure. Il écrivait en septembre : « *Sylvandre* est fort fâché de ce qu'on lui parle d'affaires « et point d'amour qui est la chose principale. » Mais l'aventure le tenait. Compromis et menacés, les autres conjurés le pressaient d'en finir. Chargé de tenir les places de la Prusse polonaise, le palatin de Poméranie se déclarait à bout de ressources. En Ukraine, six mille Tatares et autant de Cosaques, tirés de la steppe « pour « mettre la noblesse à la raison », s'impatientaient. En novembre, tout en parlant toujours de sa détresse amoureuse, de ses nuits sans sommeil et de ses journées pleines de mélancolie, tout en se disant incapable de songer à autre chose qu'à l'ingratitude de son *Astrée*, Sobieski se décida à passer le Rubicon. La journée du

19 novembre 1670 fut choisie pour proclamer la confédération dont le siège serait établi à Cracovie, un lieu, écrivait le futur chef des confédérés à sa femme, « où on « se peut bien divertir et où les belles font leurs visites en « allant aux *roraty* » (première messe pendant l'Avent). L'armée, maintenue au camp à cet effet, était acquise du premier au dernier soldat, prêterait serment sans difficulté au nouveau gouvernement. La veille de l'événement, un coup de foudre renversa tous les projets.

Sobieski avait de son côté et dès le mois d'août écrit à Lionne. La réponse avait voyagé pendant trois mois, en esquivant l'indiscrétion des maîtres de poste polonais. Elle arrivait maintenant et contenait ces lignes :

« Jamais Sa Majesté n'a eu aucune intention imagi- « nable de rien faire ni par elle ni par ses amis et ses « soutiens contre le roi de Pologne. Si quelqu'un a « jamais mandé à Votre Excellence aucune chose qui ne « s'y rapporte pas, il a abusé de Votre Excellence. »

Le désaveu était si formel, si catégorique, qu'il semblait bien exclure toute arrière-pensée. A Dantzig, à l'hôtel de Longueville, on accusa Mme Sobieska : elle avait tout compromis et provoqué le coup de foudre par ses « prétentions déraisonnables » . Mais partout on fut d'avis qu'il n'y avait plus qu'à rentrer chez soi et à rester tranquille. A supposer même, et je tiens la supposition pour infiniment plausible, que le roi de France, sinon son ministre, eût caressé secrètement le désir de donner la réplique aux confédérés polonais, c'était fini. Le ministre baissait la toile et éteignait la rampe.

L'abbé de Paulmier seul s'obstina, et fournit encore en Pologne une belle carrière d'aventurier diplomatique. Rappelé par le comte de Saint-Paul, désavoué, laissé sans argent, il prétendit continuer l'affaire à ses frais. Au péril de sa vie, sous les déguisements les plus divers, y compris des vêtements de femme, il courut le pays, relança Sobieski à Lemberg et le Primat à Lowicz. Éconduit partout, il ne s'en crut pas moins en passe d'organiser un parti puissant, de « lier les ergots aux petits coqs de la *pospolite* » (la noblesse polonaise) et de faire en sorte que « la petite dame » (Mme Sobieska) « n'aurait travaillé qu'à se couper le nez ».

V

Le nez de Marysienka demeura intact; mais n'ayant gagné Paris que pour y apprendre l'échec de la nouvelle entreprise et pour se l'entendre reprocher, elle s'y morfondit, au point d'en devenir plus aimable pour l'époux laissé en Pologne. « Elle ne pouvait se lasser de « contempler son portrait; elle l'embrassait mille fois « par jour. » D'aventure, ce renouveau de tendresse tomba mal. Les lettres qui en portaient l'expression arrivèrent à destination en janvier 1670 et trouvèrent le destinataire à Lemberg. C'était le carnaval, et, à bout, semble-t-il, de sacrifices sur l'autel de la foi conju-

gale comme de scrupules, M. Sobieski en profitait précisément pour traiter avec plus de mansuétude son tempérament d'homme sanguin. En mars, l'abbé de Paulmier, toujours rôdant autour du chef éphémère de la conjuration avortée, rédigea ce bulletin : « Le grand « maréchal a été fort malade, peu de jours à la vérité, « mais si rudement qu'il a été saigné sept fois. C'était une « maladie forcée et venant des débauches du carnaval. » Il en parut quelque chose dans les réponses que reçut *Astrée*. Ce fut son tour d'expérimenter les rebuffades et les coups de boutoir. Le sort qu'elle faisait à son portrait n'eut pas l'heur de charmer *Sylvandre*. Il écrivit :

« C'est un étrange bonheur que le mien d'être aimé « à distance et caressé hors de portée. »

Elle n'était pas coutumière de telles ripostes. De suite aussi l'éternel combat s'aiguisa, prit une allure menaçante. Elle prétendit justifier sa répugnance à vivre en Pologne :

— Comment pourrais-je m'y plaire? Du vivant déjà de M. Zamoyski, je m'y voyais haïe de tout le monde, et, sans la Reine, j'eusse été réduite à mendier mon pain de porte en porte.

— Mendier votre pain? Quand? Avec qui? Pas lorsque vous étiez la femme du plus riche seigneur de la Pologne, et pas davantage, je suppose, depuis que vous m'avez épousé. Quant à l'intervalle, vous devez vous souvenir s'il a duré longtemps ! C'est offenser l'amour que j'ai toujours eu pour vous que de tenir de semblables propos.

— Votre amour? Parlons-en! Il n'est que chimère et vision. Je sais autrement aimer, et je l'ai prouvé. N'ai-je pas une fois déjà quitté la France pour vous rejoindre, vous seul? La Reine ne vivait plus!

— Pour rejoindre votre mari! Palsambleu, madame, voilà un beau titre à invoquer! Notre nouvelle reine, qui sort de la première maison de l'Europe, a déclaré vouloir suivre le sien, même à l'armée, dût-elle vivre avec lui sous la tente. Un homme heureux et vraiment aimé, c'est celui qu'elle traite de la sorte.

— Il est aimé parce qu'il est bien fait et a du mérite.

— A défaut d'autre mérite, je croyais avoir eu du moins celui de vous plaire; mais les rois sont des personnages privilégiés. Je m'en suis aperçu à Cracovie, comme tout le monde.

— Vous êtes un impertinent! Je n'ai à me reprocher ni coquetterie ni galanterie coupable, et je vous aime comme je dois.

— D'un amour occulte alors, que je me trouve incapable de concevoir.

— Je demande à Dieu de vous éclairer.

— Ne blasphémez pas! Si Dieu vous entendait et que je vinsse à vous aimer de même façon, nous ne nous reverrions apparemment jamais. Vous aimant à ma façon que je crois la bonne, je perds jusqu'à la santé, quand je suis séparé de vous. J'ai des maux de tête, des vertiges...

— Vous êtes malade parce que vous buvez trop. Je n'ai que trop bon souvenir de vos hoquets d'ivresse...

Pouah! Si cela devait continuer, je crois que je renoncerais à vous.

— Eh! vous me renoncez assez, madame (*sic*, en français), et votre tendresse ressemble de très près à la haine. Il se peut, en effet, que vous me détestiez.

Cela sentait la rupture. Encore quelques répliques, et des mots irréparables seraient prononcés. Bravement, Marysienka prit les devants. Elle annonça le départ prochain de M. de Bohan, un officier français qui, chargé fréquemment de ses commissions, faisait la navette entre la Pologne et la France, et, dardant sa plume, elle rédigea un *ultimatum* en règle, dont il serait le porteur. M. Sobieski pensa « tomber à la renverse » en recevant le message. Puisqu'il prétendait que sa santé avait à souffrir de la continence à laquelle l'absence de sa femme le condamnait, elle lui donnait « carte blanche » pour y remédier. S'il répugnait à cet expédient, elle consentait à reprendre la vie commune, mais en faisant ses conditions. Elle se croyait, en effet, libérée de ses engagements par le peu de scrupule qu'il avait montré à tenir les siens. Et, pour commencer, elle ne voulait plus passer au delà de huit mois à la campagne.

Il crut encore rêver. Elle avait donc perdu toute conscience et toute pudeur! De quels engagements parlait-elle? Son frère n'avait pas encore la lieutenance des gardes du corps? Elle-même attendait son *tabouret?* Est-ce que ces choses dépendaient de lui? Huit mois à la campagne? Jamais elle n'en avait passé trois! Elle allait

à Varsovie quand il lui plaisait, y prolongeait son séjour à son gré. Et que faisait-elle du creux d'arbre, de l'île déserte, où elle voulait autrefois s'enfermer avec *Céladon?* Elle s'était lassée un jour de ses résidences en Wolhynie et Podolie; il lui en fallait une en Prusse, seul pays de la Pologne, disait-elle, où l'on trouvât « des « maisons propres, des jardins, une police et une poste ». Vite on lui avait bâti un château à Gniew : elle s'en dégoûtait au bout de trois jours. Elle n'était pas faite, prétendait-elle, pour causer avec les *szlachcianki* (dames de la noblesse polonaise). Leur société valait bien pourtant celle de Mme Feudherbe, cette dame de compagnie qu'elle traînait partout avec elle et qui avait des enfants sans qu'on lui connût un mari. Si elle se trouvait lasse maintenant d'être aimée, choyée et gâtée comme jamais femme ne le fut en Pologne ni en France, il était las, lui, de ses extravagances. « Un chien n'aurait pas sup« porté d'être traité comme il lui arrivait de l'être, « même avant leur mariage! »

Très en colère, M. Sobieski pérora pendant huit pages sur ce ton en écrivant à l'injurieuse épouse, mais négligea de faire une réponse précise à son *ultimatum*. Il congédia M. de Bohan sans rien laisser deviner de ses intentions sur ce point précis, et s'en fut à l'armée, décidé, disait-il, « à se battre comme un homme qui a « perdu tout ce qu'il aimait ». Il se battit en effet comme un héros qu'il était, fit un terrible massacre de Tatares, mais ne risqua pas sa vie plus qu'à l'ordinaire. Il la risquait toujours, sans nul ménagement. Il revint en

octobre, chargé de nouveaux lauriers, proclamé une seconde fois sauveur de la patrie, et un peu moins désespéré déjà.

Et pendant ce temps Marysienka faisait ses réflexions. A bout de celles-ci, sans qu'on l'en priât, elle fit ses paquets pour revenir. Paris lui devenait absolument inhospitalier. Le mot d'ordre, à la cour comme à la ville, était de dire qu'elle avait perdu l'affaire de M. de Longueville après celle de M. le Prince. Là-dessus, on lui tournait le dos ici, et là on lui refusait jusqu'aux arrérages de sa pension de 12,000 livres. Monseigneur de Toulouse lui restait, toujours amoureux, toujours fidèle ; mais il était en Espagne, et la mort de Lionne (1er septembre 1671) diminua son crédit. Marysienka fut tentée de se réjouir de la disparition du ministre. Elle ne tarda pas à le pleurer. De Lionne se défiait de ses imaginations et trouvait impertinentes ses exigences, mais il aimait les jolies femmes. Il éconduisait l'importune quémandeuse, mais enveloppait ses refus dans des compliments. Ses successeurs y mirent moins de formes. Marysienka en vint à regretter la compagnie des *szlachcianki* polonaises.

M. Sobieski montra peu d'enthousiasme pour ce retour, dont il devinait les motifs avec une perspicacité nouvelle. Naturellement porté aux évocations du passé, il se représentait en gros et en détail la vie conjugale que l'on allait reprendre, et, à ses yeux désenchantés, distraits peut-être par d'autres séductions, le tableau n'offrait plus que des images déplaisantes. Tel jour elle

avait laissé crier un enfant auprès de lui pendant qu'il travaillait. Tel autre, le voyant triste et préoccupé, elle avait éclaté de rire. L'inévitable loi des représailles voulait qu'il cherchât à son tour des motifs de rancune et des sujets de querelle. Il trouvait à redire au papier même dont elle se servait pour sa correspondance, le vouant irrespectueusement à un autre usage.

Il réussit à l'effrayer. Sa science de grande coquette la trahissait-elle? Elle avait simplement jugé utile de tenir en haleine son grand amoureux; mais ce dadais héroïque prenait tout au tragique, et les piqûres d'épingle pour des coups de couteau. Aurait-elle dépassé la mesure?

— Vos lettres sont bien froides, observa-t-elle.

— Les vôtres ne me brûlent pas non plus. Comme ici, les gelées ont dû commencer tôt en France.

Il n'alla pas au-devant d'elle à Dantzig, cette fois, se dit malade. Alarmée pour de bon, elle eut recours aux grands moyens : les bons offices de des Noyers la mettaient à même de jouer, au naturel, le double rôle classique de l'amante jalouse et de l'épouse outragée. Elle cita des noms, des dates. A son tour il fut ému, protesta de son innocence, mais se rendit. Ils passèrent ensemble l'hiver et le printemps, jusqu'en avril 1672. En paix, mais en médiocre satisfaction, à en juger par cet autre tableau rétrospectif, qu'une lettre du plaintif époux nous a conservé :

« Je me lève de bonne heure, les affaires m'y obli-
« geant, et c'est le moment que vous choisissez pour

« goûter le sommeil, ayant passé la nuit à bavarder avec « vos femmes. Je me couche : vous vous levez. A peine « a-t-on le temps de faire le lit! Absent, je suis désiré, « couvert de baisers, en imagination, de la tête aux « pieds. Revenu, le premier jour cela va encore, moins « bien le second; au troisième, je vous fais l'effet d'un « plat dont on a trop mangé. »

Bref, on s'ennuyait quand on ne se querellait plus, et, dans cet intérieur maussade, Marysienka commençait à évoquer, elle aussi, d'anciens souvenirs, ceux des mauvaises heures de Zamosc. Le printemps venu, l'abbé de Paulmier se chargea d'y introduire un élément de distraction.

VI

L'intrépide courtier diplomatique n'avait pas quitté la Pologne ni renoncé à ses projets. Il crut maintenant apercevoir des circonstances plus propices à leur réalisation. L'horizon politique paraissait, en effet, changé du tout au tout dans l'Europe entière. Les résultats de la guerre de la Hollande engageaient à cette heure le grand électeur à tendre la main aux États généraux; l'Empire s'apprêtait à suivre son exemple; Montecuccoli allait être aux prises avec Turenne sur le Rhin; le roi de France n'aurait donc plus personne à ménager,

ni aucune raison pour ne pas appuyer le mouvement qui se produirait en Pologne en faveur d'un prince français contre un roi allié à la maison d'Autriche. Il y apercevrait, au contraire, la plus désirable des diversions!

L'argument parut plausible à des esprits qui ne demandaient qu'à se laisser convaincre. Une diète, aussitôt rompue qu'ouverte, ayant réuni à Varsovie les hauts officiers et dignitaires du royaume, trente d'entre eux, le Primat et le grand maréchal en tête, signèrent, le 1er juillet 1672, un acte de confédération. Ils y faisaient un nouvel appel au Roi Très Chrétien et le suppliaient de leur donner un prince de sa maison pour les gouverner, en lieu et place du « singe », comme disait toujours M. Sobieski. Par compensation et par anticipation, le grand maréchal ne parlait plus du duc de Longueville qu'en l'appelant : « le Roi ». Par anticipation aussi, il traitait le roi régnant comme s'il fût redevenu M. Wisniowiecki, refusait de lui baiser la main, se faisait tirer l'oreille pour danser avec la Reine, et se plaignait à haute voix ensuite qu'elle n'eût pas *ôté son gant*. Et Mme Sobieska, de son côté, ne rêvait plus que retour à Paris, conquête du tabouret et reprise du marquisat d'Époisses, enfin arraché aux mains rapaces du grand Condé.

Ce ne fut qu'un rêve. Quelques jours plus tard, la nouvelle arriva à Varsovie de la mort du duc de Longueville, tué à Tolhuis le 12 juin. Tout s'effondrait encore, et c'était bien fini maintenant! Il fallait se résigner à rester en Pologne et à s'en accommoder. Ma-

rysienka le comprit si bien, qu'à avoir perdu le « roi » de son choix, M. Sobieski retrouva soudain une épouse complaisante et gracieuse comme aux plus beaux jours de leur lune de miel. Il fut ravi de la compensation et se livra tout entier à la joie et au charme de cet autre retour inespéré. Elle fut encore *Astrée;* il n'eut aucune peine à redevenir *Céladon*. On dut, il est vrai, se séparer aussitôt. La confédération avortée créait à tous ses participants une situation pleine d'embarras et même de périls. *Céladon* alla rejoindre son armée, où il serait plus en sûreté, et *Astrée* gagna son château de Gniew, d'où elle pourrait, en cas d'alerte, passer, sinon en France, du moins en Allemagne. Mais on s'envoya des *confitures* toutes miel et sucre.

« Je suis presque hors de moi, écrivit *Céladon*, de-
« puis notre séparation, car, ayant abandonné la meil-
« leure partie de moi-même, je me sens réduit à une
« fraction d'homme. Je n'ai pas eu le courage de vous
« dire adieu, ô mon cœur, ni même de regarder la ga-
« lère qui vous emportait. Entre la joie d'un amour
« partagé et la douleur de ce départ, mon cœur a failli
« se rompre. »

Astrée manqua malheureusement d'esprit de suite dans ses nouvelles résolutions. Elle avait habituellement la volonté énergique, mais courte. Des chagrins lui vinrent, d'ailleurs, qui la rendirent à son humeur morose. Elle perdit son frère, le chevalier d'Arquien, tué dans la même campagne, au siège d'Orsoy, puis sa mère, qui, vivante, ne semblait pas lui inspirer une grande tendresse, mais

dont la mort lui dicta des transports de douleur excessifs. Elle mettait de l'excès partout et s'entendait comme personne à changer ses tristesses en tracasseries. Elle ne parla plus que de mourir à son tour. *Céladon* n'en paraissant pas suffisamment épouvanté, elle insista :

« Mes pauvres morts jour et nuit ne m'abandonnent « pas, et je ne puis les savoir dans les ténèbres d'une « cave sans désirer passionnément d'y être avec eux. »

Bien sûr, elle finirait par attenter à ses jours.

Elle manquait à la fois de mesure et de tact. *Céladon* était bien toujours *Céladon* quand elle le voulait, mais il avait acquis de l'expérience. Il commençait à connaître son *Astrée,* sinon à l'apprécier à sa valeur. Avec quelques sermons, quelques rappels au sentiment de ses devoirs (elle venait d'être mère pour la troisième fois), la pauvre désespérée ne réussit à provoquer de sa part qu'une réponse tardive, mais concluante, à l'*ultimatum* de l'année dernière. Les rôles respectifs y furent d'abord établis avec clarté et vigueur : c'était Mme Sobieska qui se plaignait toujours, mais c'était M. Sobieski qui était toujours à plaindre. Depuis trois mois surtout il menait une vie abominable, sans une heure de repos, sans un moment de joie. Se déchargeant sur lui de la besogne commune, ses collègues de l'armée passaient l'hiver à Lublin et s'y donnaient du bon temps chez *Mlle Concordia;* il avait, lui, pour lot la vie de camp et le souci d'y nourrir ses soldats qu'on laissait sans solde et sans pain. Il réclamait enfin aussi sa part de plaisirs; mais il l'attendait d'*Astrée* seule. Bravant les intempéries de la

saison et l'insécurité des routes, il allait traverser toute la Pologne pour se rapprocher d'elle, et lui donnait rendez-vous à Bromberg, dans le voisinage de Gniew. Il espérait qu'elle n'y manquerait pas :

« Si je suis encore digne de vos caresses, c'est le « moment de me le montrer; car si je devais éprouver « encore une déception, elle serait la dernière; je voue« rais alors à une autre que vous toutes mes pensées, « tout mon amour et ce qui me reste d'une santé déjà « ébranlée. Non à une créature, certes; je n'en trouve« rais pas d'aussi désirable; mais à une maîtresse qui, « elle du moins, a récompensé jusqu'à présent les efforts « que j'ai faits pour la conquérir. Elle s'appelle : la « gloire. Choisissez, Madame, et voyez s'il vous plaît de « conserver votre *Céladon*. En répondant à son attente, « en devançant ses désirs, *en ne lui refusant rien*, vous « êtes encore à même de le garder soumis, comme par « le passé, à votre puissance et obéissant à votre vo« lonté... »

Il fit comme il l'annonçait; brûlant les étapes, mettant son escorte sur les dents, il passa à la nage la Vistule, qui charriait des glaçons énormes, et se fraya passage, sabre en main, à travers des bandes de soldats mutinés. « Elle lui a donc jeté un sort, la jolie Française ! » murmurèrent ses compagnons. A Lowicz, sur la frontière de la province où *Astrée* devait l'attendre, un message d'elle l'arrêta : elle ne viendrait pas à Bromberg; elle ne serait pas davantage à Gniew; elle allait partir pour Paris!

L'explication de cette nouvelle incartade de Mary-

sienka serait impossible, si, prenant au pied de la lettre le dialogue épistolaire des deux époux, on ne tenait pas compte de ce qui s'y trouvait toujours de factice et de théâtral encore. Au fond, ils échangeaient, comme par le passé, des répliques de comédie ou de drame, et, en ayant conscience dans leur for intérieur, ils ne les prenaient pas tout à fait au sérieux. Marysienka, au surplus, avait ses raisons pour esquiver le rendez-vous, comme M. Sobieski les siennes pour y courir si précipitamment, sans que, de part et d'autre, les sentiments intimes y fussent pour quelque chose, et ce n'était pas l'amour seul qui donnait des ailes à *Céladon* sur le chemin de Lowicz. Il avait, je l'ai dit, gagné du savoir à l'école d'*Astrée*.

Lowicz était la résidence du primat de Pologne, et M. Sobieski y fut aussi porteur de graves nouvelles qui n'avaient rien de commun avec ses impatiences et ses infortunes conjugales. Déconcertés un instant par la catastrophe de Tolhuis, lui et ses associés politiques ne s'étaient pas résignés longtemps à tenir leurs projets pour anéantis et à laisser régner en paix le « singe », lequel, d'ailleurs, régnait fort mal. La confédération militaire, longtemps tenue en suspens, plusieurs fois remise, venait de se former définitivement et d'être proclamée au camp de Sczebrzeszyn, d'où arrivait Sobieski, et la première occupation du voyageur, à Lowicz, fut d'écrire à M. de Pomponne, successeur de M. de Lionne, pour lui annoncer qu'une seconde fois — il avait passé le Rubicon.

En effet, il faisait saisir en ce moment à Cracovie les joyaux de la couronne, avec les insignes de la royauté!

Marysienka n'ignorait rien de tout cela, et, l'effervescence ordinaire de son esprit s'en mêlant, la fièvre de l'action et de l'intrigue la gagnant, elle jugeait sa présence à la fois indispensable à Paris et dépourvue de sécurité en Pologne. Elle ne devait, d'ailleurs, pas donner suite à son projet. M. Sobieski eut l'idée bizarre et fâcheuse de choisir le marquis d'Arquien pour remettre sa lettre au ministre français. La réponse fut digne de l'ambassadeur; assez peu encourageante pour que, l'ayant reçue, le destinataire jugeât à propos de faire sa paix avec le roi Michel, en lui restituant sa couronne et son sceptre d'or. *Astrée* en fut aussi engagée à défaire ses malles.

Mais elle ne retrouva plus *Céladon*.

Quelque part de fiction qu'il eût introduite dans la mise en demeure dont elle avait fait si peu de cas, M. Sobieski se piqua, cette fois, de réalité, et voulut se prendre au mot lui-même. L'heure n'était pas à la comédie, d'ailleurs. Une autre réalité, tragique et sinistre, se dressait devant le héros de Podhaïce et lui dictait son devoir : le pays ouvert à l'invasion tatare et turque; Kamieniec, la forteresse gardienne du Sud, livrée; l'Ukraine, la Podolie même abandonnées par un traité honteux. Il était temps que *Céladon* s'effaçât et que le soldat, l'*ultor* invoqué par la tombe du vaincu de Ceçora, fît son apparition.

On le vit, en effet, désertant pendant de longs mois son foyer, où il avait trouvé plus d'amertumes que de joies, se livrer tout entier à ces autres rudes amours qu'il prétendait faire siennes maintenant exclusivement; puis avec une armée de quarante mille hommes, réunie au prix d'efforts surhumains, faire face, sur les rives du Dniester, à des forces quatre fois supérieures.

Et ce fut le commencement d'une splendide épopée. Il se montra, se dressa, grandi et comme transfiguré dans l'épanouissement d'un génie qui semblait prendre conscience et possession de lui-même. Triomphant des résistances du contingent lithuanien, il subjugua, électrisa, enleva tout son monde par la vigueur de sa parole et la netteté de sa volonté. « Nous les prendrons ! « Coupez-moi la tête si nous ne les prenons pas ! » criait-il. Descendant de cheval, il conduisit jusqu'au pied des retranchements turcs les colonnes d'attaque de son infanterie, et, sur les lieux mêmes où son glorieux aïeul, Zolkiewski, avait succombé, il inscrivit, dans l'histoire déjà assombrie de sa malheureuse patrie, ce nom radieux et cette date vengeresse :

Chocim ! 10 novembre 1673.

Dix mille Ottomans ou Tatares tués; dix mille autres noyés dans le Dniester; tout leur camp pris avec un butin immense, et le pays délivré du cauchemar de l'invasion. On chanta le *Te Deum* dans la propre tente de Hussein-Pacha, et, à cette même heure, à Varsovie, un événement se produisait, ouvrant devant le vain-

queur acclamé le chemin de la récompense suprême qu'il avait rêvée déjà.

Le roi Michel expirait.

Pour célébrer ses noces avec l'amant conquis sur Marysienka, la gloire, maîtresse moins ingrate, lui préparait là-bas une couche digne de lui.

CHAPITRE IX

REINE !

I. Nouvelle campagne électorale. — Inertie de la France. — Ses causes. — Envoi tardif de l'évêque de Marseille en Pologne. — Une reprise. — Même pièce, mêmes acteurs. — Les candidats : Neubourg, Condé, Lorraine. — Le roman d'Éléonore d'Autriche. — Réserve de Sobieski. — Marysienka est plus explicite. — Dernières manœuvres. — Embarras de Mgr de Marseille. — Entre Lorraine et Sobieski. — Le chapeau de cardinal. — L'ambassadeur lâche ses écus. — Sobieski est élu. — II. Le couronnement. — Mauvais présage. — Séparation. — Les larmes d'*Astrée*. — *Céladon* ressuscité. — Le siège de Lemberg. — Héroïsme de Marysienka. — A Zurawno. — Une lettre de la Reine. — « Adieu pour toujours. » — Encore brouillés. — Reconciliation. — III. L'influence d'*Astrée*. — Son véritable caractère. — Politique intérieure et extérieure. — La cuisine de Marysienka. — L'opinion des contemporains. — Le jugement de la postérité. — Erreur commune. — Ses motifs. — Un règne plein de promesses. — Déception. — La faillite de la Pologne. — Ses causes réelles. — Marysienka et l'alliance française. — IV. Les heureux débuts de l'alliance. — Le traité de Jaworow. — Programme double. — Diversions en Hongrie et en Prusse. — Réformes. — Premier désaccord. — Louis XIV anarchiste. — L'alliance réduite au programme extérieur. — Premiers succès. — Un incident fâcheux. — L'affaire Brisacier. — Intrigue et mystification. — Le secrétaire de Marie-Thérèse. — Le duc Brisacierski. — Les reponsabilités. — Contre-coup de l'incident sur les relations des deux cours. — V. Désenchantement de Louis XIV. — Mécontentement de Marysienka. — Embarras de famille. — Le marquis d'Arquien. — La marquise de Béthune. — Fidélité de Sobieski à ses engagements. — Elle n'empêche pas l'avortement des projets communs. — Pourquoi? — Les effets du troisième traité de Nimègue. — La France n'a plus besoin de la Pologne. — Louis XIV et Sobieski. — Erreur de jugement. — L'homme et le héros. — L'alliance autrichienne. — En route pour Vienne.

I

Les mauvaises nouvelles ont des ailes, les bonnes des pieds bots. A *Jaworow*, où se trouvait Marysienka, on sut le nouveau *veuvage de la couronne de Pologne*, comme disaient les *slachcice*, en leur langue volontiers imagée et fleurie, avant de savoir la victoire, qui faisait un meilleur sort à la veuve. Toujours impatiente d'action et d'initiative, Mme Sobieska ne perdit pas une minute pour expédier un courrier en France : elle demandait « des ordres » pour l'élection prochaine et garantissait « l'obéissance aveugle de son mari ». Elle y mit trop de hâte, à son habitude, car d'apprendre ce qui s'était passé à Chocim l'eût engagée, vraisemblablement, à y mettre moins d'humilité. Un mois plus tard, Mme de Sévigné devait écrire là-bas : « La victoire du grand maréchal a été si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit roi », et la *Gazette de France* déclarer que le vainqueur « s'était rendu digne du trône qu'il avait sauvé ».

La réponse de Louis XIV, à vrai dire, ne refléta rien de ces appréciations, ni de ces conjectures flatteuses. Le Roi Très Chrétien gardait sur le cœur son ancienne rancune. Il fut tout juste poli et absolument évasif, quoi qu'on en ait dit (1) :

(1) Pour cette réponse, comme pour toute la partie diplomatique de mon récit, dans ce chapitre et dans les chapitres suivants, je me suis

« J'ai regardé cet accident (la mort du roi Michel) « avec toute l'attention dont il est digne dans les con- « jonctures présentes, et souhaiterais que les suites en « soient heureuses pour la Pologne. Soyez bien persua- « dée, Madame, qu'elles ne sauraient m'être plus « agréables que lorsqu'elles seraient avantageuses à « mon cousin le grand maréchal et à vous. »

On a voulu, depuis, apercevoir un encouragement et presque un aveu dans ces lignes si peu expressives; Marysienka elle-même en vit si peu, qu'elle revint aussitôt à la charge, en s'adressant, cette fois, à M. de Pomponne. Elle écrivit jusqu'à quatre fois : pas de réponse. Jupiter s'était retiré dans son Olympe, et Mercure y demeurait avec lui. En février 1674, Sobieski, sa femme et leurs amis en furent encore à attendre, de ce côté, une indication, tout au moins, sinon un mot d'ordre, « de plus en plus étonnés et inquiets, partagés « entre l'espérance et la crainte », disait Mme Sobieska.

Les motifs de crainte ne manquaient pas. Alors que, s'enveloppant d'un nuage majestueux, Louis digérait ses ressentiments, Léopold prenait résolument parti, mettant en avant, une seconde fois, la candidature de Charles de Lorraine. Or celle-ci aurait maintenant une chance de succès en plus, très considérable : les préférences de la reine douairière, Éléonore, avouées, consacrées plus tard par un mariage d'amour.

servi des documents officiels du dépôt des affaires étrangères de France, en partie inédits, en partie publiés par moi dans le recueil de l'Académie des sciences de Cracovie. (V. *Bibliographie*.)

Sur le chemin d'une prodigieuse fortune, le roman de l'ex-madame Zamoyska en rencontrait un autre.

Le silence et l'inertie du roi de France avaient bien une excuse et une autre cause : les temps héroïques étaient passés pour l'élève indocile de Mazarin; la Hollande allait être évacuée; sur le Rhin, serré de près par Montecuccoli, Turenne risquait de perdre l'Alsace. Une campagne sur la Vistule pouvait légitimement être taxée d'addition superflue à ces embarras. En mars seulement on décida l'envoi à Varsovie d'un ambassadeur, qui y défendrait, vaille que vaille, les intérêts français, et M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, désigné pour cet emploi, reçut ses instructions. On en tenait pour la diplomatie ecclésiastique, le rôle joué par les primats de Pologne, pendant les interrègnes, justifiant jusqu'à un certain point cette préférence. La diète de l'élection devant se réunir le 20 avril, le successeur de M. de Bonzy eut peu de chance d'y paraître en temps utile. Aussi bien il semble que sa mission ait été dictée par une sorte de scrupule suprême et d'acquit de conscience. Il irait à Dantzig, se rendrait compte de la situation, et avancerait ou rebrousserait chemin selon les circonstances, à savoir les chances qu'il apercevrait de combattre efficacement la candidature de Charles de Lorraine. Pour faire échec à celle-ci, on lui laissait le choix des moyens et des candidats. Neubourg gardait le patronage officiel de la France, et on supposait que ce candidat pourrait, cette fois, réunir plus de suffrages, car il ne s'agissait plus du vieux duc, mais de son fils,

« prince jeune et bien fait », et qui, lui aussi, épouserait au besoin la reine veuve. Bien entendu, « si les « Polonais se portaient d'eux-mêmes pour M. le Prince » (Condé), l'ambassadeur ne ferait rien pour les détourner de ce choix.

Au fond, ces instructions, vagues et comme pénétrées de lassitude et d'écœurement, n'étaient qu'une *reprise*. A bout d'imagination, le Roi et son ministre remettaient simplement à la scène la vieille pièce de 1669. La distribution des rôles restait elle-même identique, comme les *feux* offerts aux premiers sujets. M. Sobieski aurait toujours, en cas de réussite, le bâton de maréchal de France, le cordon bleu, une terre à ériger en duché-pairie et la forte somme : quatre cent mille livres, pour faire un compte rond. Eu égard aux lauriers ramassés à Chocim, on ajoutait une douceur : « pour toucher davantage » le mari de Marysienka, M. de Forbin-Janson pourrait lui faire connaître « que Sa Majesté verrait avec une « extrême satisfaction que la République réparât en sa « personne, par l'élection d'un *Piast,* le mauvais choix « qu'elle avait fait dans la dernière diète ». Mais on comptait bien que l'intéressé ne s'y tromperait pas, au point d'accepter la friandise pour un plat substantiel, et qu'en l'obligeant, ce discours « ne le porterait pas à « prendre quelque vue pour l'élection, tous les avis por- « tant qu'il n'y avait aucune pensée pour lui-même ».

On n'était pas très bien renseigné à Versailles. La diète fut remise au mois de mai, et l'évêque de Marseille put, sans faire grande diligence, y intervenir au

bon moment. Mais ses premières entrevues avec le premier rôle et sa partenaire, je veux dire avec M. et Mme Sobieski, apprirent à l'ambassadeur que le couple n'était plus celui auquel on avait supposé en France qu'il aurait affaire. Marysienka savait admirablement à cette heure ce que Chocim voulait dire, et son mari était devenu lui-même plus conscient du prestige dont sa victoire l'entourait en Pologne et même au delà. Les inquiétudes de l'un et de l'autre semblaient calmées. Le mari fit profession d'un grand zèle pour le service du Roi; mais, au premier mot prononcé au sujet de Neubourg, il coupa l'entretien : « il ne voulait pas entendre « parler de ce morveux ». On parla de Condé. M. de Marseille avait-il des pouvoirs pour traiter en son nom? Était-il à même de garantir l'arrivée immédiate du Prince après l'élection? Non! La discussion devenait alors également inutile sur ce point. C'était net, tranchant et décisif. L'homme paraissait changé. Il parlait avec une assurance qu'on ne lui connaissait point. Mais que voulait-il? L'ambassadeur se trouva fort en peine de le savoir. Le vainqueur de Chocim avait, lui aussi, désormais un Olympe, où on ne pénétrait pas. Non moins vague, et même plus, que son royal cousin, il mit sur le même rang, dans ses répugnances, Lorraine et Neubourg, invoqua la Providence et ses arrêts impénétrables, et répéta, comme en 1669 : « A la grâce de « Dieu! » Marysienka, par bonheur, fut plus explicite; mais en la quittant, M. de Marseille portait un front rembruni, car il dut mander ceci à son maître :

« Je dois dire à Votre Majesté que Mme la grande « maréchale m'a dit positivement que, si l'on ne peut « réussir pour M. le prince de Neubourg, ni pour Mgr le « Prince, elle croit qu'on pourra proposer monsieur son « mari. »

Au témoignage de des Noyers, qui avait les moyens d'être bien renseigné, elle y pensait assidûment depuis 1669.

Elle avait donné ses raisons : l'armée et le plus grand nombre de sénateurs souhaitaient ce choix; le grand vizir en faisait dépendre expressément la conclusion d'une paix avantageuse; les Tatares offraient leur concours, et l'électeur de Brandebourg le sien. Évidemment, abandonné par la France à ses inspirations, le couple avait cherché sa voie et fait du chemin. La femme surtout. Elle s'illusionnait probablement, exagérait les éléments et les chances de succès, mais elle voulait passionnément que son mari fût roi, pour qu'elle fût reine; elle le poussait, le talonnait, et, comme toujours, il obéissait.

Lié par ses instructions et plus encore par les ordres présumés de son maître, l'évêque crut devoir réagir. Allant de l'un à l'autre, il multiplia devant les deux époux les objections, les appels à la raison et à la prudence; il finit par trouver le mari « chancelant », mais la femme resta « ardente ».

Au dernier moment, tiré d'un côté, retenu de l'autre, le mari parut suivre son penchant original, en glissant sur la pente fatale des concessions. Ce n'était qu'un

jeu. Marysienka ne lâchant pas prise, il ne recula que pour mieux sauter. Il savait être très adroit, et, quand on l'y forçait, manœuvrer avec la plus grande aisance, sur les terrains les plus difficiles. Sur sa demande, quatre évêques allèrent porter à la reine veuve une proposition conciliatrice : voulait-elle épouser le « morveux » ? L'expédient mettrait d'accord la France et l'Autriche, avec leurs partisans. Éléonore refusa. Il l'espérait bien, s'étant précautionné, au surplus, pour le cas où l'ambition aurait, chez la jeune femme, parlé plus haut que l'amour. *Céladon* n'était peut-être pas tout à fait mort, mais *Astrée* l'avait rendu sceptique. Avant de donner aux quatre évêques leur commission, il avait retiré de l'envoyé de Neubourg un engagement par écrit interdisant à son maître, *quoi qu'il pût convenir*, d'épouser la reine douairière sans la permission de M. Sobieski.

Éléonore le sut peut-être avant de répondre ; l'évêque de Marseille ne comprit qu'après coup la portée de la manœuvre : elle mettait Neubourg hors de cause et le mettait lui-même à la discrétion du grand maréchal. Une seule alternative lui restait : laisser la candidature de Lorraine triompher, ou aider M. Sobieski à faire triompher la sienne. Il opta pour le second parti, livra les fonds assez maigres dont il disposait (cinquante mille écus), reçut en échange la promesse d'un chapeau, et Mlle de Scudéry put écrire :

« C'est tout de bon que le grand maréchal Sobieski est « roi de Pologne. Nous avons une reine d'Arquien ! J'ai

« peur que la marquise d'Espoisses n'en meure de joie. »

Consommée le 21 mai 1674, l'élection avait été unanime, l'envoyé de Léopold, Schafgottsch, ayant lui-même jugé hors de propos de combattre le vainqueur d'Hussein-Pacha, le héros de Chocim. La marquise d'Époisses, qui vivait en 1674, était la belle-mère du comte de Guitaut et la tante de la nouvelle reine. Elle n'en mourut pas, mais la nouvelle dut lui paraître bien surprenante en effet. Le château des Bordes en trembla.

II

Le couronnement n'eut lieu qu'en février 1676. Sobieski devait auparavant payer sa couronne. Contrairement aux affirmations présomptueuses de Marysienka, les Turcs ne désarmaient pas, refoulés, déconcertés, mais toujours menaçants. Il paya sans compter de sa personne, plus intrépide, moins ménager de sa vie que jamais, et toujours victorieux là où il paraissait; se multipliant aussi, se prodiguant partout où le péril devenait plus pressant. Puis il fallut qu'il songeât à enterrer ses deux prédécesseurs : le roi Michel et le roi Jean-Casimir, qui venait de s'éteindre en France. Deux cercueils devancèrent à Cracovie le couple royal : mauvais présage! Puis encore ce fut le pèlerinage traditionnellement obligatoire au tombeau de saint Sta-

nislas. Dans un faubourg de l'antique capitale, une sorte de chapelle expiatoire marque aujourd'hui encore le lieu où, six cents ans auparavant, l'évêque martyr avait été mis à mort par le roi Boleslas. Une manière de grand homme, d'ailleurs, ce Boleslas, pour autant que nous pouvons deviner son histoire à travers les récits nuageux des chroniqueurs contemporains, et ayant eu probablement la raison de son côté, la raison d'État tout au moins, mais s'étant malheureusement trouvé dans le cas d'y mettre aussi la violence, — sans le succès. Le mort ne fut pas le vaincu, en cette affaire, et le martyrologe des rois de Pologne date aussi de cette époque. Comme ses devanciers, Jean Sobieski eut à s'incliner devant l'ombre victorieuse et vengeresse du prélat frondeur. Enfin, la cathédrale du *Wawel* se para pour la réception des nouveaux souverains. Marysienka fut couronnée en même temps que son époux. On jeta au peuple des médailles d'or et d'argent, où l'on voyait en relief une épée entourée de lauriers et portant une couronne à la pointe avec cette inscription :

Per has ad istam.

Mais les Turcs étaient toujours à la frontière, et, en quittant le *Wawel*, le roi Jean III s'en fut rejoindre son armée, avec laquelle, renouvelant l'exploit de Podhaïce, il allait s'enfermer dans le camp retranché de *Zurawno*.

Marysienka versa d'abondantes larmes. Depuis que M. Sobieski lui avait donné un trône et la mettait à

même d'écrire : « mon frère » à cet autre roi qui lui avait refusé un tabouret, elle ne trouvait plus l'air de Pologne si malfaisant pour sa santé, ni les habitudes d'intempérance de son mari si offensantes pour la délicatesse de ses sentiments. L'homme qui l'avait élevée si haut commençait à lui imposer aussi un peu, sinon à lui inspirer un sentiment de gratitude. Elle vieillissait enfin, et trouvait moins d'attrait aux distractions extra-conjugales. Bref, *Astrée* ne réclamait plus d'autre *Céladon*. Elle eut le privilège rare de ressusciter le sien après l'avoir tué. Au premier appel d'une voix qui sut apparemment retrouver les inflexions magiques d'autrefois, il reparut en scène, un peu gauche maintenant dans ce rôle mal taillé pour ses quarante ans bien sonnés et sa carrure héroïque, légèrement ridicule, mais adorable d'ingénuité parfois, prodigieux de verve toujours, comique et touchant.

En juin 1675, il est à Lemberg. Du haut d'une colline abrupte dominant l'horizon immense, il suit au vol les nuages qui fuient à perte de vue. Où vont-ils ? Du côté de Iaroslaw, où *Astrée* est restée. Et le voici écrivant : « Comme je souhaiterais pouvoir me convertir « en une de ces gouttes de rosée, traverser l'espace avec « elle et tomber sur vos pieds ! Vous aimez à sortir « quand il pleut. »

A Willanów, résidence royale des environs de Varsovie, la légende s'est conservée, en effet, des promenades auxquelles Marysienka se plaisait sous les pluies les plus abondantes. C'était une des fantaisies de

l'étrange créature, qui en eut de moins innocentes.

Un peu plus loin, dans le roman qui recommence et revient aux sentiers fleuris des étés passés, je vois qu'il est encore question d'un bracelet de cheveux. *Céladon* a oublié celui de Cracovie et en veut un nouveau pour sa collection. *Astrée* fait la coquette, à son ordinaire, et se défend : il ne lui en reste plus assez! elle s'enlaidirait. — N'importe! Elle cède, et ce sont des extases devant la finesse du tissu, l'adresse des doigts mignons qui y ont travaillé. « On connaît leur puissance! » Sont-ils si puissants, en effet? Voici qu'ils font signe à *Céladon* de revenir. Eh quoi! il n'est pas encore en route? Non; il répond : « Si je pouvais obéir, un de ces « cheveux si menus suffirait pour me tirer jusqu'à vous. « Mais je ne puis : la ville va être assiégée. Voudriez- « vous que je l'abandonne? Ah! soyons unis, du moins, « par l'âme, par la pensée, par l'imagination, par la « volonté, par le cœur, par tout ce que je mets en vous « seule, ô mon unique demoiselle. Là est mon vrai « royaume, là seulement je veux régner. »

Non, la magie d'*Astrée* ne va pas jusqu'à faire que *Céladon* abandonne pour elle le devoir ou l'honneur. Et voilà qu'à son tour il devient magicien. Métamorphosé, haussé au niveau d'une grande destinée, il obtient sa part de pouvoir souverain, même dans cette sphère de l'éternel féminin, où tant de royautés ont fléchi. Héros, il va faire d'elle presque une héroïne. Elle s'inquiète, elle veut qu'il lui dise, *sur l'honneur*, combien d'hommes il a avec lui pour faire face à com-

bien d'adversaires. Il évite une réponse précise; elle accourt. Elle est souffrante, enceinte encore une fois; elle restera quand même et attendra avec lui les Tatares. Le beau siège, la belle victoire! Elle, passant la journée du 24 août dans une église, agenouillée, pleurant et priant; lui, sortant de la ville avec quelques escadrons, et, presque sans combat, mettant en fuite les assaillants que son apparition seule a terrifiés.

La belle journée! Pourquoi sans lendemain, hélas! A quelques mois de distance, sur la piste retrouvée, le roman a rencontré les vieilles fondrières. Et l'on reparle maintenant de rupture. Qui? *Astrée* toujours! Sa propre métamorphose n'a pas duré. Elle est changeante par essence, la *donna !* « Elle va faire tout au monde pour « se guérir de l'amour malheureux qu'elle conservait à « *Céladon*. Elle espère bientôt arriver à l'indifférence. « Libre à lui de chercher ailleurs les tendresses, les « ardeurs, les plaisirs qu'il trouvait auprès d'elle. » Elle lui donne encore « carte blanche ». Il réplique avec indignation : « Vous savez bien qu'une telle pensée me « fait horreur. Si vous me chassez de votre lit, je suis « un homme réduit au désespoir! » Avec un sérieux admirable, il plaide sa cause, écrivant à la lueur des incendies que l'ennemi approchant allume autour de son camp; car la scène se passe à Zurawno, et, une fois de plus, il sera enveloppé, emprisonné pour de longues semaines, un homme contre dix, avec la chance de s'en tirer à force de patience et de courage, mais aussi d'être pris dans cette souricière. Tout à l'heure, il va

monter à cheval pour essayer de refouler des bandes qui l'ont serré de trop près. La sortie lui permettra d'expédier sa lettre : « Au revoir; les Tatares sont là; il « faut aller les recevoir. » Le voici en selle. On l'arrête. — Qu'est-ce? — Un messager qui a pu traverser les lignes ennemies. Une lettre de la Reine! Fiévreusement, la main tremblante d'émotion, comme à l'ordinaire, il brise le cachet et lit :

« C'est fini! Je suis arrivée où j'en voulais venir : à « me détacher entièrement de vous. Mon cœur est tout « changé, et il n'y a plus de retour possible. Adieu « peut-être pour toujours! »

Il pâlit; un mouvement nerveux de la main qui tient les guides fait cabrer son cheval; on croit qu'il va tomber à la renverse. Déjà envahi par l'embonpoint, sanguin, le cou épais, la respiration courte, on le sait guetté par l'apoplexie. Mais il s'est vite ressaisi, et de cet instant de faiblesse les Tatares ne sauront rien. Et il n'en paraîtra pas davantage, d'ailleurs, dans l'histoire des deux amoureux. Une fois de plus, ils n'auront fait que du théâtre. Assurément, *Astrée* y apportait de fâcheuses inspirations. Elle devait pourtant en avoir d'autres plus heureuses, avec des jeux de scène absolument triomphants, car je les surprends, elle et lui, dans un dialogue postérieur de cinq années révolues, où elle se dit oubliée, sans doute, « car c'est l'automne « maintenant », et lui répond : « L'automne, chez vous, « vaut le printemps; mais vous n'en êtes pas là : je « vois un été magnifique, ou plutôt, en pensant à vous,

« je ne connais pas de saisons ; je vous aime comme au « premier jour. »

Elle avait quarante ans et lui cinquante ; pour que leur roman résistât à l'épreuve de cette chronologie, il fallait qu'elle y apportât autre chose que cette méchanceté, dont elle a eu le malheur de rester en Pologne l'éclatante personnification.

III

En somme, à travers quelques orages, c'est maintenant un ménage des plus unis et dont on serait tenté de dire : « Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'en- « fants. » A partir de 1667, date de la naissance de Jacques, les couches de Marysienka sont presque annuelles jusqu'en 1682. Et il semble qu'en 1694, elle ait été mère encore une fois. Cela fait un total de quinze ou seize fils ou filles, en comptant les trois enfants qu'elle a eus de Zamoyski. Six ont survécu : trois fils et trois filles. On ne peut guère se quereller sérieusement en faisant la paix aussi souvent. Si les deux amants-époux s'en donnent parfois l'apparence, cela vient seulement de leur obstination à introduire sous leur ciel-de-lit conjugal les états d'âme et les situations, les procédés et les formules de l'amour libre. Mais souvent séparés par les exigences de leur rang,

ils ne perdent aucune occasion de se rejoindre, et, absente ou présente, *Astrée* passe pour exercer sur *Céladon* une influence plus ou moins néfaste, suivant les appréciations, mais toute-puissante au jugement commun.

Sur cette influence, je dois m'expliquer ici en quelques mots, car elle tient une large place dans les manuels, où la jeunesse de mon pays d'origine fait connaissance avec la jolie Française. Le fait en lui-même ne supporte pas la contradiction. Il est certain, par exemple, que, sans Marysienka, Sobieski eût montré moins d'empressement en 1665 à recueillir la succession du faux Cromwell polonais, et il est au moins probable qu'à son défaut il eût manqué, en 1674, celle du roi Michel. Mais dans les deux cas je ne vois pas qu'elle ait pesé sur sa volonté autrement que par une action *a posteriori*, stimulatrice et point directrice. Et ce n'est pas cela qu'on a cru généralement apercevoir. On lui impute, au contraire, d'avoir dirigé la politique de son mari avant et après 1674, et, conséquemment aussi, celle de sa patrie d'adoption après cette date. C'est elle qui, en 1681, s'est avisée de dénoncer l'alliance française, détruisant du même coup les espérances et les combinaisons qui s'y rattachaient au dedans comme au dehors, et dont la réalisation eût peut-être conjuré la ruine du pays. C'est elle encore qui, en 1683, a envoyé son mari sous les murs de Vienne et, un peu plus tard, l'a empêché de recueillir les bénéfices d'un nouveau rapprochement avec la cour de Versailles. Bref, elle a tout

fait, et le résultat de ses inspirations a répondu à leur source : aussi pitoyable qu'elle était mesquine et triviale.

J'ai le plus grand respect pour l'opinion de tout le monde, sans qu'il m'en coûte cependant beaucoup de m'insurger contre elle, quand elle contrarie trop mes sentiments. Or, je ne crois pas un mot des accusations mises ainsi à la charge de Marysienka, pour beaucoup de raisons, dont la première est que *je ne la vois pas* capable de les avoir méritées. Elle a eu assurément sa politique, la chère enfant : je n'imagine pas comment Sobieski aurait pu s'en inspirer pour faire seulement pendant vingt-quatre heures son métier de soldat ou de roi. Cette politique, Louis XIV a pris la peine de la résumer avant 1674 : « Point d'abbaye, point de « quartier! point d'Espoisses, point de quartier! point « de telle autre chose, point de quartier! » Et c'était bien cela! Elle s'entendait à vouloir et à demander. Quoi? Toutes choses lui paraissant à sa portée, avec le coup d'œil, le discernement et la réflexion de ces charmants petits animaux que nous tenons sur nos genoux, en attendant que nous soyons à leurs pieds. Elle voulut ainsi un tabouret jusqu'à ce qu'elle fût en passe de vouloir une couronne, avec la même âpreté et la même intelligence.

Après 1674, cela continue, à une nuance près. Au lendemain du grand événement, nous retrouvons les deux époux, en politique comme ailleurs, avec leurs rôles respectifs. On est au mieux avec la France, cela va

de soi, et on cause avec son ambassadeur. Sobieski lui dit ses besoins et ses désirs : subsides pour terminer la guerre avec le Turc, alliance avec la Suède contre le Brandebourg, reprise des provinces ravies par le Prussien, réformes intérieures. C'est ce qu'il veut. Au tour de Marysienka de parler, et ce qu'elle veut de son côté suffit à ma démonstration : « Qu'on fasse son père duc « et pair; qu'on donne un régiment à son second frère, « le comte de Maligny; qu'on chasse de la maison « du marquis d'Arquien un domestique allemand qui « le vole; qu'on mette dans un couvent une femme « de débauche qu'il a et qui lui consomme tout son « bien. » Voilà pour l'extérieur. Pour l'intérieur, c'est encore plus simple : elle a médité profondément les avis donnés par M. de Brégy à Marie de Gonzague au sujet du « casuel », sur lequel peuvent compter les reines de Pologne, et elle les met aussitôt en pratique avec un zèle qui ne se démentira pas jusqu'à la dernière minute de sa royauté. Elle tire à soi tout ce qu'elle peut des bénéfices dont dispose la couronne, et le trafic qu'elle en fait occupe la plus grande partie de son temps.

Il lui arrive bien, incidemment, de suppléer son mari dans l'exercice des fonctions essentielles qui lui sont dévolues. Surchargé comme il est et isolé comme il est, il s'en décharge parfois sur elle, moins royalement que bourgeoisement, en homme qui en a trop sur les bras. Elle l'aide à faire sa besogne, sa cuisine terriblement bourgeoise de chef populaire. Ce roi, en effet, a bien

des ministres; mais ces ministres, dont la plupart ont été ses collègues et quelques-uns ses supérieurs hiérarchiques, il ne peut les choisir qu'en cas de vacance, ni les changer une fois choisis. Ce sont des fonctionnaires indépendants et inamovibles : vous imaginez les services comme les agréments qu'il en peut tirer. Ce ne sont aussi, neuf fois sur dix, que des écumeurs de marmites, comme Morsztyn, ou des casseurs d'assiettes, comme Lubomirski. Marysienka, elle, est un gâte-sauce incorrigible; elle laisse fréquemment éteindre le fourneau, renverse les casseroles, embrouille les condiments et introduit délibérément ses petits pieds dans les plats. Du moins n'y met-elle pas de la malveillance, et, le plus souvent, elle n'abuse des pouvoirs qu'il lui donne que pour mettre sur le feu et y faire mijoter des plats de sa façon, qui compliquent le menu, mais ne changent rien à l'ordonnance générale des repas. Si la Pologne est morte d'une indigestion, ce n'est pas sa faute.

Je crois bien, somme toute, que la pauvre a été, historiquement, victime d'une erreur d'optique. Brillamment inauguré, le règne de Jean III n'a, ni au dehors ni au dedans, tenu ses promesses. Au dehors les frontières perdues n'ont pas été reconquises; au dedans l'anarchie n'a pas été conjurée. On a bien gardé Vienne à l'Autriche, mais en cédant Kief à la Moscovie, et le bilan final se résume dans cette transaction. A qui la faute? Sobieski était un grand homme de guerre; l'opinion contemporaine, comme la postérité, a tenu pour certain, sans y regarder de très près, qu'il était aussi un

grand homme d'État. On pouvait s'y tromper; j'en sais quelque chose, car j'ai longtemps partagé l'erreur commune. Qui donc l'avait empêché de sauver son pays, en donnant toute la mesure de son génie?

Marysienka ne fut jamais populaire, et on ne saurait en faire un reproche à la Pologne. En Pologne comme en France, ses propres compatriotes la détestaient, la jugeaient sévèrement et ne se privaient même pas de la calomnier. En 1676, l'agent français, Baluze, écrivait, non sans savoir, je gage, qu'il répétait ou inventait des mensonges :

« Le Roi prend à tâche de ne rien faire de ce que la « Reine veut, et a dit assez ouvertement qu'il se fallait « adresser directement à lui et non à elle... Elle a beau « s'ajuster quatre heures durant le jour et mettre tout « en usage pour lui plaire, il la méprise et la rudoie « étrangement. »

Deux ans auparavant, au rapport du même Baluze, le bruit s'étant répandu d'un empoisonnement qui mettait les jours de la Reine en danger, ce fut une réjouissance générale. Des missionnaires français, qu'elle patronnait, ayant voulu faire dire des prières pour sa guérison, l'auditoire protesta. On eût voulu qu'elle fût morte et que le Roi épousât Éléonore, l'Autrichienne, plutôt que de garder cette Française, qui mettait la royauté en quenouille!

Elle survécut à son mari, et ce fut encore un *tolle* général. L'universelle déception réclamait un bouc émissaire : on prit cette biche. Et l'on ne savait pas

encore les détails de l'étrange roman, qui avait mis *Céladon* sous le joug d'*Astrée*. Leur correspondance ne fut publiée, en partie et avec des omissions, qu'en 1859. A ce moment, la cause fut entendue : Marysienka passa pour un monstre, et son mari pour un exemple terrifiant des dons de Dieu compromis par les artifices du diable, je veux dire d'une diablesse. Un trait échappait pourtant à la sagacité des juges : *Céladon*, qui comme tous les amoureux se plaisait aux minuties de l'amour, a pris le soin, un jour, de calculer ses moments de bonheur, je veux dire ceux qu'il passait auprès d'*Astrée* : en additionnant les heures et les minutes, il est arrivé, pour six années de mariage, à un total de quelques mois. Et, en bonne conscience, il n'en pouvait accuser *Astrée* seule. Elle le quittait parfois, mais il la quittait plus souvent. L'enfer délicieux où était toute sa joie, comme il ne se lassait pas de le répéter, ne le tenait donc pas ni ne le retenait si absolument qu'il ne sût en échapper pour prendre le chemin du paradis. L'embarras serait de trouver une heure où *Céladon* parût attardé aux pieds d'*Astrée*, alors que le soldat-roi aurait dû se trouver ailleurs.

Aussi bien je l'imagine volontiers comme ayant gagné le ciel depuis longtemps, et s'y reposant en bonne place de son rude labeur. Marysienka, on le verra, a eu, sur cette terre, ses heures de pénitence, et je le veux croire, de repentir. Je la tiens pour réunie à son mari. Mettons qu'ils fassent purgatoire ensemble. Quant à la Pologne, si l'enfer y a triomphé, les Polonais en général

m'en paraissent plus responsables que ce brave Polonais en particulier. Mais encore le vrai coupable est à chercher ailleurs.

Sobieski n'a pas repris Kamieniec au Turc, ni Królewiec (le Kœnigsberg d'aujourd'hui) au Prussien, parce qu'il avait une mauvaise armée, et son armée était mauvaise, parce que les Polonais répugnaient à en avoir une meilleure, comme les Anglais d'aujourd'hui répugnent au service obligatoire. Il n'a pas mieux réussi à réformer le gouvernement de son pays, parce qu'il n'était pas l'homme de cette besogne. Trop faible, trop mou, trop gentilhomme polonais (lisez anarchiste) lui-même, trop voisin, sur le trône, du lit de paresse et de débauche morale, où sa jeunesse s'était prélassée; n'ayant d'un roi que le nom. Mais pourquoi en ont-ils fait un roi? Auraient-ils eu d'ailleurs meilleure chance avec un autre? J'en doute. Ils en ont choisi un autre pour succéder à celui-là, un vrai : robuste, hardi, entreprenant, cynique, rusé, sans foi ni loi, et apportant avec lui la tradition d'un gouvernement despotique et une troupe des meilleurs mercenaires d'Europe pour la soutenir. On l'appelait *Auguste le Fort*, et de son règne ce seul souvenir est resté que toute la Pologne était ivre quand il buvait!

Il y a des maladies inguérissables; la consomption en est une, et la Pologne en souffrait au seizième siècle déjà. Elle eut des rois, au quinzième, qui ne valaient pas Sobieski, et, après avoir annexé la Lithuanie, elle s'incorporait la Prusse et la Poméranie; ses villes pro-

spéraient, et un marchand de Cracovie recevait à sa table l'empereur Charles IV avec une suite de dix princes d'Europe! Ce marchand, qui s'appelait Wierzynek, n'eut pas de successeurs, et sa maison tomba en faillite. Il avait vécu et s'était enrichi du grand commerce d'Orient, que les croisades avaient détourné de sa voie maritime et fait passer par Cracovie et Lemberg. La fin des croisades, la prise de Constantinople par les Turcs et la découverte de l'Amérique arrêtèrent le mouvement, et la faillite de la Pologne entière s'en est suivie. Dans ces plaines désertées, vidées, incultes bientôt, il n'y eut plus de quoi nourrir un grand empire, comme celui que les Piast et les Jagellons avaient mis sur pied. C'est miracle qu'il se soit soutenu et prolongé si longtemps! Il y a fallu des générations de héros, comme ce Sobieski. Ces héros étaient des mauvais sujets, indisciplinés, indomptables. Voudriez-vous qu'ils portassent un génie sublime dans l'âme d'un caporal allemand? C'était le lot de la Pologne de vivre d'héroïsme et d'en mourir.

Lisez les livres du destin : vous y verrez le vrai coupable clairement indiqué.

Mais la France n'aurait-elle pu aider le mari de Marysienka à exécuter le double programme, extérieur et intérieur, où il a vainement épuisé sa vie, et Marysienka n'a-t-elle pas, méchamment et follement, empêché cette intervention? Plus ou moins sérieusement, plus ou moins sincèrement aussi, la France s'est essayée plusieurs fois, en Pologne, au rôle de don

Quichotte. J'estime qu'elle aurait mieux fait, à chaque fois, de rester chez elle. C'est le parti qu'elle a pris à l'époque de Sobieski. Pourquoi? Parce que le Roi-Soleil a refusé de faire du marquis d'Arquien un duc, ou de rappeler d'exil la marquise de Béthune, ou de laisser Marysienka prendre les eaux de Bourbon? On l'a affirmé, et la chose est à peu près consacrée en Pologne par la tradition et par la science. Elle n'en est pas plus vraie. Marysienka jetant par la fenêtre l'alliance française, comme du lait qui aurait tourné, quelle bonne plaisanterie! Puisque nous en causons, je vais essayer de rétablir la vérité des faits.

IV

Au lendemain de l'élection de 1674, entre la cour de Versailles et la nouvelle cour de Varsovie ce fut presque l'intimité. Sans un moment d'hésitation, Louis ratifia ce que son ambassadeur avait fait. Il se défendit bien de donner de la Majesté à son frère de Pologne, mais consentit à ce que Marysienka fût couronnée comme si elle était sa fille, et Marysienka se confondait en remerciements pour la part « si hobligante » que le Roi Très Chrétien voulait bien prendre à son élévation. L'évêque de Marseille reçut un coadjuteur dans la personne du marquis de Béthune, beau-frère de la nouvelle

reine, et il fut entendu qu'on s'arrangerait pour une action commune dans les affaires du Nord-Est européen. Laquelle? L'idée du Roi Très Chrétien était que la Pologne s'accommodât au plus tôt avec le Turc, pour se retourner ensuite, soit contre l'Empereur, soit contre l'électeur de Brandebourg. Pour cette *diversion* traditionnelle, il offrait des subsides, et, comme toujours, l'alliance suédoise. Sobieski acceptait volontiers l'alternative. S'attaquer à l'Empereur avec l'espoir bien incertain de lui reprendre la Silésie (vieille province polonaise, quoi qu'en pensent aujourd'hui les historiens allemands), lui semblait une trop grosse affaire. Tout au plus se croyait-il en mesure de donner des embarras à Léopold en soutenant les mécontents de Hongrie et en utilisant pour cet objet la starostie de Spiz, qu'il possédait sur la frontière. Par contre, le Suédois prêtant main-forte, on pourrait bien tailler des croupières au Prussien, pour prendre ensuite à revers le Moscovite également menaçant. Et le succès couronnant l'œuvre, l'ouvrier en retirerait assez de force et de prestige pour aborder celle de la réforme intérieure du pays et y rendre son pouvoir héréditaire et absolu.

L'entente choppa sur ce dernier point. Les ambassadeurs laissèrent tomber l'entretien, en référèrent à Versailles, et en reçurent cette réponse :

« Je pense que je ne retirerais de ce changement aucune utilité. Au contraire. Évitez ce sujet. »

C'était clair. Avec peu de générosité, on peut le dire, mais avec beaucoup de sens pratique, la France se

refusait à corriger des vices de gouvernement dont elle était la première à profiter. Une Pologne mal gouvernée, plus faible conséquemment, mais aussi plus docile, lui convenait; elle n'en voulait pas d'autre. Louis XIV, monarque absolu chez lui, était anarchiste en Pologne. Je me refuse à lui en faire un crime. Tout le monde est aujourd'hui d'accord, ou à peu près, pour admettre que les vertus qui font l'honneur de l'humanité soient d'essence individuelle et non collective, et que les meilleures méthodes de police intérieure ne soient pas un article d'exportation.

Il n'en est pas moins vrai que la première brèche faite à l'alliance, comme la comprenait Sobieski, est venue de la France et non d'ailleurs. L'allié polonais n'en fut pas toutefois détourné de poursuivre la seconde moitié du double programme qu'elle comportait dans sa pensée : le 13 juin 1675, il signa le traité de Jaworów, acceptant un secours de deux cent mille livres pour en finir avec le Turc, un subside annuel de deux cent mille écus, « pour récupérer la *Prusse ducale* sur le vassal qui l'avait extorquée ». En octobre 1676, il traita avec le Sultan et avec le Khan à *Zurawno,* et en août 1677, il combina avec la Suède un plan de campagne, dont la *Prusse ducale* serait l'objectif. En même temps, le marquis de Béthune prenait possession de la starostie de Spiz pour la besogne que l'on sait. Tout paraissait marcher à souhait, quand un incident singulier et aujourd'hui encore fort obscur vint troubler les préparatifs et les efforts communs. Je dois m'y

arrêter un instant; il est puéril, mais instructif et d'ailleurs assez plaisant.

Au mois d'avril 1676, le roi de France étant à ses armées de Flandre, un sieur Béraut, se donnant la qualité de résident du roi de Pologne, s'y présenta en solliciteur. Aux premiers mots qu'il prononça, Louis eut un froncement de sourcils olympien : on allait l'importuner encore avec ce marquis d'Arquien, dont la reine de Pologne s'obstinait à faire un duc! Mais l'agent esquissait un geste de protestation discrète : il était bien chargé de demander un duché-pairie, mais il en ignorait le destinataire. On désirait un brevet *en blanc*. La prétention était extraordinaire, mais le besoin de ne pas perdre l'alliance polonaise paraissait pressant, et M. de Pomponne eut ordre de passer outre, en même temps que le sieur Béraut était autorisé à négocier l'achat d'un domaine propre à asseoir le nouveau titre, dont la reine de Pologne ferait ce qu'elle voudrait.

Et voilà comment c'est en formant des vœux intempestifs, ou en négligeant de les satisfaire, que Marysienka ou le Roi-Soleil ont brouillé la Pologne avec la France!

En septembre, le domaine, le comté de Rieux en Bretagne, estimé à cinq cent quatre mille livres, fut acheté, les fonds ayant été préalablement déposés chez M[e] Ogix, notaire à Paris. Le destinataire demeurait inconnu. Mais à ce moment le sieur Béraut obtenait audience à Versailles pour un moine carme arrivant de Pologne, qu'il disait chargé de révéler le secret, et ce

fut la plus extraordinaire surprise : le Roi apprit qu'il avait créé duc et pair un de ses plus obscurs sujets, le sieur Brisacier, secrétaire des commandements de la reine Marie-Thérèse aux appointements de neuf cents livres!

D'où sortait cet homme? Son père avait été intendant des finances, et, à en croire l'abbé Choisy, s'était vu enlever cinquante mille livres de rente en biens du Roi par un trait de plume de Colbert, en dépit d'un pot-de-vin de vingt mille livres donné au ministre pour l'achat de sa charge. Le fils passait pour n'avoir rien gardé de la fortune paternelle. Un de ses parents ou alliés, M. de Garsaulan, avait fait séjour en Pologne, du temps de Marie de Gonzague, et y avait épousé une fille d'honneur de la Reine. La part prise par la souveraine à ce mariage passa pour inspirée par la jalousie. Un abbé *de Brisacier* était employé vers 1663 en Suisse à diriger, pour le compte du roi de France, une maison religieuse; il jouissait d'une certaine confiance et recevait directement les ordres de Sa Majesté. Je n'en saurais dire davantage.

Le Carme se faisait appeler *du Montet,* et se présentait avec une lettre du roi de Pologne cautionnant sa parole. Sobieski y disait avoir reconnu en *Brisacier* le rejeton d'une antique maison de Pologne, apparentée à la sienne, ce qui l'engageait à adresser simultanément à Mme *Brisacier* le brevet de *première dame de Pologne à la clef d'or*. Que devait-on penser de tout cela? Très sagement et très dignement, congédiant le messager

sans rien trahir de ses sentiments, Louis estima qu'il convenait d'écrire en Pologne pour s'en éclaircir. Le résultat fut encore surprenant.

Du Montet revenait bien de Pologne. Il y était même connu depuis longtemps sous le nom de *Père Joseph,* moine défroqué, au vrai de son état civil, et spécimen accompli de l'espèce. Mais il avait récemment paru en France, avant un dernier voyage, qui, en septembre 1675, le conduisait à Lemberg. Là il avait trouvé la reine de Pologne en compagnie de l'évêque de Marseille, le Roi demeurant auprès de son armée, sur le Dniester. Se recommandant d'une lettre de la duchesse d'Angouléme pour l'ambassadeur et d'une autre de Mme Robin, une confidente parisienne, pour Marysienka, il avait sollicité une audience. Éconduit, il n'avait pas insisté, et, laissant en ville son bagage, sous la garde de deux compagnons recrutés en route, l'un orfèvre, l'autre perruquier, il s'était rendu au quartier de Sobieski. Celui-ci commença par renvoyer le moine à son cloître, mais un courrier arrivant de Lemberg derrière le voyageur rappela sur lui l'attention du souverain. La Reine recommandait au Roi de se tenir sur ses gardes et d'éviter à tout prix une entrevue avec le moine. Que voulait dire cela? Et quelle découverte Marysienka avait-elle pu faire, qui la mettait en si grand émoi au sujet de cet inconnu?

Voici ce qui s'était passé à Lemberg. Au départ de du Montet, l'évêque de Marseille avait recueilli sur son compte des propos inquiétants : cet homme en tenait

lui-même qui étaient suspects, se disant appelé en Pologne pour y exercer les fonctions augustes de précepteur du prince royal, et chargé, en outre, d'une mission particulièrement délicate et importante. Un concurrent diplomatique alors? L'évêque avait assez du marquis de Béthune. Ou plutôt un audacieux imposteur? Il se hâta de prévenir la Reine. On devine la joie de Marysienka devant cette apparence affriolante d'une intrigue aussi corsée. Sa première pensée fut pour que *Céladon* n'en eût pas l'aubaine. On imagine la seconde : un règlement de la douane, promptement invoqué, permit de mettre sous clef le bagage du voyageur avec ses deux gardiens. Les hommes ne surent ou ne voulurent rien dire; les malles, interrogées à leur tour, firent des révélations stupéfiantes. Ne dédaignant pas d'y plonger ses jolies mains, Marysienka en retira d'abord un portrait de la reine Marie-Thérèse, « un peu plus grand que la « main et très bien mis en œuvre avec une quantité de « pierreries » ; puis, successivement, « une écritoire « garnie de diamants, de très beaux cachets, et plusieurs « autres joyaux, le tout, à ce qu'il parut, de provenance « espagnole ». La figure de l'ambassadeur, qui assistait à l'opération, passa au noir. C'était plus grave qu'il ne croyait. Celle de Marysienka rayonnait. Mais il ne fallait pas que *Céladon* s'en mêlât! Au retour du Roi, on verrait à tirer parti de la découverte. Elle fit « raccommoder proprement » les coffres, rendit l'orfèvre et le perruquier à la liberté, et expédia le courrier, qui devait empêcher Sobieski de lui gâter son plaisir.

L'expédient produisit un effet contraire à celui qu'elle attendait. *Céladon* fut intrigué à son tour. Pour concilier sa curiosité avec la volonté d'*Astrée,* il chargea d'abord un de ses intimes de confesser le moine. Mais celui-ci produisit alors une troisième lettre destinée, cette fois, à lui ouvrir toutes les portes et toutes les confiances : elle était signée : « Marie-Thérèse, reine de France. »

Elle sollicitait, en termes généraux, la bienveillance du roi de Pologne en faveur d'un serviteur qui la méritait de tout point et qui était M. *Brisacier,* la Reine s'en remettant pour le reste au porteur, pour lequel elle demandait créance entière.

On avait d'aventure sous la main une autre lettre de Sa Majesté, reçue par la voie officielle; on compara les signatures : l'épreuve ne laissa aucun doute sur l'authenticité du message. Le Roi devait, sans plus tarder, recevoir le messager. Mais celui-ci fit ses conditions : pas de témoins, et la promesse formelle que rien de ce qu'il dirait ne serait révélé à qui que ce fût, et très particulièrement aux deux ambassadeurs de France. On accepta tout, et la surprise du roi Jean, quand il fut seul à seul avec le moine, égala celle du roi Louis. Il s'entendit dire que ce *Brisacier,* auquel la femme du plus puissant souverain d'Europe portait un si grand intérêt, était un Polonais comme lui, appartenant à une des grandes maisons du pays, allié à celles de Belz et de Lançkorona et son propre parent. Un de ses ancêtres avait suivi Henri de Valois en France, où sa famille était, depuis, tombée dans l'obscurité. Il appartenait au roi de Pologne

de l'en tirer, en prêtant son concours à l'érection d'un duché-pairie, qui permettrait au représentant actuel de cette race déchue de reprendre son rang avec le nom, aujourd'hui défiguré, des *Brisacierski.* La faveur de la Reine l'avait déjà élevé au poste de *cinquième conseiller d'État.*

Que s'est-il passé dans l'esprit de Sobieski à l'audition de ce récit et à la vue de l'arbre généalogique par lequel du Montet prétendait l'appuyer, c'est ce qu'il est difficile de concevoir. D'incertitude sur la valeur de l'un et de l'autre, il ne put en avoir aucune. Le moindre gentilhomme polonais de cette époque portait, dans sa tête de citoyen républicain, un armorial complet où nul *Brisacierski* ne figura jamais. Nous ignorons ce qu'il pensa. Ce qu'il fit n'était pas assurément ce qu'il avait à faire de mieux. Nous avons vu le parti auquel, en présence de la même énigme, Louis XIV devait s'arrêter. Sobieski n'était pas Louis XIV. Avec un génie bien supérieur, probablement, il avait encore à apprendre son métier de souverain. La signature de Marie-Thérèse étant vraie, ce qu'elle cautionnait lui parut sans doute éminemment respectable, quoique faux et absurde de tout point. Il attacha le moine à sa personne, le traita « avec distinction », et finalement le renvoya en France avec l'objet de sa demande : le brevet en blanc qui allait créer un duc *Brisacierski.* Sans rien dire à personne? Oui, puisqu'il s'y était engagé. Sans provoquer un supplément d'information et de cautionnement de la part de Marie-Thérèse? Nous n'en savons rien. Entre les deux

apparitions de du Montet au camp du Dniester et à celui de l'armée de Flandre, cinq mois, de novembre 1675 à avril 1676, se sont écoulés. Que s'est-il passé dans l'intervalle? Mystère. Il est infiniment probable que, pour avoir traîné si longtemps l'affaire avant de prendre une décision, Sobieski ne s'est pas fait faute d'écrire à Paris. A qui a-t-il écrit, et que lui a-t-on répondu?

En quête d'une explication, Coyer et Salvandy n'ont trouvé que la fable connue d'une rencontre entre Sobieski et Mme Brisacier mère, dont du Montet aurait évoqué le souvenir, en présentant le *cinquième conseiller d'État* comme un monument de cette bonne fortune parisienne. La fable ne tient pas debout, et rien dans le monceau de correspondance diplomatique se rapportant à cet épisode ne vient la confirmer. On y voit, au contraire, le roi de Pologne affirmant péremptoirement et à plusieurs reprises qu'il n'a jamais entendu parler d'aucun Brisacier avant l'arrivée de du Montet; déclarant avec la même insistance que le désir d'être agréable à la reine de France l'a seul inspiré, et la vertu de Mme Brisacier n'est pas un instant mise en cause.

Mais pour détruire cette supposition et augmenter notre embarras à en trouver une autre, il y a mieux que les assertions de Sobieski. Marysienka a, elle aussi, figuré dans cet imbroglio. Comme on le pense bien, le secret gardé par *Céladon* n'a pas tenu devant *Astrée*. Après avoir exigé d'elle « des serments horribles », le Roi lui a tout dit. Elle a tout su, bien avant le mois

d'avril, selon toute vraisemblance. Et elle n'a pas cherché à se renseigner de son côté? Elle n'a pas mis en campagne ses amis de Paris, ses parents, ses confidents et agents ordinaires? Elle n'a pas protesté?

Et il y a encore l'évêque de Marseille, dont le rôle est pour mettre en déroute toutes les conjectures. Ici c'est l'absolu de l'inconcevable. Une seule certitude : au 3 *avril* 1676, sinon plus tôt, après une longue conférence avec le roi et la reine de Pologne, l'ambassadeur s'est trouvé lui aussi instruit de tout. D'avril en septembre il a eu le temps, à son tour, d'écrire en France, et, en effet, il a écrit. Comment alors au 17 *septembre*, date de l'audience obtenue à Versailles par du Montet, Louis XIV a-t-il pu être pris au dépourvu? Il paraîtrait qu'en ne manquant aucune poste, en rédigeant tous les huit jours des dépêches très volumineuses et en s'y montrant prodigue de nouvelles et de détails, souvent oiseux, M. de Marseille n'a touché *qu'une seule fois* à l'extraordinaire intrigue dont M. Brisacier se trouvait le héros, et sa dépêche, datée du 5 avril, *n'est pas parvenue à destination*. Elle a été interceptée. Comment? Pourquoi? Mystère encore. Des autres dépêches de l'ambassadeur *aucune* n'a eu, dans la même année, pareille infortune. Mais comment ne s'est-il pas avisé de confier à un courrier spécial un message de cette importance? Il n'a eu garde d'y manquer! Eh bien, ce courrier, qu'est-il devenu? Il est arrivé à bon port avec tous les autres plis dont il était chargé, *à l'exception de celui qui avait motivé son envoi!* C'est du moins la ver-

sion invoquée par l'ambassadeur lui-même pour sa défense. Soit, mais par les *ordinaires* et les courriers suivants, au bout d'un ou de plusieurs mois, ne recevant aucune réponse à ce sujet, nulle instruction, ne s'est-il pas inquiété, n'a-t-il pas songé à revenir sur la matière dans sa correspondance? Point! *Pendant six mois,* il s'est tu désormais, n'a pris aucun souci de M. Brisacier et de ses étranges prétentions, du moine et de ses singulières entreprises. Je le répète, c'est l'inexplicable. Et nous ne sommes pas au bout.

Au mois de septembre donc, protégés par le plus étonnant concours de complicités matérielles et morales, les intrigants ont poussé leur chemin de mine jusqu'à Versailles, et l'éclat s'est produit devant les yeux étonnés du Roi. Mais celui-ci a prétendu aussitôt mettre la mine à découvert. Il va savoir enfin à quoi s'en tenir, et fera justice des coupables. En effet, les renseignements arrivent maintenant de toutes parts : l'évêque de Marseille, interpellé, sort de son mutisme; M. de Béthune, qui avait quitté la Pologne, mais qui vient d'y revenir, se déclare aussitôt sur la trace de l' « effroyable friponnerie » formée pendant son absence; la reine de Pologne elle-même intervient avec des lettres explicites. C'est la lumière complète : « on a abusé du roi de « Pologne! » Brisacier et ses complices sont des imposteurs. Jamais la reine de France n'a songé à faire de son secrétaire un duc ni même un *cinquième conseiller d'État*. Elle n'a rien écrit, rien su de l'intrigue entière. M. de Pomponne l'affirme hautement. Voici les cou-

pables dans son cabinet. Évidemment, ils n'en sortiront que les menottes au poing, pour aller en Bastille, en attendant la place de Grève. Car enfin il y a eu faux en écriture royale, escroquerie et double crime de lèse-majesté!

Mais quoi? je les vois, à quelques mois de distance, qui se promènent en liberté! En décembre, le moine est de retour en Pologne et travaille encore à circonvenir le mari de Marysienka en corrompant un de ses secrétaires. M. Brisacier le suit de près, se proposant de passer en Russie. Libre également, le sieur Béraut, et s'occupant d'intrigues nouvelles. Le roi de Pologne se serait-il avisé d'intervenir en faveur de ces coquins? Non pas! Il a eu un peu de difficulté à admettre que tout fût supposé, imaginé et sophistiqué en cette mystérieuse affaire. Les diamants du portrait de Marie-Thérèse ne l'étaient pas : Marysienka avait pris soin de s'en assurer. Le sieur Brisacier n'ayant ni sou ni maille, d'où venaient-ils? Et aussi les 500,000 livres déposées chez maître Ogix? M. de Béthune lui-même ne savait qu'en penser, « car de voir, en effet, pour « 40,000 francs de dépenses, sans lesquelles ont été esti- « més ici les joyaux 42,000 écus, et un homme qui n'a « rien réellement, acheter une terre de 500,000 livres, « cela dépassait son imagination! » Il en arrivait à hasarder des conjectures bizarres : « Cet homme, qui « est connu en Espagne pour secrétaire de la Reine, ne « serait-il point assez misérable pour entretenir des « correspondances qui lui donneraient ces retours? Les

« Espagnols ont plus d'une fois jeté leur argent aussi « mal à propos. » Sobieski semble donc excusable d'avoir quelque peu hésité à se faire une conviction. Mais, avec son bon sens et sa bonhomie ordinaires, il n'a pas trop tardé à se tenir pour mystifié et à envoyer au diable ses mystificateurs. Quant à Marysienka, elle est allée beaucoup plus loin, donnant la réplique aux déclarations de M. de Pomponne et voulant, à son tour, que son mari lui-même ne fût pour rien dans cette « tromperie » ; car lui aussi n'avait rien écrit, rien signé. Imitée, sa signature au bas des brevets qui avaient permis à Brisacier de traiter avec dame du Plessis de Guénégaude pour l'achat du comté de Rieux. Contrefaites, les lettres patentes par lesquelles le roi de Pologne s'est reconnu parent dudit imposteur, en conférant à sa mère la qualité de *dame à la clef d'or,* « qui est un titre dont « on n'a jamais ouï parler en ce pays, où il n'y a point « de charge de dame d'honneur que celle qui sert la « Reine et encore moins de *clef d'or* ». Il se pouvait que ces gens eussent « falsifié le sceau et le nom du souve- « rain, ou suborné pour de l'argent quelque sous-secré- « taire », et en effet, « depuis ce temps-là, il avait paru « plusieurs dons et confirmations de priviléges faux et où « l'on avait contrefait le nom et le sceau de Sa Majesté « Polonaise, dont quelques personnes ont été déjà « sévèrement punies ». Usurpée, la qualité de résident, dont a osé se réclamer le sieur Béraut. Faux maintenant, les diamants eux-mêmes entourant le portrait en miniature de Marie-Thérèse, « dont on a reconnu la plupart

« pour des pierres du Temple ». Faux enfin, convertis subitement en feuilles sèches, les écus, dont on croyait Mᵉ Ogix dépositaire, dame de Guénégaude et son notaire s'étant contentés du nom du roi de Pologne pour toute garantie!

Donc en Pologne comme en France tout, en cette affaire, n'était qu'imposture et falsification; en Pologne comme en France on tombait d'accord pour le reconnaître, et cependant, en Pologne comme en France, les imposteurs, les faussaires demeuraient impunis. En Pologne, M. de Marseille et M. de Béthune réclamaient bien l'arrestation de du Montet, dont ils constataient la présence jusque dans les appartements de la Reine. Mais Sobieski se bornait à promettre qu'il lui ferait quitter le pays, « ne souhaitant pas qu'on l'arrêtât, « parce qu'il ne voulait pas être cause du châtiment que « sans doute on lui ferait ». Que ne l'avait-on d'ailleurs arrêté en France? Il en était sorti, après la découverte de sa « tromperie », avait traversé la Hollande et l'Allemagne, « lui quatrième, en bon équipage et sans aucun « embarras ». Il parlait toujours très haut, prétendait avoir la *Gazette de Hollande* à sa discrétion, et ne témoignait aucune inquiétude. Aucun émoi aussi, à la nouvelle de l'arrestation de Brisacier. « La reine de France « ferait repentir un jour ceux qui auraient oublié les « égards qu'ils lui doivent. » Il avait toujours « beaucoup d'argent », au témoignage des deux ambassadeurs, et toujours, à les entendre, déclarait « avoir agi en « vertu de bons ordres, lesquels lui avaient été donnés

« de la propre bouche de Sa Majesté (Marie-Thérèse) au « couvent des Petites Carmélites... Il tenait mille dis- « cours impertinents, qui regardent le Roi (Louis XIV) « et qu'on n'écrirait pas volontiers,... en alléguant des « choses assez vraisemblables que la charité chrétienne « empêche toutefois de répéter (1). » Et les événements semblaient justifier son insolente assurance, car, après avoir subi quelques jours de détention, M. Brisacier était relâché! Il a, depuis, comme on sait, poursuivi sa carrière d'aventurier en Russie, où il est mort en cherchant la route des Indes.

Que dire de tout cela, et à quelle hypothèse recourir? Les textes diplomatiques que je viens de citer en indiquent bien une. J'ai été fort grondé en Pologne pour l'avoir seulement admise, faute de mieux, dans le contingent des possibilités. Je pense qu'on sera plus indulgent en France. Non, certes, que je prétende, à ce propos, refaire l'histoire de Marie-Thérèse, et mettre en cause une vertu dont Louis XIV lui-même, au su de tout le monde, s'est institué le répondant. Mais certaines inconséquences des plus compromettantes ne sont point péchés mortels. On en passe, je crois, même aux héroïnes du calendrier. Et, faute toujours d'autre indication, j'incline à penser qu'il a dû y en avoir de commises au couvent des Petites Carmélites, ou ailleurs. Le point a, du reste, une médiocre importance, comme l'épisode lui-même auquel il se rattache et auquel je

(1) Dépêches et lettres confidentielles de l'évêque de Marseille et du marquis de Béthune, du 15 septembre, 16 et 17 novembre 1676. Aff. étr.

n'ai donné une si grande place que parce qu'il fait corps avec mon récit. Outre qu'il met Marysienka en scène, dans une attitude pittoresque, il a eu sur les relations des deux cours qui y furent mêlées une influence dont ni elle ni son mari ne prévoyaient la gravité. Je ne sais pas comment, ayant voulu être duc, M. Brisacier n'a pas été puni pour son impudence; je sais comment M. Sobieski l'a été pour n'avoir pas su être roi.

Et d'abord la politique personnelle de Marysienka ne s'est pas relevée de cette mésaventure, irrémédiablement atteinte, discréditée par le résultat désastreux du premier effort fait par le maître de la France pour condescendre aux désirs de sa sœur de Pologne. Car il croyait vraiment, et non sans qu'il lui en coûtât beaucoup, créer duc le père de Marysienka, et voilà qu'on lui avait servi ce Brisacier! Avec assez peu de bonne foi, il faut en convenir, et une insouciance parfaite de sa part personnelle de responsabilité dans l'événement, il ne devait pas manquer de s'en prévaloir contre de nouvelles sollicitations.

La politique autrement sérieuse et compréhensive de Sobieski eut à s'en ressentir aussi. Un jet de lumière crue et déplaisante avait fâcheusement mis en relief la personnalité de ce frère couronné de la veille, en communiquant au Roi-Soleil une impression de désenchantement et de dégoût, dont il ne saurait plus se défaire. Trop naïf décidément était le héros, trop peu ménager de sa dignité et de celle des autres, et il y avait trop de risques à courir en sa compagnie! Dans les rapports

ultérieurs du souverain avec son allié du Nord, dans sa façon même de concevoir l'alliance contractée à Jaworów, ce sentiment se fera jour désormais. L'avenir du pacte n'en a pas dépendu pourtant entièrement. D'autres causes plus profondes et où Marysienka avec son père, son beau-frère et ses soucis d'ordre domestique, n'avait plus rien à voir, y sont intervenues d'une façon autrement décisive. C'est ce que je dois encore montrer brièvement.

V

A la fin de l'année 1677, M. d'Arquien restait toujours marquis comme devant; ayant manifesté le désir d'aller prendre les eaux de Bourbon, Marysienka s'en laissait dissuader par M. de Béthune, non sans en concevoir quelque dépit, et cependant le traité de Jaworów demeurait en force et en voie d'exécution. Sobieski se déclarait prêt à agir en Prusse aussitôt que les Suédois y mettraient leurs troupes en mouvement, et la starostie de Spiz, convertie en place de ravitaillement, de dépôt et de remonte, rendait aux insurgés hongrois de signalés services. Marysienka se plaignait bien et boudait les ambassadeurs de France, mais il n'en était ni plus ni moins dans les affaires qui ressortissaient à son mari.

Au cours des trois années suivantes, le mécontente-

ment de Marysienka s'aggrava. Désespérant d'établir convenablement son père en France et voyant qu'il y compromettait tous les jours davantage ses chances par le dérèglement de sa conduite, elle eut l'idée de le faire venir en Pologne. Un obstacle imprévu surgit alors : au premier indice qu'ils eurent de son départ, les créanciers du marquis prétendirent l'empêcher de quitter Paris, en le conduisant en prison. C'était, semblerait-il, le lot commun des gentilshommes français, dont Marie de Gonzague avait réussi à caser les filles sur les bords de la Vistule. En 1662, le père de Mlle de Mailly avait une fortune pareille, et gémissait depuis trois ans sur la paille humide de la Conciergerie « pour des dettes imaginaires », disait-il, en sollicitant l'intervention du grand Condé et en rappelant qu'il avait eu l'honneur de commander l'armée navale du Roi au siège de la Rochelle. Mais le fils du prisonnier s'interposait de son côté pour demander à M. le Prince de laisser les choses en l'état, son père ne désirant la liberté que « pour ruiner sa maison et établir son bâtard ». Arrêté en pleine rue dans son carrosse, le marquis d'Arquien imagina d'obtenir la sienne, avec les ressources dont il avait besoin pour son voyage, en vendant sa charge de capitaine aux gardes de Monsieur. Ce fut au tour de Mme de Béthune de protester : ce père dénaturé la dépouillait, en voulant manger le seul héritage qu'elle pût en espérer. Elle estima à 20,000 écus la part qui devait lui en revenir et, s'adressant à M. de Pomponne, opposa un énergique *veto* à la vente. Du coup, les deux

sœurs se trouvèrent brouillées, et la situation du marquis de Béthune, comme ambassadeur, fut fortement compromise.

A la fin de 1678, on décida en France de le rappeler. Ce fut bien pis. Entre temps les sœurs ennemies s'étaient réconciliées, et Marysienka, se jugeant atteinte par la disgrâce de son aînée, fit comme si elle avait reçu la plus intolérable des insultes, pleura, cria et engagea finalement l'ambassadrice à ne tenir aucun compte des volontés de son maître. Louis se fâcha à son tour; les nouveaux ambassadeurs chargés de le représenter à Varsovie, l'évêque de Beauvais et M. de Vitry, ne se firent pas faute d'attiser sa colère, en rendant la marquise responsable des premiers déboires que rencontrait leur mission. Il réitéra ses ordres, fut obéi et envoya la coupable en province avec une lettre de cachet. Explosion de fureur de la part de Marysienka. Son père, qui avait fini par la rejoindre, jetait de l'huile sur le feu. A l'unisson, M. de Beauvais et M. de Vitry déclarèrent la Reine convertie en ennemie jurée de la France, et *Autrichienne*, désormais, de la tête aux pieds. Elle négociait à Vienne le mariage de son fils aîné avec une archiduchesse!

Et le Roi? Le Roi était toujours le même, fidèle à ses sentiments de la première heure et également désireux de remplir ses engagements. Seulement, sa bonne volonté se heurtait à des obstacles plus sérieux, depuis que le parti de l'opposition autrichienne et brandebourgeoise comptait la Reine parmi ses soutiens. Reine contre Roi, la chose n'était pas nouvelle en Pologne,

mais ne ressemblait pas précisément à de l'influence exercée par l'une sur l'autre. En octobre 1678, Akakia, l'agent un moment disgracié, rentré en faveur aujourd'hui et en fonction à Varsovie, caractérisait ainsi la situation :

« Elle (la Reine) a la meilleure part à tout ce qui se « fait et se prépare contre la France pour la diète pro« chaine; elle procure toutes les grâces aux plus atta« chés à l'Empereur, pour être plus contraires à la « France et elle plus assurée de leur dépendance. Enfin « l'on peut dire avec vérité qu'elle est à la tête du parti « autrichien, qui rassemble et rallie tous les ennemis du « Roi son mari, et leur ouvre le chemin du précipice, « dans lequel ils veulent le faire tomber, sans appré« hender d'y être entraînée avec lui, tant elle est aveu« glée de la passion et du désir de se venger de la « France et de son ambassadeur, auquel elle impute le « peu de succès de ses prétentions trop hautes. »

Et quelques mois plus tard, en février 1679, le marquis de Béthune, toujours employé à soutenir les insurgés hongrois, mais fort contrarié maintenant dans cette occupation, donnait au mari de Marysienka ce témoignage que, loin d'approuver la conduite de sa femme, *il s'est brouillé avec elle,* pour l'obliger à en changer. « Jamais il n'a tant fait paraître de zèle et d'affection « pour la France. »

Au demeurant, la *diversion hongroise* ne devait bientôt donner que des mécomptes, et la campagne projetée contre le « vassal » prussien paraissait vouée dès à

présent à un avortement complet. Mais pour faire pâlir ainsi sur un point les couleurs françaises et arrêter, sur l'autre, l'essor des aigles polonaises, l'opposition, même grossie du concours de la Reine, suffisait-elle? Du tout! En Prusse, ce fut la lenteur des Suédois à mettre leurs troupes sur pied, qui commença par tout gâter. Or, les Suédois eurent leurs raisons pour ne pas se dépêcher. Comme toujours, ils ne s'attendaient à marcher qu'avec l'argent de la France, et cet argent lui-même fut de plus en plus lent à venir. Pourquoi? Parce que, les chances de succès augmentant d'un côté pour l'entreprise en vue, l'intérêt de la France à la soutenir diminuait de l'autre, proportionnellement, jusqu'à disparaître tout à fait en 1679, avec le troisième traité de Nimègue (5 février) et le traité de Saint-Germain (29 juin) qui la mirent en paix avec l'Empereur et avec le grand électeur. Et ses sympathies pour les patriotes hongrois s'en trouvèrent aussi affaiblies, jusqu'à l'indifférence presque complète.

Louis gardait sans doute encore, à ce moment, des « arrière-pensées », que l'occupation de Strasbourg révéla au monde en 1681. Il lui importait donc de tenir toujours l'Empire en échec; mais, précisément, Polonais et Hongrois lui devenaient en même temps moins nécessaires pour cet objet. Le Turc allait se charger de la besogne. La grande invasion, qui mènerait Kara-Mustapha aux portes de Vienne, s'annonçait déjà. Cette *diversion* autrement efficace le serait encore plus, assurément, si, la Pologne ne s'en mêlant point, Léopold

était laissé seul aux prises avec l'Islam. Mais le Roi-Soleil et ses ministres n'y virent, en quelque sorte, qu'une précaution de luxe. Bon, si cela ne coûtait par trop cher. Et les avances faites à la Pologne, comme les libéralités qu'elle put espérer, s'en trouvèrent diminuées d'autant.

Pour tout dire enfin, Louis se laissa guider, dans la circonstance, par une erreur d'appréciation, d'ailleurs justifiable. Il se refusa jusqu'au bout à admettre comme possible une défection entière et définitive de Sobieski et de sa femme. Et ici la malheureuse affaire Brisacier joua certainement un rôle. Elle les lui avait montrés, ce roi et cette reine d'occasion, sous un jour qui, pour le Roi du moins, se trouva faux : comme des marionnettes qu'il ferait toujours agir à son gré; des gens besogneux, cupides et crédules, auxquels un moine tournait la tête avec quelques discours extravagants, quelques écus et quelques diamants. La reine d'Arquien traînait toujours derrière elle, comme un boulet, ses origines peu glorieuses et sa terrible famille. Elle gardait son père auprès d'elle, mais n'arrivait pas à le défendre et à se défendre contre les incartades de son humeur querelleuse et aventurière. Une de ses sœurs, Anne, l'avait rejointe aussi en Pologne et s'y était établie avantageusement en épousant le futur grand chancelier du royaume, Wielopolski. Mais une autre, Françoise, restait en France, s'ennuyait dans le couvent où on la tenait enfermée, « criait et murmurait étrangement », et finissait, en 1680, par s'échapper, en cherchant refuge au Palais-Royal « dans une maison de canaille », d'où il

y eut urgence à la faire sortir. On eut besoin d'y employer la ruse et la violence. Helcel a publié dans son recueil (III, 56-71) une correspondance édifiante, à ce sujet, de l'évêque de Beauvais avec Marysienka.

Louis XIV voyait tout cela. Il voyait aussi son ex-sujette lui réclamant à cor et à cri les arrérages d'une pension portée maintenant à vingt mille livres, et bien méritée, affirmait-elle, par son application « à faire « aveuglément tout ce qui peut être de la satisfaction du « Roi », cependant que son mari sollicitait le payement d'une somme de cent mille livres, à moitié promise et bien gagnée, à l'entendre — il n'en croyait pas un mot! — par la paix de Zurawno, qu'il avait signée *contre ses intérêts et ceux de son pays*. Au dernier moment, on les aurait toujours, lui et elle, en y mettant le prix. Lui surtout, quand il s'agirait de lui défendre une alliance avec l'Autriche. Plus intelligent, il comprendrait que, pour le coup, ce serait bel et bien travailler contre ses intérêts — pour ses adversaires de 1674, pour Charles de Lorraine et pour Éléonore, que la cour de Vienne ne sacrifierait jamais aux espérances dynastiques de M. Sobieski!

Il le comprit, en effet; mais le calcul ne se trouva pas juste. Calculer ainsi, c'était méconnaître l'homme et la race entière des gentilshommes dont il tenait, êtres complexes, aux pieds enfoncés dans la fange, aux fronts altiers et susceptibles de toucher les plus hauts sommets, dans un élan subit, impossible à prévoir, d'héroïsme et de foi. Sobieski sut ce qui l'attendait

sous les murs de Vienne : un allié ingrat, qui ne saurait même pas dire « merci » à son sauveur; des dédains pour sa personne et nulle espérance d'avenir pour sa famille; mais il sut aussi que son devoir l'appelait là-bas, le cri de son sang, la plainte des guerriers couchés dans les tumulus d'Ukraine, la voix de Dieu! Soldat et chrétien, enfant des marches polonaises, toutes rouges depuis des siècles d'avoir sans trêve combattu l'envahisseur ottoman, et petit-fils de Zolkiewski, il fit le choix qui lui convenait.

Son devoir, ont dit depuis les historiens, querelleurs éternels, était d'empêcher le partage de la Pologne en arrêtant, à tout prix, les progrès du Moscovite et du Brandebourgeois, et en abandonnant l'Autrichien à sa destinée. C'est facile à dire aujourd'hui. En 1683, Pierre le Grand avait onze ans, Frédéric le Grand n'était pas né, et, vainqueur à Vienne, Kara-Mustapha serait revenu de son expédition par Varsovie! Les fils de Sobieski auraient eu chance d'y être gouverneurs pour le compte de la Sublime Porte!

Son honneur et son plus beau titre de gloire devant la postérité sont d'avoir échappé à cette destinée, comme ce fut la chance de Marysienka de n'avoir pas eu assez d'influence pour l'y conduire. Vienne a été le point culminant, matériellement et moralement l'apogée, pour l'un et pour l'autre, d'une fortune vouée à de prochains revers. On me pardonnera de les suivre un instant en cette lumineuse et fugitive apothéose.

CHAPITRE X

L'APOGÉE

I. Traité d'alliance offensive avec l'Autriche. — Efforts de M. de Vitry pour rompre la diète appelée à le ratifier. — Défaite de l'envoyé français. — II. Le siège de Vienne. — Sobieski en campagne. — Les adieux. — L'armée chrétienne. — Allemands et Polonais. — Sobieski généralissime. — Léopold. — L'Empire moins l'Empereur. — Les manquants. — L'électeur de Brandebourg. — L'infanterie polonaise. — L'Orient et l'Occident. — Projets de Kara-Mustapha. — Son assurance. — La ville réduite à l'extrémité. — Starhemberg. — La tour de Saint-Étienne. — Le Kahlenberg. — Sobieski arrive. — III. La bataille. — Les préparatifs. — La messe du Père Marc. — Une reconnaissance par force. — Les hussards polonais. — La charge. — La déroute des Ottomans. — Sobieski dans le camp ennemi. — Lettre à Marysienka. — L'étrier de vermeil. — IV. La correspondance des deux époux. — La régence de la reine d'Arquien. — La stratégie de Marysienka. — L'éternelle querelle. — V. Fin de campagne. — Déboires communs. — L'ingratitude de Léopold. — Une entrevue à cheval. — Pas même un coup de chapeau! — Revers. — Les deux journées de Parkany. — Le retour.

I

Le 31 mars 1683, le sort en fut jeté : Sobieski signa un traité d'alliance défensive et offensive avec l'Autriche. Jusqu'à la fin de l'année précédente, l'envoyé de France, M. de Vitry, s'était refusé à en admettre la possibilité, et Louis XIV avait partagé les illusions de

son ambassadeur. Il demandait si peu de chose à cet homme qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer un peu comme lui appartenant de par la grâce de Dieu : la faculté pour la France de lever des troupes en pays polonais à destination de la Hongrie ou de la Transylvanie, avec quelques secours en munitions de guerre ou de bouche. Et il croyait offrir beaucoup : une pension de douze mille écus pour la Reine, une somme de cinquante mille écus pour le Roi, et même, enfin! le brevet de duc et pair pour M. d'Arquien, avec promesse de le faire enregistrer au Parlement quand les circonstances le permettraient. Pour la Pologne, il n'y avait rien, à proprement parler; mais est-ce que ça comptait, la Pologne, pour un homme qui se vantait de l'avoir vendue, moyennant l'espoir seul de gagner cent mille livres au marché?

Sobieski expiait de fâcheuses habitudes de langage et d'esprit, le relent qu'il traînait après lui des mœurs politiques où son passé avait trempé.

Marysienka objecta qu'à défaut d'enregistrement immédiat, la satisfaction tardive qu'on accordait à sa tendresse filiale perdrait toute saveur. Sobieski ne dit rien, mais son siège fut fait. De Vienne, à la même heure, on lui proposait le commandement suprême de l'armée que l'Empire travaillait à réunir pour arrêter l'invasion ottomane; l'Allemagne entière, une moitié du monde chrétien, des princes parmi les plus brillants, des capitaines parmi les plus illustres d'Europe, Charles de Lorraine en tête, son concurrent d'autrefois, se ran-

geraient sous sa bannière, et la France venait le tenter avec une demi-solde de mercenaire!

Au dernier moment, M. de Vitry mit encore son espoir dans l'expédient suprême auquel, périodiquement et alternativement, les factions du dedans et les influences du dehors faisaient appel en ce pays de parlementarisme exaspéré. L'alliance autrichienne avait besoin d'être ratifiée par la diète, et une diète polonaise pouvait toujours être rompue, pensait l'ambassadeur. Sobieski se chargea de lui prouver le contraire. Le nonce, Pallavicini, et l'envoyé de l'Empereur, Waldstein, le poussant, Marysienka lui soufflant sa colère de ménagère offensée, il osa, pour une fois, être et faire ce que la Pologne aurait eu besoin qu'il fût et fît tous les jours, non pour échapper à une déchéance probablement irrémédiable, mais pour trouver, en une condition plus modeste, des moyens d'existence et des chances d'avenir. Le 13 mars 1683, M. de Vitry écrivit :

« Un moyen que le roi de Pologne a trouvé pour « étonner ceux qui voudraient s'opposer à cette ligue, « ç'a été de déclarer hautement que si cela arrivait (la « rupture de la diète), il était résolu de convoquer « l'arrière-ban, et, à la tête de toute la noblesse de « Pologne, faire juger et condamner ceux que l'on sau- « rait être coupables de la rupture. Je m'aperçois que « cette déclaration produit ici de grands effets. »

Ces effets furent tels que, le 22 avril suivant, l'ambassadeur dut annoncer sa défaite :

« Tous mes efforts ont été inutiles, le roi de Pologne

« ayant trouvé le moyen d'intimider tellement les plus « résolus des sénateurs et des nonces... qu'il m'a été « impossible, quelques efforts que j'aie pu faire d'ar- « gent, de trouver un seul homme, dans toute la diète, « qui se soit voulu charger de la rompre. »

L'envoyé de France manquait de mémoire et de reconnaissance. Un homme, — il n'en fallait pas davantage, d'après les lois du Parlement polonais, qui demeurent un monument instructif pour tous les autres — un complice s'était offert. On a deviné Morsztyn. Naviguant, depuis des années, entre deux eaux et deux écueils, dénoncé comme traître à Versailles et à Chantilly, surveillé par Marysienka, il se maintenait, grâce à des prodiges d'habileté, demeurait grand trésorier, mais pensait toujours à se ménager une retraite en France. Il entretenait une correspondance suivie avec le cabinet de Saint-Germain, par l'entremise de M. de Caillères, qu'il avait connu comme agent des Longueville, tout en gardant de bonnes relations avec l'envoyé de Brandebourg, qui lui prêtait son courrier. C'est ce qui le perdit. Marysienka n'hésita pas à sacrifier son ancien compère. Elle fit arrêter trois courriers et eut ses lettres. Il brûla le chiffre, mais n'en rendit sa correspondance que plus suspecte. Il coula à fond du coup. L'heure de l'exil avait sonné pour lui. Il s'en consola assez facilement en prenant le chemin de Versailles. Mais M. de Vitry n'eut plus réellement personne pour tirer en temps et lieu opportuns, au service de la cause française, le poignard du *liberum veto*.

II

Le 14 juillet 1683, Vienne fut assiégée par une armée turque qui, après avoir laissé des détachements nombreux et de fortes garnisons sur son passage et lancé des éclaireurs jusqu'au delà de Linz, restait encore forte de cent quatre-vingt mille hommes.

On croit rêver, aujourd'hui, en évoquant ces souvenirs. Il n'y a qu'un peu plus de deux cents ans !

Jusqu'à la dernière heure (et ce fait seul suffirait à la justification de Sobieski), en Pologne comme en Allemagne, on ignora de quel côté se dirigerait l'invasion. Au témoignage des meilleurs historiens, la marche sur Vienne ne fut décidée que dans un conseil de guerre tenu à Andrinople en juin.

Le 12 août, cédant aux instances de plus en plus pressantes de Léopold et des princes allemands, Jean III se mit en campagne. L'heure était décisive, et pas pour l'Empire seulement. Depuis trois siècles, en dépit d'une résistance opiniâtre de ses voisins, la puissance ottomane grandissait, gagnant en surface dans les trois parties du monde. En Europe, étendant ses conquêtes le long du Danube, de la Save et du littoral de l'Adriatique, elle pénétrait au cœur de la chrétienté. Elle avait franchi les Karpathes d'un côté, touchait à Presbourg et

à Vienne de l'autre. Des bords de l'Euphrate et de l'océan Indien jusqu'à Tripoli et Gibraltar; des cataractes du Nil aux villes de la haute Hongrie, elle avançait, avançait sans cesse, comme une marée montante : cette fois la vague menaçait d'atteindre les rives du Rhin !

La reine de Pologne reconduisit son mari jusqu'aux défilés de Tarnów, où la journée du 21 août fut passée à attendre des traînards et où le général Caraffa se présenta avec des lettres de l'Empereur et de Charles de Lorraine : ils suppliaient le Roi de se hâter, d'arriver seul, si son monde ne pouvait le suivre. Sa présence « vaudrait une armée ». Mais Sobieski tenait déjà ses Polonais en main, trente mille hommes environ de vieilles troupes, qui avaient appris avec lui à affronter les masses turques et tatares et, avec lui, se croyaient invincibles. Le contingent lithuanien était en retard, suivant son habitude : on s'en passerait.

Il embrassa Marysienka, pleura, déclara qu'il mourrait assurément de la blessure que cette séparation lui faisait au cœur, plutôt que de celles que lui feraient les balles ennemies, et partit, emmenant son fils aîné, Jacques, qu'il appelait « Fanfan » ou « Fanfanik ». Le 3 septembre, il fut à Stetteldorf, lieu désigné pour le rendez-vous général des forces chrétiennes, et y prit le commandement, en qualité de généralissime. Un article du traité du 31 mars réservait ce commandement à Léopold pour le cas où il se trouverait à l'armée; mais la clause était de pure forme. La carrière mili-

taire de ce prince devait se borner à deux revues, et Voltaire put écrire un jour que le champ de bataille de Vienne avait réuni l'Empire entier, moins l'Empereur. L'ami de Frédéric oubliait, volontairement peut-être, un autre manquant. L'Empire eut son héros, en ces heures tragiques : Starhemberg, qui commandait dans la ville assiégée et qui sut être à la hauteur de sa tâche, et ils furent tous là, princes, ducs et comtes de l'Allemagne menacée : Lorraine, oublieux de ses rancunes; Saxe-Lawenburg, Anhalt, Holstein, Eisenach, Wurtemberg, les deux Bade, les deux Neubourg, frères de l'Impératrice; Eugène de Savoie, le futur adversaire de la France, colonel alors d'un régiment de dragons, que son frères Jules, tué le 7 juillet à Pétronel, dans une rencontre avec l'avant-garde turque, venait de former; et les électeurs : Saxe, Bavière, Hanovre, Hesse-Cassel; tous, moins un : on attendit en vain l'électeur de Brandebourg. Interpellé par Sobieski, rappelé à ses devoirs de vassal, le Prussien finit par envoyer trois mille hommes, — qui s'égarèrent en route.

Berlin semblait imaginer déjà que l'Allemagne pourrait se passer de Vienne.

Le pape Innocent XI avait envoyé quelque argent et sa bénédiction, en refusant d'y joindre une épée. Michel, le prédécesseur de Sobieski, en avait eu une, qui était restée au fourreau. Il eût fallu y joindre une rose pour la Reine, et c'était bon pour Éléonore, une archiduchesse, et non pour Marysienka, simple fille d'un gentilhomme français. « En vérité, jamais Rome

n'a commis une plus grande erreur », écrivait Sobieski dès le mois d'août, dans l'héroïque prescience du triomphe prochain. Il manquait de divination, Benedetto Odescalchi, comme aussi de gratitude, car Marysienka eut toujours pour lui des sentiments de grande vénération, jusqu'à souhaiter qu'il fût canonisé et à s'en occuper même dans son testament. Mais la France, on le sait, ne le compta pas parmi ses amis.

L'armée impériale, quarante-cinq mille hommes environ, était superbe : l'élite de l'Allemagne; des troupes qui avaient vu les champs de bataille du Rhin, tenu tête aux armées de Turenne et de Condé. Sobieski fut frappé par leur prestance, leur équipement, leur discipline, jusqu'à s'étonner qu'ils eussent cru avoir besoin de lui et de ses Polonais pour se mesurer avec le Turc. « Ces gens sont comme le cheval, l'entendit-on dire; ils ne connaissent pas leur force. » On le vit inquiet aussi de la figure que ses soldats feraient à côté de tels compagnons. Non ses hussards et ses cuirassiers, certes : ceux-ci ne craignaient aucune comparaison. Mais l'infanterie offrait un aspect pitoyable. Pauvre troupe, mal équipée, à peine vêtue, les pieds nus souvent, le mousquet ajusté avec un bout de corde, pour qu'il ne s'en allât pas en morceaux; troupe admirable, pourtant, d'endurance, de courage stoïque, de dévouement. Voyez ce qu'en dit Dalerac, le chroniqueur contemporain : « Ces soldats déchirés n'en sont pas moins d'une « fermeté inconcevable; ils résistent à toutes les incom- « modités, à la nudité, à la faim, avec une constance

« héroïque, supportent tout le faix de la guerre et en « essuient tous les dangers, jusque-là que j'ai vu l'in« fanterie faire l'arrière-garde en plaine, dans les re« traites dangereuses, où les Tatares talonnaient l'ar« mée de près, pour couvrir la gendarmerie polonaise, « qui prenait les devants sans façons. J'ai vu ces sol« dats mourant de faim, accablés de lassitude, se cou« cher à terre pour charger leurs mousquets qu'ils « portaient à peine et dont, néanmoins, ils tiraient « incessamment. »

C'était l'inépuisable réserve des forces nationales, méconnue, mal traitée par ses superbes exploiteurs, et gaspillée aujourd'hui encore, mais toujours intacte. Comment montrer à l'Allemagne cette misère? Sobieski s'en tira avec son humour de *szlachcic :* on lui signala un bataillon particulièrement dépenaillé, qu'il conviendrait de faire défiler la nuit. Il ordonna de le mettre en tête, et, les gueux s'avançant : « Messieurs, dit-il, voici « des hommes qui ont fait serment de ne porter que « des vêtements pris sur l'ennemi; ils ont quitté la dé« froque turque qu'ils portaient au dernier traité, mais « vous allez les voir tantôt superbement costumés à « l'orientale. »

Marysienka, elle, se préoccupait surtout de l'équipage personnel du généralissime : « ses entours paraîtraient-ils assez propres? » Il la rassurait : « Si les Impé« riaux ne nous jugent que par cela, ils nous croiront « plus riches que Crésus et pour les plus magnifiques de « ce siècle : pages et laquais portant de magnifiques

« livrées, chevaux superbement harnachés, chambres « tendues de drap d'or, la mienne et celle de *Fanfanik*. « Chez eux, pas un brin d'or sur les harnachements de « chevaux, et je n'ai vu ni pages ni laquais chez aucun « des princes. »

L'Orient et l'Occident se rencontraient et se mesuraient du regard jusque dans cette foule européenne armée contre l'Islam, et, sans doute, dans leur simplicité martiale, Charles de Lorraine et ses compagnons pensèrent qu'il y avait beaucoup du Turc chez le Polonais.

Sobieski n'eut, d'ailleurs, qu'à se louer d'eux : princes et électeurs venaient à l'envi demander ses ordres, mettaient des gardes d'honneur devant sa tente, déféraient à ses moindres observations. « Ah! si les nôtres voulaient faire de même » , soupirait le Roi.

Quelque intrépidité qu'y déployât Starhemberg, Kara-Mustapha aurait pu prendre Vienne dès les premiers jours de septembre, au prix d'un assaut général : les défenses ne tenaient plus. Mais l'assaut, c'était le pillage après le carnage, et le vizir rêvait de faire de cette ville chrétienne la capitale d'une principauté dont il serait le chef. Il s'obstina à attendre une capitulation. Déjà une partie des habitants entamaient aux avant-postes des négociations secrètes. Kara-Mustapha ne croyait d'ailleurs pas à la venue de Sobieski et d'une grande armée polonaise. Jamais, pensait-il, ces hobereaux indociles, qu'il connaissait bien, ne consentiraient à courir si loin et si vite pour défendre le *Niemiec*

(Allemand) détesté. Dans la nuit du 10 septembre seulement, ses Tatares lui donnèrent l'éveil : Sobieski approchait décidément. Il tint conseil : la majorité des pachas fut pour qu'on levât le siège, et qu'on attendit l'armée chrétienne en rase campagne, où la cavalerie formant les deux tiers de l'armée d'invasion pourrait, en se déployant, faire valoir la supériorité du nombre. En restant sur place, on serait pris entre la ville et les collines boisées ou plantées de vignes qui l'entouraient. Kara-Mustapha s'entêta : il poursuivait son rêve. Que dirait-on à Constantinople, en le voyant tourner le dos à une place aux trois quarts prise? D'ailleurs, les Tatares se trompaient probablement. Il laisserait vingt-quatre mille hommes dans les tranchées et avec le reste ferait face aux assaillants : on serait encore deux contre un.

Le lendemain matin, la ville fut à toute extrémité. Du haut de la tour de Saint-Étienne, des fusées de détresse avaient été lancées pendant la nuit entière, appel suprême montant au ciel avec le tocsin des cloches et les prières des assiégés réfugiés dans les églises. Maintenant, Starhemberg se tenait sur la tour, interrogeant l'horizon, guettant le secours attendu, dernière espérance. Soudain, sur les hauteurs du Kahlenberg, au nord-est de la ville, dans la direction de Cracovie, un immense étendard, rouge avec une croix blanche, se déploya et claqua au vent. L'héroïque soldat tomba à genoux : l'armée de secours était là, et Sobieski la commandait.

Ni Kara-Mustapha ni ceux qu'il croyait à sa merci ne s'attendaient à ce que les nouveaux venus arrivassent par là. La route passait pour inabordable : c'était pourquoi Sobieski l'avait choisie, en dépit des remontrances qui ne lui manquèrent pas. Au fait, les Allemands y laissèrent leur artillerie; les canons polonais, seuls, purent franchir le col, tirés à bras par les humbles pieds-nus de la Vistule, race dure et résistante, accoutumée aux rudes corvées. Une fois en haut, le généralissime lui-même éprouva un moment de déception et d'angoisse : on lui avait annoncé, pour descendre, une pente unie et douce; il apercevait une côte abrupte et accidentée : « précipices à gauche, grandissimes montagnes à droite » , et des vignobles et des bois. Il eut tôt fait cependant de reprendre confiance : on changerait le plan d'attaque, on irait à *la secura,* « à la façon des Maurice de Nassau et des Spinola » . Un second coup d'œil jeté sur le camp même de Kara-Mustapha et sur ses abords le rassura complètement : toute une ville immense, cent mille tentes aux couleurs éclatantes, s'étendait à ses pieds, adossée à la ville assiégée; mais c'était une ville ouverte. Pour en protéger l'accès, Kara-Mustapha n'avait pas élevé une redoute.

— C'est un maladroit! dit le Roi tout haut. Nous le tenons. Et il prit ses dispositions de combat.

Kara-Mustapha était plutôt un homme habile; sa marche sur Vienne, hardie, mais bien conçue et bien exécutée, le prouve. Il avait sous ses ordres une armée vaillante, aguerrie et assez nombreuse pour justifier

toutes les audaces. Sobieski eut pour lui son étoile, son génie supérieur et le Dieu des chrétiens.

III

Le 12 septembre, à quatre heures du matin, entouré de son état-major de princes allemands, le Roi gagna à pied les ruines d'un couvent de Camaldules que les Turcs venaient de brûler. On y avait dressé un autel en plein air, au milieu des décombres, victimes muettes, appelant la vindicte céleste. Le Père Marc d'Aviano, Capucin célèbre alors en Italie et en Allemagne pour sa piété et son éloquence, un peu prophète, un peu thaumaturge, dit la messe, Sobieski la servit, et à eux deux, ils se chargèrent d'exalter le courage des soldats du Christ. Le Roi levait fréquemment les bras et les tenait étendus en une muette supplication; le moine, interrompant l'office, se retourna soudain et clama de sa voix tonnante :

— Avez-vous confiance en Dieu?

— Oui! oui!

Il reprit le rituel, puis se retourna de nouveau :

— Répétez trois fois avec moi : Jésus, Marie!

Un sanglot secoua la foule prosternée.

— Jésus, Marie! Jésus, Marie! Jésus, Marie!

C'est avec cela qu'on fait les hommes inaccessibles à

la peur comme à la pitié, vaillants et féroces à souhait. L'Islam perdait déjà, à cette époque, le secret des formules magiques que Mahomet lui avait léguées.

Marc parla encore, disant en latin des choses simples, comprises ou devinées par tous; sa figure inspirée, son geste dominateur servaient d'ailleurs d'interprètes à ses paroles. A la communion, le ciboire en main, il fit signe aux deux chefs, Sobieski et Lorraine, et tous, soldats et généraux, comprirent qu'ils partageraient avec ces élus la nourriture divine, qui leur donnerait des forces surhumaines. Enfin il termina :

— *Ite, missa est.*

En ajoutant :

— Dieu est avec vous. En son nom, je vous promets la victoire.

Alors Sobieski monta à cheval, l'armée prit son ordre de bataille, et la descente commença : à l'aile gauche, les Impériaux; au centre, les contingents allemands; à droite, les Polonais, sous le commandement direct du Roi. En adoptant cette disposition, Sobieski faisait preuve de divination tactique et de bravoure : débouchant par le ravin de Dornbach et prononçant leur mouvement vers le sud, ses escadrons menaceraient la ligne de retraite de l'ennemi et attireraient conséquemment sur eux son effort principal de résistance et de masse. Il se trompait, d'autre part, en supposant que la journée entière ne serait employée qu'à gagner en bas le terrain d'une rencontre décisive, qui serait remise au lendemain. L'opération dura, en effet, jus-

qu'à trois heures de l'après-midi. A la dernière heure, Kara-Mustapha s'était décidé à garnir les coteaux avec son infanterie et à pratiquer quelques défenses. On avança lentement, délogeant les janissaires, qui ne reculaient que pied à pied avec leur opiniâtreté ordinaire, et, le soleil baissant, on fut sur le point, à gauche comme au centre, de s'arrêter sur les positions conquises. Mais, à ce moment, dans l'énorme multitude rangée en face de lui sous l'étendard vert, l'œil exercé de Sobieski crut apercevoir un flottement : Kara-Mustapha manœuvrait précisément pour concentrer à sa gauche, comme le généralissime chrétien le prévoyait, le gros de ses effectifs, et le mouvement s'opérait avec lenteur et indécision. Les spahis savaient maintenant, à n'en pouvoir plus douter, que le vainqueur de Chocim était présent; ils reconnaissaient à l'œil nu son fanion redouté : une aile de faucon au haut d'une longue lance, et cette panique à demi superstitieuse que les assiégeants de Lemberg avaient connue, la pâle faucheuse des courages, parcourait déjà leurs rangs. En une seconde, Sobieski eut pris son parti : il fallait profiter de ce trouble commençant. Ses aides de camp galopèrent dans toutes les directions : on allait attaquer immédiatement.

Mais la tactique contemporaine des armées polonaises imposait une manœuvre préliminaire, dont il est difficile aujourd'hui de comprendre l'utilité : une sorte de reconnaissance par force des lignes ennemies. Et l'Allemagne, attentive et stupéfaite, vit cette chose extraor-

dinaire : un escadron de hussards polonais, celui du prince Alexandre, fils cadet du Roi, sortant des rangs et piquant droit vers le camp turc. Ils étaient cent cinquante cavaliers, tous gentilshommes de marque. Cavaliers? Non, machines de guerre vivantes plutôt, l'armement de cette troupe d'élite en faisant alors tout le contraire d'une cavalerie légère. Chaque *towarzysz* (compagnon) portait sur lui tout un arsenal : deux épées, l'une courte et recourbée, l'autre longue et droite, une masse d'armes, pendue à l'arçon, deux pistolets dans les fontes, enfin une lance longue de quinze à vingt pieds, en bois creux pour qu'elle fût plus légère et se brisât au premier choc sans arrêter ni désarçonner le porteur. Vêtus de fer ou de métal précieux de la tête aux pieds, une peau de tigre sur la cuirasse aux écailles d'argent, ils s'attachaient encore aux épaules des tiges de métal ou de bois recouvertes de plumes qui leur donnaient l'apparence d'énormes oiseaux de proie aux ailes déployées, et servaient en même temps à protéger les nuques des guerriers et à effrayer les chevaux des adversaires. Quelles montures avaient-ils eux-mêmes? Des chevaux d'une vigueur qui semble fabuleuse aujourd'hui, car, dans cet accoutrement, avec tout cet attirail, les cavaliers trouvaient moyen d'être agiles et lestes, de voler à travers l'espace, franchissant fossés et murs d'enceinte. Une fois lancés, rien ne les arrêtait; ils passaient, semblables à des archanges destructeurs, merveilleux, fantastiques et formidables. « La plus belle cavalerie de l'Europe »,

dit Dalerac, peu suspect de partialité pour des aristocrates.

Sobieski appela à lui le chef de cette troupe, Zbierzchowski. Celui-ci n'avait pas de lance : la longue épée droite au poing, il retroussait sa manche jusqu'au-dessus du coude sur son bras musculeux, mis à nu pour la rosée sanglante. De son index pointé dans la direction de l'aile gauche de l'armée ottomane, qui grossissait, s'enflait dans un tumulte croissant, le Roi indiqua une petite tente rouge qu'on venait d'y dresser pour le grand vizir. Et l'escadron s'ébranla, au petit galop d'abord; augmentant progressivement son allure, il traversa un premier rideau de spahis, s'enfonça comme un boulet gigantesque dans une seconde avant-garde plus épaisse, y disparut un instant, émergea au delà, se trouva alors à proximité de la ligne principale et de la tente rouge, obliqua à droite, passa ventre à terre devant un corps entier de Tatares qui ne bougèrent pas, et reprit sa course vers le camp chrétien. La reconnaissance était terminée; Zbierzchowski restait en tête de ses hussards, mais le quart de son effectif manquait.

Sobieski fut accusé plus tard d'avoir inutilement sacrifié cet escadron, pour envoyer à la mort un des compagnons qui en faisait partie. De quoi n'a-t-on pas accusé le pauvre souverain? Le sacrifice était peut-être inutile; il répondait certainement à des idées ayant cours alors et à une pratique usuelle. C'était probablement un stratagème d'ordre moral : une façon de montrer à l'ennemi qui on était et ce qu'on était capable de faire.

Et aussitôt après, ce fut la grande charge, sans exemple celle-ci dans l'histoire des guerres polonaises : sept mille hussards et cuirassiers (*pancerni*) formés en échiquier, flanqués à droite et à gauche par des détachements de cavalerie polonaise ou allemande, dragons polonais du comte Maligny, frère de la Reine, cuirassiers impériaux des généraux Rabatta et Dunewald, et lancés d'un jet sur le front de bataille turc, pendant que l'aile gauche et le centre de l'armée chrétienne, sous Charles de Lorraine et le feld-maréchal Waldeck, attaquaient les corps ottomans occupant Heiligendstadt et Döbling, pour prendre ensuite à revers la droite de Kara-Mustapha, et que l'infanterie et l'artillerie polonaises, avec l'appui des fantassins bavarois, abordaient à sa gauche les retranchements de Weinhaus. Il était cinq heures. A six heures, Sobieski se trouva au centre du camp turc. Sans armure, à cause de la chaleur, vêtu d'un simple pourpoint de soie, il avait, comme un simple lieutenant, chargé en tête de son premier escadron. Les Turcs fuyaient, laissant dix mille cadavres sur le terrain et leur bagage tout entier : une richesse immense. De simples soldats eurent pour leur part des ceintures garnies de diamants, qu'on supposa avoir été destinées aux belles Viennoises. Kara-Mustapha habitait un petit palais improvisé, avec des jardins, des fontaines, des kiosques, des cages remplies d'oiseaux rares. On y vit jusqu'à une autruche, décapitée par les fuyards. Un moment, le Roi crut avoir mis la main sur l'étendard du Prophète, et se hâta d'envoyer ce butin

au Pape, qui lui refusait une épée. Ce n'était que le drapeau vert du grand vizir; le *nakiboul-echref* se sauvait emportant l'autre.

Mais jamais la puissance ottomane ne se relèverait du coup qu'elle avait reçu là. L'infanterie de Kara-Mustapha, une élite de janissaires, demeurait presque tout entière sur le carreau; l'armée du Padichah perdit avec elle ses cadres qui ne purent être remplacés; les débris ramenés à Constantinople n'y apportèrent qu'un ferment démoralisateur. Et la Hongrie, la Croatie furent ouvertes aux armées chrétiennes. Brisé, le cercle de fer qui, depuis plus de deux siècles, depuis la bataille de Warna (1444), étreignait ces malheureux pays; mort, le prestige de l'envahisseur. Hongrois, Croates, Serbes, Grecs, vont bientôt, les uns après les autres, secouer leurs chaînes, inaugurer l'ère des revendications. Sauvée enfin, la cause commune de la chrétienté et de la civilisation. Comme sortant d'un mauvais rêve, comme délivrée d'un long cauchemar, l'Europe retrouvera avant peu la conscience de ses forces et la foi dans ses destinées.

Et c'est Sobieski qui a fait tout cela! Allemands et Polonais se pressent autour de son cheval, essuyant avec leurs lèvres l'écume qui le couvre, pleurant de joie et criant, chacun dans sa langue :

— Notre roi! le brave roi!

Brisé de fatigue, n'ayant pas quitté la selle depuis quatorze heures, il met pied à terre, s'étend sur le pavillon étalé à terre d'une tente turque, et demande un tambour : il va écrire à sa Marysienka.

« Gloire au Seigneur! Il n'a pas permis aux païens de « nous demander : Où est votre Dieu? »

Il continue par un flot de tendresses, mêlé au récit pittoresque de l'événement qui vient de s'accomplir. Pendant qu'il écrit, on lui amène, sous un harnachement étincelant d'or et de pierreries, le cheval de bataille de Kara-Mustapha. Pour fuir, le vizir a choisi une autre monture plus légère et plus vite. Il détache un étrier en vermeil et le joint à sa lettre :

« Vous ne direz pas, comme font les femmes tatares « quand leurs maris reviennent du combat les mains « vides : Vous n'êtes pas un brave! »

Suspendu en *ex-voto* dans la cathédrale de Cracovie, l'étrier a eu, depuis, diverses fortunes. On a pu le voir à Paris, dans le musée du prince Czartoryski. Les héritiers du prince l'ont rendu au Dieu des victoires.

IV

Sa Marysienka! Il avait déjà passé une partie de la nuit précédente à lui écrire : une longue lettre remplie de détails et datée du 12 septembre à trois heures du matin! C'était la *douzième* depuis leur séparation. Il écrivait donc à peu près un jour sur deux. Les réponses de la Reine étaient moins régulières, et l'épistolière s'y montrait toujours la même : tendre, elle aussi, et même

passionnée parfois, mais surtout minaudière et tracassière. Elle gouvernait maintenant la Pologne, la *reine d'Arquien*, personne ne s'y trouvant pour la remplacer, et s'en tirait tant bien que mal, mal plutôt, mais avec la prétention de tout savoir et de se mêler de tout. Un jour, elle prétendit même donner à son mari des leçons de stratégie, en se mettant à la tête des « soldats de sa compagnie ». Il s'étonna :

— Quels seront ces soldats si heureux? Quelle est cette compagnie que vous appelez vôtre?

Il n'en connaissait aucune dans l'armée qui lui appartînt. Elle ne répliqua pas, mais se rattrapa ailleurs :

— Vous ne tenez aucun compte de mes questions! Vous ne lisez même pas mes lettres, je gage!

— Je les lis trois fois! En les recevant, en me couchant, et en vous répondant.

— Vous ne m'avez pas envoyé le rapport de vos dernières opérations...

— Excusez-moi; j'ai cru me souvenir que, d'ordinaire, vous n'accordiez aucune attention à ce genre de documents.

— « Ce n'était pas la même chose! Vous étiez là, et, « quand je vous ai, je n'ai guère d'yeux et d'oreilles que « pour vous. D'ailleurs, je n'y prends pas d'intérêt, vous « n'y étant pas. Mais vous me faites tort de me croire « aussi indifférente pour cette guerre ici, ou du moins « d'en faire semblant. Non seulement je veux savoir « jusqu'à la moindre circonstance, mais même j'ai honte « de voir que l'on remarque qu'après avoir lu cent fois

« votre lettre, je lis toutes celles que je puis attraper de « tout le monde, quoiqu'elles ne disent toujours que la « même chose. Tout le monde en est ennuyé, et moi, je « n'ai de plaisir que celui-là. Quand Dupont vint ici et « que MM. les généraux de Lithuanie lui demandèrent « comme il était arrivé et si ç'avait été une bataille ran- « gée, il leur montra, sur du papier, avec une plume, « à peu près comme était la situation du lieu où vous « donnâtes la bataille, comme étaient les ennemis et les « nôtres, et quel endroit fâcheux ils avaient été en obli- « gation de passer, se battant. Il peut vous dire que le « grand général s'amusa vers la fin de regarder autre « chose, quoique ce soit son métier, qui ne devrait rien « oublier pour l'apprendre. Cependant, je suis sûre que « je me suis si bien appliquée à prendre garde à ce que « montrait Dupont, que je ferais mieux un détail que « ledit grand général, excepté les gros mots qu'il a peut- « être appris par routine, pour faire croire qu'il est sa- « vant dans le métier... »

Le tableau du grand général et de la Reine, l'un distrait, l'autre attentive devant les explications de Dupont (Le Masson de son vrai nom, un ingénieur français au service de la Pologne), était assurément pour charmer Sobieski. Ainsi réussissait-elle à le séduire et à le captiver; mais les reproches et les gronderies suivaient de près :

— Vous avez pris un parti qui ne me paraît pas le meilleur... Vous avez tort de ne pas écouter ceux qui vous donnent de bons conseils... Vous vous repen-

tirez de négliger, comme vous le faites, ceux qui vous recherchent.

— Qui me recherche? Qui dois-je écouter? Voulez-vous parler de Tököli? Vous venez de m'écrire que c'est un traître!

— Je suis grandement malcontente de vous.

Il levait les bras au ciel et se lamentait :

— Voilà toute ma récompense et toute ma consolation!

Il en avait d'autres. Et d'abord celle de voir que, dans la querelle vieillissante qui les mettait encore aux prises, un changement de scène, un passage de droite à gauche s'opérait et intervertissait parfois leurs rôles.

— « Je ne sors point d'inquiétude et n'en sortirai que « lorsque je pourrai vous embrasser, cher amour de « tout mon cœur. Je vous conjure que ce soit bientôt, « car je ne puis plus vivre sans vous... »

Cette réplique, que l'on serait tenté d'attribuer à *Céladon, Astrée* la récitait maintenant. Et elle se faisait humble; elle affectait la résignation; elle ne pouvait exiger assurément qu'il fût aussi empressé que par le passé à lui donner de ses nouvelles : elle n'avait qu'à compter ses années et le nombre de ses enfants!

Il ripostait un peu rudement :

« J'ai bien d'autres comptes à faire! A cette heure, « une moitié du monde est là devant moi, dans deux « camps séparés par l'espace de quelques lieues, et je « dois penser à tous! »

Il l'engageait, d'ailleurs, dans le même ordre d'idées,

à entreprendre un autre calcul plus intéressant. Où en était-on, de part et d'autre, en matière de tendresse? « Chez moi, si les années ne la chauffent plus, le cœur « et l'esprit sont toujours aussi chauds, aussi aimants. » Seulement, n'a-t-il pas été convenu que c'était à son tour à elle de faire des frais, de se montrer caressante et prévenante?

Et il concluait :

« Il ne faut pas charger autrui de ses fautes, mais « prouver, non seulement en pensée, par écrit, en paroles, « mais en fait, que vous aimez toujours invariablement « votre *Céladon,* qui, en terminant, baise toutes les « beautés adorables du corps de sa Marysienka. »

Avec la Pologne et l'Europe Marysienka baissa pavillon devant le vainqueur de Vienne, non sans essayer, dans la suite du temps, de venger sa défaite et de reprendre l'offensive. Les Turcs, malheureusement, lui en donnèrent l'exemple au cours de la campagne qui, à travers la Hongrie à moitié reconquise, ramena l'armée victorieuse aux frontières de Pologne. Sobieski n'y trouva que des mécomptes et des dégoûts, et le commerce de *Céladon* avec *Astrée* s'en ressentit.

V

Au lendemain du jour qui avait vu la déroute de l'armée ottomane, le chef de l'armée chrétienne fut

reçu à Vienne comme un sauveur. Déjà cependant sur l'enthousiasme et l'allégresse populaires une ombre paraissait jetée. Les habitants étaient très démonstratifs, mais leurs démonstrations ne semblaient avoir qu'à moitié l'agrément des autorités, et Sobieski crut apercevoir qu'on s'appliquait, en haut lieu, à mettre une sourdine aux vivats trop nourris. De l'Empereur il n'eut qu'une lettre officielle et officiellement sèche en réponse au compliment qu'il s'était empressé d'envoyer à Sa Majesté. Nul désir d'une rencontre ne s'y traduisait, fût-ce à l'état d'indication. Demeurant à quelques lieues de sa capitale, Léopold semblait attendre, pour y rentrer, que Sobieski en fût sorti.

La situation du chef de l'empire était embarrassante; incapable de concevoir le mouvement généreux qui pouvait l'aider à en sortir, il préférait faire appel aux traditions de morgue implacable, héréditaires dans sa maison, en traitant son sauveur comme un sous-ordre, un vizir chrétien, qu'il aurait chargé de combattre et de vaincre l'autre. Avec un Jagellon ou un Wasa la fiction eût été difficilement acceptable; avec un Sobieski elle gagnait en vraisemblance.

Cachant son désappointement, maîtrisant sa colère et se refusant même un repos bien mérité, le généralissime vida la place, regagna son camp et ne songea qu'à poursuivre les opérations militaires. Un courrier l'arrêta : Léopold se ravisait; l'opinion européenne ne lui pardonnerait pas de laisser partir ainsi l'homme auquel il devait tant. On devait se voir avant de se dire adieu.

Mais l'étiquette s'en mêlait : devant les électeurs représentant les États de l'Empire, l'Empereur ne pouvait donner la droite au roi de Pologne. Sobieski haussa les épaules : dans la conscience de la grandeur acquise, du rayonnement de gloire qui l'entourait, que lui importaient ces misères! Une entrevue à cheval, en présence des deux armées, polonaise et allemande, fut décidée. C'était à peine décent; Léopold y ajouta encore de sa disgracieuse raideur. Après un bref échange de compliments, comme le Roi lui présentait son *Fanfanik*, qui s'approchait tête nue, l'Empereur ne daigna même pas porter la main à son chapeau; puis, passant devant le front des troupes polonaises, en automate, sans un regard, sans un geste, il disparut.

Hussards et cuirassiers eurent un frémissement d'indignation, et l'on entendit des murmures dans les rangs.

— Il nous devait bien un coup de chapeau!

La Pologne fut indignée aussi, et Marysienka s'en prit à son mari :

« Il a été fort bien que vous ne fassiez pas semblant « de rien dans le moment de votre entrevue, mais du « depuis il a fallu en parler, et, si vous ne l'avez pas « fait, il le faut faire. »

Elle se fût bien chargée, elle, de dire son fait à cet empereur ingrat et insolent! Ne l'ayant pas sous la main, elle interpellait du moins le nonce, qui lui donnait amplement raison :

« Sottise, madame, sottise! A votre fils! Aux autres

« gens comme moi, oui, mais à votre fils! Il n'y a pas « d'excuse. Un sot conseil! »

Cela ne réparait rien. Sobieski fit, pour la forme, quelques observations. Il avait pensé s'évanouir, écrivait-il à sa femme, en voyant l'affront fait à *Fanfanik*. D'autant que l'espoir d'une archiduchesse à conquérir pour le prince héritier en paraissait compromis. Il obtint quelques excuses embarrassées et s'en contenta. Il avait d'autres soucis : l'humiliation morale, dont il eût pris son parti stoïquement, produisait des effets matériels, qui étaient désastreux pour son armée. Comme obéissant à un mot d'ordre, les autorités militaires et civiles du pays mesuraient leur attitude sur celle de l'Empereur : plus d'approvisionnements, plus de secours d'aucune sorte et jusqu'à un déni absolu des plus élémentaires égards. Défense aux Polonais de rentrer dans la capitale pour y chercher des vivres : ils seraient reçus à coups de fusil. Le libérateur ne put obtenir une barque pour évacuer ses blessés sur Presbourg par le Danube. Un dragon impérial frappa à la figure avec la crosse de son fusil un des pages du Roi qui suivait son maître à distance de quelques pas : on refusa de le punir. Sobieski observa même que les généraux et princes allemands avaient, comme par enchantement, perdu l'usage de la langue française, qu'ils parlaient couramment avec lui quelques semaines plus tôt. « Tout le monde est devenu *guter Deutscher* », écrivait-il à Marysienka. Cela n'empêchait pas Léopold de faire savoir à *son vizir* qu'il serait bien aise d'avoir une paire des beaux chevaux dont on

le disait pourvu. « Je m'en retournerai apparemment « à dos de mulet ou de chameau », écrivait encore le héros. Faute de fourrages, impitoyablement refusés, sa cavalerie fondait.

Le pauvre roi garderait-il au moins sa bonne part du butin conquis sur Kara-Mustapha? Marysienka s'en inquiétait grandement.

« Je ne puis digérer », écrivait-elle de son côté, « que « ce coquin de Galecki (chef des cuisines royales et colo- « nel de dragons) ait profité de tout ce qu'il y avait de « plus beau dans la dépouille du Turc. C'est un vol qu'il « vous fait!... Par qui est-ce qu'a été faite cette cap- « ture? Par vos dragons. D'où vient qu'il s'approprie ce « que votre régiment perd? Ce doit être vous qui en « devez profiter, et, si ce n'était pas vous, mon frère « n'est-il pas premier que lui? Laissez-moi faire : je lui « ferai connaître par toute la justice du monde que tout « ce qui est pris par le régiment, ou vous appartient, « ou doit être partagé dans tout le régiment. »

Céladon s'excusait de son mieux; il se croyait suffisamment nanti : « une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches, cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches, des rideaux très riches, des couvertures, des tapis et mille autres bagatelles, fourrures de martre les plus belles du monde », il rapporterait tout cela! Pour qu'elle prît patience, il lui envoyait par chaque courrier des bijoux, des étoffes, « une couverture en satin de Chine brodée d'or, toute neuve et

n'ayant point servi », dont il avait pris la pareille pour son lit de camp, se donnant ainsi l'illusion qu'il le partageait avec Marysienka.

Mais *Astrée* ne décolérait pas, et sa mauvaise humeur semblait se communiquer à la Pologne entière. Par un phénomène bizarre, mais dont l'histoire des sociétés organisées sur la base du suffrage universel offre un exemple fréquent et dont l'explication est aisée, cette victoire de Vienne, qui faisait du vainqueur un homme acclamé par l'Europe entière, à un empereur près, ce grand service rendu à la cause commune, cette gloire donnée à son pays, n'avaient, dans ce pays même, après un premier élan d'enthousiasme, qu'un retentissement médiocre et bientôt étouffé par la malveillance. Marysienka n'eut, avant peu, qu'à se faire l'écho des manifestations de mécontentement et de désapprobation, qui grandissaient autour d'elle. Toutes les démocraties sont envieuses, personne ne s'y trouvant à la place qu'il croit mériter.

Les prétextes ne manquaient pas, à vrai dire. La radieuse journée du 12 septembre avait, de toutes façons, de sombres lendemains. La poursuite de l'ennemi vaincu fut molle et tardive. On répéta, du côté allemand, que Sobieski en était responsable, ayant voulu donner aux siens le temps d'achever le pillage du camp ottoman. Déjà, sur les hauteurs du Kahlenberg, le Roi avait signalé, en écrivant à sa femme, les regards luisants de convoitise que ses soldats en guenilles jetaient du côté des cent mille tentes. La concep-

tion de la guerre restait dans cette troupe à l'état primitif. Mais, sinon les premiers, — il eût fallu pour cela charger avec les cuirassiers, — les Viennois eux-mêmes ne furent pas les derniers à prendre part au pillage. Tout le monde s'en mêla, et Sobieski, de son côté, prétendit avoir été arrêté sous les murs de la capitale du fait de ses alliés allemands. Ceux-ci ont pu, en effet, avoir une autre raison pour l'y retenir. Il s'agissait de poursuivre les Turcs en Hongrie. Or, à la date du 17 septembre, le Roi recevait un message des insurgés hongrois, lui offrant la couronne de Saint-Étienne. On sut à Vienne son refus, mais peut-être y eut-on quelque peine à revenir de l'alarme qu'on avait ainsi conçue.

Puis ce fut la défaite : le 7 octobre, s'étant imprudemment heurté, avec cinq mille chevaux seulement, à un corps turc insuffisamment reconnu, Sobieski éprouva un échec sensible. Un moment, il fut presque abandonné et esquiva de près la captivité. Dans l'armée impériale, on le crut mort. La vigueur de son cheval et le dévouement d'un reître allemand le tirèrent de ce mauvais pas. Mais, noyé dans un flot de fuyards, qui, sans le reconnaître ou le reconnaissant même, le heurtaient ou le meurtrissaient au passage, il eut le corps couvert de bleus et de noirs. Obligé de fuir à son tour, il pensa étouffer : Matczynski, le plus fidèle de ses aides de camp, dut lui soutenir la tête tout en galopant à son côté. Après avoir tardé un peu à se porter à son secours, Charles de Lorraine finit par protéger

la retraite du vaincu. Le gros de l'armée polonaise ne bougea pas; l'infanterie seule réclamant de ses chefs des ordres pour marcher qu'ils refusèrent.

— Vous n'êtes pas dignes d'un tel roi ! leur crièrent les Allemands.

Ce fut la première journée de Parkany.

Presque sans connaissance quand on le descendit de cheval, sans mouvement et sans parole sur le tas de paille où on l'étendit, le Roi fut entouré de figures consternées :

— C'était fini ! La fortune tournait...

D'un bond, il se releva :

— Je foulerai la fortune à mes pieds comme une guenon ! Demain, vous aurez une victoire plus éclatante que celle de Vienne.

Il tint presque parole : dans la seconde journée de Parkany, les flots du Danube engloutirent ce qui restait encore de solide dans l'armée de Kara-Mustapha. Le chemin de Gran fut ouvert aux vainqueurs, et la croix, exilée depuis cent quarante ans, y brilla de nouveau au faîte de l'antique évêché primatial, fondé par le père de saint Étienne.

Mais les succès s'arrêtèrent là, l'hiver approchant. Et avant même que les grands froids coupassent court aux opérations, la Pologne se refusa à comprendre pourquoi son roi s'attardait à prendre des villes hongroises. Ne voulait-il pas conquérir un royaume pour son fils ? « Vous vous ferez des affaires ici », l'avertissait Marysienka. Il répondait par ce plaidoyer emporté :

« Je me ferai des affaires avec les miens en risquant « pour eux ma fortune et ma vie? N'ont-ils pas voulu « cette ligue avec l'Autriche? Ai-je fait autre chose « qu'obéir à leurs vœux? J'ai conduit une armée hors « des frontières, sans leur demander un sou; j'ai gorgé « ce peuple de gloire et de butin; que veulent-ils en« core? Des hommes sont morts! Ne naissent-ils pas « pour mourir? Je dois ménager l'armée? A quoi est« elle bonne, si ce n'est à faire la guerre? Ils trouvent « que je tarde à revenir? Rien ne leur fait tant peur, « pourtant, je le sais, que de me revoir à la tête de « cette armée. Je ne reviens pas, parce que c'est mon « intérêt, d'abord, comme le leur, que je demeure ici : « si nous ne combattons pas cet ennemi ici, nous au« rons à le combattre chez nous. Deuxièmement, je « suis lié par un serment soleunel. Troisièmement, les « armées chrétiennes m'ont nommé leur généralissime. « Elles ne tiennent pas du tout à mes Polonais. Il leur « suffirait de m'avoir, seul, à leur tête. Je ne ramène« rai pas l'armée. Un autre le fera bientôt à ma place, « et ils auront leur contentement, et ils feront ce qu'ils « voudront; car bientôt, sans doute, je me donnerai la « paix, je renoncerai à la ligue, au commandement et « à toutes les affaires de la terre... Me menacer, moi, « qui passe mes nuits sans dormir et mes jours sans « manger! Je me ronge de soucis, je travaille, je peine, « je ruine ma santé pour le salut de ma patrie, je... »

Ici vient la note personnelle; le Roi cède la plume à *Céladon :*

« ... Je me tue, pauvre malheureux, à déchiffrer « moi-même vos lettres, pensant y trouver quelque « chose d'aimable, d'agréable, de consolant : rien ! Tout « ce que je fais est mal ; tout ce que je ferais serait mal « toujours ! »

Le héros méconnu n'était pas seul en cause, effectivement, dans ces cris de désespoir. *Céladon*, maltraité aussi, y avait sa part. Il s'était proposé de revoir *Astrée* à la *Sainte-Lucie*, « quand les nuits sont les plus longues », et *Astrée* avait fait à ce vœu un accueil peu gracieux. Sur quoi il commençait par faire preuve de résignation :

« Je crois comprendre, d'après vos lettres, que c'est « contre votre tempérament, et que vous devez vous « faire violence à cet égard. J'aime mieux alors faire le « sacrifice de mon plus grand plaisir, en vous épar- « gnant la moindre peine. J'y renonce donc, et m'en « fais la promesse à moi-même. Je me contenterai de « baiser en imagination, comme je fais maintenant, « tous les charmes d'un corps adoré... »

Mais le désespoir prenait le dessus bientôt.

Astrée avait certainement tort. La Pologne, elle, avait raison, sans qu'elle s'en doutât d'ailleurs, de penser que Sobieski ne tirait pas de ses victoires le meilleur parti possible. Ses compatriotes redoutaient, disait-il, son retour à la tête de ses hussards et cuirassiers victorieux : c'était précisément un excellent motif pour revenir. Sobieski n'était pas homme à le comprendre. Hors des champs de bataille, son énergie, son esprit de résolu-

tion, sa fermeté s'éclipsaient, ne jetaient plus que de rares et intermittents éclats. Le héros faisait place à un sybarite voluptueux, épris des joies de la vie et des douceurs du nid conjugal, faible et indolent. Il n'était pas homme à arrêter son pays dans la course vertigineuse qui l'entraînait aux abîmes. Après avoir mis son armée en quartiers d'hiver, il revint, se coucha sur son lit de lauriers, et se laissa glisser sur la pente avec les autres.

CHAPITRE XI

DÉCHÉANCE

I. Chute rapide. — Fautes politiques. — La noblesse polonaise ingouvernable. — Le chroniqueur Pasek et sa loutre. — Appel à l'étranger. — L'alliance autrichienne. — Trahisons et perfidies. — La diplomatie française en Pologne. — Déceptions. — Campagne désastreuse de 1691. — Découragement de Sobieski. — A Willanów. — Héros déchu. — Ses commensaux. — Le Père Vota et le Juif Betsal. — La politique de Marysienka. — Elle fait du commerce et s'enrichit. — L'agonie du Roi. — Sa mort. — II. On se dispute le cadavre. — Nouvelles brigues électorales. — François de Conti. — L'abbé de Polignac. — Marysienka songe à se remarier. — Contre son fils et contre la France. — Double élection. — Triomphe d'Auguste de Saxe. — Retraite à Dantzig. — L'exil nécessaire. — En route pour Rome. — III. La vie romaine au dix-septième siècle. — Dévotions et plaisirs mondains. — L'Académie des Arcades. — Marysienka et la reine Christine. — Le palais Odescalchi. — On y soupe et on y joue. — Les *sabattini* du cardinal Barberini. — Les princes Constantin et Alexandre. — Le cardinal d'Arquien. — Rivalité de débauche. — *Tolla la Courtisane.* — Préoccupations politiques. — Emprisonnement du prince Jacques. — Émotion maternelle. — Déceptions et tristesses nouvelles. — Marysienka endettée. — Déchéance suprême. — Retour en France. — IV. La postérité de Sobieski. — La femme du prétendant. — Le roman de Marysienka a une suite. — Débarquement à Marseille. — Au château des Bordes. — Arrivée à Blois. — Les dernières années. — La chronique de Saint-Simon et la vérité. — La mort. — Le testament.

I

La chute fut rapide. Les années suivantes virent une série de campagnes glorieuses, mais infructueuses :

on battait les Turcs, mais on se hâtait de rentrer chez soi après les avoir battus, et ils revenaient. Pour poursuivre l'avantage obtenu, il eût fallu une armée régulière, qui n'existait toujours pas, faute d'argent pour l'entretenir. Les diètes refusaient l'argent, ou étaient rompues, quand elles faisaient mine d'en donner, les voisins y veillant. Sobieski a rendu Vienne à l'Autriche; pour rendre Kamieniec à la Pologne, le voici qui traite avec la Moscovie, lui livrant Kief et Smolensk. Déplorable marché! Ayant promis leur concours à ce prix, les Moscovites ne viennent même pas au rendez-vous : ils sont trop occupés à aménager les provinces qu'il leur a cédées!

La noblesse restait ingouvernable. Réfractaire absolument à un gouvernement qui méritât ce nom, au prix même d'un peu de despotisme? Je n'en crois trop rien, et une anecdote contée par le merveilleux chroniqueur de l'époque, Pasek, semble bien prouver le contraire. Si imbu qu'on fût de républicanisme romain (car ils cherchaient à Rome leurs inspirations, comme leurs modèles d'éloquence parlementaire, les malheureux!), on était trop voisin de l'Orient, pour que son influence ne perçât pas dans les idées, les mœurs, les instincts populaires. S'en prévaloir était une tâche difficile, le règne d'Auguste le Fort devait le prouver tantôt, comme j'ai dit, non pas impossible peut-être. Retiré à la campagne, après vingt années de service dans les bandes de Czarnieçki, et livré aux plaisirs champêtres, Pasek faisait son grand divertissement d'une ménagerie, où

figurait une loutre apprivoisée et merveilleusement dressée. Elle allait à la pêche en carême, plongeait au commandement et rapportait les éléments d'un dîner catholiquement orthodoxe. Elle avait fini par acquérir une sorte de célébrité, si bien que le roi Jean voulut voir le prodige, puis le posséder. Quoique à contre-cœur, Pasek consentit à se séparer de son élève, en refusant d'ailleurs toute rétribution : on était gentilhomme ! Deux jours après son arrivée au château de Varsovie, l'animal regretta la liberté perdue, s'échappa et erra dans les rues. Un dragon qui passait le tua d'un coup de hallebarde et vendit la peau de sa victime à un Juif. On arrêta les deux coupables, et le soldat fut condamné à mort. On allait le fusiller. Sur les instances de son confesseur, le Roi consentit à ce qu'il passât seulement par les baguettes : quinze tours, le régiment comptant quinze cents hommes dans le rang, vingt-deux mille cinq cents coups à recevoir. C'était la discipline militaire du temps, et ce fut celle d'un temps beaucoup plus voisin du nôtre : voyez *Candide*. Au troisième mille, le malheureux tomba, fut frappé encore, bien que les règlements s'y opposassent, et mourut. La personne du souverain se trouvant en cause, les règlements ne comptaient pas, et le condamné n'étant qu'un paysan, Pasek ne trouve pas à y redire.

En modifiant les idées de Pasek sur la valeur relative de la peau humaine, Sobieski se fût sans doute tiré d'affaire, et peut-être avait-il chance d'y réussir. Un de ses prédécesseurs, Batory, y parvenait déjà, après avoir

fait couper le cou d'un gentilhomme de marque, quand une mort précoce l'emporta, hélas! à mi-tâche.

Sobieski n'y songea pas. Il n'eut pas l'idée de chercher au plus près, dans les éléments que la nature et l'histoire mettaient à sa portée, le point d'appui qui lui manquait. Le souvenir du fondateur de la grandeur polonaise, qui s'appela Casimir *le Grand*, mais aussi le *Roi des paysans*, ne le hanta jamais. La fatalité commune des démocraties, ces nivellatrices, ces épuiseuses acharnées de toutes les supériorités, voulait qu'il s'obstinât à combler le vide avec des emprunts faits au dehors. Allié et pensionnaire, donc vassal de la France jusqu'en 1683, il était devenu, depuis, un tributaire de l'Autriche tout aussi résolu, toutes ses combinaisons politiques d'ordre intérieur se rattachant désormais à cette même ancre de miséricorde.

Et l'ancre chassait, désespérément. Il n'obtint ni un homme ni un sol de sa nouvelle alliée en 1684, pour reprendre Kamieniec. En 1685, mise en repos du côté de la France par son accession à la trêve de Ratisbonne, Vienne lui retira jusqu'à sa parole, qu'il tenait déjà, pour le mariage du prince Jacques avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, fiancée aussitôt à l'électeur de Bavière. En 1688, *Fanfanik* fut réduit à rechercher la main d'une princesse Radziwill, veuve d'un margrave de Brandebourg. Elle lui apporterait, à défaut de mieux, une grande situation en Lithuanie, des parentés et des influences précieuses, avec une fortune quasi royale. C'était un pis aller encore sortable pour l'héritier dou-

teux d'une couronne si fragile : on le lui déroba. Qui? L'Autriche encore. Fiancée officiellement au jeune Sobieski, la princesse accueillait en secret les hommages de Charles-Philippe de Neubourg, frère de l'Impératrice; un mariage clandestin célébré à l'hôtel du comte Sternberg, ambassadeur impérial à Berlin, consomma la trahison.

Sous le coup de ces déceptions, de ces offenses réitérées et de ces perfidies, un revirement se produisit dans l'esprit du Roi et même dans l'humeur de Marysienka. On a imputé au libérateur de Vienne des scrupules excessifs à l'égard du pacte signé en 1683. C'est une naïveté. Il savait trop bien l'italien pour n'avoir pas lu Machiavel. Il parlait aussi le latin, et, débattant en 1676, avec l'envoyé suédois, les conditions du coup de main projeté à frais communs en Prusse, il laissait tomber de ses lèvres cet aphorisme : « *Quod eventus non causæ bellorum quæruntur.* » Guère scrupuleux, en général, les *szlachcice* du temps! A partir de 1688 tout au moins, la France n'aurait eu qu'à vouloir, pour reconquérir à Varsovie tout le terrain perdu. Elle voulait bien la fin, mais répugnait aux moyens. En fait, l'interruption des relations diplomatiques entre les deux pays, conséquence du traité du 31 mars 1683, n'a duré qu'une année. Insulté dans les rues de la capitale, M. de Vitry quitta son poste un peu brusquement, sans même prendre congé de la Reine; mais dès le mois de juillet de l'année suivante, les ombrages de Jaworów abritèrent des colloques nullement hostiles entre Marysienka et le

représentant accrédité des beaux jours de l'alliance française, le marquis de Béthune en personne. De quoi parlaient-ils? Le beau-frère de Marysienka agitait de vastes projets : paix séparée de la Pologne avec la Turquie, laissant l'ingrate Autriche seule aux prises avec l'adversaire commun; retour offensif du vainqueur de Vienne contre d'autres ennemis de son pays, plus redoutables désormais : le Prussien et le Moscovite. Hors des provinces polonaises, la Prusse, et hors de l'Europe la Moscovie! A soixante-dix années de distance, M. de Béthune semblait répéter déjà le rôle futur du comte de Broglie.

Marysienka l'écoutait d'une oreille distraite, et Sobieski lui-même demeurait indifférent. Ils avaient leur fils à marier d'abord, à assurer l'avenir de leur maison, et s'ils s'avisaient, bien timidement, d'insinuer que la France pourrait y pourvoir aussi bien que l'Autriche, c'était au tour de l'envoyé français de devenir distrait.

Mais que venaient-ils alors faire en Pologne, lui et ses collaborateurs prochains? Car ils furent bientôt une légion. Officiellement, Louis XIV fit longtemps encore l'offensé. Cela n'empêchait pas M. de Béthune de venir prendre l'air du pays, comme parent; M. de Gravel, ministre à Berlin, comme voisin, et M. de Teil, comme représentant de Jacques II d'Angleterre. En 1689, ils réussirent même à donner l'alarme à la cour de Vienne, au point qu'elle fit un effort, offrant la princesse Hedwige de Neubourg, sœur de l'Impératrice, pour le prince Jacques, et un corps de cinq mille hommes pour

la conquête des provinces danubiennes. Alors la France crut devoir renchérir. Avec quoi? C'est presque honteux à dire : elle donnerait dix mille pistoles au Roi, deux mille à la Reine, M. de Béthune lui-même étant d'avis qu'on ne pouvait « risquer une princesse du sang ». Sobieski et Marysienka n'en demandaient pas tant! Ils laissèrent clairement entendre qu'une bru qui tiendrait seulement de près ou de loin à la maison de France leur suffirait. Pas de réponse.

En 1691, ils se résignèrent au mariage neubourgeois et à mettre dehors leur beau-frère, dont les opérations sur la frontière hongroise ne pouvaient se concilier avec cette liaison de famille. Le marquis fit un éclat, en provoquant le comte de Thun, nouveau représentant de l'Empereur à Varsovie; mais les intérêts de la France sur la Vistule et dans les Karpathes n'y gagnèrent rien.

Il est vrai que l'alliance autrichienne, ainsi restaurée, ne profita guère non plus à la Pologne et à ses souverains. Victorieuse au début, la campagne de 1691 en Moldavie se termina par un désastre. Le corps autrichien de cinq mille hommes n'arriva pas, et, pendant que Louis de Bade triomphait à Salankemen du vizir Mustapha Kuprioli, le grand homme de guerre de la Turquie (29 août), l'armée polonaise risqua de mourir de faim. Elle comptait sur des approvisionnements réunis en Transylvanie : un ordre de Vienne les arrêta. Sobieski ramena une troupe de mendiants et de squelettes.

Alors ce fut la fin. Le héros polonais n'était pas

trempé pour résister à de tels revers. Sa mollesse, sa veulerie naturelles le jetèrent vite au découragement absolu, au scepticisme, au cynisme brutal. Il s'enferma à Willanów, une maison de campagne proche de Varsovie, qu'il s'était fait construire et où son propriétaire actuel, le comte Branicki, a dû récemment mettre les maçons. Après deux cents ans, la maison ne tenait plus. C'était magnifique, mais construit à la diable, à même le sable, sans fondements presque. Maison de soldat et non de prince. Il avait simplement dressé là sa tente. Il s'y retira pour mourir, et il n'y eut plus, à proprement parler, de roi en Pologne. Le *szlachcice* seul restait, ami du repos, sauf la chasse; gros mangeur, âpre au gain, et matérialiste complet, sauf la dévotion. En 1671, déjà il lui échappait de dire : « Rien n'est nôtre en ce bas monde que ce que nous mangeons bien. » En 1682, il allait en forêt pour échapper au vice-chancelier de Lithuanie, qui lui réclamait une audience pour des affaires pressantes, se cachait derrière les buissons et finissait par éconduire l'importun en lui criant : « Je donne audience à mes chiens aujourd'hui (1). » A Willanów, ses commensaux habituels furent le Jésuite Vota, qui couchait sur la dure, au pied du lit royal, pour mieux garder son pénitent, et le Juif Betsal, spéculateur en biens domaniaux, qui ne quittait pas son antichambre. La royauté n'était plus qu'un cadavre : les vers s'y mettaient déjà.

(1) Ces détails sont dans ses lettres à Marysienka.

Et Marysienka? Elle eut carte blanche pour s'occuper des affaires d'État et faire de la politique à sa façon. Elle fit comme elle savait. En 1691, elle avait eu l'heureuse pensée de vider les greniers du domaine royal de Sambor pour suppléer les approvisionnements de Transylvanie; mais c'était une inspiration venant d'en haut, des régions souveraines où planait encore le génie de Sobieski. Livrée maintenant à ses propres instincts, elle retourna promptement à sa cuisine. Elle se querella avec sa fille aînée et avec sa bru; elle maria sa fille Thérèse à l'électeur de Bavière, veuf de son archiduchesse, et tricha sur la dot; elle chassa de la cour, à force de tracasseries odieuses, la sœur préférée du Roi, Catherine Radziwill; elle bavarda avec Mme Feudherbe et Mme Le Lettreux, autre commère du même acabit; elle fut, avec leur concours, au courant de tous les potins, mit son doigt dans toutes les intrigues, et multiplia industrieusement le nombre de ses ennemis. En 1687 déjà, son secrétaire Zaluski, auteur des *Mémoires* universellement connus et homme de haute valeur, l'avait quittée, écœuré. Elle s'enrichit aussi, faisant argent de tout, battant monnaie avec les débris du prestige monarchique. Les derniers volumes de la correspondance échangée entre Varsovie et Versailles jusqu'à la mort de Sobieski sont un monument expressif de la diplomatie dont Marysienka était capable : ils ressemblent, à s'y méprendre, à des livres de commerce. La France traversait à ce moment une crise agricole; négociant avec le comte de Pontchartrain,

le ministre français, avec les marchands de Dantzig, avec les armateurs d'Amsterdam, de Dunkerque et du Havre, la reine d'Arquien se chargea d'y pourvoir, et le produit des moissons polonaises, expédié par ses soins aux ports français, lui permit de réaliser des bénéfices considérables.

Elle s'occupa aussi activement du testament de son mari. Dès les premiers mois de 1695, la santé du Roi donna des inquiétudes. A la fin de 1696, il ne put plus supporter le lit, souffrant de la gravelle, étouffant dans des crises d'asthme. Il passa ses nuits dans un fauteuil. Zaluski, amadoué, reconquis par l'évêché de Ploçk, eut mission d'engager le moribond à écrire ses dernières volontés. Au premier mot, le héros déchu l'interrompit avec emportement.

— « Tu passes pour un homme intelligent, et tu me « parles de testament! A quoi bon? Que le feu dévore « la terre après ma mort ou que le bœuf mange l'herbe « (il citait un proverbe petit-russien), que m'importe! Il « n'y a pas un homme bon, pas un ! »

Il mourut à Willanów, le 17 juin 1696, jour anniversaire de son élection.

II

Ce qui suit n'est pas très beau; aussi réduirai-je mon récit au strict nécessaire, ayant à épargner d'ailleurs à

mes lecteurs le spectacle d'un troisième interrègne. La scène ne changeait guère : mêmes compétitions passionnées; mêmes manœuvres louches; mêmes marchandages honteux. C'est obscur et malpropre. Cette fois, on y vit d'autant moins clair que personne ne savait trop ce qu'il voulait, la reine veuve moins que personne. L'Autriche appuya le prince Jacques, mais sans conviction; la France reprit son vieux jeu, sa turlutaine de candidature française à bon marché faisant échec à l'autrichienne, et Condé n'étant plus, elle offrit aux Polonais le choix entre son fils Henri, son petit-fils Louis et son neveu François de Conti. Mais l'abbé de Polignac, chargé de jouer la partie, n'eut pas d'argent à mettre sur table : la reine veuve, brouillée à mort avec son fils, y suppléerait, pensait-on.

On se disputa d'abord le cadavre. Avec un compliment de condoléance, Marysienka reçut de son aîné l'avis que l'accès du château de Varsovie lui serait interdit. Elle ne s'en inquiéta pas : elle tenait le mort. Elle le prit avec elle et cria : « Place au Roi! » devant la grille. La populace ameutée lui donna raison cette fois. Des arguments de cette espèce portent toujours sur les foules. La grille s'ouvrit et Jacques, effaré, tomba aux pieds de sa mère. « Jamais il ne lui avait parlé aussi tendrement! » Elle resta froide, les lèvres pincées, les yeux secs. Elle suivait son idée, qui était de régner encore, à sa manière, à l'ombre du cadavre. Mais, au dehors, la foule suivait la sienne : on avait fait entrer le mort chez lui; on voulait le voir maintenant

sur son lit funéraire. Le mort n'était pas habillé. Un manteau doublé d'hermine, un sceptre se trouvèrent dans la garde-robe du château, mais pas de couronne. Qui avait la couronne? — La Reine. — Voulait-elle la donner. — Non! « Le prince Jacques s'en emparerait! » Matczynski, le fidèle compagnon d'armes, courut à une panoplie et y prit un casque d'acier. Ainsi, le peuple de Varsovie eut une dernière vision du soldat de Vienne.

Pendant le défilé, le prince Jacques disparut. On apprit qu'il galopait sur la route du château de Zólkiew, où le défunt passait pour avoir amassé un immense trésor. Marysienka eut un mauvais sourire : elle savait mieux prendre ses précautions. Quelques jours après, Jacques revenait, penaud, lui offrant cinq millions pour sa part du trésor, qu'il avait trouvé bien gardé. Elle accepta, mais ne désarma pas.

Elle négocia avec Polignac, pour le gagner, tantôt à la cause d'un de ses fils cadets, Alexandre ou Constantin, tantôt à une combinaison plus personnelle : sérieusement elle songeait à épouser le *hetman* Jablonowski, un soldat qui pourrait bien succéder à l'autre. Elle avait cinquante-sept ans, et lui plus de soixante. Pure folie! D'ailleurs, Alexandre et Constantin s'effaçaient volontairement devant leur aîné, quittaient même le pays pour ne pas lui porter ombrage. C'étaient de beaux adolescents ayant quelque ressemblance physique avec leur père et quelque popularité pour cette raison. Jacques, chétif et gauche, plaisait moins. Brusquement, en coup

de vent, elle se ravisa, tournant le dos à l'abbé : puisqu'il ne voulait pas être avec elle, elle serait contre lui et appuierait le prince Jacques.

Quelques semaines plus tard, elle changeait encore d'avis, reportait ses préférences sur l'électeur de Bavière, mais demeurait sur un pied de guerre avec l'envoyé français. Comme des blessures rouvertes, ses vieilles rancunes suppurèrent. Spectre de l'influence étrangère, menace d'une confédération, largesses même, elle mit tout en œuvre contre le *Francuz*, mais s'appliqua surtout à ruiner, même en France, le crédit de Polignac. Celui-ci avait opté pour Conti, qui paraissait en effet le plus acceptable, et, ne pouvant l'appuyer avec rien, il escomptait le succès, en s'endettant héroïquement. Un secours d'argent lui était venu sur le tard : deux cent mille écus, produit d'une vente de biens consentie par le prince. Trop tard pour l'arrêter dans la voie périlleuse, mais commode, où sa pénurie l'avait engagé. Il avait pris l'habitude de dépenser et de promettre sans compter ; il continua, et la marquise de Béthune, instruite par Marysienka, put annoncer à Versailles qu'il devait *six millions!* A la fin de 1696, Louis XIV s'émut et chargea l'abbé de Châteauneuf de liquider les comptes du terrible gaspilleur, en le remplaçant.

C'était le changement de commandement devant l'ennemi et la défaite certaine. On sait la fin : la double élection de François de Conti et d'Auguste de Saxe, suivie du triomphe de ce dernier avec l'appui des trois futurs copartageants : Brandebourg, Autriche et

Moscovie. Ce fut l'œuvre de 1772 qui commença.

Marysienka lutta jusqu'au bout, sans qu'il soit possible de dire au juste pour qui ou contre qui. Deux fois chassée de Varsovie par la clameur populaire, deux fois elle y revint, s'obstinant à s'adjuger une part d'autorité ou d'influence et n'arrivant qu'à s'agiter dans le vide. Les enfants la montraient du doigt dans les rues : « Voyez la vieille intrigante! » Tout tournait contre elle. Elle mit un évêque hors de lui, en gardant sur le visage, pendant qu'elle lui parlait, un masque qu'elle avait mis, suivant l'usage du temps, pour protéger son teint contre la fraîcheur de l'air. C'était sur cette route du couvent des Camaldules qui évoquait pour elle d'autres souvenirs! Elle restait coquette.

En 1697 elle s'en fut à Dantzig, où, le prince de Conti arrivant avec une petite escadre, elle se promettait un champ d'activité nouveau. Elle ne trouva qu'une conspiration des amis et des adversaires du candidat pour la mettre en interdit : « elle brouillait tout. »

Quand ce fut fini, Conti battant en retraite et Auguste s'installant, elle dut comprendre qu'il ne restait plus de place pour elle en Pologne. La terre brûlait sous ses pieds. Les plus indulgents et les plus modérés la fuyaient. Des autres elle avait à craindre les pires insultes. Elle portait le poids de tous les péchés, de ceux mêmes qu'elle n'avait pas su commettre. Mais où irait-elle? Son fils Jacques, retiré en Silésie, ne témoignait pour elle que des sentiments de haine. Aux deux cadets, un jeune homme de dix-neuf ans, un gamin de treize, qui venaient

de faire un séjour en France, elle écrivait tantôt :

« J'ai enfin reçu une lettre de vous autres après trois « mois de silence, ce qui est fort contre ce que vous « me devez. Mais Dieu me prend par tous mes endroits « sensibles. Votre voyage en France est bien malheu- « reux. qu'il n'ait été que pour vous faire du tort et « qu'au lieu de vous être avantageux, il vous ait perdu « de réputation. Des gens qui donnaient espérance « d'être parfaits, hélas! comment revenez-vous? Ayant « presque oublié Dieu, vous abandonnant à une vie « scandaleuse, débordée, plutôt en compagnie tête à « tête de comédiens, de chanteurs, de brelandiers que « d'honnêtes gens!... »

Ce n'étaient pas des protecteurs. Sa fille, l'Électrice, ne paraissait pas disposée à lui faire bon accueil. A Munich comme à Vienne, on ne lui pardonnait pas les dernières fluctuations de sa politique. Elle invoquait maintenant Dieu plus souvent et plus sincèrement peut-être qu'autrefois. Dieu sans doute lui conseilla Rome. Le successeur d'Odescalchi, Pignatelli, qui y régnait sous le nom d'Innocent XII, était pour elle une ancienne connaissance : il avait été nonce en Pologne et avait béni le second mariage de Mlle d'Arquien. Il ne refuserait pas un asile, assurément, à la veuve du libérateur de Vienne.

Son père s'était avisé d'ailleurs de la précéder dans la Ville éternelle et d'y abriter ses déceptions personnelles sous un chapeau de cardinal : une étrange fin pour un mécréant de son espèce. Il ne songeait pas à

dire la messe, on le pense bien, et, à près de quatre-vingt-dix ans, gardait ses habitudes de vie déréglée, ses maîtresses, ses dettes et ses procès.

A un moment pourtant où les chances de son petit-fils Jacques paraissaient meilleures en Pologne, il lui avait écrit, pour solliciter l'évêché de Varmie!

Innocent XII fit bien les choses : par décret de la congrégation *dei cerimoniali*, les légats apostoliques et les gouverneurs des villes reçurent l'ordre de loger et de défrayer à son passage l'auguste voyageuse, sans épargner la dépense. A Bologne, le cardinal Buoncompagni vint à sa rencontre, en qualité de légat *a latere;* à Faenza, elle trouva le cardinal d'Arquien et une réception magnifique au palais du comte Naldi. On la traita si bien qu'elle fut lasse des pompes romaines avant même d'avoir vu Rome, et voulut entrer dans la capitale *incognito*. Arrivant de grand matin, le 1er avril 1699, elle s'arrêta dans une maison des faubourgs et y demeura toute la journée, en faisant tenir closes les fenêtres de la façade. A la nuit tombante, une voiture fermée la conduisit au palais Odescalchi, qui avait été la demeure de la reine Christine de Suède et qu'à son tour elle devait habiter pendant quinze ans.

III

Que fut sa vie maintenant? Qu'était la vie de Rome en cette fin du dix-septième siècle? M. Rodocanachi nous en a donné récemment un tableau agréablement détaillé, où la figure de la reine de Pologne paraît souvent, et le titre seul du livre est expressif : *Tolla la courtisane*. Cette *Tolla* fut mêlée de près à la nouvelle existence de Marysienka. Un souvenir personnel s'évoque ici devant moi, la vision, hélas! lointaine déjà, d'une claire matinée de printemps dans une ville italienne : nous sortions, à l'aube, d'un palais, qui toute la nuit avait retenti des éclats joyeux d'une fête, et, en toilettes de bal, quelques-uns en déguisement de carnaval, nous allions, cavaliers et danseuses, prendre les cendres dans l'église voisine. Sans y mettre nulle intention licencieuse ou profanatrice, certes. Nous ne pensions pas à mal. Au contraire! Ainsi faisait-on, le livre de M. Rodocanachi l'indique, dans la Rome d'Innocent XII. C'était la ville de toutes les indulgences, la ville où Christine de Suède entrait tantôt à cheval, en costume d'amazone. Marysienka savait ce qu'elle faisait en y venant.

Sans doute, avec son naturel d'oiseau au cœur léger, qui tirait l'aile pour le moment, elle devait se livrer, non sans emportement même et en y mettant toujours

quelque excès, aux pratiques dévotieuses du lieu. Elle avait toujours eu de la religion, depuis le temps où elle distribuait des scapulaires. Les cérémonies du jubilé d'Innocent XII commençaient précisément; elle assista à toutes les *funzioni* dans la basilique de Saint-Pierre, et pendant la semaine sainte ne manqua pas d'y donner, en compagnie de son fils Alexandre, l'exemple de la plus grande ferveur. Tous les jours suivants, elle fut encore en quête d'églises où le Saint Sacrement fût exposé. Sa voiture rencontrait-elle dans la rue un prêtre porteur du saint viatique, elle faisait arrêter, descendait et se prosternait dans la poussière ou dans la boue. Le monastère de Sainte-Égide l'attira particulièrement. On lui prêta un instant l'intention d'y prendre une retraite définitive, et il se peut qu'elle y ait songé un matin de migraine. Clément XI succédant en 1701 à Innocent, elle l'engagea à accueillir à Rome des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement qu'elle avait protégées en Pologne. Elle leur érigea un couvent sur la place *della Trinita de Monti.* Elle obtint du cardinal Carpegna, vicaire de Rome, le corps de sainte Justine pour en faire don aux Capucins de Monceau. Chaque année, par ses soins, une messe fut dite à l'église de Saint-Stanislas *dei Polacchi* pour les morts tombés sous les murs de Vienne. Chaque année, elle y alla en pèlerinage, à pied, distribuant de nombreuses aumônes. En 1707, elle fut à Naples, *incognito,* sous le nom de duchesse de Jaroslavl, et c'était pour assister au miracle de saint Janvier.

On pense bien qu'elle y mêlait de l'ostentation. Elle ne pouvait prier Dieu comme une simple mortelle, sans déranger beaucoup de monde et sans donner sa piété en spectacle. Dans les grandes cérémonies, elle réclamait une loge décorée avec magnificence. Arrivait-elle en retard pour entendre un sermon, il fallait que le prédicateur recommençât.

Elle se piqua, à un autre point de vue, de marcher sur les traces de son illustre devancière, la fondatrice de l'Académie des Arcades. Le 5 octobre 1699, les académiciens se rendirent en corps au palais Odescalchi, pour y célébrer l'anniversaire de la fondation de leur compagnie. Il y eut séance avec musique, lecture poétique et discours, suivis d'*un magnifico rinfresco*, et Marie d'Arquien devint elle-même académicienne sous le nom d'*Amirisca Telea*.

Les Romains, gens subtiles et narquois, ne s'y trompèrent cependant pas. La nouvelle venue ne ressemblait guère à l'autre. Son génie, tout aussi orageux, était d'essence différente. Et ce tercet circula :

Naqui da un Gallo simplice gallina,
Vissi tra li Polastri e poi regina,
Venni a Roma, Christiana e non Christina.

Je viens de résumer les rapports que le résident de Toscane dans la Ville éternelle adressait à sa cour sur les faits et gestes de la reine de Pologne, et j'imagine que la vue qu'ils nous donnent des mœurs romaines de Marysienka est exacte. Elle manque seulement d'ensemble. Voici un autre témoin : le résident de Flo-

rence, et un aspect nouveau. Nous pénétrons avec lui dans l'intérieur du palais Odescalchi. J'y aperçois d'abord un train de maison fastueux : un maréchal du palais, des dames et des chevaliers d'honneur, une petite cour. Les prétentions de la maîtresse sont à l'avenant : elle réclame la visite des ambassadeurs, et, celui de Vienne s'y refusant, elle en appelle à l'Impératrice, qui est la belle-sœur de son fils. Elle tient maison ouverte. Comment y reçoit-elle son monde? En veuve éplorée, en victime d'une catastrophe qui a consommé la ruine de sa maison et préparé celle de sa patrie d'adoption? Je trouve la réponse dans ce passage d'une lettre adressée, en 1702, au Souverain Pontife et égarée, je ne sais comment, dans les collections du *British Museum*. J'en respecte l'orthographe :

« Mestant fait une loi, Saint-Père, de ne rien fayre « qui nust la probation de Votre Sinteté, ie la supplies « de me mander sil auret agréable que ie fisse iouer « des comédie honeste dans ma maison par une troupe « de comediens que ie guage. »

Elle n'a pas appris l'orthographe et elle a l'oubli facile des heures tragiques, à peine vécues. Le comte Fede, le diplomate florentin, nous apprend encore qu'on soupait fort gaiement dans sa demeure d'exil et qu'on y jouait. Clément XI était amené à prendre des mesures sévères contre le jeu, mais la maison de la reine de Pologne avait ses franchises, comme autrefois celle de Christine, qui en usait pour héberger des

assassins, à défaut de brelandiers. Marysienka ne se bornait d'ailleurs pas à satisfaire, dans sa propre maison, ses goûts perpétués de mondanité; elle sortait beaucoup; elle fréquentait les *sabbatini* du cardinal Barberino et ceux du prince Odescalchi à sa maison *fuori la Porta del Popolo*. C'étaient des dîners suivis de bal. En se séparant, au petit jour, on allait à la messe, dans l'église voisine de Saint-Bartholomé. C'est bien cela !

Une existence assez plaisante encore, en somme, pour une reine déchue, qui n'était pas née précisément sur les marches d'un trône. Elle avait l'inconvénient de coûter très cher, et Marysienka s'endetta. Sa famille l'y aida, car, outre Alexandre qui l'avait suivie à Rome, elle eut bientôt beaucoup des siens autour d'elle et sur les bras : son second fils, Constantin, sa petite-fille Marie-Casimire, que son père Jacques maltraitait; sans compter le cardinal d'Arquien, qui comptait pour quatre. Les deux jeunes princes marchèrent bientôt sur ses brisées. Les remontrances maternelles, après leurs premières prouesses en France, demeuraient sans effet. La mère ne sut pas, je crois, y mettre plus d'esprit de suite que dans sa politique. Après M. Grottanelli, M. Rodocanachi nous a raconté, tout au long, en y mêlant quelque fiction, le roman burlesque où les méchants garnements ont figuré. Je m'en tiendrai, en abrégeant, aux récits des contemporains qui ont inspiré le romancier. *La Tolla* était alors la maîtresse en titre du jeune fils du duc Sforza Cesarini. Alexandre s'en éprit; puis ce fut le tour de Constantin, et don Gaetan Cesarini

surprit la bellè sous les fenêtres du palais Odescalchi chantant *delle canzone di amore*. Furieux, il la frappa avec son épée. Mais Marysienka possédait des gardes, lesquels s'en mêlant, il y eut bataille à ameuter tout le quartier. La Reine voulut aussi qu'il y eût crime de lèse-majesté. Elle se retrouva tout entière avec sa tracassière et tapageuse énergie, pour réclamer l'exil du coupable. Le corps diplomatique refusant d'appuyer ses démarches, elle se brouilla avec le corps diplomatique. Elle fit si grand bruit que Cesarini, effrayé, alla se constituer *son* prisonnier au château de Saint-Ange. Il pensait y rester quelques heures. Elle l'y garda une semaine, après quoi, de guerre lasse, elle consentit à accepter ses excuses.

Elle l'assura, en y répondant, qu'il l'avait fait sortir de son caractère, qui était « d'obliger tout le monde et de ne fâcher personne ».

Elle n'en avait pas fini pour cela avec *la Tolla*. Pontife austère et grand ennemi des divertissements profanes, Clément s'avisa, en prévision du carnaval prochain, de réclamer des deux princes polonais, auteurs du dernier scandale, la promesse de ne point se déguiser. Il proscrivait les mascarades. *La Tolla* imagina que la parole engagée ne la concernait pas, et on la vit apparaître sur le Corso en une voiture où d'autres jeunes femmes de la société ordinaire de Constantin et d'Alexandre l'accompagnaient, costumées et masquées comme elle. Pour mieux braver les ordonnances papales, elle s'était mise sur le siège, à côté du cocher.

Les *birri* pontificaux firent leur devoir, et, dépouillée de sa belle robe de brocart et de ses bijoux, *la Tolla* fut conduite en prison, puis enfermée au couvent des Filles repenties, *alla Longara,* pendant que, sur les ordres du Pape, sa défroque était portée au palais Odescalchi et remise à la reine de Pologne.

Clément faisait acte de restitution.

Marysienka ne s'en contenta pas. Elle déplorait le désordre où vivaient ses fils, mais tout ce qui leur appartenait était sacré. Elle avait apporté dans la Ville éternelle une conception particulière des privilèges de la royauté. Elle voulut l'élargissement immédiat de la courtisane, de ses compagnes et du cocher lui-même, qui les avait suivies en prison, prétendant aussi qu'on rendît à cet homme sa voiture et ses chevaux, que les règlements en vigueur frappaient de confiscation. Nouvelle bataille diplomatique, correspondance sans fin. Marysienka, plongeant avec délices dans son élément naturel, y mettait toute sa passion. Le Pape eut beau s'évertuer à lui prouver qu'elle encourageait la débauche de son enfant. Le prince Constantin, endetté lui-même jusqu'au cou, en était aux pires expédients. Il venait d'engager jusqu'à une épée, présent de la reine d'Angleterre, laquelle attendait encore qu'il en eût fait un meilleur usage. Cette fille lui coûtait dix mille écus par an et le trompait avec un de ses estafiers.

Il ne manquait plus à l'académicienne des Arcades que de prendre sur elle l'apologie de la gueuse. Elle ne s'en fit pas faute. *La Tolla,* affirma-t-elle, n'était point

ce que le Saint-Père imaginait : on la savait mariée à un employé et reçue dans la meilleure société. Elle cita une marquise Maccarani, chez laquelle *la Tolla* avait eu, en effet, l'impudence de se présenter, sans être invitée, un soir de fête. *La Tolla* n'était plus, d'ailleurs, *la Tolla*. Elle devenait, de par l'autorité de la Reine, fille noble et comtesse — comtesse de la Paille. A bout d'arguments, la Reine fit mieux, procédant à un enlèvement *manu militari*, qui réunit la coupable et son complice sous le toit du palais Odescalchi. Marysienka arrivait au proxénétisme, tout en prétendant que la vertu y gagnât : *la Tolla* et le prince Constantin habiteraient deux ailes opposées du palais. Elle oubliait volontairement les corridors.

Le Pape se fâcha et fit mine de son côté de mobiliser sa garde. Alors ce fut une explosion : Marysienka déclara vouloir quitter sur l'heure une ville où on l'outrageait à ce point. Elle n'y passerait pas une nuit de plus, et ses palefreniers reçurent l'ordre d'atteler. Le Pape capitula. Les cardinaux Ottobuoni, Barberino, Sacripanti furent tour à tour employés à calmer « l'extrême exaltation » de la Reine et à négocier un accommodement. Le départ de *la Tolla* pour Naples en fit les frais. Elle eut une voiture à six chevaux pour son voyage, une escorte à la livrée du prince Constantin et une bourse de trente mille livres, qui sortit de la poche de Marysienka.

La fin de cette carrière aventureuse tombe dans l'obscurité. Mais un recueil de deux cent douze sonnets,

conservé par la bibliothèque Angelica, *la Tolleide*, consacre la mémoire de la *celebre puttana in tempo della Regina di Polonia*.

D'action politique proprement dite je ne vois nulle trace au milieu de ces agitations, où la veuve du héros usait les débris d'un héritage de gloire si mal gardé. Elle suivait attentivement les événements du jour et essayait bien, incidemment, d'y intervenir. Une autre lettre du dossier recueilli par le *British Museum* nous la montre, en décembre 1702, communiquant au Pape deux nouvelles d'importance : l'électeur de Brandebourg a envoyé au prince Jacques un plein pouvoir pour traiter avec le roi de Suède, et le Tsar a demandé en même temps pour son fils la main de la princesse Marie-Casimire, dont le portrait lui a été aussitôt envoyé. L'indication est curieuse, mais sujette à caution : le fils de Pierre Ier, le malheureux Alexis, avait douze ans! En 1704, elle pensa rentrer pour de bon en scène, avec un rôle de premier plan : des événements s'accomplissaient en Pologne qui semblaient ouvrir devant la famille Sobieski un horizon nouveau, plein de promesses. Vainqueur de Pierre Ier en Livonie, d'Auguste II en Pologne, Charles XII proclamait la déchéance du Saxon et recommandait le prince Jacques au choix des Polonais. Cette fois, la mère n'hésita pas à prendre parti pour le fils qu'elle avait combattu huit ans auparavant. Elle lui envoya ses deux frères, pour le seconder, et lui écrivit :

« Le roi de Pologne (Auguste II) nous a tellement

« poussés à bout par les violences qu'il nous a faites que « je crois que, sans balancer, vous vous joindrez à la « République, à la tête de laquelle est le Primat, pour « lui demander de protester contre le mauvais vouloir « du Roi contre nous, qui n'a eu en vue, depuis son « élection, que de mettre à bas notre famille... Puisque « notre modestie et notre patience n'a servi à rien qu'à « nous mépriser, il faut aviser à d'autres moyens... »

Mais Auguste II était homme de ressources. Peu heureux sur les champs de bataille, il triomphait dans les embuscades. Le 29 février 1704, obéissant aux vœux de ses partisans polonais, Jacques se mit en route pour gagner la frontière polonaise. Son frère Constantin l'accompagnait. A une demi-lieue de Breslau, une compagnie de dragons saxons entoura sa voiture. Les deux princes eurent beau protester : en plein territoire d'Empire, on osait porter la main sur un beau-frère de l'Empereur ! Ils n'en furent pas moins conduits à la forteresse de Pleissenberg d'abord, puis à celle de Kœnigstein.

Cette fois, Marysienka trouva des accents touchants. Elle vieillissait décidément :

« Quel coup mortel, mon très cher fils ! écrivit-elle « à Alexandre. — Pourquoi ai-je survécu à une si triste « nouvelle, moi qui mettrais volontiers le peu de vie « qui me reste pour la conservation de chacun de vous? « Si c'est une nécessité, pour assouvir la haine impla- « cable qu'a le tyran contre nous, qu'il ait entre ses « mains quelqu'un de la famille, pour l'assurer contre

« elle, je suis prête à me livrer dans ses prisons, pourvu « que mes chers enfants soient en liberté et leur vie en « sûreté. »

Elle se doutait bien, au surplus, que le tyran ne la prendrait pas au mot, et elle trouvait aussi des consolations à sa douleur :

« L'Impératrice m'a écrit... dans des termes très « touchants (et) m'a mandé comment se ressent aussi « S. M. l'Empereur de cette indignité et comment il la « prend au cœur... Sa Sainteté... m'a envoyé le car- « dinal Sacripanti d'abord, *in fiocchi*, avec une lettre à « cachet volant, toute de sa propre main... Tout le « Sacré Collège, principalement les cardinaux Sacripanti « et Ottobuoni, ont témoigné tous être très touchés, et le « cardinal Janson. Mais tous généralement, hommes et « femmes, tous les gens de condition y sont très sen- « sibles. Tous, les petits et les grands, en sont dans une « vraie consternation. Ayant appris cette malheureuse « nouvelle, tous les couvents sont en prière, et j'espère « du Seigneur, comme dit le Saint-Père, qu'il a voulu « me participer sa passion (*sic*), me touchant par un « endroit sensible... »

Elle n'oubliait ni les *fiocchi*, ni l'autographe pontifical, ni la condition des gens. Vraiment émue pourtant, croirais-je volontiers. Voyez la fin de sa lettre :

« Dites-moi si je suis utile à quelque chose ; si Vous « croyez qu'il soit besoin que j'aie à solliciter les puis- « sances moi-même. Je me sacrifierai volontiers pour « sauver et assurer Vos vies et Vos libertés, toute vieille

« et infirme que je sois, ne me souciant de la vie
« que pour l'amour de Vous autres, mes chers enfants,
« Vous que je bénis, en priant Dieu de Vous combler de
« toutes ses prospérités et en Vous embrassant de tout
« mon cœur. »

Cela ne sentait plus du tout l'ancienne Marysienka, et j'incline à penser qu'elle était réellement, à ce moment, sur le chemin de cet ermitage où les esprits malins prennent leur retraite et où il doit y avoir un compartiment féminin.

Elle n'eut pas d'ailleurs à mettre à l'épreuve son esprit de sacrifice. Directement offensée par la violation de son territoire, la cour de Vienne se borna à des protestations de pure forme, et la mère des prisonniers eut de bonnes raisons pour croire à une complicité déguisée. Le prince Alexandre ne se laissa pas engager à briguer, à la place de son aîné, une couronne que le Saxon, même détrôné, s'entendait si bien à garder. Il était pressé de rentrer à Rome, où l'attendaient d'autres *Tolla*. Vainement sa mère lui offrit-elle, s'il tentait l'aventure, de lui donner, en se dépouillant, de quoi acheter le duché de Nevers en cas d'insuccès. Auguste le Fort tint fermés les verrous de Kœnigstein, jusqu'en 1706, et quand, de plus en plus battu par son terrible adversaire, il dut abandonner et ses prisonniers et sa couronne, la couronne appartenait déjà à Leszczynski.

Marysienka resta à Rome; mais le rang qu'elle avait voulu y garder lui devint d'année en année plus difficile

à soutenir. Du douaire considérable qu'elle s'était assuré en Pologne, elle ne tirait plus rien. Saxons, Suédois et Polonais s'en disputaient les lambeaux. Ses autres ressources s'épuisèrent. En 1705, elle réalisa bien une grosse économie en enterrant son père. Ce singulier cardinal se décida à mourir à l'âge de quatre-vingt-seize ans. On voit encore son tombeau à l'église Saint-Louis des Français. Mais les princes Constantin et Alexandre n'en devinrent que plus dépensiers. Un moment, leur mère songea à se retirer à Glatz, où Jacques avait fini par être pourvu d'un gouvernement avec cinquante mille livres de rente. L'Empereur s'y opposa net : d'hériter du Pape ne lui souriait aucunement.

En 1714, à bout d'expédients, elle se résigna à un sacrifice plus réel que celui qu'elle offrait dix ans auparavant à ses enfants : à abandonner sa cour, ce simulacre de royauté qu'elle n'était plus capable de nourrir. Du moins voulut-elle que Rome ne vît pas cette suprême déchéance. Elle négocia son retour en France. Louis XIV vivait encore, et il voudrait, pensa-t-elle, faire bon accueil à son ancienne sujette, qu'il avait évité de recevoir quand elle avait prétendu être traitée d'égal à égale, mais qu'il trouverait maintenant disposée à rabattre beaucoup de ses prétentions; dont il pouvait avoir eu à se plaindre, mais qui lui revenait humble et repentante, et qui, en somme, ajoutait un rayon à son soleil, lequel lui-même avait pâli.

Nous n'avons, sur cette négociation, que les notes brèves et malveillantes de Saint-Simon :

« Ne sachant plus que devenir, elle vint mourir au « gîte, après avoir fait du pis qu'elle avait pu contre sa « patrie qui le lui rendit... De la façon qu'elle s'était « comportée, il n'est pas surprenant que la demande « qu'elle fit de revenir aux lieux de sa naissance fut reçue « froidement, et que la liberté de suivre, à cet égard, « ses inclinations, se fit attendre... A la fin, le Roi con« sentit, mais à condition qu'elle ne songerait pas à « venir, ni même de s'approcher de la cour ni de Paris... « On lui donna le choix d'une ville sur la Loire et même « des châteaux de Blois, d'Amboise et de Chambord. »

Elle choisit Blois, et, en juin 1714, s'embarqua à Civita-Vecchia sur une galère pontificale qui devait la conduire à la côte de France.

IV

Sa petite-fille, Marie-Casimire, l'accompagnait. Son fils, Alexandre, qui devait la suivre aussi, fut rappelé, au dernier moment, à Rome, par l'avis d'une rixe nouvelle, qui y avait mis aux prises la *sbirraglia* du cardinal gouverneur de la ville avec les gardes du palais Odescalchi. La Reine laissait encore au palais une partie de ses meubles. Ce retour précipité devait être fatal au jeune prince. En débarquant à Marseille, Marysienka apprit qu'il était alité : les terribles fièvres de la campagne ro-

maine l'avaient saisi. Le 19 novembre suivant, il mourut, ordonnant qu'on l'enterrât au couvent des Capucins avec la robe de l'Ordre. D'où la fable d'une vocation religieuse, pour laquelle il n'avait jamais témoigné le moindre penchant.

Le nom illustré par le héros de Vienne était destiné à disparaître. Trois années plus tard, on plaida à Rome le divorce du prince Constantin et de Mlle Wessel, une fille d'honneur de la princesse de Neubourg. Le mariage avait été un coup de tête, le procès fut une lâcheté. Constantin n'y gagna que de mourir en 1727 sans postérité comme sans considération. Jacques n'eut que des filles, qui eurent beaucoup de peine à trouver des maris. Fiancée un instant au duc de Modène, un vieillard, proposée plus tard au roi d'Espagne, Marie-Casimire mourut vieille fille en 1723. Une de ses sœurs, Marie-Charlotte, se résigna, sur le tard, à prendre, elle aussi, le chemin du retour vers la patrie française, en épousant Charles-Godfroy de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon. Une autre sœur, Marie-Clémentine, eut une plus romanesque destinée, associée à une autre royale infortune, héroïne d'un drame, et cause innocente d'un surcroît de calamités pour sa malheureuse famille. Elle fut la femme du *Prétendant,* le chevalier de Saint-Georges, le Stuart proscrit.

A la nouvelle de ce mariage, l'Empereur s'émut, menaça le prince Jacques d'un ordre d'exil, et mit la police aux trousses des fiancés qui avaient pris la fuite. La fiancée seule put être rejointe et emprisonnée à Inspruck. Le

chevalier réussit à la délivrer et à gagner avec elle Venise et enfin Rome, où ils furent en sûreté. Très noblement, Clément XI brava la colère de la cour de Vienne, les fureurs de celle d'Angleterre, qui avait mis la tête du prétendant à prix : elle valait deux millions et demi! Le palais Savelli fut mis à la disposition du couple; les Stuarts y vivront pendant tout un siècle; Clémentine y mourra en 1734, survivant d'un an seulement à son père.

Marysienka ne devait plus voir cette étrange continuation du roman de sa vie. Dans les derniers moments de son séjour à Rome, elle avait eu déjà des pressentiments d'une fin prochaine. Elle avait fait son testament. La traversée jusqu'à Marseille l'éprouva beaucoup. Elle trouva, pour la recevoir, son neveu, le jeune marquis de Béthune, père de la future maréchale de Belle-Isle. Elle ne voulut d'honneurs nulle part, « de peur, suppose Saint-Simon, qu'ils ne fussent tels qu'elle les aurait souhaités ». Elle fut pourtant magnifiquement traitée à Lyon par le maréchal de Villeroi, fit un court séjour au château des Bordes, où sa sœur lui ménagea une réception non moins fastueuse, et arriva en septembre à Blois.

Des domestiques polonais, assez nombreux encore, lui restaient, l'entourant de soins et de quelque apparence de décor souverain. Les appartements qui lui étaient destinés ne se trouvant pas prêts, elle s'installa dans la partie basse du château et y vécut chichement, pauvrement presque, « sans nul éclat, assure encore Saint-

Simon, et avec toute l'inconsidération qu'elle méritait ».

Souvent suspectées, et non sans raison sans doute, les assertions du terrible chroniqueur trouvent cette fois une confirmation dans les dires d'un témoin obscur, mais d'autant moins sujet à caution. Les Archives nationales ont conservé la correspondance d'un intendant des bâtiments du Roi, à Blois, avec ses supérieurs hiérarchiques. Un jeune savant, M. de la Bastière, en a fait récemment l'objet d'une publication intéressante dans les *Annales de Loir-et-Cher*. Il s'appelait Chuppin et par devoir se faisait l'interprète continu des doléances de son auguste locataire au sujet du mauvais état dans lequel on laissait la nouvelle demeure qui l'abritait : murs qui se lézardaient, cheminées qui fumaient, portes qui ne fermaient pas. Et les doléances restaient sans écho. Tout au plus y répondait-on par d'autres plaintes : les domestiques polonais de la Reine ravageaient le château ! Chuppin avait beau déclarer que l'incommodité du logis était pour compromettre la santé de Sa Majesté. Il y allait de la vie ! L'hiver inclément de 1716 lui donna raison. Le 30 janvier, il écrivit :

« Depuis quelques jours, la reine de Pologne s'était « trouvée incommodée d'une insomnie que lui causaient « des inquiétudes (des fenêtres mal jointes, peut-être) « qui, pourtant, ne l'empêchèrent point de se lever, « de s'habiller et de manger à table, ce qu'elle fit encore « hier à son dîner, où j'eus l'honneur de la voir. Son « médecin (M. Fleurant — un nom dont Molière s'est « emparé) lui ordonna un lavement qu'il lui fit prendre

« à huit heures du soir, tout habillée. Sa Majesté y avait « de la répugnance. En le rendant, elle mourut sur sa « chaise percée, à huit heures et demie du soir, sans « qu'on pût avoir le temps de lui faire recevoir Notre-« Seigneur ni l'extrême-onction. Elle est exposée au-« jourd'hui dans son lit à visage découvert. »

Elle avait eu une dernière joie avant de mourir : la visite de son gendre, l'électeur de Bavière. Joie fugitive : le prince ne demeura qu'une journée. Et la vie n'eut plus que quelques souffrances encore à offrir à la reine d'Arquien.

Je cède encore la parole à Saint-Simon :

« Elle vécut et mourut comme une particulière et « fut traitée de même, et sa petite-fille aussi. Elle alla, « sans aucun honneur de la part de la cour, joindre, « en Silésie, son père, Jacques Sobieski. »

Mais ici je le prends en flagrant délit d'inexactitude. A la date du 8 mars 1716, je trouve, en effet, ce rapport de Chuppin :

« Le corps de la reine de Pologne est toujours exposé « dans la chambre du dais. On ne parle point de l'en « ôter, quoique ce soit mardi prochain la quarantaine « finie depuis le jour de son trépas. »

Les obsèques ne furent célébrées que le 4 avril suivant. Une « particulière » aurait été mise en terre depuis longtemps! Voici ce qui s'était passé dans l'intervalle. A la première nouvelle de la mort de la Reine, le duc d'Orléans — le Régent — avait donné des ordres pour qu'elle fût enterrée aux frais du Roi et

« avec tous les honneurs dus au rang qu'elle tenait ». Il avait fait écrire à l'évêque de Blois en ce sens, et envoyé même un maître de cérémonies, M. Desgranges, pour aider et conseiller le prélat dans les dispositions à adopter.

Cela nous éloigne fort de la version malicieuse et discourtoise du célèbre chroniqueur.

L'évêque et son acolyte eurent fort à faire. Les éléments de la pompe funèbre réclamée pour la circonstance faisaient défaut à Blois. Il parut convenable de prendre aussi les ordres du fils aîné de la défunte, le prince Jacques. Voudrait-il laisser en France le corps de sa mère? Ne préférerait-il pas la faire conduire, soit en Silésie, où il habitait, soit en Pologne? La petite-fille de la défunte, la princesse Marie-Casimire, eut aussi son mot à dire, et son intervention fut pour compliquer l'organisation de la cérémonie et rendre perplexes les organisateurs : n'allait-on pas trop dépenser? Réponse de Paris : il faut faire les choses convenablement, mais simplement; « dans de semblables occasions, ce qui fait la distinction est l'ordre du Roi de faire en son nom et de sa part ce qui doit être fait ». Enfin, l'oraison funèbre elle-même prit au dépourvu l'orateur, insuffisamment instruit des faits et gestes qu'il devait célébrer.

Tout cela fit perdre beaucoup de temps, et motiva une correspondance abondante, dont les traces se sont conservées au dépôt des affaires étrangères (Pologne, 1716). Elle prouve éloquemment que Saint-Simon a

calomnié la courtoisie et la générosité françaises.

On finit par transiger. Pour réduire les frais et simplifier l'appareil, on décida de renoncer à la cathédrale. L'église du Saint-Sauveur, plus petite, plus voisine aussi du château, fut adoptée d'un commun accord, l'évêque de Blois faisant observer « qu'elle avait été déjà honorée des corps de princes et princesses décédés au même lieu, et notamment de deux reines de France, Anne de Bourgogne et Marie de Médicis ».

Marysienka elle-même n'aurait pas trouvé à redire à ce rapprochement!

Par contre, au témoignage d'un chroniqueur local (manuscrit de Saint-Laumer, archives de Blois), « il n'y eut aucun corps régulier de convoqué », et il semble bien que les prétentions mal justifiées, mal expliquées aussi de la princesse de Pologne, aient motivé cette mesure.

Pauvre reine d'Arquien, tourmentée par les siens et déchue par leur faute jusque dans la mort!

Du moins, sa patrie d'origine n'y fut pour rien, et la princesse de Pologne obtint pour elle-même, à son départ, un « traitement » autre que n'aurait voulu et que n'a imaginé Saint-Simon. Sur sa demande, les vingt-quatre caisses constituant son bagage personnel passèrent en franchise sur la route de Silésie, où elle alla rejoindre son père. Quant à la dépouille mortelle de celle qui avait été *Reine*, *Astrée* et *Rose*, on verra tout à l'heure ce qu'elle est devenue.

Son testament, daté du 20 avril 1713 et du 23 février

1714, a été publié par les soins de M. Bonvallet, dans le troisième volume du *Bulletin de la Société Nivernaise* (1869). Il est banal et assez peu instructif, mais indique une intelligence claire, et nullement affaiblie par l'âge, des intérêts matériels, une conscience plus vive qu'on ne s'y attendrait des devoirs moraux et un sentiment non moins surprenant d'humilité chrétienne :

« Je prie les Princes Sérénissimes mes enfants, pour « ne pas laisser pâtir mon âme, de payer mes créan- « ciers. Je crois qu'ils le pourront faire sans toucher au « capital de mon bien, de ce qui restera de rentes « échues que j'ai en France. Je prie qu'aussitôt que je « serai expirée que l'on fasse dire dix mille messes aux « Capucins, jusqu'au nombre de cent que l'on fera dire « en même temps, pour obtenir de Dieu la miséricorde « que je lui demande de tous les péchés que j'ai commis « en toute ma vie, dont je lui demande très humble- « ment pardon, n'espérant la rémission de mes fautes « qu'en la mort et la Passion de Mon Seigneur Jésus- « Christ et les mérites de sa Sainte Mère...

« J'ai promis aux Anges gardiens, dans une ren- « contre, de faire bâtir une chapelle en leur nom. Il y « en a une à Wysocko (*Luisosco* dans l'édition de la « Société Nivernaise est une erreur de transcription); « mais n'étant plus à moi, je prie les Sérénissimes « princes, mes enfants, d'en faire bâtir une dedans mes « terres...

« J'ai aussi promis que lorsque le pape Innocent XI « sera canonisé ou béatifié, ce que j'espère de la grâce

« de Dieu, que je lui ferai bâtir une chapelle. Je ne « dois pas attendre que ce soit de mon temps, âgée « comme je suis; j'en prie et charge le Sérénissime « Prince Alexandre, qui a le bonheur d'être son filiot...

« Quant à la sépulture de mon corps, je laisse les « Princes, mes enfants, en disposer comme il leur « plaira, et quoique un cadavre comme le mien ne « mérite guère d'être transporté, et quelque désir que « j'eusse d'être enterrée auprès du Roi, Monseigneur, je « ne crois pas qu'il fût à propos de m'enterrer dans un « autre endroit que dans le pays où je mourrai...

« Je prie aussi les Sérénissimes Princes, mes fils, de « faire édifier une sépulture au feu Roi, leur père, dans « l'église des Capucins de Varsovie, digne de sa mémoire « glorieuse, sa statue en bronze ou en métal, avec les « dessins que j'en ai montrés...

« Je prie encore les Sérénissimes Princes, mes fils, « et les conjure de mettre, aussitôt après mon décès, « entre les mains du R. Père Louis, Capucin, mon con- « fesseur, un de mes petits contrats de vingt mille livres, « afin qu'il dispose du revenu qu'il produira pour cer- « taines charités, qu'il est chargé de distribuer, selon « que je lui en ai, en confession, confessé, et que je lui « défends que personne autre que lui en ait connais- « sance...

« Je m'attends aussi que les Princes, mes chers fils, « me donneront (le plaisir) d'avoir de la considération « pour tous mes anciens et bons domestiques, auxquels « je prétends laisser des marques essentielles de la sa-

« tisfaction que j'ai eue dans les fidèles services qu'ils « m'ont rendus de longues années... Je prétends « qu'ayant passé leur vie à mon service, il leur soit « assigné, dans mon propre bien, de quoi vivre com- « modément... »

Suit une liste de pensions et un état du *bien*, dont elles doivent être tirées : un capital de 1,565,324 livres, avec les terres de Prie et d'Imphy et une part de la terre de Maligny en France ; les domaines de Tarnopol et d'Olesko en Pologne. Le revenu de la terre de Prie n'est que de 1,650 livres, et celui d'Imphy de 2,150. Les domaines de Pologne sont vastes, mais grevés de charges et difficilement exploitables. Marysienka laissait aussi une propriété à Varsovie, composée de plusieurs maisons avec un jardin et appelée Marieville. Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

Pauvre reine ! Pauvre Marysienka !

En quelle rencontre périlleuse avait-elle promis une chapelle aux Anges gardiens ? Je m'en doute un peu, mais m'en tairai devant son cercueil.

CHAPITRE XII

LE DERNIER LIT NUPTIAL

Ce chapitre sera court. Je n'ai pas d'histoire à y mettre; rien qu'une légende, mais si jolie! Je déteste les légendes, quand elles me défigurent et me gâtent mes personnages, et c'est le cas souvent; j'aime celle que je vais vous conter; vous l'aimerez aussi, j'en suis sûr, et c'est une raison suffisante, ma foi, pour que nous fassions comme si elle était vraie. Où est-elle, en histoire, la vraie vérité des Italiens?

Le tombeau de celle qui fut la femme du grand Sobieski n'est pas à Blois. Elle n'avait pas souhaité voyager après sa mort, la si longuement et si terriblement remuante personne. Le suprême repos qu'elle ambitionnait ne lui fut pas donné pourtant de suite, ni en cette terre française où elle avait voulu mourir. Quelques jours après ses funérailles, elle était encore en route.

Un mystère plane sur cette dernière chevauchée. Les archives de Pologne sont muettes : le pays traver-

sait à ce moment une crise qui a jeté au vent documents et souvenirs. Le libérateur de Vienne dut lui-même attendre près d'un-demi siècle la place qui lui revenait dans les cryptes de la cathédrale du *Wawel*, au-dessous de l'autel qui l'avait vu couronner. Ses cendres étaient recueillies et gardées provisoirement par les Capucins de Varsovie, et le provisoire dura jusqu'en 1733.

Voici maintenant la légende.

Un soir de mai 1716, le Frère tourier du couvent de ces Capucins, sommeillant à la porte d'entrée, fut réveillé par un coup de cloche. Il tarda un peu à ouvrir, ne vit entrer personne quand il eut tourné la clef, mais aperçut, devant le seuil, un coffre de bois noir qu'on venait apparemment d'y déposer. Il donna l'alarme, on défit le coffre et l'on y trouva, dans un cercueil capitonné de soie, le cadavre d'une vieille femme. Elle avait un diadème sur le front, un sceptre et une main de justice aux pieds, et, dans la bouche, une médaille qui disait son nom.

C'était Marysienka.

Comment était-elle venue là? On l'ignora. On l'ignore encore. Un écrivain érudit du pays (M. Zawadzki) a pris la légende à son compte dans une biographie des princes Jacques et Constantin, publiée en 1862. Je m'en empare à mon tour. Je veux croire que, plus fort que la mort, l'amour a fait un miracle pour remplir un vœu de tendresse posthume, exaucer l'appel d'outre-tombe d'un incomparable amant. Il avait sou-

haité autrefois partager jusqu'à son lit de camp avec elle. Il la voulait maintenant encore auprès de lui, et elle est venue le rejoindre pour l'étreinte suprême que rien ne séparerait plus.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE

CHAPITRE II

UNE COUR FRANÇAISE A VARSOVIE

CHAPITRE III

LE PREMIER MARIAGE DE MARYSIENKA

CHAPITRE IV

VARSOVIE ET CHANTILLY

CHAPITRE V

LE ROMAN DE MADAME ZAMOYSKA

CHAPITRE VI

IL MATRIMONIO SEGRETO

CHAPITRE VII

BATAILLE D'INTÉRÊTS, QUERELLE D'AMOUR

CHAPITRE VIII

LA DIPLOMATIE DE MARYSIENKA

CHAPITRE IX

REINE !

CHAPITRE X

L'APOGÉE

CHAPITRE XI

DÉCHÉANCE

CHAPITRE XII

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3476.